UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

TOME XXXV

REVUE

DE

LINGUISTIQUE

ET DE

PHILOLOGIE COMPARÉE

RECUEIL TRIMESTRIEL

PUBLIÉ PAR

JULIEN VINSON

PROFESSEUR A L'ÉCOLE NATIONALE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES

Avec la collaboration de divers savants français et étrangers

---

TOME TRENTE-CINQUIÈME

59439
30/5/03

PARIS

J. MAISONNEUVE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

6, RUE DE MÉZIÈRES ET RUE MADAME, 26

1902

LE CULTE D'APHRODITE-ANAHITA

Chez les Arabes du Paganisme

Les historiens de l'antiquité préislamique font remonter la construction du temple de la Mecque aux premiers âges qui suivirent la Création ; édifié par Seth, fils d'Adam, le sanctuaire disparut à l'époque du Déluge, avec presque tous les monuments qui avaient été bâtis par la descendance immédiate du premier homme, et toutes les traditions arabes s'accordent pour attribuer à Abraham et à son fils Ismaël la construction du sanctuaire actuel, sur l'emplacement du temple de Seth.

La discussion de ces légendes lointaines considérées isolément est chose à peu près stérile, car elles relèvent plus de la foi que de la critique; il est bien probable que l'on ne connaîtra jamais d'une façon certaine le nom du fondateur du temple qui était bâti à la place où s'élève aujourd'hui le Haram de la Mecque, et il y a des chances pour qu'on ne trouve pas d'inscription relatant sa construction par Abraham.

Si l'on ne veut pas admettre que le temple de la Ville sainte remonte réellement à l'époque d'Abraham et d'Ismaël, il est impossible de nier son extrême antiquité; en reportant sa construction au moment précis où leur histoire devient indépendante de celle d'Israël, les Ismaélites ou Arabes de la troisième race, avouent qu'ils ont perdu la notion de l'époque à laquelle la Mecque devint la métropole religieuse de l'Arabie, et que le souvenir des événements qui provoquèrent

son hégémonie s'était perdu dans les lointains les plus obscurs de l'histoire.

Malgré tous les efforts de certaine critique très savante de l'Ancien Testament, Abraham, Ismaël et les patriarches de leur descendance ne sont peut-être pas aussi mythiques qu'on l'a soutenu ; sans doute, dans l'étude de ces légendes antéhistoriques, il faut faire une très large part au merveilleux et à l'impossible, et surtout à l'extension qui fut donnée postérieurement à certaines légendes, mais dans bien des cas, les personnages qu'elles mettent en jeu furent autre chose que de vagues représentations du soleil et des douze signes du Zodiaque. On verra par la suite de ce mémoire que les traditions arabes, malgré leur apparente bizarrerie, correspondent quelquefois à des réalités historiques, et des faits, affirmés à la fois par la légende ismaélite et par la légende israélite, ont quelque chance de ne pas être de simples inventions.

La tradition musulmane veut que la Pierre Noire, la Kaaba, qui est le principal objet d'adoration du temple de la Mecque, ait été apportée du ciel à Abraham et à Ismaël par l'ange Gabriel. L'antiquité de la Pierre Noire comme objet de culte n'a rien de surprenant, quand l'on songe à l'importance qu'eurent à toutes les époques les bétyles chez les peuples de race sémitique, et l'on trouve dans la *Genèse*, particulièrement dans l'histoire de Jacob, et dans le *Livre des Rois*, des exemples bien connus de ce fait. Peut-être faut-il voir dans la tradition arabe un vague souvenir que la Pierre Noire est un aérolithe, quoiqu'elle puisse être d'origine volcanique. C'est d'ailleurs une question toute secondaire, et il est plus intéressant de chercher à déterminer quelle était la divinité représentée par ce bloc de pierre mystérieux.

Il est certain qu'aux époques antéislamiques relativement basses, et surtout à celles qui précédèrent immédiatement la venue de Mahomet, les Arabes de la troisième race considé-

raient la Pierre Noire comme la plus antique et la plus respectable des divinités du Haram; placée au centre du temple d'Ismaël et entourée des 360 idoles des tribus de toute l'Arabie, c'est autour d'elle que les pèlerins venaient faire la procession circulaire.

L'un des faits qui montrent le mieux la vénération dans laquelle les Arabes tenaient la Pierre Noire, c'est que Mahomet n'osa pas la renverser avec les autres idoles quand il s'empara du Haram.

On pourrait, en s'appuyant sur ce fait, alléguer que si l'intransigeant Prophète ne l'a pas fait détruire comme Hobal ou comme Ouzza, c'est que ni lui, ni les Arabes ses contemporains, n'y voyaient une divinité, mais simplement une pierre apportée du ciel sans motif bien apparent, une sorte de palladium : il est facile de montrer qu'à l'époque de Mahomet, et bien postérieurement, les Arabes avaient parfaitement notion du caractère divin de la Pierre Noire.

Mirkhond[1] raconte dans la partie de sa Chronique universelle intitulée *Rauzet el-Séfa* consacrée à l'histoire des Imams alides, qu'à la mort d'El-Hoseïn, son frère Mohammed, fils d'Ali et de la Hanéfite, voulut se faire reconnaître comme imam, au détriment de Zeïn el-Abidin, fils d'Hoseïn.

Les deux Alides se trouvaient alors à la Mecque; Mohammed soutenait qu'il était plus digne que Zeïn el-Abidin d'être revêtu de l'imamat, parce qu'il était fils d'Ali. Au lieu de lui rappeler les paroles du Prophète, qui, suivant la tradition musulmane, avait affirmé que l'imamat revenait exclusivement aux descendants de Fatime, Zeïn el-Abidin répondit au fils de la Hanéfite, que ses prétentions étaient sacrilèges et que tous ceux qui étaient nés pour l'imamat

1. D'après des sources arabes; il existe en arabe un grand nombre d'histoires des imams alides; le manque de place seul m'empêche de signaler les principales.

étaient désignés par la Pierre Noire. Ce curieux épisode ouvre des horizons nouveaux sur l'histoire des premiers temps de l'Islamisme: non seulement, il tend à prouver que les *hadîs,* sur lesquels s'appuyèrent les prétentions alides, furent d'invention assez tardive, mais il montre surtout le rôle que l'on faisait jouer à la Pierre Noire dans la désigna- des chefs du Haram, c'est-à-dire dans la seule souveraineté qu'aient jamais connue les Arabes tertiaires, et il laisse soup- çonner quel fut son rôle dans la mission du Prophète.

Mohammed, fils de la Hanéfite, ayant interrogé la Pierre Noire, n'en reçut aucune réponse et Zeïn el-Abidin s'écria: « O Pierre Noire ! par la vertu des pactes des Prophètes qui ont été conclus sur toi et qui t'ont valu le degré de noblesse que tu as atteint, je te conjure de me dire en bon arabe qui doit être l'imam après la mort d'Hoseïn. »

La Pierre Noire s'agita comme si elle allait tomber, et une voix en sortit qui déclara que l'imamat revenait à Zeïn el-Abidin. Ce miracle fit que Mohammed, fils de la Hanéfite, reconnut son neveu comme l'imam légitime et renonça à ses prétentions injustifiées.

On trouve dans un abrégé arabe de la Vie de Mahomet, conservé dans un manuscrit persan de la Bibliothèque nationale, un passage très curieux qui montre que les Musulmans n'ont pas complètement perdu le souvenir du rôle que joua la Pierre Noire dans la mission de leur Prophète ; on y lit entre autres faits merveilleux qu'il existait à la Mecque une pierre célèbre et que toutes les fois qu'il passait près d'elle, la pierre lui disait : Que le salut d'Allah soit sur toi, envoyé[1] d'Allah ! Il est plus que probable que cette pierre qui était si polie envers le fils d'Abd-Allah n'est pas autre chose que la Kaaba

1. كان بمكة حجر معروف كلما مرّ عليه يقول له السلام عليك يا رسول الله, ms. de l'ancien fonds persan 286, f. 178 recto et verso.

du temple de la Mecque et qu'il y a là un souvenir très lointain et très effacé de la divinité de la Pierre Noire.

Le nom de la Pierre Noire entre dans la composition du nom que portait Abou Bekr avant sa conversion à l'Islamisme, Abd el-Kaaba عبد الكعبة «le serviteur de la Kaaba», identiquement formé comme les noms théophores Abd Shems, Abd Ménat, Abd Ménaf, Abd el-Ouzza, Abd-Woudd, tous noms dont le second élément est un nom de divinité ; il s'ensuit que le mot *Kaaba*, qui désigne la Pierre Noire, est également le nom d'une divinité; la forme de ce mot كعبة étant féminine, il est évident que la divinité qu'elle représentait était du sexe féminin. Si l'on ne possédait que les documents musulmans relatifs à l'époque antéislamique, il serait impossible de déterminer quelle était cette divinité mystérieuse, car les historiens arabes qui auraient pu nous donner des renseignements sur la religion des tribus d'avant l'Islam, considèrent tous comme le pire sacrilège de parler des croyances du Paganisme جاهلية ; c'est dans les œuvres des écrivains religieux de l'époque byzantine, contemporains de la civilisation arabe qui précéda immédiatement la venue de Mahomet, qu'il faut aller chercher quelques renseignements sur le culte antéislamique de la Pierre Noire[1].

Tous les auteurs byzantins qui ont eu l'occasion de parler du bétyle de la Mecque s'accordent pour affirmer que la Kaaba est une idole qui, aux yeux des Arabes du Paganisme, représentait la grande déesse Astarté, l'Ashtoret des Phéniciens et de la Bible, l'Ishtar du panthéon chaldéo-assyrien.

Dans son *Thesaurus orthodoxæ fidei*, Nicétas le Choniate rapporte que les Arabes adoraient Aphrodite et qu'ils la

1. Quelques-uns de ces témoignages des Byzantins ont déjà été invoqués par M. Lenormant dans ses *Lettres assyriologiques*.

nommaient dans leur langue Χαμάρ qui signifie « grande[1] ». Si le Choniate n'avait pas pris la peine d'expliquer le nom Χαμάρ par μεγάλη, on serait naturellement porté à y voir une transcription, d'ailleurs très exacte du mot arabe قمر *kamar* « lune », mais le sens de « grande » que lui donne l'écrivain byzantin ne permet pas de s'arrêter à cette hypothèse; de plus, au point de vue strictement figuratif, Aphrodite, c'est-à-dire Astarté, n'est pas la déesse de la Lune qui chez les Sémites, aussi bien chez les Sémites du Nord que chez ceux du Sud, est une divinité bien caractérisée et qui ne se confond pas avec Astarté.

Dans un autre passage du même traité, Nicétas nous apprend que les Musulmans qui se convertissaient au Christianisme devaient prononcer la malédiction suivante : « Je maudis ceux qui se prosternent devant l'astre du matin[2], c'est-à-dire devant l'étoile de Vénus, devant Aphrodite ; ils le nomment en arabe Χαβάρ, ce qui signifie grand ». Le mot Χαβάρ pourrait être la transcription d'un adjectif dérivé de la racine arabe كبر *kabara*, dont toutes les formations ont le sens de grandeur, soit de كبير *kabir* ou plutôt de اكبر *akbar* « le plus grand », ou de كبرى *kubra* « la plus grande ». L'alternance de *m* et de *b* que l'on remarque dans Χαμάρ en face de son synonyme Χαβάρ, est un fait de phonétique général bien connu ; c'est ainsi qu'en plein terroir arabe, la ville de la

1. Οὗτοι (les Arabes) μὲν οὖν εἰδωλολατρήσαντες καὶ προσκυνήσαντες τῷ ἑωσφόρῳ ἄστρῳ τῇ Αφροδίτῃ ἣν δὴ καὶ Χαμὰρ τῇ ἑαυτῶν ἐπονόμασαν γλώσσῃ ὅπερ σημαίνει μεγάλην. Migne, *Patrologie grecque*, t. CXL, col. 105.

2. Ἀναθεματίζω τοὺς τῷ πρωϊνῷ προσκυνοῦντας ἄστρῳ, ἤγουν τῷ ἑωσφόρῳ καὶ τῇ Ἀφροδίτῃ· ἣν κατὰ τὴν Ἀράβων γλῶσσαν Χαβὰρ ὀνομάζουσι, τουτέστι μεγάλην. *Ibid.*, col. 132.

Mecque مكّة *Mekkéh*[1] se nommait également بكّة *Bekkèh* et que la préposition من *min* de l'arabe, devenue בן *bin* en himyarite, a longtemps dérouté les épigraphistes.

Mais il est probable que ce n'est pas cette racine qui se cache sous le mot Χαβάρ, et je suis très porté à y voir une simple transcription du mot كعبة *Kaʿaba* qui désigne le temple de la Mecque. Il n'y a que le ρ final de ce mot qui fasse difficulté, mais on retrouve d'autres exemples de ce fait ; c'est ainsi que le nom propre bien connu de طلحة *Talha* est transcrit par Nicétas le Choniate sous la forme Τάλχαρ[2]; on voit donc qu'il n'y a aucune impossibilité a admettre que Χαβάρ représente l'arabe *Kaaba* au même titre que Τάλχαρ transcrit *Talha*. Du reste, le ρ final de Χαβάρ pourrait s'expliquer par ce fait qu'il y a dans le mot arabe *kaʿaba* une forte articulation gutturale, celle du *ʿain* qui se rapproche assez dans la prononciation, surtout pour des étrangers, d'un *r* étranglé et qui a pu se trouver reportée à la fin du mot ; on sait qu'il n'est pas rare de trouver des lettres adventices dans les transcriptions des mots étrangers.

Le sens de chambre carrée ou plutôt cubique du mot كعبة *kaʿaba* est évidemment secondaire; le sens primitif de la racine كعب *kaʿaba* implique l'idée de développement des seins chez la femme[3] comme l'indiquent suffisamment les mots كعب *kuʿub* « sein », كعاب *kaʿab* « fille qui a les

1. Le même Nicétas dit dans le *Thesaurus orthodoxæ fidei* (*ibid.*, col. 132) que dans les mêmes circonstances les nouveaux convertis étaient tenus de dire : Ἀναθεματίζω τὴν μυθοποιίαν τοῦ Μωάμεδ ἐν ᾗ φησι γενήσεσθαι τῷ Θεῷ οἶκον προσευχῆς παρὰ τοῦ Ἀβραὰμ καὶ τοῦ Ἰσμαὴλ εἰς τὸ Βάκχε (بكّة) ἤτοι τὸ Μάκε ἢ Μάκεχ (مكّة).

2. *Thesaurus orthodoxæ fidei* (*ibid.*, col. 127).

3. Lane, *An arabic-english Dictionary*, p. 2615.

seins complètement développés », كعبة *ku'ba* « la virginité ». Étymologiquement, la *Ka'aba* signifie donc, comme on le voit, « la déesse aux seins proéminents », ce qui rappelle étrangement le geste impudique des Astartés assyriennes tenant leurs deux seins à pleines mains, les bras croisés sur la poitrine[1].

Nicétas le Choniate va même jusqu'à dire que la Kaaba est une grande pierre qui se trouve au milieu du temple de la Mecque et sur laquelle est gravée une image d'Aphrodite[2]. La légende étrange qui est racontée dans le grec est également rapportée par Vincent de Beauvais dans son *Speculum historiale* et par Marino Sanuto dans le *Liber secretorum fidelium crucis*[3].

Dans un autre passage du même traité, Nicétas dit que la Kaaba est une reproduction de la tête d'Aphrodite[4]. Autant qu'on peut le savoir, la Pierre Noire ne porte pas sur l'une de ses faces une tête humaine, mais il se peut que dans l'antiquité elle ait servi de socle à une statue, car ce n'étaient pas comme on le sait, les idoles qui manquaient dans le Haram de la Mecque.

1. La racine نهد, *nahada* a le même sens ou un sens très voisin ; ناهدة, *nâhida* désigne une « fille aux seins arrondis »; ce mot est très probablement une transcription du nom de la grande déesse perse Anâhita, l'aspect iranien de l'Astarté sémitique.

2. Ἀναθεματίζω καὶ αὐτὸν τὸν εἰς τὸ Μάκε οἶκον τῆς εὐχῆς..... ἐν ᾧ φασι κεῖσθαι μέσον λίθον μέγαν, ἐκτύπωμα τῆς Ἀφροδίτης ἔχοντα· τιμᾶσθαι δὲ τοῦτον, ὡς ἐπάνωθεν αὐτοῦ τῇ Ἄγαρ ὁμιλήσαντος τοῦ Ἀβραάμ (*ibid.*, col. 132).

3. *Les Sources orientales de la Divine Comédie*, Paris, Maisonneuve, 1901, p. 152. La première partie du *Liber secretorum* a été publiée par Sanuto en 1306, la seconde en 1322.

4. Οὗτος δὲ ὃν φασι λίθον, κεφαλὴ τῆς Ἀφροδίτης ἐστίν, ᾗ προσεσκύνουν, ἣν δὴ Χαμὰρ προσηγόρευον· ὑφ' οὗ καὶ μέχρι νῦν ἐκ γλυφίδος ἀποσκίασμα ταύτης τοῖς ακριβῶς κατανοοῦσι φαίνεται ; *ibid.*, col. 109-110. Dans ce même passage, Nicétas rapporte encore la légende suivant laquelle

Nicétas le Byzantin ne donne pas des renseignements moins curieux et moins précis : « Les Arabes, dit-il, adorent une idole très ancienne et qui se trouve dans le désert de Yathrib, et la Μάκαχ qui, à ce qu'ils prétendent, est gravée à l'image d'Aphrodite[1]. » Il n'y a évidemment pas lieu de s'arrêter à la distinction que Nicétas le Byzantin prétend établir entre l'idole du désert de Yathrib et l'idole Μάκαχ qui aurait été une statue d'Aphrodite, ou tout au moins une stèle sur laquelle aurait été gravée l'image de cette divinité ; l'auteur grec a commis une grave erreur en confondant un nom de ville avec celui d'une idole, mais de ce passage il convient de retenir seulement ce fait que l'idole des Arabes représentait Aphrodite, c'est-à-dire Astarté. Ainsi amendé, ce renseignement concorde parfaitement avec celui du Choniate.

Beaucoup d'autres passages, tant de Nicétas le Byzantin que d'autres historiens grecs, assimilent également la Pierre Noire à Aphrodite[2]. Bartholomée d'Édesse dans son traité *Contra Mohammedem*, donne des détails qui se rapprochent

Abraham aurait *connu* Hagar sur la Pierre Noire : καὶ τινὲς μὲν αὐτῶν φασιν ὅτι ἐπάνω τούτου Ἀβραὰμ συνουσίασε τῇ Ἄγαρ. Les formules d'anathème citées par Nicétas sont très curieuses et donnent des formes intéressantes de transcriptions des noms propres arabes : Ἀναθεματίζω Ἀλεὶμ τὸν ἐπὶ θυγατρὶ γαμβρὸν τοῦ Μωάμεδ· καὶ Χασάνην καὶ Χουσένην, τοὺς υἱοὺς αὐτοῦ· καὶ Ἀπουπίκερ τὸν καὶ Κουβίκερ· καὶ Οὔμαρ, καὶ Τάλχαρ, καὶ Ἀπουπάκρην τὸν Παδούκην· καὶ Μαευΐε, καὶ Ζουπέερ καὶ Ἀ(β)δελλᾶν, καὶ Ζεῖτ καὶ Ἰζὶτ καὶ Σαΐτην καὶ Οὐθμᾶν..... Ἀναθεματίζω Ζαδόζε καὶ Ἀΐσε καὶ Ζεθεΐνεπ καὶ Ὀμκελθεὶμ, τὰς πρώτας καὶ μιαρωτέρας τῶν γυναικῶν τοῦ Μωάμεδ· καὶ Φάτμαν τὴν θυγατέρα αὐτοῦ (*ibid.*, col. 127).

1. Προσκυνεῖ γὰρ τῷ Χουβὰρ εἰδώλῳ ὄντι ἀρχαιοτάτῳ περὶ τὴν Ἐθριβὸν ἔρημον, καὶ τῷ Μάκαχ, ὅπερ φασὶν εἰς τύπον τῆς Ἀφροδίτης διαγεγράφθαι (*Refutatio Mohammedis*, dans Migne, *Patrologie grecque*, t. CV, col. 793).

2. Εἶπεν ὁ Θεὸς Ἀγαρηνοῖς, ὥς φασι, διὰ τοῦ ἀποστόλου αὐτοῦ : Προσκυνεῖτε τῷ Χουβὰρ ὡς θεῷ εἰδώλῳ ὄντι καὶ ὁμοιώματι τῆς Ἀφροδίτης (Nicétas le Byzantin, *Refutatio Mohammedis*, Migne, *ibid.*, t. CV, col. 796), et ἢ ὁ προσκυνῶν τῷ Χουβὰρ εἰδώλῳ ὄντι τῆς Ἀφροδίτης (*ibid.*, col. 797).

beaucoup de ceux qui sont fournis par Nicétas le Choniate[1].

Glycas, dans ses *Annales*[2], dit formellement que jusqu'à l'époque de l'empereur Héraclius, les Arabes adorèrent Astarté, qu'ils nommaient Καβέρ« la grande », en se prosternant devant la Lune. Je crois inutile d'insister sur cette assimilation d'Astarté et de Séléné, il se peut qu'elle ait été faite un peu à la légère par Glycas, car on voit par ce qui précède que les auteurs byzantins dont j'ai invoqué le témoignage voient avec raison dans Aphrodite-Astarté, l'Étoile du matin, ὁ ἕωσφορος ἄστρος.

De tous les auteurs grecs qui ont parlé du culte des Arabes

1. Οἱ Σαρακηνοὶ μὲν μέχρι τῶν Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως χρώνον εἰδωλολάτρουν προσκυνοῦντες τῷ ἑωσφόρῳ ἄστρῳ, καὶ τῇ Ἀφροδίτῃ, ἣν δὴ καὶ Χαβὰρ τῇ αὐτῶν γλώττῃ ἐπωνόμαζον (Migne, *Patrologie grecque*, t. CIV, col. 1448), et (*ibid.*, col. 1456) ὥς φησι, τὰ ἔκπαλαι τῷ πρωϊνῷ ἄστρῳ, ἤγουν τῷ ἑωσφόρῳ, καὶ τῇ Ἀφροδίτῃ, ἣν κατὰ τῶν Ἀῤῥάβων γλῶσσαν ὀνομάζουσι, τοῦτ' ἔστιν μεγάλη. Dans son *Elenchus et confutatio Agareni* (Migne, *Patrologie grecque*, t. CIV, col. 1385), Bartholomée d'Édesse dit : Καὶ οὗτός ἐστι προφανῶς, ὃν οἱ Ἀῤῥάβοι δογματίζετε τὸ ἑωσφόρον ἄστρον, Ζέβω, Ἀφρωδίτη, Κρόνος καὶ Χαμὰρ λέγετε. Αὐτοὺς καλεῖτε θεούς. L'identification de Saturne à Astarté est une erreur; quant à Ζέβω, ZEBΩ en capitales, il faut y voir une mauvaise graphie de NEBΩ, Νέβω, nom du dieu sémitique bien connu que l'on a identifié avec Mercure. Il y a là un fait de syncrétisme étrange auquel il ne faut peut-être pas attribuer une trop grande importance.

2. Οἱ γὰρ Ἰσμαηλῖται μέχρις Ἡρακλείου εἰδωλολάτρουν τὴν Ἀστάρτην ἤγουν τὴν σελήνην προσκυνοῦντες· ἣν καὶ Καβὲρ ὠνόμαζον, τουτ' ἔστι μεγάλην (éd. de Bonn, 1836, p. 514). Dans sa *Panoplia dogmatica* (titre XXVIII ; dans Migne, *Patrologie grecque*, t. CXXX, col. 1333), Euthymius Zigabenus dit : Οἱ Σαρακηνοὶ μέχρι μὲν τῶν Ἡρακλείου τοῦ βασιλέως χρόνων εἰδωλολάτρουν, προσκυνοῦντες τῷ ἑωσφόρῳ ἄστρῳ, καὶ τῇ Ἀφρωδίτῃ, ἣν δὴ καὶ Χαβὰρ τῇ ἑαυτῶν ἐπονομάζουσι γλώττῃ. Δηλοῖ δὲ ἡ λέξις αὕτη τὴν μεγάλην. Enfin, on retrouve cette assimilation de la Pierre Noire à Aphrodite dans un ouvrage où l'on ne s'attendrait guère à la rencontrer, dans un poème d'Hildebert, évêque du Mans, qui dit en parlant de Mahomet :

Martem cum Venere dicit deitate carere
Et negat esse deum cum Protheo Nereum.

Migne, *Patrologie latine*, t. CLXXI, col. 1345.

d'avant l'Islamisme, un seul, Suidas, ne l'identifie pas avec Aphrodite-Astarté et en fait la représentation de Mars. Malgré toute l'autorité dont jouit, et à juste titre, le nom du célèbre lexicographe, il est certain qu'il a commis une confusion assez étrange entre les deux planètes adorées par les Arabes des temps légendaires.

On voit que les renseignements fournis par Nicétas le Choniate, par Nicétas le Byzantin et les autres auteurs de la décadence hellénique, s'accordent pour affirmer l'existence chez les Arabes du culte d'Astarté; ils expliquent pourquoi le jour sacré des Musulmans est le vendredi, le jour consacré à la déesse Vénus, l'un des aspects occidentaux de l'Astarté orientale. Là encore, le prophète Mahomet, loin d'avoir introduit une innovation qui bouleversait tout le système religieux des Arabes du Paganisme, n'a fait que suivre timidement l'usage adopté depuis de longs siècles dans les tribus du Nedjd et du Yémen.

Ces renseignements tirés des auteurs byzantins sont à rapprocher de ce que raconte Hérodote au § 8 du IIIe livre de ses *Histoires*[1] : « Les Arabes, dit-il, regardent comme Dieu le seul Dionysos et Ourania ; ils disent qu'ils se rasent les cheveux à la façon dont Dionysos était lui-même tondu... Ils nomment Dionysos, Orotal, et Ourania, Alilat. »

Malgré sa clarté apparente, ce passage est très énigmatique, et si l'on ne pouvait le rapprocher d'un autre passage des *Histoires*, on ne manquerait pas d'identifier l'Ἀλιλάτ d'Hérodote avec la déesse Allât اللات des Arabes du Paganisme.

1. Διόνυσον δὲ θεὸν μοῦνον καὶ τὴν Οὐρανίην ἡγεῦνται εἶναι, καὶ τῶν τριχῶν τὴν κουρὴν κείρεσθαί φασι κατά περ αὐτὸν τὸν Διόνυσον κεκάρθαι..... Οὐνομάζουσι δὲ τὸν μὲν Διόνυσον Ὀροτὰλ, τὴν δὲ Οὐρανίην Ἀλιλάτ. Ce passage est reproduit dans des termes un peu différents par Photius, dans son *Myriobiblion*, cod. XCI (Migne, *Patrologie grecque*, t. CIII, col. 299 et 301).

Dans le premier livre des *Histoires*, Hérodote donne sous une forme non moins énigmatique un renseignement qui permet d'écarter cette identification, si tentante à première vue[1] : « Les Perses, dit-il, ont appris le culte d'Ourania des Assyriens et des Arabes. Les Assyriens nomment Aphrodite, Mylitta, les Arabes, Alitta, et les Perses lui donnent le nom de Mithra. »

Des termes mêmes de cette phrase, il est visible que, pour Hérodote, Ourania et Aphrodite sont une même divinité, et que par conséquent, l'Alitta du livre I est identique à l'Alilat du IIIe livre. L'identification d'Alilat et d'Aphrodite montre suffisamment que ce dernier nom propre ΑΛΙΛΑΤ est une faute, peut-être fort ancienne et remontant en tout cas à un manuscrit écrit en capitales pour ΑΛΙΔΑΤ, forme aramaïsante dérivée comme Alitta et Mylitta (ou plutôt Moulitta Μύλιττα) de la racine sémitique *valada* « engendrer ». Ce mot est en arabe ولد, en hébreu ילד et en araméen אלד; l'alternance vocalique initiale de و = י = א étant constante dans ces trois langues de la famille sémitique. On pourra s'étonner d'entendre parler de formes araméennes quand il s'agit d'arabe et surtout d'arabe ancien, mais un fait est certain, c'est que par plus d'un point l'arabe se rattache au tronc araméen, ou du moins qu'il présente de fréquents aramaïsmes qui sont loin d'être tous l'effet d'un emprunt[2].

C'est donc, comme on le voit, le nom de la Vénus-Génitrix, de l'Ashtoret des Bémoth et des bois sacrés de Byblos et d'Arvad qui se cache sous l'Alilat de l'historien grec.

L'identification d'Aphrodite et d'Ourania n'est point habi-

1. Liv. I, § 131, (οἱ Πέρσαι) ἐπιμεμαθήκασι δὲ καὶ τῇ Οὐρανίῃ θύειν, παρά τε Ἀσσυρίων μαθόντες καὶ Ἀραβίων. Καλεῦσι δὲ Ἀσσύριοι τὴν Ἀφροδίτην Μύλιττα, Ἀράβιοι δὲ Ἄλιττα, Πέρσαι δὲ Μίτραν.

2. Les auteurs musulmans qui ont parlé des tribus arabes du Paganisme semblent avoir eu conscience que les Arabes se rattachent par certains côtés aux descendants d'Aram.

tuelle, et elle montre mieux que tout autre détail quelle était dans les clans arabes du Ve siècle avant notre ère, l'importance du culte d'Ashtoreth considérée comme la grande déesse, celle qui personnifiait le Ciel tout entier. C'est d'ailleurs ce que dit Arrien dans son *Anabase*: « Cette Ourania comprend tout le ciel visible, tous les astres qui y sont compris et le Soleil[1]. » En réalité, Aphrodite n'est qu'une partie d'Ourania, un de ses aspects, si l'on préfère, mais aux yeux des Arabes, elle représentait la Déesse par excellence, celle en qui se résumait l'ensemble des divinités sidérales.

Ce n'est point ici le lieu d'examiner à fond une question qui est fort importante en elle-même, à savoir comment Hérodote a pu identifier Aphrodite, le principe féminin par excellence et Mithra, le grand principe générateur; on attendrait plutôt l'assimilation toute naturelle d'Aphrodite et d'Anahita, dont l'importance fut considérable à la fin de la dynastie achéménide, comme on le voit par l'inscription trilingue d'Artaxerxès Mnémon. Je reviendrai à une autre occasion sur ce point de théologie mazdéenne.

Cette confusion est d'ailleurs en partie le fait d'Hérodote, et la genèse probable de son erreur est curieuse : il existe dans le panthéon himyarite une divinité mâle nommée Athtar, ou Athtar l'oriental, qui n'est point un aspect masculin d'Astarté, mais plutôt la déesse phénicienne en personne retournée et changée de sexe.

De la combinaison mentale des deux identités, Alidat égale Astarté, et Athtar égale Astarté renversée, Hérodote a conclu, peut-être inconsciemment, qu'Alidat était la même divinité qu'Athtar, ou à peu de chose près; mais Athtar étant une divinité masculine ne pouvait s'identifier avec Anahita, qui

1. Liv. VII, § 20, 1-2 : Τὸν μὲν Οὐρανόν τε αὐτὸν ὁρώμενον καὶ τὰ ἄστρα ἐν οἷ ἔχοντα τά τε ἄλλα καὶ τὸν ἥλιον.

est très exactement l'aspect iranien de l'Ashtarté phénicienne, plus encore que de l'Ishtar assyrienne ; or, pour les Perses de l'époque achéménide, il n'y avait en dehors d'Ahura-Mazda, que deux divinités, Mithra et Anahita, qui formaient un couple analogue à celui de Mars et Vénus dans la mythologie italique.

Plus on ira, et plus on se convaincra, malgré les maladresses d'une prétendue exégèse avestique, que les Amshaspands et les Izeds sont post-achéménides, et de beaucoup. Puisqu'il ne pouvait identifier Alidat-Athtar avec Anahita, à cause de la différence des sexes de ces divinités qui était un obstacle insurmontable, il était tout naturel qu'Hérodote l'identifiât avec Mithra, parèdre d'Anahita et représentant du principe mâle exactement au même titre qu'Anahita représentait le principe féminin; il n'y a aucun doute d'ailleurs qu'Alilat et Mylitta ne fussent des divinités du sexe féminin, comme l'indique suffisamment le sens de la racine *valada*, d'où sont dérivés leurs noms et ce qu'Hérodote raconte de la Mylitta chaldéenne.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que Bérose lui-même paraît confirmer l'assertion d'Hérodote, suivant laquelle les Perses ont emprunté leur Anâhita aux Sémites : cet auteur nous apprend en effet que c'est le roi de Perse, Artaxerxès Mnémon (404-361 avant J.-C.), qui le premier enseigna aux Perses à adorer des statues d'Aphrodite-Anahita et qu'il en fit élever à Babylone, à Suse, à Ecbatane, à Damas et à Sardes[1].

1. Ce passage de Bérose nous a été conservé par Clément d'Alexandrie (Didot, *Fragmenta Historicorum græcorum*, t. II, p. 508-509): μετὰ πολλὰς μέντοι ὕστερον περιόδους ἐτῶν ἀνθρωποειδῆ ἀγάλματα σέβειν αὐτοὺς Βήρωσσος ἐν τρίτῃ Χαλδαϊκῶν παρίστησι, τοῦτο Ἀρταξέρξου τοῦ Δαρείου τοῦ Ὤχου εἰσηγησαμένου, ὃς πρώτος τῆς Ἀφροδίτης Ἀναΐτιδος τὸ ἄγαλμα ἀναστήσας ἐν Βαβυλῶνι καὶ Σούσοις καὶ Ἐκβατάνοις, Πέρσαις καὶ Βάκτροις καὶ Δαμασκῷ καὶ Σάρδεσιν ὑπέδειξε σέβειν.

L'interprétation du nom Ὀροτάλ est plus difficile que celle d'Ἀλιλάτ; Caussin de Perceval admet, d'après Pococke, dans son *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*[1], qu'Alilat est الالهات *el-Alihàt* « les divinités (subalternes) », et qu'Orotal est الله تعالى *Allah te'ala* « Allah le suprême ». Il est inutile d'insister sur l'impossibilité de ces interprétations. Dans son commentaire sur Hérodote, Wessel proposa de voir dans Orotal les deux mots hébreux אור *or* « lumière » et צל *dzel* « ombre »; cette explication d'un nom de divinité par « lumière-ombre » n'est guère plus satisfaisante que la précédente, et les méthodes étymologiques sont tellement vaines et fallacieuses qu'on hésite à en proposer d'autres : étant donné qu'Alilat-Alidat est une forme aramaïsante, on pourrait expliquer plus simplement Orotal par אורות-אל *orot-al* « les lumières de Dieu », ou אורות-תל *orot-tel* « les lumières de la montagne[2] », l'arabe ayant conservé le mot اور *or* qui est l'hébreu אור dans le sens de lumière, et les formes araméennes en ות- pouvant même désigner des collectifs au singulier, comme جبروت, ملكوت. Si l'on tient à expliquer Orotal par l'arabe, on y peut voir اور التل *or-at-tal* « la lumière de la montagne », mais il est inutile de s'attarder à ces étymologies et de leur attribuer la moindre valeur ; elles ont toutes les chances possibles d'être aussi fausses que celles qui les ont précédées, et selon toutes les probabilités, si l'on trouve jamais le nom d'Orotal écrit dans une inscription, ce sera sous une forme toute différente.

Le nom d'Orotal s'expliquerait tout aussi facilement, si

1. T. I, p. 174.

2. Cet élément אור est le même qui se trouve dans les noms propres מלכיאור Malki-or (Melchior) et בעליאור Baali-or (Bélior), « mon maître est (le dieu) Lumière ».

l'on admettait qu'il y a dans le texte d'Hérodote une faute paléographique identique à celle que l'on remarque dans ΑΛΙΔΑΤ pour ΑΛΙΔΑΤ ; ΟΡΟΤΑΛ ou ΟΡΟΤΑΛΤ, suivant certains manuscrits, pourrait être une fausse graphie de ΟΡΟΤΑΔ ou ΟΡΟΤΑΔΤ. On pourrait rapprocher ΟΡΟΤΑΔ, Ὀροτάδ du nom arabe عطارد *Otarid* de la planète Mercure; il arrive très souvent en effet dans la transcription des noms étrangers que l'*r* saute une ou plusieurs syllabes, soit au commencement, soit à la fin du mot; c'est ainsi que le grec Καῖσαρ est devenu en zend Kéresani, que le grec μορφή répond au latin *forma* et l'arabe *déredjéh* au latin *gradus*[1]; s'il n'y a pas là de difficulté linguistique, il y en a une mythologique, ce qui est autrement important, car jamais Mercure n'a été dans aucune théogonie le correspondant de Vénus-Aphrodite.

L'identification de Dionysos à Orotal se retrouve dans l'*Anabase* d'Arrien[2], quoique le nom d'Orotal n'y soit pas formellement mentionné, et elle ne laisse pas d'être très embarrassante. Hérodote et Arrien, qui ont certainement leurs raisons d'assimiler ces deux divinités, ont dû le faire sous l'influence d'un aspect de la légende de Dionysos conquérant[3]. Un fait certain, c'est que Diodore de Sicile[4] reproduit par Eusèbe[5], identifie Dionysos et Osiris[6], et qu'il prétend que ce fut Dionysos qui donna le gouvernement de la Phénicie à

1. Voir *l'Avesta de James Darmesteter et ses critiques*, extrait de la *Revue archéologique* de 1897, p. 38.

2. Liv. VII, § 20, 1-2.

3. Διόνυσον δὲ κατὰ δόξαν τῆς ἐς Ἴνδους στρατίας (Arrien). Damascius dit dans la *Vita Isidori :* ὅτι Διόνυσος, φησί, Λυκοῦργον καὶ τοὺς ἑπομένους αὐτῷ Ἄραβας κατηγωνίσατο οἴνῳ ἀπ' ἀσκοῦ καταῤῥάνας τὴν πολεμίαν στρατίαν. Ἐξ οὗ καὶ τὴν πόλιν ἐκάλεσε Δαμασκόν. Ce passage est reproduit par Photius dans son *Myriobiblion*, cod. CCXLII (Migne, *Patrologie grecque*, t. CIII, col. 1291).

4. I, §§ 17-18.

5. *Prép. évang.*, liv. II, § 1.

6. Καὶ τὸν μὲν Ὄσιριν εἶναι τὸν Διόνυσον...

Bousiris. C'est cette même identification qui paraît se retrouver dans la Chronique éthiopienne de Jean, évêque de Nikiou[1], suivant lequel Mâtoûnâvîs, successeur d'Ayqâsbêrâ, qui est le même que Dionysos, fonda Bousiris. Il serait beaucoup trop long d'examiner en détail chacune de ces identifications et de déterminer comment Osiris a pu être identifié avec le dieu Arès ; l'étude du syncrétisme gréco-arabe, gréco-égyptien, égypto-arabe, est un travail monumental qui ne sera probablement jamais fait et dont il est impossible d'indiquer même très brièvement les résultats en quelques pages ; il n'en reste pas moins indiscutable que les Grecs ont associé Dionysos et Artémis dans un même groupe divin, sur le modèle du groupe Sabazios et Cotytto des Thraces, mais cette assimilation est évidemment secondaire et inexacte ; car Aphrodite-Astarté-Vénus n'est pas la parèdre de Dionysos ou de Mercure, tandis qu'on la rencontre souvent associée à Mars ou au Soleil.

Si l'assimilation de Dionysos à Osiris et à Orotal ne nous apprend pas grand'chose sur le compte de ce dernier, il est possible qu'un passage, malheureusement corrompu, de saint Épiphane[2] mette sur la voie de son identification exacte avec une divinité du panthéon hellénique.

Dans son traité *Adversus Hæreses*[3], saint Épiphane dit en effet que pour désigner les astres, les Pharisiens se servaient de mots hébraïques, de façon à ne pas être compris du public : οἷον ἥλιος Ἡμα[4] καὶ Σέμες[5], Σελήνη Ἰερὲὲ[6] καὶ Ἀλβανὰ[7],

1. Publiée et traduite par Zotenberg, dans les *Notices et Extraits des Manuscrits de la Bibliothèque nationale*, 1883, p. 365.
2. Cet auteur vécut au IVe siècle de l'ère chrétienne.
3. Texte corrigé de celui de Migne, *Patrologie grecque*, t. XLI, col. 250.
4. Hébreu חמה.
5. Hébreu שמש, arabe شمس.
6. Hébreu ירח.
7. Hébreu הלבנה.

ὅθεν καὶ Μήνη καλεῖται. Ἱερεὲ γὰρ ὁ μὲν λέγεται, Μήνη δὲ Σελήνη, ὡς καὶ παρ' Ἕλλησι διὰ τὸν μῆνα· Ἄρης χωχὲϐ Ὀκμώλ· Ἑρμῆς χωχὲϐ Ὀχμόδ, Ζεὺς[1] χωχὲϐ Βάαλ· Ἀφρωδίτη Σεροῦα, ἤτοι Λουήδ· Κρόνος χωχὲϐ Σκβήθ[2].

Les noms des divinités citées par saint Épiphane se ramènent tous à des formes sémitiques connues, le nom d'Aphrodite Λουήδ étant dérivé de la même racine *valada*, héb. ילד, ar. ولد, qui entre dans le nom d'Ἀλιλάτ et de Μύλιττα, cités par Hérodote, et son autre nom Σεροῦα se rétablissant sans aucune difficulté en arabe sous la forme زهره. L'auteur du commentaire qui accompagne le texte de saint Épiphane dans la *Patrologie grecque* de Migne s'est donné beaucoup de mal pour expliquer le nom de Mars, Ὀκμώλ, et celui de Mercure, Ὀχμόδ; il voit dans le premier de ces deux noms un dérivé de la racine קמל, et dans le second une formation de חמד. Ces étymologies sont plus que douteuses, et il est visible que la phrase Ἄρης χωχὲϐ Ὀκμώλ· Ἑρμῆς χωχὲϐ Ὀχμόδ présente une forte corruption; il est certain qu'Ὀκμώλ et Ὀχμόδ sont deux variantes paléographiques d'un même mot, car deux divinités aussi différentes que Mercure et Mars ne peuvent avoir des noms aussi voisins, ou pour mieux dire, le même nom, car la confusion entre κ et χ, ο et ω, λ et δ est paléographiquement des plus explicables. On ne peut guère voir dans Ὀκμώλ-Ὀχμόδ l'altération d'une transcription ΟΤΑΡΙΔ du nom sémitique de la planète Mercure, en arabe عطارد; il s'ensuit presque nécessairement qu'Ὀκμώλ-Ὀχμόδ, ou plutôt le nom d'où dérivent ces deux formes, était dans une langue sémitique le nom de Mars.

1. Phénicien et hébreu בעל.
2. כוכש שבת Χωχέϐ est la transcription fort exacte de l'hébreu כוכב, arabe كوكب.

Si on compare ce mot de ΟΚΜΟΛ, ou ΟΧΜΟΛ, au nom qu'Hérodote donne au parèdre d'Alilat-Aphrodite, ΟΡΟΤΑΛ, on voit que la première et la dernière des lettres qui les composent sont identiques ; si les deux groupes intermédiaires ΚΜΟ ou ΧΜΟ et ΡΟΤΑ pouvaient paléographiquement se ramener à une forme unique, ou plutôt si l'on arrivait à établir que ΚΜΟ ou ΧΜΟ est une fausse lecture d'un groupe ΡΟΤΑ, il n'y aurait pas de doute que l''Ὀροτάλ de l'historien grec ne soit le dieu que les Grecs nomment Arès et les Latins Mars. Malheureusement, les règles de la paléographie grecque ne permettent pas d'affirmer catégoriquement que ΚΜΟ ou ΧΜΟ puisse dériver du groupe ΡΟΤΑ. Toutefois, il faut bien remarquer que l'on trouve souvent dans les transcriptions des noms propres étrangers des corruptions qui ne sont pas plus fortes que celle qui, dans l'hypothèse présente, aurait transformé 'Ὀροτάλ en 'Ὀκμώλ ou 'Ὀχμόδ ; c'est un fait dont on pourrait citer beaucoup d'exemples[1].

Pour résumer cette discussion, il n'y a pas d'impossibilité à ce que la forme 'Ὀκμώλ-'Ὀχμόδ citée par saint Épiphane ne soit, à travers plusieurs altérations paléographiques, la même que l''Ὀροτάλ d'Hérodote, et que, par conséquent, cette dernière divinité soit Mars, le parèdre d'Aphrodite-Astarté.

L'existence et l'antiquité de ce culte stellaire, dans lequel plusieurs historiens on vu une influence d'ailleurs possible

1. وكان حمير تعبد الشمس ثمّ تهوّدت حمير وكنانة كانت تعبد القمر ثم تهوّدت ولخم وجذام عبدوا المشترى واسد عبدت عطارد وطسم الدبران وقيس عبدت الشعرى العبور وطيّ عبدت سهيلا ثم عبدوا الاصنام بعد ذلك واعتذروا بعد ذلك بقولهم مانعبدهم الا ليقرّبونا الى الله وليكونوا واسطة بيننا وبين الله.

du Sabéïsme, sont attestées par un auteur fort ancien et très consciencieux, Hisham ibn-Mohammed el-Kelbi, dans son *Djemhâret el-ensâb*, qui mourut en l'année 820 de notre ère, et dont le texte nous a été conservé par Dimishki : « Les Himyarites, dit-il, adoraient le Soleil, puis ils se convertirent au Judaïsme ; les Kinana adoraient la Lune, puis ils se firent également Juifs ; Lakhm et Djoudham adoraient Jupiter ; Asad adorait Mercure ; Tissem adorait Aldébaran ; Kéis adorait Sirius et Tayyi adorait l'étoile de Canope. C'est seulement plus tard qu'ils se mirent à adorer des idoles, et pour expliquer leur conduite, ils disaient : Nous leur rendons un culte uniquement pour nous rapprocher de la Divinité. » Un autre historien de l'antiquité préislamique, Abou Isa Varrak, dit au contraire qu'une partie des Arabes seulement, adoraient des idoles, mais qu'ils n'admettaient pas qu'en dehors de ces idoles il pût exister une Divinité créatrice du monde ; d'autres Arabes croyaient à un Créateur, mais n'avaient pas de forme tangible du culte et se refusaient à admettre la mission des Prophètes.

On voit qu'Hisham ibn-Mohammed el-Kelbi ne parle pas du culte d'Aphrodite dans l'Arabie ancienne ; ce silence de l'historien musulman peut tenir à plusieurs causes, et il n'infirme pas les résultats qu'on est en droit de tirer des auteurs byzantins. Il se peut que les Arabes aient fini par oublier que la Pierre Noire n'était qu'un simulacre d'Ashtoreth, mais il est plus vraisemblable que les historiens du Paganisme ont reculé dans leur énumération des divinités antiques devant le nom de la déesse lubrique par excellence, celle dont le culte devait le plus scandaliser les Musulmans des premiers âges. Ce qui tend à le prouver, c'est que le souvenir du culte de l'Ashtoreth sémitique dans le Yémen se retrouve à une époque bien postérieure : en effet, le meilleur historien de l'Égypte à l'époque musulmane, Taki ed-Din

Ahmed el-Makrizi (XVe siècle de J.-C.) rapporte dans son *Khitât* qu'il existait dans la ville de Sana'a un temple dédié à Vénus; il se nommait Kasr Amdan et avait été édifié du temps du roi de Perse Zohak ; il fut détruit sous le khalifat d'Osman, fils d'Affan[1]. Makrizi ajoute qu'on lisait sur ce temple une inscription en caractères himyarites, c'est-à-dire écrite avec le même alphabet que les inscriptions lues par le célèbre Ibn-Haukal sur la porte de Samarkande dans la Transoxiane[2].

On est loin de connaître le nom de toutes les idoles dont le culte, suivant les historiens, succéda à celui des planètes et des étoiles; à mesure que les siècles s'écoulèrent, le Haram de la Mecque semble être devenu un véritable capharnaum où chaque tribu du désert venait déposer son idole; il y en eut jusqu'à trois cent soixante, autant que de jours dans l'année, et s'il faut en croire les traditions, l'une d'elles était une madone byzantine qui tenait le Christ entre ses bras. Malgré son étrangeté apparente, cette assertion n'a rien que

1. وكان بصنعا قصر عمدان من بنا الضحاك وكان هيكل الزهرة وهدم فى خلافة عثمان بن عفان, ms. arabe 1731, fol. 183 r°. Dans sa traduction du *Khitât*, M. Bouriant a fort inexactement rendu ce passage, faisant de ce temple un temple de la Lune (*sic*) (*Mémoires de la Mission archéologique au Caire*, t. XVII, 2e fasc., p. 675), quand le mot زهرة n'a jamais, en arabe, désigné autre chose que la planète Vénus et jamais la Lune. Dans son *Histoire d'Égypte*, Salih ibn-Djelal ed-Dîn a reproduit ce passage de Makrizi : وبو هيكالردن يمن ولايتنده صنعا شهرنده دخى قصر عمدان ديرلر زهره هيكلى واريدى كه آنى ضحاك ياقتشدى بوده حضرت عثمان رماننده يقلدى, ms. turc 61, fol. 301 v°.

2. *Khitât*, trad. de Bouriant, fasc. I, p. 109; sur l'écriture des portes de Samarkande, voir *l'Ascension au ciel du Prophète Mohammed*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions* de 1899, p. 22, note 1.

de très vraisemblable, car plusieurs tribus arabes avaient embrassé le Christianisme, et Ibn-Saïd nous apprend dans le *Taarif fi tabakat el-oumem* que les tribus de Rébia, de Ghassan, et une fraction de celle des Kodaa étaient chrétiennes; qu'à la même époque, les Himyarites, les Banou-Kinana, les Banou-Haris ibn-Kaab étaient convertis au Judaïsme, et qu'enfin la tribu de Témim avait adopté les croyances religieuses de la Perse sassanide[1]. Voici les noms de celles que l'on trouve le plus souvent citées dans les historiens de l'antiquité préislamique[2] :

سواع Souva était une statue de femme adorée par les Banou-Kinana, les Mézina, les Amrou ibn-Kéïs-Ghéilan عمرو بن قيس غيلان, et les No'man. Le *Beïan el-édian* prétend qu'elle était l'idole des Hodhéilites; son temple était à Rohat, à cinq journées de la Mecque.

ودّ Voudd était une statue d'homme, adorée suivant le *Beïan el-édian*, par les Banou-Kalb, et d'après le *Djemharet el-ensâb*, par les Banou-Vabra; elle se trouvait à Doumat el-Djandel, dans le Yémen.

يغوث Yaghout représentait un lion; elle appartenait aux Hamdanites.

نسر Nesr avait, comme l'indique son nom, la forme d'un vautour et était l'idole des Banou-Kilaa, dans le pays des Himyarites.

يعوق Yaoûk était la statue d'une jument à Doumat el-Djandel.

1. Schefer, *Chrestomathie persane*, t. II, p. 148.

2. Caussin de Perceval, *Essai sur l'histoire des Arabes avant l'Islamisme*, t. I, p. 269 et sqq.; t. III, p. 230, 241 et sqq. — Le *Kitab-beian el-edian*, dont le texte a été publié par Schefer dans le t. II de sa *Chrestomathie persane;* le *Djemharat el-ensâb* d'Abou Mohammed Ali ibn-Hazem el-Dahéri, ms. arabe 5829, fol. 166 v°, etc.

اللات Allat ou al-Lât était une statue humaine en pierre à Thakif-Minâ, dans le pays de Taïf.

عزى Ouzza était simplement un arbre fétiche, un mimosa, à Nakhla, près de Maoush ; il était adoré par les Koréischites et les Kinana, ou suivant le *Djemharet el-ensâb*, par les Banou-Ghatfân.

مناة Ménat était une pierre à Saïf el-Bahr سيف البحر, ou à Khodaïd, entre la Mecque et Médine, près du mont Moshallat, et non loin de la mer; elle était aux Ous, Khazradj et Ghassan, ou suivant le *Djemharet el-ensâb*, aux Ansars et aux Azd.

هبل Hobal était un morceau d'agate placé dans le temple de la Mecque, en son milieu, sur le puits où se réunissaient les eaux qui se dirigeaient vers la Kaaba[1] ; d'après le *Bëïan el-édian*, c'était la principale idole des Arabes; elle était aux Banou-Bekr, Malkan et aux autres Kinana. Abou-Mohammed Ali ibn-Hazem el-Dahéri dit, dans son *Djemharet el-ensâb*, que les Koréischites adoraient la divinité صاحب des Kinana, et que réciproquement les Kinana adoraient celle des Koréischites.

اساف Asaf et نائلة Naila étaient deux statues humaines représentant un homme et une femme qui s'étaient rendus coupables d'un adultère dans la Kaaba et avaient été changés en pierres; l'une d'elles était à Safa, l'autre à Mervèh.

رضا Rodha était une idole des Banou-Rabia ibn-Kaab, dans le Nedjd.

1. فى جوف الكعبة على البير يجمع فيها ما يهدى للكعبة.

سعد Saʿad était une grande roche adorée par les Malkan ibn-Kinana.

ذو الكعبات Zoul-Kaʿbat « le maître des Astartés », à Sendad, dans l'Irak, était l'objet du culte des descendants d'Iyad.

ذو الخلصة Zoul-Kholosa était aux Badjîla, aux Banou-Khatam خثم, Haris ibn-Kaab et aux Hilalites; son sanctuaire était entre la Mecque et le Yémen.

جهان Djahân, à Okaz, était adorée par les Banou-Havazin.

سمن Saman était adorée, entre autres peuplades, par les Banou-Témim.

المعيدة[1] el-Mesaïda, aux Kodaa, Banou-Vabra et Azd.

المحرق el-Mahrak (?), qui était adorée par les Rébia.

دريح Dérih, qui était adorée dans la ville de Hira.

قرحب Karhab ou مرحب Marhab, adorée dans le Hadhramaut.

المنطيق el-Mentik, ذو الكفين Dhou' l-kéfain, « l'ambidextre », qui était l'idole des Khozaʿa.

ريام Riyam, idole des Himyarites à Sanaa.

ذو اللبى Zou' l-lébi, adorée par les Abd el-Kéis.

Il y avait bien d'autres idoles que les historiens de l'antiquité préislamique ne se sont pas donné la peine de citer; les Banou-Hanifèh avaient pour divinité un morceau de pâte de farine de dattes pétrie de lait; un jour qu'ils étaient pressés par la faim, ils le mangèrent; cela prouve que les Arabes tenaient leurs idoles en assez médiocre estime et

1. Ou السعيدة el-Saïda.

qu'ils savaient au besoin s'en passer. Le *Moktéser el-adjaïb* dit que du temps de Mathusalem les descendants de Caïn adoraient sept idoles, Yaghouth, Yaouk, Nasr, Wodd, Sova, Sharhah et Dhamr[1].

Les historiens du Paganisme affirment que le culte idolâtrique, qui ne devait disparaître que devant les efforts de Mahomet et de ses Musulmans, prit naissance au sein des tribus arabes, quand certaines d'entre elles eurent conquis l'Égypte[2]. D'autres auteurs, tels qu'Hisham ibn-Mohammed el-Kelbi et Ibn-Khaldoun, expriment la même opinion, en disant que c'est sous l'influence du Sabéisme que les tribus du Hedjaz et du Nedjd se sont mises à adorer les idoles ; la tradition musulmane, évidemment sous une influence gnostique, a en effet assimilé la religion de l'Égypte ancienne au Sabéisme harranien.

Dans les *Prairies d'Or*, Masoudi se fait l'écho d'une tradition d'après laquelle un nommé Amr, fils de Lohayi, s'étant rendu en Syrie, y vit adorer des statues de divinités ; rentré dans sa tribu, ce serait lui qui aurait introduit des idoles dans la Kaaba[3] ; il est regrettable que Masoudi n'ait pas pris soin de nous dire dans quelle partie de la Syrie, Amr, fils de Lohayi, avait voyagé, et surtout dans quelle localité il apprit le culte des idoles, mais il est relativement facile de remédier à son silence, car pour les historiens musulmans, qui ignorent la civilisation phénicienne et qui ne connaissent que très imparfaitement le Judaïsme, la Syrie est le pays du Sabéisme. On voit que cette tradition ramène

1. Le premier de ces mots se présente dans les manuscrits sous les trois formes مزية, شرهدا, شرهة ; le second présente les variantes ضمر, ضمرا, صمد.

2. Ibn-Khaldoun, ms. arabe 1129, fol. 11 r°.

3. T. III, p. 144.

au même point que la précédente, sans passer par l'Égypte. L'auteur du prétendu *Akhbar ez-zémân*[1] prétend que les premières idoles des Arabes furent des statues d'hommes divinisés. Après la mort de Yaghouth, Yaouk, Nasr, Sova et Woudd, petits-fils de Seth, l'archi-démon Iblis fit leurs images en pierre, et leurs descendants les placèrent dans leurs tentes pour garder le souvenir de leurs ancêtres; plus tard, Iblis fit croire aux hommes que ces statues représentaient des dieux adorés par leurs pères. Cette légende est évidemment d'une basse époque, et il est certain que les noms des idoles qui y figurent sont relativement récents; ils remontent seulement à l'époque qui précéda immédiatement la venue de Mahomet, sans qu'il soit d'ailleurs possible de déterminer avec certitude son point initial; il est intéressant d'y trouver le souvenir, d'ailleurs très défiguré, de la divinisation des hommes illustres chez les Arabes.

L'auteur du même ouvrage raconte que[2] les hommes firent des statues des 70 *nakibs* qui vécurent à l'époque de Mathusalem, et qu'ils les adorèrent malgré la défense de ce patriarche.

1. Ms. arabe 1471, fol. 32 v°.
2. Fol. 34 r°.

(*A suivre*). E. Blochet.

LE

LEVER DE LA LUNE DE LA CONNAISSANCE

(PRABŌDHACANDRŌDAYA)

Drame en 6 actes, traduit pour la première fois en français du sanskrit et du prâkrit

(SUITE)[1]

CINQUIÈME ACTE

(Alors entre Foi).

FOI (réfléchissant). — Certes, voilà le chemin bien connu. En effet,

« Colère, ayant pour origine la haine, détruit toute la famille de nos parents : ainsi le feu, engendré par le choc des plus grands arbres frappés par un vent violent, détruit toute une forêt. »

(Avec larmes). Hélas! le feu du chagrin, causé par la perte des parents, est irrésistible et redoutable, et il ne peut s'affaiblir même par des centaines de nuages de Vivekas. En effet,

« Il est certain, l'anéantissement futur de l'océan, de la terre, des montagnes et des fleuves : mais alors quel compte doivent-ils tenir de la mort, les hommes fragiles comme l'herbe frêle? Cependant l'embrasement du chagrin, causé par la perte de mes parents, mal funeste et qui trouble Discernement, brûle mon cœur jusqu'au fond. »

1. Voy. t. XXXII, numéro de juillet (1899), p. 230-246 ; t. XXXIII, numéro de janvier (1900), p. 67-86, numéro de juillet, p. 223-239, et t. XXXIV, numéro de juillet (1901), p. 240-254.

Car ces frères, Amour, Colère, etc., quoique d'une nature cruelle, n'existent plus que dans la mémoire des hommes.

« La flamme du chagrin s'agite éclatante et redoutable, et, pour ainsi dire, brise mes membres, fait languir mon corps, brûle l'intérieur de mon âme. »

(Réfléchissant). Voici ce que m'a ordonné de faire la déesse Dévotion à Vishṇu. — Ma chère Foi ! je ne veux plus voir ce combat qui est la cause de tant de morts. Aussi je vais abandonner Bénarès et passer quelque temps dans la contrée du bienheureux, nommée Çālagrāma ; puis tu viendras me faire connaître la suite des événements. — Je viens donc trouver la déesse pour lui faire le récit complet de toutes les actions du combat.

(Ayant fait quelques pas sur la scène et ayant regardé).

Voici Cakratīrtha, où demeure le bienheureux Vishṇu, rameur dont la barque fait le passage de l'océan du monde ; (s'étant inclinée) et voici, honorée par les grands munis, la bienheureuse Dévotion à Vishṇu qui est en délibération avec Apaisement. Je vais m'approcher (Elle fait quelques pas sur la scène).

(Alors entrent Dévotion à Vishṇu et Apaisement).

Apaisement. — O déesse ! je suis la bienheureuse dont le cœur est rempli des soucis les plus douloureux.

Dévotion a Vishṇu. — Ma chère, mon cœur est bien malheureux, car je ne sais point, dans ce très grand combat, quel a été le sort de notre cher Discernement en lutte avec le puissant Grand Aveuglement.

Apaisement. — Quel souci faut-il avoir à ce sujet ? Certes, si la bienheureuse lui a accordé sa faveur, le roi Discernement a de toute nécessité remporté la victoire ; voilà qui est tout à fait sûr.

Dévotion à Vishṇu. — Ma chère,

« D'ordinaire c'est une preuve qui, seule, nous est garant du

bonheur : cependant mon cœur redoute un malheur pour nos amis. »

Mais c'est surtout le retard prolongé de Foi qui fait naître le doute en mon cœur.

Foi (s'étant approchée). — O bienheureuse ! Je m'incline devant toi.

Dévotion a Vishṇu. — Foi ! sois la bienvenue.

Foi. — Merci pour la faveur de la déesse.

Apaisement. — Mère, je m'incline devant toi.

Foi. — O ma fille ! embrasse-moi.

Apaisement. — (Elle fait ainsi).

Foi. — Ma chère, par la faveur de la déesse Dévotion à Vishṇu, parviens à occuper une place dans la pensée des munis.

Dévotion a Vishṇu. — Et qu'est-il arrivé là ?

Foi. — Ce qui doit arriver à ceux qui vont contre la rive de la déesse.

Dévotion a Vishṇu. — Fais-moi donc tout connaître en détail.

Foi. — Que la bienheureuse écoute. Au moment même où la déesse s'éloignait du Kêçava primitif, au point du jour, nos armées et celles de nos adversaires, semblables à l'océan, furent équipées : le monde entier fut assourdi par les cris de guerre de la multitude des héros les plus braves, appelés par un son de victoire ; le soleil fut caché par la masse énorme de poussière, s'élevant de la terre continuellement broyée par le sabot des chevaux et par les chars ; les dix régions devinrent rouges par le minium des bosses des éléphants de guerre qui s'élevait sous le choc puissant de leurs oreilles ; le monde fut effrayé comme par le bruit du nuage de la dissolution[1]. Puis le Système du Nyâya fut

1. Il est souvent question dans les ouvrages sanskrits de ce nuage de la dissolution (*pralayajaladhara*) qui par ses eaux, versées en

envoyé en message par le grand roi (Discernement) auprès du grand roi Grand Aveuglement, et, dès son arrivée, il s'adressa à celui-ci en ces termes :

« Laissant de côté les autels de Vishṇu et les rives des fleuves, abandonnant les emplacements sacrés des forêts et les cœurs des gens vertueux, que votre seigneurie, accompagnée de ses serviteurs, aille se réfugier chez les Barbares. Sinon, que le corps de votre seigneurie soit coupé à coups de sabre et que les chacals hurlant aient leur gueule grande ouverte pleine du sang coulant à flots de chacun de vos membres. »

Dévotion a Vishṇu. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors, ô déesse! plein de colère, avec un froncement des sourcils qui s'agitaient sauvagement sur son front effrayant, Grand Aveuglement s'écria : Que ce maudit Discernement éprouve les suites de son insigne folie. Puis il fit équiper pour le combat les Tarkas hérétiques[1] et les Āgamas hérétiques[2].

Sur ces entrefaites, à la tête de notre armée,

« Apparut tout à coup, un lotus à la main et aussi brillante que la lune, Sarasvatī, dont la beauté était rehaussée par les Védas, les Upavédas, les Védângâs, les Purâṇas, les Dharmaçâstras, les Itihâsas et les autres. »

Dévotion a Vishṇu. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors, ô déesse! les Vishṇouistes, les Çivaïstes et les sectateurs du Soleil[3] sont allés auprès de la déesse.

Dévotion a Vishṇu. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors sans interruption,

« Entourée des Çāstras, tels que le Sānkhya, le Nyāya,

abondance, doit contribuer, avec le feu sous-marin, à l'anéantissement du monde.

1. Ouvrages de libre spéculation.
2. Ouvrages traditionnels.
3. Skr.: *vaishṇavaçaivasaura*.

la doctrine de Kaṇāda, le mahābhāshya et les autres, faisant étinceler les points de l'horizon par des milliers de clairs Arguments comme par des multitudes de bras, ayant trois yeux qui sont la triple science (les 3 Védas), apparut la Mīmānsā, ardente au combat, comme une autre Dūrgā, devant la déesse Vāc. »

Apaisement. — Oh! mais comment a pu s'effectuer la réunion des Āgamas et des Tarkas, si opposés de leur nature.

Foi. — O fille!

« Les Çāstras, bien qu'ils descendent de la même source, sont toujours en lutte; mais, si un ennemi commun les attaque, ils s'unissent. »

Ainsi les Çāstras, qui procèdent des Védas, malgré leur désaccord, s'unissent pour défendre les Védas contre les attaques des hérétiques. En effet,

« La lumière apaisée, infinie, impérissable, sans commencement, est, par la prédominance de telle ou telle qualité, diversement invoquée sous les noms de Brahma, de Vishṇu et de Çiva. On peut atteindre ce maître de l'Univers par tels ou tels bons Āgamas partis par des chemins divers et ayant leur révélation pour horizon : ainsi des courants d'eau atteignent la mer. »

Dévotion a Vishṇu. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors, ô déesse! entre les deux armées s'éleva une mêlée tumultueuse, entre les éléphants, les chevaux, les chars et les fantassins des deux partis :

« Là coulèrent des rivières ayant pour eau du sang à profusion, et dont la vase était une boue épaisse formée de la chair des cadavres ; et dans le courant, qui se heurtait contre des rochers, — éléphants énormes, blessés et déchirés par les flèches, — étaient entraînés, pareils à des flamands, des parasols (aux couleurs éclatantes). »

Le combat devenait terrible : alors les Āgamas hérétiques

poussèrent en avant le livre du Lōkāyata[1], — en contradiction avec les deux partis, — et il fut détruit par les chocs des deux armées ; puis les Āgamas hérétiques, qui n'ont pas de racines, furent renversés par le courant de l'océan des bons Āgamas. Enfin les Saugatas se réfugièrent dans les pays habités par les Barbares[2] de Sindhu, de Gāndhāra, de Magadha, d'Andhra, de Hūna et de Kalinga. Quant aux hérétiques, les Digambaras, les Kāpālikas et les autres, ils se réunirent en secret chez les peuples qui sont aux bords de la mer et qui, en grand nombre, sont des hommes vils[3], chez les Pāncalas, les Mālavas et les Abhīrāvartas. Alors Mīmānsā, soutenue par Nyāya et les autres, par des coups profonds tailla en pièces les Tarkas, qui suivirent ces mêmes Āgamas.

Dévotion a Vishṇu. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors Amour fut tué par Esprit Critique; par Patience furent abattues Colère, Brutalité, Cruauté et les autres; Contentement de soi-même détruisit Cupidité, Insatiabilité, Avarice, Fausseté, Calomnie, Vol et Violence ; par Bienveillance fut tuée Malveillance; alors Orgueil fut tué par Magnanimité[5] et mis en pièces par Vraie Gloire[4].

Dévotion a Vishṇu (avec joie). — Un très grand bonheur vient de nous arriver. Mais quel a été le sort de Grand Aveuglement ?

Foi. — O déesse! Grand Aveuglement s'est caché avec les ennemis du yoga, mais je ne sais pas dans quel lieu.

Dévotion a Vishṇu. — Alors il reste beaucoup à faire : il faut le combattre, car

1. Le matérialisme.
2. Skr. : *mlēcha*.
3. Skr. : *pāmaras*.
4. Skr. : *parotkarshasambhāvanāya* — par l'idée qu'on se fait de la supériorité des autres.
5. Skr. : *paraguṇādhikyena* — par l'idée qu'on se fait de la qualité des autres.

« L'homme sage, qui s'applique avec la plus vive attention à posséder un bonheur stable, ne doit pas souffrir qu'il demeure un reste de feu, de dette ou d'ennemis. »

Et quel a été le sort de Manas?

Foi. — O déesse! dans un accès de chagrin causé par la perte de ses fils et de ses petits-fils, il a résolu de quitter la vie.

Dévotion a Vishṇu (souriant). — S'il en est ainsi, nous avons entièrement accompli tout ce que nous devions accomplir, et Purusha est entré dans un état exempt de désirs; mais comment ce méchant peut-il mourir?

Foi. — La déesse (Révélation) étant fermement résolue à la naissance de Prabodha, il sera sous peu séparé de son corps.

Dévotion a Vishṇu. — Soit. Pour faire naître chez lui le renoncement, nous allons lui envoyer la Sarasvatī de Vyāsa (Elles sortent).

FIN DE L'INTERMÈDE

(Alors entrent Manas et Sankalpa[1])

Manas (avec larmes). — Ah! mes fils, vous qui êtes partis, où êtes-vous? Que je jouisse de votre présence chérie. Oh! oh! mes enfants, Passion, Haine, Enivrement, Orgueil, Envie et les autres, embrassez-moi, mes membres sont appesantis. Ah! personne ne m'honore à cette heure où je suis accablé par l'âge et sans appui. Où sont mes filles, Calomnie et les autres? Où sont mes brus, Espoir[2], Méchanceté, Cupidité et les autres? Comment, dans un même moment, pour la ruine de mon bonheur, celles-ci m'ont-elles été enlevées aussi par ce maudit de Destin? (avec défaillance).

1. On pourrait traduire ces deux mots par Volonté (manas) et Volition (sankalpa). Mais nous préférons conserver le mot sanskrit.
2. L'espoir (des biens autres que l'anéantissement final). C'est ainsi qu'il faut entendre *āçā*, placé à côté de *himsā* et de *tṛshṇa*.

« Le feu du chagrin se glisse comme la flamme du poison, il brûle mon bonheur et mes membres, il me cause de nombreuses douleurs, il frappe mon corps de tous les coups, il éteint la qualité du discernement, il fait épanouir l'aveuglement dans mon cœur, et il consume entièrement ma vie » (Il tombe en défaillance).

SANKALPA. — O roi! remettez-vous, remettez-vous.

MANAS (ayant reprit ses sens). — Comment! La reine Pravṛtti elle-même ne me console pas dans une pareille situation!

SANKALPA. — O roi! reprenez vos sens, reprenez vos sens.

MANAS (s'étant remis). — Assez de la vie dorénavant pour nous. O Sankalpa! ne te tourmente pas: je vais éteindre le feu du chagrin par le feu du bûcher, où je vais monter.

(Alors entre la Sarasvatī de Vyāsa).

SARASVATĪ. — La bienheureuse Dévotion à Vishṇu m'a donné ses ordres en ces termes : Sarasvatī, mon amie! Va pour l'éveil de Manas affligé de la perte de ses descendants, et fais tous tes efforts pour le (faire venir) là où est la présence de Renoncement. — Soit. Je m'approche tout à fait de lui (S'étant approchée). Mon cher, pourquoi es-tu si troublé? Est-ce que depuis fort longtemps tu ne connais pas la non-éternité des êtres, et ne l'as-tu pas lue dans les récits des Itihāsas ? En effet:

« Quoique ayant une vie de cent Kalpas, les Brahmas, les Indras, les Dévas, les Asuras, les Manus, les Âdyas, les Munis, la terre, les océans ont péri en quantité innombrable. Hélas! quel est cet aveuglement du monde d'éprouver un profond chagrin, lorsque le corps, pareil à l'écume, d'un parent est allé dans la dissolution en cinq éléments, lui qui se compose de cinq éléments! »

Reconnais donc la non-éternité des êtres. Celui qui voit

les choses éternelles et non éternelles ne voit pas le trouble du chagrin. Car,

« Si Brahma[1] seul est vrai et si le reste n'a pas d'existence réelle, alors, pour celui qui voit l'Unité, quel aveuglement et quel chagrin peuvent-ils exister? »

Manas. — O bienheureuse! dans mon cœur, altéré par le feu du chagrin, le discernement est loin de se manifester.

Sarasvatī. — Mon cher, c'est la faute de l'Amour. Il y a une sentence des plus renommées: L'amour est la source de tous les malheurs. En effet :

« Par les hommes, sous le nom d'êtres chers, sont semés les funestes tourments par la semence d'une plante grimpante à poisons, d'où rapidement naissent, faites d'amour, de jeunes pousses qui ont dans leur sein le feu de la foudre : alors croissent de cent manières les arbres du chagrin, dont les centaines de cimes enflammées brûlent peu à peu le corps d'un feu de glumes. »

Manas. — O déesse! s'il en est ainsi, je ne puis cependan soutenir ma vie, brûlé que je suis par le feu du chagrin. C'est un bonheur pour moi de t'avoir vue au moment de mourir

Sarasvatī. — Je ne fais pas grand cas de l'obstination que tu mets à vouloir mourir. Mais pourquoi ce grand trouble de ton cœur au sujet de ces méchants? Eh bien! vois :

« Est-ce que jamais un secours est offert, a été offert ou sera offert par les parents? Ces êtres chers ne sont faits pour le bonheur ni de toi, ni des autres hommes ; par leur séparation ils brisent nos membres ; et cependant à cause d'eux les hommes, hélas ! ô malheur! ont beau faire les plus grands efforts : ils demeurent anéantis. »

1. C'est le Brahma neutre, qui est unique, éternel. Les Brahmas masculins, au contraire, sont innombrables, comme il a été dit plus haut : *Kalpaçatāyusho' ambujabhuvas.*

Et aussi[1] :

« Combien de fleuves, gonflés par les pluies, n'as-tu pas traversés? Quelles montagnes n'as-tu pas franchies? Dans quelles forêts, effrayantes par les bêtes féroces, n'as-tu pas pénétré? O malheur! que de difficultés t'ont créées ces méchants, lorsque tu as vu les tyrans au visage flétri et noirci par l'orgueil de la richesse! »

Manas. — C'est vrai, ô déesse! cependant,

« La séparation des êtres aimés, nés de moi, et qui depuis longtemps sont dans mon cœur, est pour moi comme la séparation de la vie et me fait bien plus de mal que la brisure des membres. »

Sarasvatī. — Mon cher, voilà bien l'aveuglement qui a pour cause l'idée de propriété. On a dit: « Si dans la maison le coq est mangé par le chat, nous n'éprouvons par le même chagrin que si le chat a mangé un moineau ou un rat, car à ceux-ci ne s'attache pas une idée de propriété. »

Aussi, pour la destruction de l'idée de propriété, semence de tous les malheurs, nous devons faire tous nos efforts. Vois:

« Que d'insectes visibles sur notre corps, d'où certes on fait tout pour les éloigner! Mais quelle serait l'erreur du monde si, en leur donnant le nom de descendants, il desséchait pour eux son propre corps! »

Manas. — O déesse! c'est bien. Cependant l'enflure maladive de l'idée de propriété est difficile à détruire. En effet, songe bien à ceci:

« Sais-tu, ô bienheureuse! quelque moyen de délivrer du lien de l'idée de propriété l'homme lié par le fil de l'amour, qu'un usage continuel a rendu fort?

1. Elle énumère toutes les difficultés et les dangers que Manas a affrontés pour trouver ses parents.

Sarasvatī. — Mon cher, le principal moyen pour la destruction de l'idée de propriété, c'est l'idée de la non-éternité des êtres. En effet :

« Combien de tes parents, pères, femmes, fils, oncles, grands-pères sont allés en quantité innombrable dans ce monde immense de la transmigration[1] ! Sois donc heureux en faisant pénétrer dans ton cœur à plusieurs reprises et rapidement les unions d'amis, qui ne durent qu'un moment, qui sont belles comme l'éclair, mais cessent aussi vite que lui. »

Manas. — O bienheureuse ! grâce à ta faveur, je rejette tout aveuglement. Bien plus, « mon cœur, quoique souillé par les flots du chagrin, est purifié par la liqueur divine de tes conseils qui tombent de tes lèvres, ô visage éclatant comme la lune ! »

« Aussi que la bienheureuse m'ordonne le remède contre cette nouvelle blessure du chagrin. »

Sarasvatī. — Mon cher, voici précisément ce que les Munis enseignent à ce sujet :

« Pour les blessures que cause un profond chagrin, né d'une chute nouvelle et inattendue qui brise nos membres, le seul grand remède est l'oubli. »

Manas. — O bienheureuse ! qu'il en soit ainsi : mais il est difficile de retenir sa pensée, car,

« Si cette pensée est écartée, on est tout de même vaincu par des pensées qui se succèdent : ainsi le disque de la lune est caché par des lambeaux de nuages poussés à plusieurs reprises par le vent. »

Sarasvatī. — Mon cher, sache bien que tout cela est dû à la mobilité de l'esprit ; mais dirige ta pensée sur quelque objet d'apaisement.

Manas. — Que la bienheureuse alors m'accorde la faveur de me dire quel est cet objet d'apaisement.

1. C'est-à-dire sont morts.

Sarasvatī. — Mon cher, c'est un mystère. Cependant voici le conseil que l'on peut donner aux malheureux :

« Pense toujours à Çiva ou à Vishṇu, porteur d'un collier de perles, de bracelets, de pendants d'oreilles et d'un diadème remarquables, ou bien entre dans Brahma qui éloigne tout chagrin, comme dans un étang extrêmement frais en été : tu jouiras alors du bonheur de l'âme. »

Manas (ayant réfléchi, avec soupir). -- Je suis toujours protégé par la bienheureuse (Il tombe à ses pieds).

Sarasvatī. — Mon cher, maintenant tu es susceptible de recevoir un conseil ; aussi vais-je t'en donner un autre :

« Un père, un fils ou un ami étant devenus la proie de la mort, les imbéciles reçoivent un coup dans la poitrine et sont fortement tourmentés par le chagrin. Mais, au milieu de ce monde sans intérêt et qui n'inspire que le plus profond dégoût, les gens intelligents trouvent dans la séparation un motif de renoncement, qui leur donne le plaisir du repos. »

(Alors entre Renoncement).

Renoncement (réfléchissant). — « Si le Créateur n'avait pas créé ce corps très délicat comme le bord des jeunes feuilles du lotus bleu, et avec de la chair cachée seulement par la peau, comment pourrait-on écarter les vautours, les corbeaux, les loups, les chiens, les pluviers qui, en tombant sur les corps, veulent saisir une bouchée de chair mêlée d'un sang frais qui découle ? »

Et, de plus,

« Les bonheurs sont aussi mobiles qu'une balançoire ; les plaisirs, nés des objets des sens, sont à la fin dégoûtants ; le corps est une maison de malheur, et une fortune, même considérable, peut subir des pertes nombreuses ; le monde est une grande souffrance ; la femme est une source abondante de chagrins ; cependant on est, hélas ! attaché à ce voyage

affreux, et on méprise la route qui conduit au bonheur de l'âme. »

Sarasvatī. — Mon cher, voici Renoncement qui arrive pour toi : aussi dois-tu l'accueillir.

Manas. — Où es-tu ? O mon fils !

Renoncement (s'étant avancé). — Je vous salue.

Manas. — Mon cher, tu étais à peine né que tu m'as abandonné. Embrasse-moi.

Renoncement (Il fait ainsi).

Manas. — Mon cher, à ta vue mon accès de chagrin s'est calmé.

Renoncement. — O père ! à quel sujet cet excès de chagrin ? En effet :

« Pareille à celle des voyageurs en route, à celle des arbres tombant dans la rivière, à celle des nuages dans l'atmosphère, à celle des voyageurs sur mer, est l'union du père, de la mère, des parents, du fils, du frère et des amis : toujours, après le temps révolu, elle est suivie d'une longue séparation. Dès lors, pourquoi les sages commenceraient-ils à se chagriner ? »

Manas (avec joie). — O déesse ! C'est bien comme l'a dit mon cher enfant. Car maintenant,

« Les femmes sont dans la fleur de la jeunesse ; les arbres retentissent du bourdonnement des abeilles ; les vents, très doux, sont parfumés du jasmin qui s'épanouit : Manas, lui, au contraire, que l'amas de son ignorance chagrinait fort et qui la voit aujourd'hui comme essuyée par un discernement particulier, Manas voit ces mêmes objets comme étant remplis de l'eau de mer du mirage. »

Sarasvatī. — Mon cher, bien qu'il en soit ainsi, il ne faut pas que le maître de maison reste même un instant sans faire son devoir. Donc à partir d'aujourd'hui, Inaction sera seule ta compagne dans l'accomplissement du devoir.

Manas (avec pudeur). — Comme l'ordonne la déesse.

Sarasvatī. — Que tes fils, Quiétude, Action de dompter ses sens, Contentement et les autres t'entourent de leurs soins ainsi que tes ministres, Pénitence, Action de se dompter et les autres ; et qu'avec ta permission Discernement lui-même, ainsi que la déesse Révélation, jouisse de la qualité d'héritier présomptif. Reçois aussi avec faveur ces quatre sœurs, Amitié, etc., que la bienheureuse Dévotion à Vishṇu a envoyées pour apaiser (ton chagrin).

Manas. — Je ferai ce qu'ordonne la déesse. Tous ces ordres seront exécutés avec le plus grand respect (Alors avec joie il s'incline à ses pieds).

Sarasvatī. — Tu dois voir avec respect Pénitence, Action de se dompter, Quiétude et les autres; tu exerceras avec ceux-là l'empire universel, et, quand tu auras atteint ton état normal, l'âme aussi reviendra à sa propre nature. Car,

« Ton âme, quoique éternelle, doit souffrir, par suite de son contact avec toi, la naissance, la vieillesse et la mort ; quoique unique, elle est, grâce aux activités de l'intelligence, pour ainsi dire multiple, comme le dieu Soleil qui a sa forme projetée sur les flots. Mais si tu t'attaches au silence, si peu que ce soit, mon cher ! et si tu concentres tes pensées diverses, ton âme jouira grandement de son bonheur inné et luira comme le soleil sur le miroir clair et tranquille des eaux. »

Soit. Descendons dans la rivière, afin d'accomplir la cérémonie pour nos parents.

Tous. — Comme la déesse l'ordonne (Tous sortent).

Fin du cinquième acte.

Gérard Devèze.

LES ANTÉCÉDENTS DU VOLAPUK

L'Australien de Jacques Sadeur

Dans le t. XXIV de la Collection bien connue des *Voyages imaginaires*, etc., on trouve (p. 239-412) : *les Aventures de Jacques Sadeur dans la découverte et le voyage de la terre australe*. Le chap. IX, p. 351, commence par une analyse de la langue australe que je reproduis ci-après.

Les Australiens se servent de trois façons d'expliquer leurs pensées comme en Europe, à savoir des signes, de la voix et de l'écriture. Les signes leur sont familiers, et j'ai remarqué qu'ils passent plusieurs heures ensemble sans se parler autrement.

Ils ne parlent que lorsqu'il est nécessaire de lier un discours et de faire une longue suite de propositions. Tous leurs mots sont monosyllabes, et leurs conjugaisons sont toutes semblables, par exemple *a/* signifie aimer, et voici comme ils le conjuguent au présent : *la*, *pa*, *ma*, j'aime, tu aimes, il aime ; *lla*, *ppa*, *mma*, nous aimons, vous aimez. ils aiment. Ils n'ont qu'un prétérit que nous appelons parfait : *lga*, *pga*, *mga*, j'ai aimé, tu as aimé, etc., *llga*, *ppga*, *mmga*, nous avons aimé, vous avez aimé, etc. Le futur, c'est *lda*, *pda*,

mda, j'aimerai, tu aimeras, etc., *llda*, *ppda*, *mmda*, nous aimerons, vous aimerez, etc. Travailler, en langue australienne, c'est *uf;* ils le conjuguent ainsi : *lu*, *pu*, *mu*, je travaille, tu travailles, il travaille; *lgu*, *pgu*, *mgu*, j'ai travaillé, tu as travaillé, il a travaillé, et ainsi des autres tems.

Ils n'ont aucune déclinaison, ni même aucun article et très peu de noms. Ils expriment les choses simples par une seule voyelle, et celles qui sont composées par les voyelles qui signifient les principaux d'entre les corps simples dont elles sont composées. Ils ne reconnaissent que cinq corps simples, dont le premier et le plus noble est le feu qu'ils appellent d'une seule lettre *A*, le second est l'air qu'ils appellent *E*, le troisième est le sel qu'ils nomment *O*, le quatrième l'eau nommée *I*, et le cinquième la terre nommée *U*.

Tous leurs adjectifs et leurs épithètes se marquent par une seule consonne dont ils ont un bien plus grand nombre que les Européens. Chaque consonne signifie une qualité qui convient aux choses marquées par les voyelles ; ainsi *B* veut dire clair, *C* chaud, *D* désagréable, *F* sec, et suivant ces explications, ils forment si parfaitement leurs noms qu'en les entendant on conçoit aussitôt la nature de la chose qu'ils nomment. Ils appellent par exemple, les étoiles *Acb*, mot qui fait entendre tout d'un coup les deux corps simples dont elles sont composées, et qu'elles sont avec cela lumineuses. Ils appellent le soleil *Aab*, les oiseaux *Oef*, ce qui marque

tout à la fois qu'ils sont d'une matière sèche, piquante et aérienne. Ils nomment l'homme *Uel*, ce qui signifie une substance partie aérienne, partie terrestre, accompagnée d'humidité; et ainsi des autres choses[1]. L'avantage de cette façon de parler est qu'on devient philosophe en apprenant les premiers mots qu'on prononce et qu'on ne peut nommer aucune chose en ce pays, qu'on n'explique sa nature en même tems; ce qui passeroit pour miraculeux, si on ne sçavoit pas le secret de leur alphabet et de la composition de leurs mots.

Si leur façon de parler est si admirable, celle d'écrire l'est encore davantage. Ils n'ont que des points pour expliquer leurs voyelles, et ces points ne se distinguent que par leur situation[2] ; ils ont cinq places : la supérieure signifie l' *A*, la suivante l'*E*, etc., par exemple :

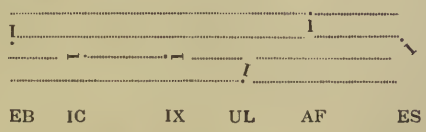
A .
E .
I .
O .
U .

Et bien qu'il nous semble que la distinction en soit assez difficile, l'habitude qu'ils en ont la leur rend très aisée. Ils ont trente-six consonnes, dont vingt-quatre sont très remarquables ; ce sont de petits traits qui

1. *Aab* eau-feu-clair ; *Aeb* feu-air-clair ; *Oef* sel-air-sec ; *Uel* terre-air-humidité.

2. On sait que le système d'écriture pour les aveugles, par Braille, repose sur les positions possibles de six points dans un rectangle.

environnent les points et qui signifient par la place qu'ils occupent ; par exemple :



eb air clair, *ic* eau chaude, *ix* eau froide, *ul* terre humide, *af* feu sec, *es* air blanc, et ainsi des autres. Ils en ont encore dix-huit ou dix-neuf, mais nous n'avons aucune consonne en Europe qui les puisse expliquer.

Plus on considérera cette façon d'écrire, plus on y trouvera de secrets à admirer. Le *B* signifie clair, le *C* chaud, l'*X* froid, *L* humide, *F* sec, *S* blanc, *N* noir, *T* vert, *D* désagréable, *P* doux, *Q* plaisant, *R* amer, *M* souhaitable, *G* mauvais, *Z* haut, *H* bas, *J* rouge, *A* joint avec *I* paisible. Aussitôt qu'ils commencent un mot, ils connaissent la nature de la chose qu'il signifie comme quand ils écrivent ce mot *lpm* on entend aussitôt une pomme douce et désirable ; *lzd* un fruit mauvais et désagréable.

Dans le cours du récit, l'auteur donne un certain nombre de mots « australiens », que nous pouvons analyser d'après son système :

zimlem « je suis votre serviteur » (amer-eau-souhaitable-humide-air-souhaitable (?).

leclé « notre frère » (humide-air-chaud-humide-air (?).

hab « maison d'élévation » (bas-feu-clair), gouvernement.

heb « maison d'éducation » (bas-air-clair), caravansérail.

hieb (bas-eau-air-clair) « maison ordinaire ».

haub « Dieu, l'incompréhensible » (bas-feu-feu-clair).

murc « matin (5 h. à 10 h.), souhaitable-terre-amer-chaud ».

durc « milieu du jour » (10 h. à 3 h.), désagréable, etc.

spurc « soirée » (3 h. à 8 h.), blanc-doux, etc.

L'auteur ne paraît guère avoir appliqué sa règle ; il est vrai que les imprimeurs ont pu modifier ce qu'il avait écrit, car j'ai dû faire ci-dessus quelques corrections. Il donne encore *huid* département, *balf* arbre de béatitude, *suaïn* gens distingués, *fondin* Barbare, *fund* Australie ; — *sueb* mois de 91 ou 92 jours, *suem* semaine, *suc* jour ; des noms d'animaux : *hum*, *suïf*, ou d'oiseaux : *eff*, *pacd*, *urq* ; des noms d'arbres : *balf*, *schaeb* ; *ams*, serpent mythologique ; des noms de fleuves *sulm* et *hulm* ; de montagnes, *ivas*, *iuads* ; de golfes, *pug*, *ilab* ; de pays, *hust*, *hubc*, *hump*, *hued*, *huod*, *sub*, *hug*, *pulg*, *mulg*, *curf*, *gurf*, *iurf*, *surf*, *trum*, *sum*, *burd*, *purd*, *burf*, *turf*, *pulc*.

Quérard, dans ses *Supercheries littéraires dévoilées*,

nous apprend que le véritable auteur de cet ouvrage est un ancien cordelier, le P. Gabriel de Fondy, qui passa à Genève en 1676, s'y fit calviniste et vécut en donnant des leçons de français. Il y fit paraître son Voyage imaginaire sous le titre suivant, où Vannes figure fictivement : « La terre australe connue, c'est-à-dire la description de ce pays inconnu, de ses mœurs et de ses coutumes, par M. Sadeur, avec les avantures qui le conduisirent en ces contrées... réduites, et mises en lumière par les soins et la conduite de G. de F. *Vannes*, Jacques Verneuil, 1676, in-12. » Le volume a été plusieurs fois réimprimé, et notamment à Paris, en 1692, avec corrections par l'abbé Raguenet. La Bibliothèque Nationale possède un exemplaire de cette édition (P² 7) : « Les | avantures | de | Jacques Sadeur | dans la découverte | et le voyage | de la | terre australe | ... | A Paris | Claude Barbin... | M. DC.. XCII, pet. in-8°, (xvj)-340-(ij) p. ». Il y a une autre édition de 1715. La réimpression, dans les *Voyages imaginaires*, est conforme à ces deux éditions.

J. V.

NOTES DE BIBLIOGRAPHIE TAMOULE

Les Tamoulistes protestants

I. — CH. GRAUL[1]

Charles-Frédéric-Leberecht Graul, docteur en théologie, né à Wœrlitz, près Dessau, le 6 février 1814, était le fils du simple maître tisserand. La beauté du pays où il grandit développa de bonne heure chez l'enfant bien doué le goût de la nature et des voyages; et il retint, comme héritage de la maison paternelle, le goût de la simplicité, du naturel, de la sobriété et de la précision, en même temps que le sens du peuple et du populaire. Élevé presque exclusivement, jusqu'à l'âge de dix-sept ans, par un ami de son père, E. Hoppe, curé de Wœrlitz (Graul disait plus tard de lui : « Il m'a fait chrétien, théologien et luthérien »), il entra en 1831-32 au gymnase de Dessau, en 1832 à celui de Zerbst qu'il quitta à la Saint-Michel de 1834, avec la

1. Sources. *Hosæeus*, dans l'*Allgemeine Deutsche Biographie*, Leipzig, Duncker et Humblot, t. IX, 1879, p. 504 et ss. — *D. Luthardt* dans la *Real Encyclopædie fuer protestante Theologie und Kirche*, 3e édition, Leipzig, 1899, t. VII, p. 70-74. — Cf. G. *Herman*. Dr Ch. Graul und seine Bedeutung fuer die lutheranische Mission, *Halle*, 1867; cf. aussi Reden bei der Beendigung des Dr Theol. Karl Graul, am 13 nov. 1864, in Erlangen, von D. Thomasius und D. Luthardt, Leipzig.

note « éminemment bien appliqué », pour aller étudier la théologie à Leipzig; il prit part à un concours (prix : une médaille d'or), dans lequel il soutint l'opinion traditionnelle sur *l'époque de la rédaction des épîtres aux Colossiens, aux Philippiens et à Philémon*, contre la proposition de Schultz et Schott, qui prétendaient que ces épîtres avaient été écrites, non pendant la captivité de Paul à Rome, mais pendant son emprisonnement à Césarée.

Plus tard, à Leipzig, le Dr Wolff, curé doyen de l'église Saint-Pierre, exerça sur lui une influence particulière, et il y acquit ce qui lui manquait encore quant à la réserve des conceptions et la modestie de l'esprit. Il apprit en Wolff, pour la première fois dans la vie, à connaître un homme intellectuellement supérieur, devant lequel il devait s'incliner. Poussé plutôt par un entraînement infatigable que par un travail scolaire ponctuel, il passa en 1838, à Dessau, l'examen de théologie avec la note « très bien », puis, il alla en Italie, comme précepteur dans une famille anglaise; là, il avait à faire une partie de son enseignement en français. Il apprit, par un long séjour, à connaître l'Italie et revint au bout de deux années, possédant bien le français, l'anglais et l'italien, à Dessau, où il enseigna jusqu'en 1843 dans une institution privée, où professait également la princesse Agnès d'Anhalt, plus tard grande-duchesse de Saxe-Altenbourg, en italien.

Pendant cette période se place, en 1842, son ma-

riage avec Jeanne Schildhauer, la fidèle compagne de sa vie, qui lui a survécu et dont il n'eut d'ailleurs aucun enfant. Il publia, en 1843, la traduction de l'*Enfer de Dante*, avec explication théologique, et ses *Coups de marteau en trois lignes* (contre le relâchement du temps). En 1843 et 1844, il accepta, sur la recommandation de son ami P. Caspari, la direction de l'établissement fondé à Dresde par la Société des Missions de Dresde : ce fut ainsi que commença sa carrière théologique. Son principal but était de faire de la Mission une affaire de l'Église et non plus une chose privée. Tout ce qu'il y avait de piétistes, d'agités, de fanatiques, comme il s'en trouve trop souvent de mêlés aux choses des Missions, se dressèrent contre lui, le théologien classique, le penseur net et précis, l'ami de la vérité et de la véracité. Il déploya alors une activité énergique aussi bien sur le terrain religieux (l'*Étude des distinctions entre les diverses connaissances chrétiennes*, Leipzig, 1845, ouvrage qui en est aujourd'hui à sa treizième édition par R. Seeberg), que spécialement sur le terrain de la littérature des Missions. Il donna en 1846 à la *Feuille des Missions évangéliques luthériennes* une forme polémistique et un caractère d'assurance plus précise. Il publia aussi plusieurs petites brochures qui traitaient des intérêts de la Mission (l'*Établissement de la Mission évangélique luthérienne de Dresde à l'Église luthérienne évangélique de tous les pays*, 1845, contenant cette proposition que

chaque district où se trouve un missionnaire né là devrait conserver avec lui des rapports personnels) ou qui tendaient à orienter l'attention publique sur l'étude du domaine des Missions (*la Place des Missions chrétiennes sur toute la terre*, 1847).

En 1848, Graul effectua le transfert de la Mission de Dresde à Leipzig; par une convention avec l'Université, la réunion des élèves de théologie et de ceux de philologie se trouvait facilitée et l'établissement lui-même changeait de caractère; de provincial, il devenait général. Graul se retourna alors vers l'élaboration toute particulière de son projet de mission chez les Gentils, mais il sentit bientôt combien était nécessaire pour l'étude approfondie de toutes les questions un examen prolongé des endroits caractéristiques des Missions, et comment c'était seulement sur place qu'on pouvait préparer sérieusement l'organisation d'une Mission. En outre, il lui paraissait très important d'étudier les Missions juives en Palestine (on avait déjà engagé des négociations avec lui, pendant son séjou en Italie, pour l'envoyer comme missionnaire en Palestine), les Missions musulmanes en Égypte, les Missions tamoules dans les Indes-Orientales et celle chez les peuples non civilisés de l'Afrique Méridionale. En 1845, l'établissement danois de Tranquebar avait été vendu aux Anglais, et le dernier chapelain, Knudsen, avait quitté le pays, après avoir remis provisoirement les communautés, les églises et les écoles au mission-

naire Cordes, qui avait été expédié de Dresde ; en 1849, tout ce qui appartenait à la Mission danoise, passa, en vertu d'un contrat, entre les mains de la Société des Missions de Leipzig. Les besoins futurs de la Société et en particulier de son noble fondateur, le comte de Einsiedel à Dresde, lui rendirent possible le voyage en Orient nécessaire à son but : Graul en avait lui-même exposé les motifs dans les *Mémoires de la Mission* de Halle (1848, 4e livraison). Il s'y promena pendant à peu près quatre années, voyage qu'il a décrit en cinq volumes (1853-1855, Leipzig). Enrichi d'observations et de découvertes importantes en qualité de connaisseur du sanscrit et de diverses autres langues indiennes moins importantes, devenu une autorité sur le domaine du tamoul, il en revint avec une grande somme de travail, mais corporellement brisé. Il continua seulement à travailler ce qu'il avait commencé à apprendre; de 1854 à 1856 parurent les trois premières parties de sa *Bibliotheca tamulica*, dont le quatrième et dernier volume fut publié aussitôt après sa mort par son élève, W. Germann, en 1865. En 1856, il entreprit pourtant, dans le but d'établir des relations entre les Missions, un voyage en Suède et en Russie.

En 1860, à la suite de violentes attaques (notamment sur la question des castes) et à cause de son malheureux état de santé, il abandonna la direction de l'établissement des Missions à son successeur Hardeland. Entre temps, il avait développé sa théorie sur les

Missions, qui peut se ramener aux idées fondamentales suivantes : 1° Contrairement aux conceptions des piétistes, et en particulier des baptistes et des méthodistes, le but principal de la Mission est de christianiser les peuples, et à ce point de vue, la conversion des individus n'est qu'une indication d'étape ; le but proposé ne peut être atteint que par une Mission confessionnelle ecclésiastique qui s'appuie sur une étude fortement religieuse du monde. 2° Le missionnaire doit être véritablement formé, sans égoïsme, de toutes façons, à la théorie et à la pratique ; sa capacité linguistique doit dériver des études classiques ; il doit posséder une connaissance approfondie de la langue, de la littérature et de la mythologie du peuple chez lequel il doit travailler : et Graul avait fait de ceci une expérience catégorique. 3° La Mission en pays étranger doit avoir une organisation parfaitement régulière. 4° Le choix du champ d'une Mission doit être fait surtout en étudiant l'originalité des peuples par rapport à la culture européenne. En ce qui concerne la question des castes, si importante pour les Missions des Indes-Orientales, Graul soutenait l'opinion modérée : les castes ne sont point l'œuvre du démon, mais elles ont un double aspect social et religieux, dont le premier doit être respecté, afin que le converti ne se trouve pas en dehors de la nation et de la société, déshonoré pour ainsi dire, et qu'il ne perde pas son caractère accoutumé. Il expliqua cette opinion dans

un écrit, en anglais: *Explications*, etc., *relativement à la question des castes* (Madras, 1851), et dans une brochure allemande: *La Position de la Mission évangélique luthérienne de Leipzig dans la question des castes des Indes-Orientales* (Leipzig, 1861). La constitution de Missions apostoliques et de la vieille Église lui apparaissait comme le type essentiel et fondamental de toute l'activité des Missions, et comme résultat de ses études sur ce sujet, il publia son ouvrage *l'Église chrétienne au seuil du siècle d'Irénée* (Leipzig, 1860).

Il aurait alors voulu revenir entièrement aux œuvres de littérature et d'enseignement. A l'automne de 1860, on au printemps de 1861, il alla s'établir à Erlangen, dont la Faculté de théolologie lui avait dès 1854 conféré le titre de docteur. Une cruelle maladie vint paralyser ses forces ; il put cependant continuer les travaux qu'il avait entrepris en 1854 pour la *Revue des Missions de l'établissement indo-oriental de Halle* et entreprendre plusieurs autres petits travaux. Il écrivit pour l'*Ausland* et pour le *Journal de la Société Asiatique allemande* plusieurs articles sur la littérature tamoule; il écrivit aussi dans les *Suppléments de la Gazette générale d'Augsbourg*, et dans les derniers temps de sa vie, dans le journal anglais *l'Œuvre chrétienne* et se préparait en même temps pour entrer dans le professorat académique. Sa *Leçon préliminaire* (du 1er juin 1864) *sur la place et l'importance de la Mission chrétienne dans l'ensemble des sciences universitaires*

(Erlangen, Deichert, 1864) est un exposé des doctrines de toute sa vie. Son dernier écrit est un petit volume, *Sensitives et Fleurs indiennes pour faire connaître l'esprit indien et particulièrement l'esprit tamoul* (Erlangen, 1864), un joli et populaire produit de ses études. Il termina ce dernier ouvrage qui fut sa dernière joie sur son lit de mort, où il avait aussi pu préparer la Vie de l'évêque indien Reginald Heber, terminée par M. Germann, pour l'*Encyclopédie royale de théologie protestante* (t. VII, 3e livr., p. 488-491).

Après un rétablissement passager de sa dernière maladie et un voyage dans son pays natal, plein de projets littéraires qu'il aurait voulu et pu développer dans l'intérêt de la Société de Leipzig, il retomba malade plus cruellement qu'auparavant et mourut résigné, les plus belles strophes de ses hymnes favoris sur les lèvres, le 10 novembre 1864, de la maladie de Bright (néphrite albuminurique). Le 13 novembre suivant, le Dr Luthardt dit avec raison sur sa tombe : « Avec le nom de Graul, on dira qu'une nouvelle période commence pour les Missions dans notre Église luthérienne. »

II. — OUVRAGES DE GRAUL

1. *Dissertatio* de Schulzii et Schottii sententia, scripsisse Paulum apostolum suas ad Colossenses, Ephesios et Philemonem epistolas non in Romana,

sed in Cæsareensi captivitate: adiectis duobus additamentis de genuina scriptura Eph., I, 1, de παντός vocabulo substantivis a Paulo nunc præposito nunc postposito. *Lipsiæ*, 1836.

2. *Dantes Hölle*, übersetzt und historisch, ästhetisch, und vornehmlich theologisch erläutert. Gr. in-8°, *Leipzig*, 1843 (I th. 10 g. = 4 M. = 5 fr.).

3. *Hammerschläge* in Dreizeilern. 8°. *Leipzig*, 1843.

4. *Die Unterscheidungslehren* der verschiedenen christlichen Bekenntnisse im Lichte göttlichen Worts. 1re édition, *Leipzig*, 1845 — 13e édition, *Leipzig*, 1899.

5. *Die evangel. luther. Missionsanstalt* in Dresden an die ev. luth. Kirche aller Lande. Offne Erklärung und dringende Mahnung Vorwärts oder Rückwärts? — Petit 8°, *Leipzig*, 1845.

6. *Evangelisch-lutherisch Missionsblatt*, depuis 1846.

7. *Die christlichen Missionsplätze* auf der ganzen Erde. Übersicht der Arbeitskräfte und Erfolge sowie Darstellung der eigentümlichen Verhältnisse an den betreffenden Orte. In-8°, 1847.

8. *Predigt* am Jahrestage des Reussischen Missionsvereins.

9. *Missionsnachrichten*, der ostindischen Missionsanstalt. *Halle*, 1848, 4e livr. jusqu'en 1854.

10. *Explanations*, etc., with regard to the Cast question. *Madras*, 1851.

11. *Reise nach Ostindien über Palästina und*

Egypten, vom Juli 1849 bis April 1853, 5 vol. gr. in-8°, avec gravures, cartes et plans.

1er vol. Palestine. *Leipzig*, 1853.

2e vol. Égypte et Sinaï. *Leipzig*, 1854.

3e à 5e vol. Inde et Ceylan. *Leipzig*, 1854-1855.

12. *Bibliotheca tamulica* sive opera præcipua Tamuliensium edita, translata, adnotationibus glossariisque instructa.

Tome I. Tomulische Schriften zur Erläuterung des Vedanta System : 1° Kaivaljanavanîta, 2° Pancadasa prakaraṇa, 3° Atmabôdâprakâçika. *Leipzig*, Dörffling und Franke, 1854, in-8°, xvi-204 p. [trad. des deux premiers ouvrages, texte sanskrit et trad. du troisième].

Tome II. Kaivaljanavanîta, the tamil text with a translation, a glossary and grammatical notes, to which is added an outline of tamil grammar. *Leipzig* et *Londres*, Williams et Norgate, 1855, in-8°, x-174-100 p.

Tome III. Der Kural des Tiruvalluver... Übersetzung und Erklärung. *Leipzig* et *Londres*, 1856, in-8°, xxiij-196 p.

Tome IV. Kural of Tiruvalluver, high tamil text, with translation into commun tamil and latin, notes and glossary. Published after the author's death by W. Germann. *Leipzig*, F. A. Brockhaus, 1865, in-8°, x-335 p.

13-25. *Ausland*, journal. Année 1855.

N° 42, p. 985-989 : Karl Graul und die Volkstämme, etc., in British India.

N° 45, p. 1065-1069 : Über das Tamulenland und Ceylon (cf. n° 19, p. 455 : Über die tamulische Presse in Deutschland ; — n° 43, p. 1041 : Tamulische Schwabenstreiche).

N° 49, p. 1159-1161 : Mittheilungen in Bezug auf die tamulische Litteratur. I. Allgemeines.

N° 51, p. 1213-1216. II. Tiruvalluver, der tamulische Dichterfürst.

Année 1856 :

N° 6, p. 125-127. III. Proben aus dem Kural. Th. 1.
14, p. 325-328. IV. id. id. Th. 2, Abth. 1.
28, p. 646-656. V. id. id. Th. 2, Abth. 2-3.
32, p. 750-753. VI. id. id. Th. 3.

Année 1858 :

N° 39, p. 924. Tajumanaver aus Tritschinopoly (einiges aus den grossen Gesange Parâbarakanni).

Année 1859 :

N° 50, p. 1195-1200. Pantscha-Tantra kathei.
N° 51, p. 1214-1217, id. id. id.

26-28. *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft.*

Tome VII, p. 558 : *Die tamulische Bibliothek* der evang. luth. Missionsanstalt zu Leipzig.

Tome VIII, p. 720-738 : *Widerlegung des Buddhitischen Systems* (extraits du *Çivañdnaçittiyâr*).

Tome XI, p. 369-395 : *Ubersetzung von Nampi's Akapporul vilakkam*.

(Cf. les comptes rendus d'ouvrages de Graul : t. VIII, p. 858, et X, p. 678, *Bibliotheca tamulica* ; t. IX, p. 284, et X, p. 576, *Reise auch Ostindien* ; t. X, p. 677, brochure de Graul sur les castes).

29. *Augsburger Allgemeiner Zeitung*. Divers articles.

30. *Christian Work*. Divers articles.

31. *Die christliche Kirche* an der Schwelle der Irenäerschen Zeitalters. *Leipzig*, 1860, gr. in-8°.

32. *Die Stellung* der evang. luther. Mission in *Leipzig* zur ostindischen Kastenfrage. *Leipzig*, 1861.

33. *Ueber Stellung und Bedeutung* der christl. Mission im Ganzen der Universitätswissenschaften. *Erlangen*, 1864.

34. *Indische Sinnpflanzen und Blumen*, zur Kennzeichnung des indischen, vornehmlich tamulischen Geistes. *Erlangen*, A. Deichert, petit in-12, XXI-226 p. (poésies de Graul et traductions en vers de *Tiruvalluva*, du *Çivavâkkiyam*, de l'*Éjuvarpâḍal*, de *Tâyumânava*, du *Nâlâyiram* et du *Purapporul* d'Aiyanâr).

35. *Reginald Heber*, dans la *Realencyclopädie* de Herzog, t. VII, 3e éd., p. 488-491 (publié par W. Germann).

Th. LINSCHMANN.

(Traduit de l'allemand).

N. B. — Je n'ai pas cru pouvoir mieux inaugurer

cette nouvelle série de notices que par celle-ci due à l'amabilité du savant euscariste allemand de Willerstedt.

J. V.

(*A suivre*).

VOCABULAIRE PHONÉTIQUE

DES

PRINCIPAUX TERMES DU PATOIS

EN USAGE AUX ENVIRONS DE BAUME-LES-DAMES

REMARQUES PRÉLIMINAIRES

Le vocabulaire qui suit contient les principaux termes du langage populaire en usage aux environs de Baume-les-Dames. Comme il était naturel, nous n'avons recueilli que les mots qui présentent, par comparaison avec les mots français correspondants, une modification phonétique appréciable. Nous avons également omis les mots composés ; ils ne sauraient être, en effet, d'aucun intérêt à côté des termes simples qui les constituent ; aussi *défaire* ou *refaire* n'offrent rien de particulier eu égard à *faire*.

La plupart des termes du patois qui nous occupe permettent de noter des modifications phonétiques très sensibles. Celles-ci sont-elles originelles, ou bien, au contraire, sont-elles le résultat d'une altération de mots français? Par exemple, le patois *feuye* dérive-t-il directement du latin *filiam*, ou bien n'est-il qu'une déformation du français moderne *fille?* De même, le patois *èvri* a-t-il pour origine le latin *aprilem*, ou le français moderne *avril*, dont il serait une altération locale?

Nous pouvons en toute certitude écarter la seconde hypothèse. En effet, les mots français qui se mêlent aux termes populaires conservent toujours leur prononciation ordinaire sans se transformer jamais en vocables patois. Ainsi les mots

marchand, quoi, remède, etc., restent tels et ne subissent aucun changement phonétique.

Il semble donc évident que les termes correspondants du français moderne et du patois franc-comtois ont la même étymologie. Ils proviennent les uns et les autres, mais par des modifications différentes et spéciales, d'un même vocable primitif. Le latin *aprilem* a donné d'une part le français moderne *avril*, et d'autre part le franc-comtois *èvri ;* et pareillement, du latin *filiam* dérivent à la fois le français *fille* et le patois *feuye.*

A ce titre, l'étude des modifications phonétiques que présente le patois de Baume-les-Dames peut n'être pas sans intérêt et sans utilité pour la phonétique générale du français.

Transcription et Classement des Sons

VOYELLES

à, a, aṇ.
eu, e, ', ê, è, iṇ, é, éṇ.
ì, i.
ou, u.
ô, o, oṇ.
oi, oiṇ.

CONSONNES

Aspirée : *h.*
Gutturales : *k, g.*
Palatales : *ch, j.*
Dentales : *t, d.*
Labiales : *p, b, f, v.*
Sifflantes : *s, z.*
Nasales : *m, n, ñ.*
Liquides : *r, l.*

REMARQUES

1° Les voyelles nasales ont été transcrites par le signe *ṇ;* ex., *aṇ*, *iṇ*. De la sorte, lorsque la lettre *n* suit une voyelle nasale, on ne saurait prendre *ṇn* pour un *n* redoublé. Ainsi *aṇnâ*, « année », sera prononcé *aṇ-nâ*, et non pas *a-nnâ*.

2° Le signe ' équivaut à peu près à un *e* muet.

3° Nous appelons l'attention sur *é* nasal, *éṇ*.

4° Les diphtongues ont généralement pour premier élément un *i*, que nous avons transcrit dans ce cas par *y;* ex., *ya*, *ye*, *yoṇ*.

5° *k* = *k;* — *ch* (dans *chaos*); — *c* (devant *a*, *o*, *u*); — et *qu*.

6° *g* = *g* (devant *a*, *o*, *u*); — et *gu* (devant *e*, *i*).

7° *ch* = *ch* (dans *chant*).

8° *j* = *j;* — et *g* (devant *e*, *i*).

9° *t* a toujours le sens dental, comme dans *partir*.

10° *f* = *f;* — et *ph*.

11° *s* = *s* (dans *chanson*); — *ç;* — *c* (devant *e*, *i;* — et *t* (dans *portion*).

12° *z* = *z;* et *s* intervocalique.

13° *ñ* = *gn* (*n* mouillé).

14° Les consonnes redoublées ont la même valeur que les consonnes simples correspondantes; elles indiquent seulement que le son en est plus rapide.

Â	*A*
âdje, âge.	*akrotchi*, accrocher.
âbre, arbre.	*agre*, aigre.
âze, aise.	*atatchi*, attacher.
âr, air.	*atou*, aussi.

att'li, atelier.
a d'jiṇ, à jeun.
appach'ni, appartenir.
apprivoizi, apprivoiser.
abeuyemaṇ, habillement.
abbominabye, abominable.
avaṇtèdge, avantage.
avètchi, avertir.
avri, abri.
asîte, assiette.
asti, asseoir.
azi, aisé.
amodyé, louer.
animô, animal.
anoṇsi, annoncer.
añé, agneau.
arôté, arrêter.
arozoiyou, arrosoir.
artikye, article.
a la r'kouloṇ, à l'envers.
alaṇtou, alentour.
aleuñ'maṇ, alignement.

AN

aṇ, on.
aṇkyeume, enclume.
aṇkyo, enclos.
aṇkou, encore.
aṇgadji, engager.
aṇgye, angle.
aṇtané, entamer.
aṇdoiye, andouille.
aṇdje, ange.
aṇpyi, emplir.
aṇpôtchi, empêcher.
aṇpouz'né, empoisonner.
aṇbèrè, embarras.
aṇbousou, entonnoir.
aṇbôtchi, embaucher.
aṇbrèsi, embrasser.
aṇfa, enfer.
aṇfèṇ, enfin.
aṇfyé, enfler.
aṇfoṇsi, enfoncer.
aṇvayi, envahir.
aṇv'louppe, enveloppe.
aṇvi, } envoyer.
aṇvoiyi, }
aṇsèz'né, assaisonner.
aṇnâ, année.
aṇnumaṇ, ennui.
aṇreuyi, enroué.

EU

eujnire, ornière.
eutchi, ortie.
eufri, offrir.
euvri, ouvrir.

Ê

ètre, être.

INDICATIF PRÉSENT

i seu, je suis.

t' é, tu es.
èl ò, il est.
èl l'ò, elle est.
nou soṇ, nous sommes.
vou z'è, vous êtes.
è soṇ, ils sont.
èll soṇ, elles sont.

IMPARFAIT

y' ètò, j'étais.
t'ètò, tu étais.
èl ètè, il était.
èl l'ètè, elle était.
nou ètéṇ, nous étions.
vou z'ètéṇ, vous étiez.
èl ètè, ils étaient.
èl l'ètè, elles étaient.

FUTUR SIMPLE

i s'ra, je serai.
te s'ré, tu seras.
è s'rè, il sera.
èll s'rè, elle sera.
nou s'roṇ, nous serons.
vou s'ri vous serez.
è s'roṇ, ils seront.
èll s'roṇ, elles seront.

PARTICIPE PASSÉ

èvu, été.

È

é, à.
èye, aigle.
èkyèmé, acclamer.
èkitté, acquitter.
èkoṇpañé, accompagner.
èksèpté, accepter.
èksidaṇ, accident.
èyeuye, aiguille.
èguzi, aiguiser.
ègréabye, agréable.
èch'té, acheter.
ètaṇsyoṇ, attention.
ètizé, attiser.
ètou, aussi.
ètoké, attaquer.
ètche, hache.
ètrèpé, attraper.
èdi, aider.
èdousi, adoucir.
èdu, adieu.
èdji, agir.
èdjoiṇ, adjoint.
èdmirabye, admirable.
èdrè, adroit.
èp'lé, appeler.
épyodi, applaudir.
èproché, approcher.
èpliké, appliquer.
èbaṇd'na, *èbaṇd'né*, } abandonner.
èbaṇdoṇ, abandon.
èbèttre, abattre.
èbé, abbé.
èbouti, aboutir.
èboiné, abonner.

èbreuvé, abreuver.
èbreuvoi, abreuvoir.
èffâre, affaire.
èfaṇ, enfant.
èffitchi, afficher.
èffidji, affliger.
èffilé, affiler.
èffouèdge, affouage.
èffu, affût.
èffubyé, affubler.
èvare, avare.
èvaṇture, aventure.
èveugdye, aveugle.
èvouèdre, atteindre.
èvô, avec.
èvôlé, avaler.
èvokè, avocat.
èvoi, avoir.

INDICATIF PRÉSENT

y' a, j'ai.
t' é, tu as.
èl è, il a.
èl l'è, elle a.
nou oṇ, nous avons.
vou é, vous avez.
èl oṇ, ils ont.
èl l'oṇ, elles ont.

IMPARFAIT

y' èvo, j'avais.
t' èvo, tu avais.
èl èvè, il avait.
èl l'èvè, elle avait.
nou èvé, nous avions.
vou èvé, vous aviez.
èl èvè, ils avaient.
èl l'èvè, elles avaient.

FUTUR SIMPLE

y' èra, j'aurai.
t' èrè, tu auras.
èl èrè, il aura.
èl l'èrè, elle aura.
nou èroṇ, nous aurons.
vou èré, vous aurez.
èl èroṇ, ils auront.
èl l'èron, elles auront.

PARTICIPE PASSÉ

èvu, eu.
èvri, avril.
èsasin, assassin.
èsi, acier.
èsoutchi, assortir.
èsoupi, assoupir.
èsuri, assurer.
èsonné, assommer.
èskèli, escalier.
èskyave, esclave.
èma, amer.
èmabye, aimable.
èmi, ami.
èmidoṇ, amidon.

èratchi, arracher.
èrèñé, araignée.
èri, arrière.
èrivé, arriver.
èrozé, *èrozoiyé*, } arroser.
èrdjaṇ, argent.
èll'mètte, allumette.
èll'mé, allumer.

IN

iṇbye, humble.

É

ékatré, écarter.
ékeume, écume.
ékèye, écuelle,
ékyè, éclat.
ékyore, éclore.
ékipse, éclipse.
ékourtchi, écorcher.
égîze, église.
égzaṇpye, exemple.
égzidji, exiger.
égrèf'né, égratigner.
échaye, écharde.
échiñe, échine.
écholoṇ, noix.
étabyi, établir.
étèdje, étage.
étèmé, étamer.
étèlèdje, étalage.
étoufe, étoffe.
étouné, étonner.
étôfé, étouffer.
étchīle, échelle.
étchikyé, éclabousser.
étraṇdji, étranger.
étrè, étroit.
épène, épine.
épéñe, épingle.
épô, épais.
épouvri, effrayer.
éplu, étincelle.
ébotchi, ébaucher.
éfou, effort.
éforfaṇté, effaroucher.
éffèsi, effacer.
ésure, essuyer.
éstoumé, estomac.
éritèdje, héritage.
éritì, héritier.
éluze, éclair.

ÉN

Remarque. — A l'initiale, le son français *in* (ou *un*) est en général remplacé en franc-comtois par *éṇ* (*é* nasal). Ex. : *éṇdividu*, individu.
éṇfluaṇse, influence.
éṇ, un.

I

ya, liard.
yaṇné, glaner.
yeu, eux, leur.
yî, hier.
yo, haut.
yoteu, hauteur.
imàdje, image.
inoṇsaṇ, innocent.

OU

ou, or.
ouète, ouate.
outte, hotte.
oudre, ordre.
ouvrèdge, ouvrage.
ouvri, ouvrir.
ouneu, honneur.
ourèye, oreille.
ourdje, orge.

U

u, œuf.
uva, hiver.
uzèdje, usage.

Ô

ô, os, août, ail.
ôjdeu, aujourd'hui.
ôtou, autour.
ôdeu, odeur.
ôdje, auge.
ôpéti, appétit.
ôpito, hôpital.
ôbile, habile.
ôve, eau.
ôvi, évier.
ômoune, aumône.
ômuzé, amuser.
ôle, aile.
ôlouètte, alouette.
ôllé, aller.

INDICATIF PRÉSENT

i vè, je vais.
té vè, tu vas.
è vè, il va.
èll vè, elle va.
nou voṇ, nous allons.
vou ôllé, vous allez.
è voṇ, ils vont.
èll voṇ, elles vont.

O

obyidji, obliger.
oribye, horrible.
ormonè, almanach.
oloine, alène.

OṆ

oṇgye, ongle.
oṇbrèdje, ombrage.

OI

oizé, oiseau.

H

heulé, hurler.
hèdji, hardi.
hèbitabye, habitable.
hiche, herse.
humeu, humeur.

K

kà, quart.
kâtche, carte.
kâbe, chèvre.
katchouze, quatorze.
katrîme, quatrième.
kavali, cavalier.
kan'soṇ, caleçon.
kar, coin.
kariyouné, carillonner.
karti, quartier.
kalaṇdri, calendrier.
kaṇkouar, hanneton.
kaṇpèñe, campagne.
kaṇbé, enjamber.
keuyi, cuiller.
keutchi, jardin.
keudre, cueillir.
keusiṇ, coussin.
keusse, cuisse.
keur, cuire.
kevatche, couverture.
kemaṇsi, commencer.
k'maṇ, comme, comment.
k'maṇdé, commander.
k'môde, commode.
kèyo, caillou.
kèch'té, } cacheter.
kèch'ti, }
kètchi, cacher.
kètchoṇ, carton.
kèdje, cage.
kèdnè, cadenas.
kèpabye, capable.
kèpote, capote.
kèbèrti, cabaretier.
kèbinè, cabinet.
kèss'role, casserole.
kèm'lo, camelot.
kèmèrède, camarade.
kèmyoṇ, camion.
kèmizole, camisole.
kène, canne.
kènifye, canif.
kèrèfe, carafe.
kèrèsi, caresser.
kèrousse, carrosse.
kèrô, carreau.
kèrotte, carotte.
kèrlèdje, carrelage.
kèlico, calicot.
kèlotte, calotte.
kèlmé, calmer.

ké, quel.
kéke, quelque.
kék'foi, quelquefois.
kékiṇ, quelqu'un.
kya, clef.
kyar, clair.
kyeutche, cloche.
kyeutchi, clocher.
kyôre, fermer.
kyo, clou.
kid'vaṇ, dehors.
kou, corps, cor, cour, court, queue, tuyau.
kouèrême, carême.
koutè, couteau.
koutiyoṇ, cotillon.
kouton, coton.
koudje, corde.
koudjlo, cordeau.
koumisyounar, commissionnaire.
koumisyoṇ, commission.
koumiṇ, commun.
koune, corne.
kourèdje, courage.
kouridji, corriger.
kourdjire, fouet.
koursè, gilet, corset.
kouleu, couleur.
koulère, colère.
kouli, collier.
ku, cuir, qui.
kuz'ni, cuisinier.
kuri, curé.
kô, cou, coup.
kôpé, couper.
kôpure, coupure.
kôsé, casser.
kôle, bonnet.
kok'ti, coquetier.
kosse, citrouille.
koñâtre, connaître.

PARTICIPE PASSÉ

koinu, connu.
koṇtrâr, contraire.
koṇtrebaṇdi, contrebandier.
koṇdure, conduire.
koṇdute, conduite.
koṇdji, congé.
koṇpyè, complet.
koṇbé, combien.
koṇstrure, construire.
koṇssoulé, consoler.
koitchi, coucher.
koizi, taire.
kraṇpi, crépir.
kreuyi, creusér.
krevèsse, crevasse.
krètchi, cracher.
krèpule, crapule.
krèpo, crapaud.
krère, croire.
krousse, crosse.
krô, creux.
krôte, croûte.

krotcho, crochet.
kroizi, croisée.

G

gâtchi, gâcher.
gañi, gagner.
gare, guère.
genè, noyau.
gèchotte, fille.
gechoṇ, garçon.
gèdjé, garder.
gèrgotte, gargotte.
gèrni, garnir.
gyèse, glace.
goudo, cotillon.
gouri, porc.
gourdje, bouche, gorge.
gòle, gale.
gotoiyi, chatouiller.
gotoiyou, chatouilleux.
gozi, gosier.
grase, graisse.
greuye, grille.
greuyo, grelot.
greuzelle, groseille.
greni, grenier.
grèté, gratter.
grèpe, grappe.
grèbeuse, écrevisse.
grèvotte, cravate.
grèñe, grogner.
grimèse, grimace.
grôle, grêle.

CH

ch'vò, cheval.
ch'miṇ, chemin.
chèkiṇ, chacun.
chègriṇ, chagrin.
ché, six.

J

jemaṇ, jument.
jenouye, genou.
jifye, gifle.

T

tà, tard.
tàtche, poche.
tâtchi, tâcher.
târe, terre.
târme, terme.
taṇbou, tambour.
taṇbour'né, tambouriner.
taṇre, tendre.
teune, tien.
teusi, tousser.
teurè, taureau.
teni, tenir.
tètche, tache.
tèribye, terrible.
tè, tel.
tì, tiers.

tide, tiède.
tyou, claie.
tidje, tige.
tizène, tisane.
tirèdje, tirage.
tou, tort, tour.
toutché, gâteau.
toudje, toujours.
toudre, tordre.
tounâre, tonnerre.
touné, tonner.
tourtche, torche.
tourtchoṇ, torchon.
tòpé, taper.
tobye, table.
tosi, téter.
toitchi, toucher.
tchà, chair, char.
tchàdje, charge.
tchâne, chêne.
tchatè, château.
tchaṇji, changer.
tchaṇté, chanter.
tchaṇti, chantier.
tchaṇdelle, chandelle.
tchaṇd'li, chandelier.
tchaṇpèño, champignon.
tchaṇpé, jeter.
tchaṇbe, jambe.
tchaṇsoṇ, chanson.
tchemina, cheminée.
tchenove, chanvre.
tch'veuye, cheville.
tchè, chat.
tchèdjoṇ, chardon.
tchèp'lo, chapelet.
tchèpè, chapeau.
tchèpèle, chapelle.
tchèsse, chasse.
tchèssi, chasser.
tchèssou, chasseur.
tchène, chaîne.
tchère, chaise.
tchèri, hangar.
tchèrité, charité.
tchèrue, charrue.
tchèrotte, charrette.
tchèroi, charroi.
tchèrkuti, charcutier.
tchèrti, charretier.
tchèrtchi, chercher.
tchèrdji, charger.
tchèrpaṇte, charpente.
tchèrpaṇti, charpentier.
tchèrpèñe, corbeille.
tchèrboṇ, charbon.
tchèrnîre, charnière.
tchèrlataṇ, charlatan.
tchiṇ, chien.
tché, chez.
tchiffre, chiffre.
tchour, tomber.

PARTICIPE PASSÉ

tchu, tombé.
tchute, chute.

tchô, chaud, chaux.
tchôsi, chausser.
tchôsoṇ, chausson.
tchôze, chose.
tchôleu, chaleur.
tcho, chou.
trâye, treille.
trâre, traire.
trahi, trahir.
trati, traiter.
trava, travers.
traṇtche, tranche.
traṇbyé, trembler.
trèfe, trèfle.
trèvayi, travailler.
trèvèye, travail.
trézou, trésor.
tritchi, tricher.
tripouté, tripoter.
trou, trop.
troubyé, troubler.
trô, trois.
trôpi, trépied.
trôsi, trousser.
trôze, treize.
trôzîme, troisième.

D

daṇdji, danger.
daṇsi, danser.
devoi, devoir.
demè, demi.
demoueuré, demeurer.
d'vaṇti, tablier.
d'viné, deviner.
d'zou, sous, dessous.
d'laffila, d'affilée.
dète, date.
dème, dame.
dèri, dernier, derrière.
dékyari, déclarer.
dékreutçhi, décrocher, dégrafer.
dégèdji, dégager.
déginne, dégaîne.
dégizi, déguiser.
détètchi, détacher.
détou, détour.
dédjè, déjà.
dédjol, dégel.
dépouyi, dépouiller.
débakye, débâcle.
débèrè, débarras.
déboudjé, déborder.
débôtche, débauche.
débôtchi, débauché.
débôlé, déballer.
débrayi, débrailler.
défoṇsi, défoncer.
défritchi, défricher.
dévouré, dévorer.
désa, dessert.
désiri, déchirer.
démôli, démolir.
dénèturi, dénaturé.

dénonsi, dénoncer.
dérayi, dérailler.
délikè, délicat.
di, de.
dyabe, diable.
diridji, diriger.
dou, deux.
doubye, double.
douzîme, deuxième.
doumèdje, dommage.
du, dieu.
dumoine, dimanche.
dote, dette.
djakasi, jacasser.
djarbe, gerbe.
djanboṇ, jambon.
djanre, gendre.
djète, terrine.
djèbo, jabot.
djèma, jamais.
djèr'tîre, jarretière.
djèro, jarret.
djou, jour.
dju, jeu, jus.
djubi, gibier.
djune, jeune.
djur, jouer.
djuri, jurer.
djone, jaune.
djola, gelée.
djoli, joli.
djolou, jaloux.
djoṇ, jonc.
djoina, journée.
dremi, dormir.
drè, drap, droit.
drosi, dresser.

P

pâ, part.
pâdre, perdre.
patchi, partir.
pasabye, passable.
pasèdje, passage.
paraplu, parapluie.
paṇtchi, pencher.
peu, laid.
peutchu, trou.
peudri, perdrix.
peupye, peuple.
peuse, pouce.
peuni, punir.
peuri, pourri.
peteu, petit.
penâze, punaise.
peni, panier.
pè, par, peau, pire.
pèye, paille.
pèyèse, paillasse.
pèyi, payer.
pèche ke, parce que.
pètchi, partie.
pètte, chiffon.
pèdje, page.
pèdjoṇ, pardon.

pèpi, papier.
pèvo, pavot.
pèsé, échalas.
pèrîre, carrière.
pèrôle, parole.
pèrtèdje, partage.
pèlé, parler.
pédjoṇ, pigeon.
péraṇ, parent.
pīre, pierre.
pi, pied.
pyâtre, plâtre.
pyâr, plaire.
pya, plaie.
pyaṇte, plante.
pyeutche, pioche.
pyeudje, pluie.
pyeume, plume.
pyeuré, pleurer.
pyè, plat, pouvoir.
pyègi, plier.
pyèse, place.
pyèzi, plaisir.
pyène, plaine.
pyiṇ, plein.
pyiṇdre, plaindre.
pyi, pli.
pyidje, piège.
pyōre, pleuvoir.
pyofoṇ, plafond.
pyoṇ, plomb.
pyoṇdji, plonger.
pise, pièce.
pou, pour, porc.
poui, puits.
pouchèsyon, procession.
poutèdje, potage.
pouto, pot.
poutche, porte.
poutché, porter.
pousîre, poussière.
poume, pomme.
poulo, coq.
pu, plus.
putô, plutôt.
pôtchi, pêcher.
pôpre, propre.
pôle, pelle.
po, peur.
pochi, percer.
por, pauvre.
porèye, pareil.
poriṇ, parrain.
porpoiyo, papillon.
poṇpi, pompier.
poi, poil.
poinibye, pénible.
poiñi, poignée.
poiroze, paresse.
poirozou, paresseux.
poiṇne, peine.
prari, prairie.
praṇre, prendre.
preudji, purger.
prêtche, pêche.
prèyi, prier.

prou, assez.
proumené, promener.
proum'nade, promenade.
proumèse, promesse.
probabye, probable.
prononsi, prononcer.

B

bâti, bâtir.
bâtche, bâche.
bâre, haie.
basi, baisser.
banîre, bannière.
barèdje, barrage.
bandèdje, bandage.
beuye, bille.
beufo, buffet.
bezèsse, besace.
bezèñe, besogne.
bezin, besoin.
benni, bénir.
b'keuye, béquille.
bèyi, donner.
bège, bague.
bègètte, baguette.
bègèdje, bagage.
bègou, bagout.
bètchi, bêcher.
bètt'rie, batterie.
bèttre, battre.
bèbyole, babiole.
bèsin, bassin.
bèni, baigner.
bèrke, barque.
bèrbi, brebis.
bèrbouté, barbotter.
bé, beau.
béko, beaucoup.
bén, bien.
bénto, bientôt.
bya, blé.
byan, blanc.
byantchi, blanchir.
byeu, bleu.
byè, billet.
byèssure, blessure.
byôde, blouse.
byosi, blesser.
byon, blond.
birre, bière.
boûne, borne.
boukye, boucle.
bouche, bourse.
boutte, botte, boîte.
boutou, boîteux.
boutoiyé, boîter.
boutchèye, bouchon.
boutchi, boucher.
boudjure, bordure.
boubo, gamin.
bousé, pousser.
bousotte, taupe.
bousse, bosse.
boune, borgne.
bourotte, canard.

boulaṇdji, boulanger.
bu, bœuf.
bue, lessive.
bô, bois.
bôtizi, baptiser.
bôtoṇ, bâton.
bôlaṇse, balance.
bôlaṇsi, balancer.
bôle, boule.
boyoṇ, bouillon.
bok, bec.
bosaṇ, jumeau.
bordji, berger.
borboiyi, barbouiller.
boṇdjou, bonjour.
boṇsoi, bonsoir.
boi, boyau.
boidji, bouger.
boineu, bonheur.
boinôme, bonhomme.
brakouni, braconnier.
braṇtche, branche.
breulé, brûler.
brè, bras.
brèsi, bercer.
bré, berceau.
bru, bruit.
brosotte, brosse.

F

fâne, femme.
fâr, fer.
fâre, faire.
feuye, fille.
fouyèdje, feuillage.
feumé, fumer.
feumi, fumier.
feumire, fumée.
feuni, fournir.
fèyaṇse, faïence.
fègo, fagot.
fètige, fatigue.
fèbye, faible.
fèvyole, haricot.
fèsile, facile.
fèson, façon.
fèrène, farine.
fî, fier.
fivre, fièvre.
fi, fil.
fyame, flamme.
fyeu, fleur.
fyèté, flatter.
fyènelle, flanelle.
fyoté, siffler.
fyoto, sifflet.
fou, fort, four.
fouche, force.
fourdje, forge.
fourme, forme.
fu, feu.
fur, courir.
fôtchi, fâcher.
foṇsi, foncé.
foino, fourneau.

frantchi, franchir.
fremi, fourmi.
frè, froid.
frizi, friser.
frouté, frotter.
frouman, froment.
froumèdje, fromage.
fru, fruit.
frò, frais.

V

va, ver.
vasé, tonneau.
varyabye, variable.
vanné, vanner.
vanr'di, vendredi.
veu, vide.
veni, venir.
v'lèdje, village.
vèlo, veau.
vèye, vieux.
vèyè, valoir.
vètche, vache.
vèpre, guêpe.
vèñe, vigne.
vé, vers.
vi, vif.
vyè, vouloir.

PARTICIPE PASSÉ

vyu, voulu.
vyoulè, violet.
vyoulètte, violette.
vizèdje, visage.
vinagre, vinaigre.
viri, tourner.
vour, voir.
voul, vol.
voulan, faucille.
voulé, voler.
vòkanse, vacance.
vôre, verre.
voché, verser.
voi, vert.
voiye, veille.
voiyèdje, voyage.
voidjure, verdure.
voine, veine.
voilè, voilà.
vra, vrai.

S

sâzi, saisir.
sàrpe, serpe.
sakye, cercle.
sabye, sable.
sangyi, sanglier.
sanbèdi, samedi.
sanbyabye, semblable.
sanbyé, sembler.
sansibye, sensible.
sanné, semer.
sanre, cendre.
seutche, suie.

seusi, sucer.
seune, sien.
selèze, cerise.
sè, sac.
sèdje, sage.
sèbo, sabot.
sèvoi, savoir.
servé, front.
sèrvi, servir.
sinpye, simple.
sinñi, saigner.
sèssi, cesser.
sèn, cinq.
sènkante, cinquante.
sîdje, siège.
sîrdje, cierge.
sîl, ciel.
sibye, cible.
sizè, ciseau.
soutche, sorte.
soutchi, sortir.
soume, somme.
souné, sonner.
sourèye, soleil.
soulè, ça, ce, ceci, cela.
su, sur.
sueu, sueur.
sô, sec, sel.
sôfyé, souffler.
sôfyo, soufflet.
sôvon, savon.
so, sou.
sotin, soutien.
sofyo, tarare.
sovèdje, sauvage.
sosîté, société.
solêde, salade.
sondji, songer.
sonne, sommeil.
soi, soif, soir.
soiyé, faucher.
soiyo, seau.
soiñi, soigner.
stéla, celle-là.
stusi, celui-ci.
stulè, celui-là.

M

mâtchi, mâcher.
mâtchoure, mâchoire.
mâtre, maître, mètre.
mâre, maire.
mayo, maillet.
magre, maigre.
maji, mardi.
matèn, matin.
manire, manière.
maryèdje, mariage.
martche, marche.
martchi, marché.
maleu, malheur.
mante, mensonge.
mantè, manteau.
mantou, menteur.
mantcho, manchot.

mantchon, manchon.
mandje, manche.
meuzi, moisir.
meubye, meuble.
meuri, mourir.
metinne, mitaine.
meti, métier.
menèse, menace.
m'nou, monnaie.
m'lin, moulin.
mè, ma.
mèkdji, mercredi.
mètché, marteau.
mèneu, minuit.
mèritcho, maréchal.
mèrké, marquer.
mèrbre, marbre.
mèlén, malin.
mindji, manger.
métchan, méchant.
médi, midi.
mésadji, messager.
ménèdje, ménage.
ménse, mince.
ménne, mien.
mi, miel.
mirakye, miracle.
miroi, miroir.
moù, mort.
moùle, meule.
mou, mot.
moueutche, mèche.
mouké, moquer.
mouché, morceau.
mouton, menton.
moutche, mouche.
moudre, mordre.

PARTICIPE PASSÉ

moudju, mordu.
mu, mieux.
muro, mur.
mô, mou.
môle, moule.
môlé, mêler.
mo, mal.
mozon, maison.
molède, malade.
moiyi, mouiller.
moiyou, meilleur.
moitan, milieu.
moiti, moitié.
moitchi, moucher.
moitchou, mouchoir.

N

nadji, nager.
narf, nerf.
nantoiyi, nettoyer.
neu, nuit.
neuzeuye, noisette.
neuri, nourrir.
n'teuye, lentille.
nèdje, nage.
négidji, négliger.

nitche, niche.
nivè, niveau.
nouvè, nouveau.
nuèdje, nuage.
nuo, nœud.
num'ro, numéro.
nô, neuf.
nobye, noble.
noṇmè, nommer.
noi, noir.
noidje, neige.

R

râkyé, racler.
raté, râteau.
raste, reste.
razoi, rasoir.
raṇdji, ranger.
raṇbyè, remblai.
raṇfyé, renfler.
raṇsoiñeman, renseignement.
reuye, rouille.
reuti, rôtir.
reutche, riche.
reubyé, oublier.
retchaṇsi, rincer.
rebèyi, rendre.
revire, rivière.
r'koulé, reculer.
r'sevoi, recevoir.
r'mèchyé, remercier.
r'na, renard.
r'noiye, grenouille.
rête, souris.
rè, rat.
rèdje, rage.
rèpide, rapide.
rève, rave.
rèse, race.
rèsiṇne, racine.
rèspiri, respirer.
rèmèse, balai.
rékyème, réclame.
réguli, régulier.
révoiyi, réveiller.
ribaṇ, ruban.
rôlé, rouler.
ro, rien.
roza, rosée.
roṇdji, ronger.
roi, raide.
roitché, rocher.
roidje, rouge.
roiñi, rogner.

L

là, lard.
latchi, échapper.
lavèdje, lavage.
lasi, laisser.
laso, lacet.
lardje, large.
laṇtâne, lanterne.
laṇsi, lancer.

leuj'maṇ, logement.
leudje, sourd.
leudji, loger.
leuñe, ligne.
leurdji, glisser.
lè, lit.
lèvé, laver.
lèsé, lait.
lène, lune.
lère, lire.
léṇ, lien.
léṇdje, linge.
lèvre, lièvre.
lyètte, tiroir.
liko, licol.
litîre, litière.
lou, le.
lu, lui.
lumîre, lumière.
loboiré, labourer.
loré, laurier.
loiyi, lier.
loitchi, lécher.
loidji, léger.

A. Guérinot.

ENCORE LE CONGRÈS BASQUE DE HENDAYE

Un journal clérical et réactionnaire des Basses-Pyrénées, rédigé en grande partie en basque, avait fait de ce Congrès un compte rendu où il s'exprimait à mon égard en des termes que je ne pouvais admettre. J'avais donc écrit à ce journal une lettre qu'il a insérée. Mis en cause, le secrétaire général du Congrès, M. Guilbeau, a dû intervenir et publier une note à la fois apologétique et explicative. Il déclare que l'affaire a eu « deux phases », celle de juillet et celle de septembre ; que la première réunion projetée a fait un *fiasco* « mémorable », et que la seconde a on ne peut mieux réussi ; qu'à la première il ne m'avait pas seulement convoqué, mais aussi MM. Dodgson, Rhys John, Schuchard (*sic*), etc. ; qu'après cet insuccès, un ami lui ouvrit les yeux « sur les causes et raisons de l'insuccès » ; et qu'alors l'affaire fut reprise, à la suite d'explications « franches avec les abstentionnistes », explications qui amenèrent la *disqualification* (je ne trouve pas le meilleur mot) des infortunés qui n'avaient pas vu le jour dans le pays basque. Si les lecteurs du journal en question ont été satisfaits de cette note, ils

ne sont vraiment pas difficiles. Mais il me semble qu'on aurait le droit de trouver que c'est là un peu se moquer du monde, et que les explications de M. le Secrétaire général n'expliquent rien du tout. Sur quoi lui a-t-on ouvert les yeux? Quelles sont les causes et les raisons du premier insuccès? De quoi a-t-on parlé franchement avec les abstentionnistes, et comment ceux-ci justifiaient-ils leur abstention première? Il faut avoir évidemment une mentalité spéciale pour ne pas comprendre que, vis-à-vis de l'Europe, le Congrès en question ne peut faire que triste figure : une réunion purement scientifique, n'ayant pour sujet d'étude que la langue basque, et d'où sont exclus MM. Schuchardt, Van Eys et moi, et les quelques autres linguistes qui s'intéressent au basque, mais où prennent part seulement des gens nés entre l'Adour et le Nervion, dont deux ou trois ne parlent même pas la langue du pays, dont plusieurs n'ont rien écrit dans cette langue, et dont la plupart sont tout à fait étrangers aux études linguistiques! C'est véritablement grotesque et ridicule...

Quant aux convocations envoyées par M. Guilbeau en juin dernier, je ne sais comment étaient conçues les lettres adressées à MM. Dodgson, John Rhys, etc.; mais celles que j'ai reçues sont absolument caractéristiques. En voici le texte :

« Saint-Jean-de-Luz, le 18 juin 1901.

» Mon cher Vinson,

» J'ai lancé l'idée de notre réunion projetée « pour l'Étude de l'Unification de l'Orthographe basque » qui pourrait se tenir à Hendaye (frontière), à l'occasion des fêtes basques (de d'Abbadie). Ces fêtes ont lieu le 15 et le 16 juillet.

» J'ai écrit à Adéma, à Darricarrère et, à Saint-Sébastien, à quelques-uns de nos amis.

» Nous comptons absolument *sur vous* si la réunion a lieu.

» Vous pourrez bien vous déranger pour 48 heures.

» Je vous tiendrai au courant du projet.

» Votre dévoué,

» M. Guilbeau. »

» Saint Jean-de-Luz, le 28 juin 1901.

» Mon cher Vinson,

» Je vous ai écrit une lettre pour vous informer de la réunion projetée des Bascophiles à Hendaye, à l'occasion des fêtes basques (14, 15, 16 juillet prochain), *pour étudier, si possible, l'unification de l'orthographe basque basée sur l'euphonie.*

» J'attends une réponse de vous. Il va sans dire que nous comptons absolument sur vous. 40 Bascophiles, 20 français et 20 espagnols, sont convoqués sous les

auspices de notre Association Basque et des amis Campion et Adéma, chanoine.

» Vous voyez que la chose est très sérieuse, et que vous ne pouvez pas vous esquiver. Vous êtes annoncé et vous êtes attendu sans faute... Vous pouvez toujours vous absenter pour 24 heures.

» Ce sera pour le 16 juillet, si la chose marche bien. Campion compte beaucoup sur vous.

» Votre dévoué,

» M. Guilbeau. »

Les lecteurs apprécieront ; mais je dois supposer que M. Guilbeau a capitulé devant des exigences politiques et des préjugés cléricaux.

Et maintenant, l'incident est clos.

Julien Vinson.

BIBLIOGRAPHIE

A M. Julien Vinson

Très honoré Collègue,

Au compte rendu, que vous avez publié dans votre *Revue* de notre réimpression de Leiçarraga ou, si vous aimez mieux, de Liçarrague et dont je vous remercie, je n'ai pas d'objections sérieuses à faire. Mais tout en vous présentant mes remerciements, je ne puis laisser de vous dire que vous parlez un peu trop en bibliophile. Quant aux caractères elzéviriens, aux reproductions phototypographiques des titres, etc., vos regrets ont été les nôtres, quoique, à dire vrai, toutes ces petites différences que j'ai relevées moi-même soigneusement dans mon introduction, n'aient aucune importance pour les études basques. Mais ce n'était pas le Pactole qui coulait chez nous, ce n'était qu'un de ses moindres affluents. Vous remarquez que l'impression « n'offre pas le goût parfait et l'élégance que nous prétendons réaliser en France ». Je vous demanderais: les réaliser en tout et partout? Les romans, par exemple, ne sont-ils pas généralement mieux imprimés chez nous que chez vous? Et venant au fait, je vous de-

mande en particulier : Quelles sont les réimpressions d'un caractère parfaitement analogue et destinées à un public aussi restreint, parnes en France, qui soient, eu égard à la typographie, égales ou supérieures à la nôtre? Vous vous arrêtez surtout à l'introduction, et nous croyions y avoir fait un tour de force ! A moins de changer le format, nous étions contraints de nous servir d'une composition très serrée et capable d'admettre deux, trois et même quatre colonnes. Nous avions pensé, il est vrai, à choisir un format plus grand ; mais si nous l'eussions fait, l'introduction aurait dû être publiée à part, inconvénient assurément plus grand que tout autre. Ce sont aussi des raisons d'ordre matériel qui nous ont empêchés d'outrepasser le nombre de 1321 pages, — ce nombre qui vous paraît excessif pour un seul volume. Vous regrettez que nous n'ayons pas intégralement réimprimé le petit volume de l'*Abc;* mais comme la partie supprimée n'est intéressante que par les variantes qu'elle offre, je crois qu'en les relevant et les classifiant j'ai mieux servi les basquisants qu'en leur laissant à faire cette besogne fastidieuse. D'autre part, vous avez parfaitement raison de dire que nous aurions dû mettre en tête du livre une notice bibliographique complète. Vous aviez mis obligeamment à notre disposition celle de votre *Bibliographie basque*, que nous n'avons pas pu utiliser, à cause de son étendue. Voilà, je pense, la seule véritable imperfection de notre volume. Ni

M. Linschmann, ni moi, nous n'avons aucune prédilection innée pour les livres cubiformes; nous aurions préféré diviser le nôtre en deux parallélipipèdes; mais ce problème nous parut, surtout à raison de la pagination, presque aussi malaisé à résoudre que la quadrature du cercle.

Vous me reprochez de n'avoir pas « suffisamment mis en relief ce qui est une faute ou ce qui est une variante phonétique ». Permettez-moi d'appeler votre attention sur ce que je dis p. XXXIII; j'avais la meilleure volonté d'effectuer la distinction que vous indiquez, mais les incertitudes qui se présentaient à tout instant m'obligèrent à y renoncer. Néanmoins, partout où j'ai constaté un changement phonétique ou j'en ai entrevu la possibilité, j'ai pris soin de le faire ressortir, notamment dans les exemples que vous citez[1]. J'ajou-

1. « The Pilot » du 20 juillet 1901, p. 76, contient un article sur notre volume, dans lequel on n'a pas bien compris non plus cette partie de mon travail. « We cannot always agree with him in details, e. g. *eraitsi* and *erautsi* are doubtless dialectical variants, while in *baititezque* and *ezquitzaizte* the reduction of *ai* to *i* in the wordgroup is due to phonetic law and not to the printer ». Mais je dis exprès (p. L) que *eraitsi* et *erautsi* sont le factitif d'un verbe qui existe dans deux variantes dialectales: *jatsi* (*jaisten*) et *jautsi*. Et quant à *baititezque* et *ezquitzaizte*, je n'ai eu garde d'imputer l'*i* pour *ai* à l'imprimeur; je qualifie (p. LX) l'une des formes aussi bien que l'autre de dialectale. Il se peut bien que *bai-* et *ez-* soient pour quelque chose dans le remplacement d'*ai* par *i;* mais il ne me paraît pas à propos de parler de loi phonétique, parce que d'un côté nous avons chez L. des formes comme *baiquaitezque*, *ezquaitzaitza* (p. XXIX), de l'autre côté les dialectes basques nous offrent les formes en ques-

terai cependant que je ne regarde comme variantes phonétiques ni *compania* pour *compainia* (je ne me rappelle pas avoir rencontré chez L. la dernière forme) où nous avons une variante purement graphique, ni *chilkiratu* pour *chikiratu*, où je ne saurais expliquer le *l*, si ce n'est par une contamination mécanique et momentanée avec *chilko* « nombril ». Je profite de l'occasion pour signaler encore quelques variantes[1] :

tion avec *i* aussi quand il n'y a pas de préfixe. Qu'on me permette d'exprimer ici mes doutes à l'égard de la proposition qui suit immédiatement celle que je viens de citer : « Nor can we always follow him when he traces the influence of accent on orthography [il s'agit de la prononciation], e. g. in such a case as *ikussi—dacussate* the guttural is affected by the preceding vowel, just as it is by the succeeding vowel in *ukan-eduqui* ». Cette théorie a quatre inconvénients : 1° la voyelle *i* aimerait après elle le *k*, avant elle le *c* ; et la voyelle *a*, après elle le *k*, avant elle le *c*, ce qui est contraire à la « Wahlverwandtschaft » entre consonnes et voyelles ; 2° la consonne subirait l'influence tantôt de la voyelle précédente, tantôt de la voyelle suivante, ce qui ne s'explique que par l'accentuation ; 3° la même voyelle dans la même position produirait quelquefois des résultats différents : c'est l'*e* duquel dépendrait le *k* de *ekarri (: dacart)* et le *c* de *becussa (: ikussi)* ; 4° la théorie ne pourrait point s'appliquer à l'alternative de *th* et *t* en *dathor-datorquela*, etc. (p. xxxv).

1. Je voudrais recommander à l'attention des basquisants particulièrement les variantes morphologiques que présentent les emprunts faits au latin ou roman (voir mon introd., p. LXXVII). En basque, par exemple, tant *miraculu* que *mira* signifient « merveille », « émerveillement », et nous avons *miraculuz egoiten* (84 r. 18, 122 r. 43, 211 v. 12, 445 r. 3) à côté de *miraz egoiten* (12 v. 28, etc.) et *miraculu esten* (75 r. 37) à côté de *miresten* (13 r. 10, etc.).

camellu 4 r. 4 pour *camelu* (cp. 45 r. 24, 60 v. 6, graph., déjà en latin).,
anayac 86 r. 19 pour *anayeac* (phon.?).
herengana 62 v. 3 pour *harengana* (typ.).
euri 71 v. 18 pour *eure* (typ.; le mot précédent est *sori*).
guçiac 91 v. 36 pour *guciac* (typ.; le mot précédent est *gauça*).

M. Inchauspe, *Rev. de L.*, XXXIII, 282, pense que *diossat* (63 r. 11) est une faute d'impression pour *dioscat;* j'en doute encore, car si *diossat*, à ce qu'il paraît, est un ἅπαξ λεγόμενον, *dioscat* ne se rencontre nulle part. D'après M. Dodgson (*Rev. de L.*, XXXIV, 270) *onhassundunac* (81 v. 23) serait une faute pour *ontassundunac;* mais il se trompe : chez L. *ontassun* est « bonté », *onhassun* « bien » au sens matériel (voir mon introd., p. LXXV s.).

Vous dites à propos des *corrigenda* de notre édition : « M. Dodgson en a trouvé deux ou trois de plus ». Apparemment, vous vous en rapportez à ce que remarque M. Dodgson (*Rev. de L.*, XXXIV, 351 et *The verb in the second book in Gipuskoan Bask*, p. 33). Je reproduis les termes mêmes de ce dernier passage : (Notre réimpression) « reproduces all the misprints of the original and adds a few others : e.g. Matth. XXVI, 18, *e do-* for *edo-*; Acts, IV, 8, *hetheric*, for *betheric*, and, in the heading of the preparation for Communion, *reecbitu* for *recebitu* ». En lisant ces mots, j'ai cru rêver ; *e do-*, *hetheric*, RE- *ecbitu* se trouvent tels quels dans l'original ; les deux véritables fautes sont enre-

gistrées dans mon introd., p. XXXVII et LXVIII. M. Dodgson n'a pas pris la peine de consulter l'original et ne se contentant pas des fautes d'impression dont fourmillent ses propres publications, il en attribue (et encore *e. g.*) d'imaginaires aux autres.

Comme vous-même, monsieur, vous avez ajouté foi à ces *pseudo-corrigenda* de M. Dodgson, j'ai lieu de craindre que d'autres ne soient dupés par son appréciation des principes que nous avons suivis dans notre réimpression. Je vous demande donc la permission de présenter aux lecteurs de la *Revue* quelques éclaircissements à cet égard. Si nous avons reproduit le texte de L. sans en changer une lettre, ce n'a été qu'après des considérations approfondies que j'ai exposées tout au long dans l'introd., p. XIV ss. De l'avis de M. Dodgson, nous aurions dû élaguer les fautes d'impression ; lui, qui dans un de ses travaux déclare (avec Caldéron): «Soy muy inclinado á vencer lo imposible », il se croyait probablement en état de discerner ce qui est faute typographique parmi les très nombreuses variantes chez L. En tout cas, au lieu de parler *ex cathedra*, il devait nous donner ses raisons, à nous, et surtout an Secrétaire de l'Académie des sciences de Vienne, auquel il adressait par carte postale, datée du 16, XI, 1897, la proposition suivante : « I must warn you that a grave mistake will be made if you allow him (c'est moi) to carry out his intention of reproducing all the misprints of the original edition. These are very

numerous, as I coud demonstrate to you or to him. Reverence for Leiçarraga, for the Basque language, for the New Testament, for scientific truth and for posterity, compels me to implore your honoured Academy not to permit this disastrous plan». Quoique là-dessus j'aie rompu toute relation avec M. Dodgson, — ce dont lui seul s'est étonné, — il va sans dire que mon impartialité à l'égard des travaux de M. Dodgson n'a ni n'aura à en souffrir, ce que du reste je lui déclarai en toute forme. Dans mon introduction j'ai constaté des erreurs ou des fautes commises par M. Dodgson ; c'était non seulement mon droit, mais aussi mon devoir. Je n'y ai ajouté aucune observation d'un caractère personnel, et si M. Dodgson me réplique sous le titre *Venoms antidote* et m'y accuse de « unfair remarks », « ungracious attack », « seeking to wound me », « disingenuousness », « sheer bad faith », « crooked method of warfare », je ne m'explique cela que par une certaine obsession qu'il aura subie. Il se sera imaginé que, à cause de cette carte postale, je lui portais rancune et que je la manifestais dans mon introduction, voire même que je n'ai écrit celle-ci que pour lui faire dépit.

Examinons un peu de près les « real or supposed blunders » de M. Dodgson dont je me suis occupé. Il y a d'abord un nombre de leçons qu'il affirme de la manière la plus solennelle, c'est-à-dire par des corrections, appartenir à l'original ; il était absolument indis-

pensable de les signaler comme fausses, parce qu'autrement on aurait pu douter de la sincérité de nos leçons. Je l'ai fait tout simplement, sans commentaire. Si j'avais appelé M. Dodgson « slipshod », comme il appelle un autre basquisant, peut-être aurait-il eu quelque raison de s'en offenser. Je dis « peut-être », car, selon moi, c'est l'auteur qui est responsable envers le public des fautes d'impression, et il me paraît extrêmement naïf de la part de M. Dodgson de demander, pour ses fautes, la recherche de la paternité. Il oublie, en somme, que pour moi il ne s'agissait pas de lui, mais de Liçarrague.

De mon observation sur *cituán*[1] (86 r. 20), M. Dodgson me remercie comme d'une « real correction », mais seulement pour me reprocher en même temps mon immoralité : « as I distinctly say it is masculine, it is from sheer bad faith that he says I took it for

1. M. Dodgson (*Rev. de L.*, XXXIV, 343) rapproche de ce *cituán* le *du* d'un autre passage (78 v. 21): *cembat dembora du...*? Il a raison de dire que ce *du* est un gallicisme, mais il n'aurait pas dû y ajouter : « L. a pensé en français à ces endroits », car L. n'est pas le seul qui s'exprime de cette manière. Selon M. Dodgson, « avec l'accusatif pluriel *hirur egun* il faut *ditu;* si ces mots sont le nominatif passif, il faut *dirade* ». Cela a besoin d'une petite rectification. Un substantif accompagné d'un adjectif numéral, mais sans l'article défini, quoiqu'il ne prenne pas la désinence du pluriel, se construit régulièrement avec le pluriel du verbe. Mais c'est justement notre cas qui fait exception. L. aurait dit : *hirur ẹgun du*, comme il a dit : *hirur urthe dic* (132 r. 7), ce qui dans la traduction guipuzcoane est rendu par : *iru urte da. Anhitz urthe duela* (256 v. 10) ne prouve rien ici, car *anhitz,* en général, fonctionne tantôt comme sin-

cituen ! » M. Dodgson avait dit qu'au lieu de *baciraden* L. emploie *cituán*, pensant en français, c'est-à-dire traduisant *il* (*y*) *avait;* eh bien, c'est le basque *cituen*. Si, en écrivant cette parenthèse, il s'était rendu compte du tutoiement de la phrase, il n'aurait pas mis *baciraden*, mais *bacituán*, et alors il n'aurait pas eu sujet de distinguer entre une forme sincèrement basque et une forme romanisante. Il est vrai qu'il avait d'abord analysé la forme *cituán* comme *adr. masc.*, donc avec le sens : « il les avait, ô toi ! » ce qui chez L. serait *citián*. M. Dodgson assure qu'il pense au guip. *cituan* (il les avait) et au *citizcan*, *citian* (il les avait, ô toi !), *citucan*, *cituyan* (ils étaient, ô toi !) du *Manuel* de Dartayet. Méritais-je d'être

gulier, tantôt comme pluriel. Pour l'emploi temporel de *du*, comparez encore *dembora lucea çuela* (168 v. 6), *aspaldi çuela* (154 v. 8). Ici nous avons une sorte de pléonasme, parce que *aspaldi* signifie « il y a longtemps » ; *aspaldi çuen*, du reste, se trouve dans le N. T. de 1828 et chez Duvoisin). Il est vrai, L. écrit : *laur hilebethe dirade* (167 r. 35); mais il s'agit ici non pas du passé, mais de l'avenir. Quand *du* est « il y a = il existe », alors il se change en *ditu* avec un adjectif numéral : *cituán bada çazpi anaye* (86 r. 20), *çazpi anaye içan dituc* (147 v. 29). M. Dodgson demande : « Quel est le nominatif de *du?* » Mais c'est le même que dans *il y a;* la langue basque possède assez de verbes impersonnels. Plus d'une fois il montre un embarras que je ne comprends pas, par exemple (*Rev. de L.*, XXXIII, 281), il ne trouve pas assez clairs les mots *scriptura dioena*, il voudrait les séparer par une virgule, et il remarque que *scriptura* n'est ni le sujet ni le régime de ce verbe. Il pourrait faire la même observation à l'égard du grec ἡ γραφὴ ἡ λέγουσα ou du latin *scriptura dicens* (Vulg. *scriptura quæ dicit*).

flétri pour ne pas avoir deviné dans cette exubérance de formes non liçarraguéennes de différentes significations l'origine de l'erreur de M. Dodgson et d'avoir supposé simplement une confusion de *cituán* avec le *cituen* de L.? M. Dodgson ajoute : « No doubt L. used here an old form of *cituyan*, unless his printer erred ». Il est bien sûr que l'imprimeur n'a pas commis de faute; *cituán* se trouve encore 197 r. 6, *ninduán* 253 r. 20 ; *-uyan* ne répondrait pas au caractère de la langue du N. T.).

J'avais désapprouvé la manière dont M. Dodgson, dans certains cas, s'exprime sur les rapports entre le texte de L. et celui de Calvin; il cherche à s'en justifier par toutes sortes de sophismes. Il avait dit, par exemple : « *s'amusans* ne traduit pas *behatzen* », moi, je disais que si, car il traduit le français du XVIe siècle, le seul dont il puisse s'agir; M. Dodgson réplique que son intention était : « to warn Bask readers that three centuries have made a difference in their language as well as in French ». Dans un autre endroit, il avait prétendu que L. ne traduit pas l'*usage ;* L. traduit au contraire ce mot qui a ici le sens d' « utilité » que les siècles suivants connaissent encore, et il est tout à fait indifférent que dans d'autres endroits Calvin l'emploie avec son sens ordinaire. Là où le texte de Calvin s'éloigne de celui de la Vulgate ou du texte grec reçu, L. souvent (peut-être dans la plupart des cas) suit ces derniers ou l'un d'eux ; pourquoi donc M. Dodgson

dit-il alors qu'il ne serre pas le texte français, qu'il est infidèle, qu'il change un mot contre un autre, comme s'il s'était proposé de suivre, mot à mot, la traduction de Calvin[1]? Si M. Dodgson s'était aperçu que L. traduit du latin ou du grec, il aurait dû en informer ses lecteurs, d'autant plus que L. parfois s'écarte de son chef du texte français. A ces mots : *Ecen içanen dirade egun hec halaco tribulatione* (88 v. 19) = « Car en ces iours-la il y aura telle tribulation », il ajoute entre parenthèse : « On remarque *hec*, l'accusatif, au lieu du locatif *hetan* » (*Rev. de L.*, XXXIV, 268). Jamais il n'aurait pu écrire une telle chose, s'il avait consulté les anciens textes qui disent : ἔσονται γὰρ αἱ ἡμέραι ἐκεῖναι θλῖψις = *Erunt enim dies illi tribulationes tales*. *Egun hec* n'est pas l'accusatif, mais le nominatif, ce qui du reste est suffisamment démontré par *halaco tribulatione*, qui, comme singulier, ne peut pas être

1. A ce qu'il me semble, M. Dodgson quelquefois a jeté un coup d'œil trop rapide sur le texte français. Dans *The Bask Verb found and defined* (I, 3), il dit que L. n'est point fidèle en traduisant : « et que notre communion soit » par *eta gure communionea da aitarequin;* dans le texte français aussi il y a : « auec le Pere ». — Le mot *cable* se trouve dans les trois passages des Évangiles où il est question du trou d'aiguille ; le texte français nous offre *chable* (*ou*, *vn chameau*) — *chameau* (*ou*, *chable*) — *chable* (sans glose marginale). Il est donc bien clair que le *cable* de L. n'est autre chose que le *câble* français et le *cable* espagnol, et c'est avec cette signification que Aizquibel l'enregistre ; en renvoyant à L., M. Dodgson (*Rev. de L.*, XXXII, 321) commence par demander : « Trouve-t-on ce mot chez d'autres auteurs basques pour *chameau?* » et il finit par constater : « L. a donc certainement connu le mot grec κάμιλον = câble ».

le sujet du pluriel *dirade*. Une autre fois (*Rev. de L.*, XXXIII, 266), il a échappé à M. Dodgson que L. est « infidèle » : « *pegar-bat vr daramala* : ... portant vne cruche à eau (les Basques traduisent de la même manière *une cruche d'eau*). » *Pegar-bat ur* ne signifie jamais autre chose que « une cruche d'eau », ce qui correspond aux textes anciens[1]. Il y a des cas où, sans les textes anciens, on ne comprendrait pas même le basque de L. Ainsi (168 v. 6) il paraît manquer

1. Il y a bien d'autre choses à reprendre dans l'Analyse que M. Dodgson nous donne des formes verbales de l'Évangile de saint Marc. L. dit (61 r. 21) : *sartzen dirade Capernaum-en*, M. Dodgson (*Rev. de L.*, XXXIV, 265) remarque : « avec *sartzen* on attendrait *Capernaumera*. » Non, la construction régulière est : *sartzen ...n* « entrer dans (en) », mais : *ethorten ...ra* « venir à ». Ces constructions se confondent quelquefois, par exemple, *ethorten cela Ierusalemen* (225 r. 28); *sartzen* avec *...n* n'est même pas trop rare, toutefois il se trouve avec *...ra* peut-être cinq fois plus souvent. — M. Dodgson (*Rev. de L.*, XXXIV, 273), à un passage de L. (76 v. 24), fait l'annotation suivante : « *Arboreac* n'est pas l'accusatif de *diruditela* ; si ce verbe était actif, il exigerait un accusatif au singulier ». Je serais bien curieux de savoir à quel cas, selon M. Dodgson, *arboreac* pourrait être ici. M. Dodgson paraît supposer que *dirudite*, signifiant « ils lui ressemblent », ne pourrait signifier aussi : « ils leur ressemblent ». Mais L. ne se soucie pas de pourvoir les formes de ce verbe, quand il se trouve avec un objet au pluriel, de la syllabe qui représente le pluriel de la troisième personne. Ainsi nous lisons chez lui (45 v. 27) : *sepulchre churituac irudi duçue*, non pas *dituçue* (c'est comme cela que s'exprime Haraneder : « *iduri baititutçue hil-hobi churitu batçu* »), et de même Duvoisin : « *iduri baituzue hobi churituak.* » Je m'explique cela par la contamination de la forme intransitive (voir mon introd., p. LXXXII). En disant *arboreac irudi da* à côté de *arborea irudi da* on arrivait facilement à dire *arboreac irudi du* comme *arborea irudi du*.

quelque chose après les mots : *ecen ia dembora lucea çuela* = qu'il auoit ia esté là longtemps, *cum jam multum temporis egisse in morbo* (Bèze); mais cp. : *quia jam multum tempus haberet* (Vulg.), ὅτι πολὺν ἤδη χρόνον ἔχει.

Vous voyez bien que si vraiment j'avais voulu donner du poison à M. Dodgson, ses antidotes ne l'auraient guère sauvé. Il y a pourtant une bévue à mettre à mon compte (Introd., p. CVI s.) : je croyais que M. Dodgson parlait des premiers deux-points dans le verset 43 (79 v.), tandis qu'il parlait des seconds. Mais il ne devait pas être dans son bon sens quand il écrivait : « He wilfully misunderstands me. » N'aurais-je pas choisi mieux?

Les « antidotes » de M. Dodgson se perdent en panacées, je veux dire en invectives générales que, à cause de la manière confuse et obscure dont il s'explique, je ne puis apprécier à leur juste valeur. Par exemple, « S. has stated that, dit-il, *it is not to his interest* that I should publish any more of them » (ses essais). Je ne me rappelle pas avoir dit chose pareille. M. Dodgson, qui n'aime pas qu'on fasse des citations abrégées, mais précises, de ses ouvrages imprimés, comprendra que moi je n'aime pas qu'on extraye des mots « completely separated from their context » de mes lettres, sans même en indiquer la date. Et comme depuis longtemps il se sert de ma correspondance selon son bon plaisir, je me crois plus exposé au danger

d'être « misquoted » que lui, dont jusqu'à présent je n'ai jamais cité les manuscrits. Donc, l'insulte la plus gratuite, la voici : « I advise no one to send any manuscript to S. without keeping a copy, if he wishes not to be misquoted. »

Je sais bien qu'en général on fait mieux de ne pas répondre à des emportements comme ceux de M. Dodgson. Mais il s'agit ici d'un cas particulier. Le nombre des bascologues est très restreint et le désaccord entre eux est d'autant plus grand, soit parce que chacun arrive d'un côté différent aux études basques, soit par la quantité des problèmes difficiles que nous offre cette langue. Cependant les combats passionnés dont nous avons été les témoins n'étaient pas nécessaires, et il n'est pas nécessaire qu'ils se répètent. C'est surtout à vous, monsieur, que je m'en rapporte, à vous qui toujours avez fait preuve de la plus grande modération. Quand je considère comme un nominatif ce qui pour vous est un accusatif, et comme un instrumental ce qui pour vous est un nominatif, on ne niera pas qu'il n'y ait là de quoi s'échauffer. Eh bien, nous avons discuté ces questions sans nous échauffer ni nous injurier. Vous ne vous êtes pas ému de mes remarques critiques, car vous saviez bien qu'il n'y avait pas la moindre malignité ou malveillance. M. Dodgson en aurait pu faire autant; mais il s'est habitué à ne croire qu'à des motifs personnels, et c'est pour cela que ses lettres et ses publications sont parsemées d'accusations

injustifiables et d'insinuations haineuses. Comme ceux qui ne savent pas le basque et ne connaissent pas de près M. Dodgson, pourraient s'y laisser prendre de temps à autre, j'ai cru de mon devoir de protester, une fois pour toutes, contre ces *Dodgsonneries*.

Votre bien dévoué,
H. Schuchardt.

Graz, 14 décembre 1901.

The 97th Report of the british and foreign Bible Society... London, 146, Queen Victoria Street. — In-8,° xvj-464-243 p., un tableau, et cinq cartes en couleurs hors texte.

Je ne connais rien de plus intéressant que cette série de rapports, où l'on voit à la fois ce que peuvent la conviction, le zèle et l'unité de pensée, et la puissance de la libre association. Il semble pourtant que les affaires de la Société soient un peu en décroissance, mais on attribue cet affaiblissement léger à la guerre de Chine qui a restreint forcément l'action des agents et distributeurs dans l'Extrême-Orient. On a distribué 170.000 portions des « Écritures » de moins que l'année précédente; on a aussi imprimé pour 122.500 fr. de moins qu'en 1901. Le total des sommes allouées seulement aux traducteurs, réviseurs et correcteurs d'épreuves monte cependant encore à 100.000 fr.; le total des frais d'impression, de reliure, de traduc-

tion, etc., a été en 1900-1901 de 113.076 livres 15 sh. 11 d. ou 2.576.919 fr. 85. Depuis trois ans, les budgets de la Société ont été en déficit d'une somme de 34.332 livres (858.300 fr.); le déficit a été facilement comblé à l'aide de la caisse de réserve. La Société a publié aujourd'hui des traductions ou des éditions de textes bibliques en 363 langues différentes, dont quatre ont paru en 1901 pour la première fois. Elle se prépare à fêter son centenaire le 7 mars 1904.

Le volume contient des tables très intéressantes et très commodes ; une innovation heureuse est, à la fin, un tableau des prix des traductions étrangères. Ces prix sont fort modérés.

J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia, XVI-1, Mémoires de la Société finno-ougrienne, t. XVI, n° 1. — *Helsingfors*, 1901, gr. in-8°, viij-398 p.

Cette très intéressante livraison contient seulement la première partie (folkloristische Untersuchung) d'un remarquable travail de M. Oskar Kallas : *die Wiederholungslieder der Etnischen Volkspoesie.*

Les sources orientales de la Divine Comédie, par E. Blochet (les littératures populaires de toutes les nations, t. XLI). *Paris*, J. Maisonneuve, 1901, petit in-8°, xvj-215 p.

Ce volume est certainement l'un des plus remar-

quables et l'un des plus intéressants de la collection ; il appelle de nombreuses réflexions et peut servir de modèle à une critique rigoureuse. En apparence, il traite exclusivement d'une œuvre littéraire, et cependant, le problème étudié rentre essentiellement dans le domaine du folk-lore. La *Divine Comédie* de Dante est une œuvre d'imagination, admirable et parfaite, mais l'idée fondamentale qui est à sa base est un écho, peut-être inconscient, d'une vieille fable populaire. C'est cette fable dont M. Blochet examine les variations et les transformations en Europe, et dont il n'a pas de peine à retrouver la source dans l'Éran avestique. On sait quelle influence efficace, quoique pour ainsi dire inconsciente et latente, l'Orient musulman a exercée sur l'Occident, à la fin du moyen âge; on sait moins que l'Orient mazdéen ou non mnsulman a, de son côté, collaboré au mouvement d'éducation passive qui a préparé lentement la Renaissance. C'est par l'effet de ces inspirations, venues dans l'Occident latin par Byzance, que la société moderne a pu se dégager de la nuit du moyen âge et remonter à la lumière,

E quindi uscimmo a riveder le stelle!

Julien Vinson.

Les Loisirs d'un étranger au pays basque... Chalon-sur-Saône, impr. E. Bertrand, 1901, in-8° de xxiij-

358 p. — Tiré à un petit nombre d'exemplaires et non mis dans le commerce.

Faut-il respecter l'anonymat sous lequel se cache l'un des érudits les plus savants et les plus consciencieux qui se soient occupés des choses pyrénéennes et qui aient étudié le problème basque? Je le devrais plus que personne, mais le livre m'est dédié par quelques lignes charmantes et la dédicace est signée « Wentworth Webster ». Il ne saurait donc en aucune façon être critiqué ici, et je ne puis que féliciter les heureux possesseurs du volume, que l'auteur qualifierait probablement lui-même de *pauci, sed boni*. Ils y reliront avec un grand plaisir des articles déjà vieux, mais toujours intéressants, et ils y apprendront une fois de plus l'amour du labeur fécond et modeste ; ils y verront comment un esprit en éveil est toujours avide de science : ils y reconnaîtront que le véritable repos et la vraie distraction sont dans un travail nouveau. Quand on arrive à l'âge où l'on aime à se rendre compte des jours écoulés, on redit volontiers cette phrase d'Érasme que M. Webster aurait pu prendre pour épigraphe : « Optimum est viaticum ad senectutem eruditio. »

J. V.

Le Rig-Vêda, texte et traduction. Neuvième mandala : le culte védique du Soma, par Paul Regnaud. *Paris*, J. Maisonneuve, 1900 ; gr. in-8°, xxvij-467 p.

On sait quelles sont les théories de notre savant

collaborateur sur le culte védique et sur le Rig-Vêda lui-même. Les dix mille vers qui composent ce vénérable recueil ne sont, à son avis, que des amplifications de la conception suivante : « Le feu sacré, en dépit de tous obstacles, s'allume sur l'aûtel quand la libation nourricière lui est offerte par les sacrificateurs. Offrons-la-lui ! » Le présent volume n'a pour but que de démontrer cette proposition. Je n'oserai affirmer qu'il y a complètement réussi et que la plupart des lecteurs seront convaincus, mais il est évident que les traductions, les explications, les commentaires de M. Regnaud élucideront bien des points et contribueront pour une grande part à l'intelligence définitive du vieux texte. Personne ne contestera que la tradition brahmanique ne saurait avoir aucune valeur aujourd'hui, ni que les interprétations des *pandits* contemporains soient en général inadmissibles, parce qu'elles reposent sur une connaissance imparfaite de la langue indienne et de sno histoire.

C'est pourquoi je recommande hautement ce livre à tous ceux qui se préoccupent des grands problèmes concernant les origines de l'humanité, qui ne reculent pas devant les théories évolutionnistes, et qui ne s'embarrassent pas des préjugés reçus et des opinions officielles. Les partisans de la science libre applaudiront toujours aux travaux si remarquables, par leur hardiesse, leur indépendance et leur solidité, de l'éminent professeur de Lyon. Julien Vinson.

Les vraies Origines de la Langue française, ses rapports avec l'anthropologie et la physique du globe, par Marsillac. *Paris*, libr. C. Reinwald, 1901, in-8°, (iv)-199 p.

La thèse soutenue dans ce volume n'est pas nouvelle; c'est la théorie dont M. Granier de Cassagnac père, entre autres, s'était fait jadis l'adepte ardent et convaincu. Mais M. Marsillac a trouvé un argument nouveau, tiré de l'anthropologie ou plutôt de la paléoethnologie. Il est certain que l'Europe, et en particulier la France, était habitée avant l'arrivée des Orientaux, c'est-à-dire probablement des Celtes; donc le français moderne doit représenter un idiome préceltique. La conclusion ne se déduit pas très rigoureusement des prémisses! Il n'est d'ailleurs pas possible de discuter avec un amateur qui est de bonne foi, mais qui est tout à fait étranger à la science du langage, et qui abuse véritablement de l'étymologie. Je donnerai un seul exemple, l'explication de *Mosa* « la Meuse » :

M—mot (*t* insonore), elle s'éloigne, se meut.
se, ainsi que.
o, *os* (*o* bref), l'armée.
se, si, quand.
oz, l'armée.
oze, s'enhardit.
s, *os* (*o* long), os à ossements.
a, en.

os, armée.

a (fr.), elle a (*o* long et *o* bref, elle a).

« La *Mosa-Meuse* coule dans la direction qui sera prise, si, lorsque l'armée osera affronter les Romains, il ne reste que des os (*o* long, *s* insonore) de ses os (*o* bref, *s* sonore), des os vivants, des enfants, des armées en chair et en os, de ses ossements, sur les ossements de ses armées. » Comprenez-vous ?

Ce qu'on pourrait admettre, c'est que, dans les idiomes néo-latins, parmi les mots d'origine inexpliquée, il pourrait y en avoir qui représentent les parlers barbares antérieurs, les langages probablement aussi simples de pensées que complexes de formes de l'époque des cavernes.

Je ne me chargerais pas d'ailleurs de faire la distinction. J. V.

VARIA

I. — La Langue basque au théâtre.

M. Burgaud des Marêts avait signalé depuis longtemps un court dialogue en langue basque, introduit par Raymond Poisson à la scène IV de l'acte Ier de sa comédie *le Poète basque*. J'ai publié ce passage dans l'*Impartial des Pyrénées* (n° du 5 juin 1873), et il a été reproduit aux p. 234-238 du volume : *Études de linguistique et d'ethnographie*, par A. Hovelacque et J. Vinson (*Paris*, 1878, in-8°).

La tentative n'avait pas, à ma connaissance, été renouvelée depuis, mais, l'an dernier, un auteur dramatique de talent, M. Eug. Brieux, a fait figurer la langue basque dans sa remarquable pièce *la Robe rouge*, dont l'action se passe d'ailleurs à Mauléon. Voici les passages où il est question de l'*eskuara :*

« ACTE I. SCÈNE I

BERTHA

Il paraît qu'il va y avoir aussi un article dans le journal rédigé en basque..

MADAME VAGRET

L'*Eskual-Herria !*

SCÈNE III

CATIALÉNA, *donnant un pli.*

On vient d'apporter cela pour monsieur. (*Elle sort*).

VAGRET

Qu'est-ce que cela ? Le journal basque l'*Eskual-Herria*... Un article marqué au crayon bleu. (*Il lit*) : « Eskual herri guzia, hamabartz égun huntan... » Comprends-y quelque chose, à leur langue de sauvages...

MADAME VAGRET, *qui lisait par-dessus son épaule*

On parle de toi...

VAGRET

Non !

MADAME VAGRET

Si. Là... « Vagret procuradoreak galdegin... ». Attends un peu. (*Appelant à la porte du fond*) : Catialéna ! Catialéna !

VAGRET

Qu'est-ce que tu fais ?

MADAME VAGRET

Catialéna va nous traduire... (*A Catialéna qui vient d'entrer*): Tenez, Catialéna, lisez-nous donc ce qu'il y a là-dessus.

CATIALÉNA

Oui, madame. (*Elle lit*) : « Eta gaitzegilea ozda oraino gakopian Irissarryko. »

VAGRET

Qu'est-ce que ça veut dire ?

CATIALÉNA

Ça veut dire qu'on n'a pas encore arrêté l'assassin d'Irissarry...

VAGRET

Nous le savons. Après...

CATIALÉNA

« Baginakien yadanik dona Mauléano tribunala yuye bourru arin eta tzarrenda ko béréchiazela »... Ça veut dire qu'il n'y a à Mauléon que des juges qui ont été chassés d'autre part et qui ne savent rien faire... qui ont la tête légère.

VAGRET

C'est bon, en voilà assez...

MADAME VAGRET

Mais non, mais non : continuez, Catialéna.

CATIALÉNA

Yaun hoyen Biribi...

MADAME VAGRET

Biribi ?

CATIALÈNA

Oui, madame.

MADAME VAGRET

Qu'est-ce que ça signifie, Biribi, en basque

CATIALÈNA

Je ne sais pas...

MADAME VAGRET

Comment, vous ne savez pas ? Vous ne voulez pas le dire ?... C'est un gros mot ?

CATIALÈNA

Oh ! madame. Je le comprendrais...

VAGRET

Biribi...

BERTHA

C'est peut-être un surnom qu'ils te donnent...

MADAME VAGRET

Peut-être... (*Un silence. A Catialèna*) : Après ?

CATIALÈNA

On parle de monsieur.

MADAME VAGRET, *à son mari.*

Je te le disais bien... (*A Catialèna*) : En mal ?

VAGRET

Je te dis qu'en voilà assez !... (*Il arrache le journal des mains de Catialèna et le met dans sa poche*). Allez à votre cuisine, vous !... Et plus vite que ça...

CATIALÈNA

Monsieur, je vous jure que je ne vous dirai pas les autres mots qu'il y a...

VAGRET

On ne vous les demande pas... allez !...

CATIALÉNA

J'en étais sûre que monsieur se fâcherait... (*Elle va pour sortir*).

MADAME VAGRET

Et vraiment, Biribi, vous ne savez pas ce que ça veut dire ?...

CATIALÉNA

Non, madame... Je le jure...

MADAME VAGRET

C'est bien...

SCÈNE VI

MOUZON

C'est la traduction que Bunerat m'a donnée de l'article paru dans l'*Eskual-Herria* d'aujourd'hui... Il est très désobligeant. On dit que Mauléon est un tribunal de discipline, quelque chose comme le *Biribi* de la magistrature. »

Ces phrases basques doivent être traduites ainsi qu'il suit : « Tout le pays basque, depuis ces (derniers) quinze jours... le procureur Vagret informe... et le malfaiteur n'est pas encore sous clef, (dans l'affaire) d'Irissarry... Nous savions bien déjà que le tribunal de Mauléon était affecté aux juges à tête légère et aux mauvais... c'est le *Biribi* de ces Messieurs. »

Mais il faut corriger plusieurs fautes d'impression : *hamabortz*, *ezta oraino*, *yadanik Mauleko*, *buru arin*, *tzarrendako berechia zela*. On pourrait aussi lire *Irissaryko gaitzegilea* « le malfaiteur d'Irissarry », mais j'ai préféré supposer que la phrase est incomplète et qu'elle se terminait par un mot comme : « dans l'affaire, dans le crime ». Quant à *Mauleko* pour *dona Mauléano*, cette correction s'explique tout naturellement : le traducteur de M. Brieux, sachant qu'il n'y a pas de tribunal à Mauléon, mais à

Saint-Palais, aura substitué « de Saint-Palais » *dona Phaleuko* à « de Mauléon », et on aura voulu ensuite rectifier en mettant *Mauleano* et en oubliant d'effacer le *dona*.

La Robe rouge, qui a eu beaucoup de succès en France, en a eu encore plus en Allemagne, paraît-il ; elle a été représentée à Berlin notamment, et j'ai sous les yeux une traduction imprimée : « *Die rote Robe,* Schauspiel in vier Acten von Eugène Brieux, deutsch von Anne Saint-Cère. *Berlin,* in-8, « harmonie », s. d. (1901) », in-8°, (ij)-96 p. Il y a des différences très sensibles dans le texte. Les phrases basques sont tronquées, et elles sont encore plus incorrectes. Une substitution remarquable est celle du mot *Asinus* à *Biribi ;* cette expression est-elle en argot allemand le correspondant de Biribi ?

Je n'ai pas signalé plus haut l'erreur qui a fait écrire *Catialéna* pour *Catalina* « Catherine » ; il y a là une tentative maladroite de transcription ; on a voulu représenter le *t* mouillé du diminutif *Kattalin*... Les phrases ci-dessus rapportées sont en labourdin.

Il serait intéressant de rechercher toutes les pièces de théâtre qui présentent ainsi des spécimens de langues étrangères. La première et la plus connue est sans doute le *Pœnulus*.

J. V.

II. — Rimes en *omphe*

« Pour peu que vous vous soyez occupés de poésie, vous devez savoir qu'il existe en français certains mots auxquels on ne connaît pas de rime courante.

» Exemple : *triomphe*.

» Cependant, Ernest d'Hervilly, dans ses *Vers de couleur*, — sauf erreur, — en avait déjà trouvé une. C'était *monogomphe*, mot parfaitement français, formée du préfixe *mono* et du grec *gomphos* (dent), d'où : *monogomphe*, qui n'a qu'une dent.

» Richepin a inventé une nouvelle rime en *omphe*. Elle se trouve dans *la Martyre*, au premier acte, alors que Bdella, le

grand cuisinier de Flammeola, apporte un plat fumant, sa dernière création, et l'annonce d'une voix de victoire :

Artolaganus triple, à la pulpe de *somphe*,
Surnommé le gâteau qui flambe, mon triomphe.

» Il ne manque plus qu'une rime en *omphe*, pour pouvoir faire un sonnet... Toutefois, ne demandez pas ce que c'est que cette pulpe de *somphe*, à moins de vous adresser directement à Richepin. » (L'*Aurore*, 18 novembre 1901).

III. — Jacques le Fataliste

Je reçois la lettre suivante :

« Cher Scaramouche,

» Dans *Jacques le Fataliste*, que vous publiez, il y a, épisode de Desglands :

« Dans le voisinage de Desglands, une veuve charmante... Son » mari, indulgent pour le seul défaut qu'il eût à lui reprocher, la » plaignit pendant qu'elle vécut, et la regretta longtemps après » sa mort. »

» Cette inadvertance est reproduite par toutes les éditions de *Jacques le Fataliste* que je connais. Vous y coupez à votre tour. Il serait pourtant facile de la réparer sans nuire à Diderot, au contraire. Ainsi, qui empêcherait d'imprimer désormais : « la plaignit de son vivant, et l'eût certainement regrettée s'il lui avait survécu »?

Serait-ce toucher à Diderot? Aucunement. Laisser au conte cette petite difformité, sous prétexte qu'il est venu au monde comme cela, équivaut à l'idiote défense de s'asseoir sur le banc qui a été peint il y a dix ans. Comment, Jacques, si avisé, n'a-t-il pas relevé la faute ? Il a perdu là une belle occasion d'interrompre et de couper en deux le portrait long d'une aune de la veuve charmante. — Un Lecteur assidu, très assidu. » — (L'*Aurore*, août 1901.)

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône. — Imprimerie L. Marceau, E. BERTRAND, successeur.

L'AVENIR DE LA PHILOLOGIE INDO-EUROPÉENNE

A quelque chose la critique est bonne : même en manquant son objet, elle peut être le point de départ de remarques utiles et de conclusions intéressantes. C'est du moins le cas, ce me semble, des censures adressées dans le *Polybiblion* par M. Ch. Huit à ma traduction de l'*Agamemnon* d'Eschyle et surtout aux notes qui l'accompagnent. De l'avis en effet de cet humaniste distingué, « le perpétuel recours, dans le commentaire d'une pièce hellénique au premier chef, aux croyances et aux pratiques de l'Inde la *plus ancienne* paraîtra à peu près universellement aussi fâcheux qu'inopportun ».

Ces grosses épithètes visent une question de méthode, et c'est à ce titre seul que je me permets de demander l'hospitalité de la *Revue* pour y répondre et pour répondre du même coup aux philologues trop nombreux qui en sont encore à cantonner soit les traditions de la culture hellénique, soit celles de la civilisation de l'Inde ancienne, dans un domaine propre à chacune d'elles et mutuellement indépendant. Tous ne vont pas, reconnaissons-le, jusqu'à méconnaître les

données de la question au point qu'indique le blâme de M. Huit, quand il a l'air d'ériger contre moi en circonstance aggravante le fait que j'invoque dans mes rapprochements les légendes mythiques de l'Inde *sous leur forme la plus ancienne;* comme s'il s'agissait d'un emprunt, et d'un emprunt relativement récent, dont la mythologie grecque serait redevable à celle des Hindous. D'ordinaire, on admet, au moins en matière de linguistique, une tradition indo-européenne remontant à la période d'unité de la race; seulement, on se garde d'en tirer les conclusions que la chose comporte, et ce sont ces conclusions qu'il est bon de rappeler, aussi bien à ceux qui les taisent qu'à ceux qui les ignorent.

*
* *

Je viens déjà de dire, et nul besoin est d'insister, qu'en ce qui regarde la linguistique, tout le monde est d'accord pour considérer le sanscrit et le grec comme deux langues sœurs dont l'histoire s'éclaire par la comparaison de l'une avec l'autre, et que la science nouvelle de la grammaire historique et comparée des idiomes indo-européens n'est possible qu'à la condition de tenir compte des rapports et des différences de celle-ci et de celle-là (sans parler des autres branches de la même famille). Or, la méthode qui s'impose en pareil cas est exactement celle que nécessite l'étude des autres parties de la civilisation commune à la race. M'arrêtera-t-on pour me demander les preuves de

cette communauté ? La réponse à cette question n'implique ni obscurité, ni difficulté, ni retard. Un des plus intéressants résultats de la linguistique comparative est justement de montrer, qu'avant sa dispersion, la race indo-européenne (ou aryenne) non seulement parlait le même idiome, mais qu'elle possédait, au moins à l'état embryonnaire, un organisme social et religieux dont il est facile par les termes communs des langues de cette race de retracer les premiers linéaments. La famille existait déjà puisque le père et la mère, le frère et la sœur, le beau-père et la bru, etc., étaient déjà dénommés dans la langue ancestrale. La religion, c'est-à-dire la mythologie qui en est l'inséparable vêtement, existait déjà, elle aussi, puisque le nom de la divinité (*dèva*) était le même pour les anciens Hindous, les Perses, les Grecs, les Latins, etc.

Comment ne pas le concéder? et, si on le concède, je n'en demande pas plus, et pour justifier au moins le principe de l'utilité des comparaisons entre les mythes de la Grèce et de l'Inde que j'ai présentées dans les notes de ma traduction de l'*Agamemnon*, et pour m'étonner qu'un ouvrage aussi excellent d'ailleurs que l'*Histoire de la Littérature grecque* de MM. Croiset frères ne commence pas par le vrai commencement, c'est-à-dire par l'indication et la discussion des sources anté-helléniques de la pensée des Hellènes constitués à l'état de nation distincte.

C'est que pour cette pensée à son état inital toute

explication est là et nulle part ailleurs. Sous ses premières formes, la tradition indo-européenne, devenue par voie historique celle de l'Inde, celle de la Perse, celle de la Grèce, celle de Rome, celle des Slaves, des Germains et des Celtes, n'a eu qu'un centre d'éclosion, et l'on ne doit jamais le perdre de vue quand il s'agit d'avoir le mot de ces choses. Objectera-t-on avec M. Huit que l'*Agamemnon*, par exemple, « est une pièce hellénique au premier chef », — sans doute à cause d'Argos et de Troie? Comme si les localisations mythiques de ce genre pouvaient être prises au sérieux ailleurs que dans la géographie d'Évhémère ! Autant nier que Ζεύς soit identique au Dyauspitar des hymnes védiques à cause de l'Olympe et de la Crète, lieux inséparables, dans le développement grec du mythe, de la naissance et de la demeure première du maître des dieux.

Toutes les grosses questions que soulève la littérature particulière de la Grèce s'éclairent considérablement, si elles ne se résolvent pas absolument, par les parties parallèles de la littérature brâhmanique : — question des mètres et du style lyriques étroitement liée à celle du texte et du sens des Védas ; — question d'Hésiode dont la *Théogonie* offre tant de points de ressemblance avec les parties cosmogoniques des *Brâhmanas;* — question d'Homère et des poèmes homériques inséparable de celle des Vyâsa de Valmiki et du *Râmâyana ;* — question de l'origine du théâtre,

dont l'évolution parallèle chez les deux peuples suppose des prodromes communs, etc.

*
* *

Mais plus encore que pour les questions de détail, l'ensemble de la marche des idées, surtout dans le domaine religieux, tire d'inappréciables éclaircissements de la mise en rapport des choses de la Grèce avec celles de l'Inde. Chez celle-là, tout en pareille matière est tronqué et fruste, mais la suite historique peut s'en rétablir dans la plupart des cas à l'aide de l'admirable série de documents que les écoles brâhamaniques nous ont conservés et qui s'échelonnent, sans solution grave de continuité, à partir du *Rig-Véda* et des *Brâhmanas* jusqu'aux *Lois de Manou*, par l'intermédiaire des *Sûtras* liturgiques et des commentaires qui les accompagnent. Je ne prétends pas qu'en ce domaine on puisse sans cesse conclure de l'Inde à la Grèce, mais les parties développées parallèlement chez les deux nations sont assez nombreuses et ressemblantes pour qu'elles se servent l'une l'autre d'interprétation constante.

*
* *

Je ne dirai rien de la mythologie proprement dite, parce qu'il y aurait trop à en dire et qu'un volume n'y suffirait pas. A cet égard, les rapports portent sur presque tous les détails, si l'on admet une bonne fois pour toutes que l'origine en est commune pour les deux groupes ethniques, et que tout le développement

s'en est effectué par le moyen des métaphores devenues les lieux communs des chants sacrés ou des hymnes du sacrifice et des personnifications auxquelles ont donné lieu les dénominations imagées des éléments primitifs du culte. Mais je ne saurais m'abstenir d'étendre le champ des relations qui se sont prolongées entre les idées des deux peuples par le fait même de leur communauté d'origine jusqu'à la philosophie inclusivement. Les conceptions des physiologues grecs, qui touchent encore de si près parfois aux formules religieuses de certains hymnes védiques, ont surtout leur prototype ou leur pendant dans les parties spéculatives des *Brâhmanas* appelées *Upanisads*. Ce n'est pas à la pauvreté intellectuelle de l'Égypte que les premiers penseurs de la Grèce doivent l'idée des systèmes qu'ils ont inaugurés : en cultivant leur propre champ ils ont préparé la richesse et la fécondité dont témoigne l'époque qui va de Pythagore et Épicure. J'ajouterai, au risque de scandaliser tout particulièrement M. Huit, que la plupart des idées platoniciennes, dans ce qu'elles ont de commun avec celles du système Vedânta des brâhmanes, ne sont ni le résultat d'un emprunt fait à ceux-ci, ni davantage des conceptions personnelles du disciple de Socrate, mais bien plutôt les restes et la suite d'une tradition qui rappelle celle de l'Inde parce qu'elles reposaient l'une et l'autre sur des antécédents identiques. Non pas pourtant que la philosophie fût déjà organisée

en système dans la nation mère, mais parce que les formules religieuses de l'époque de communauté étaient pour ainsi dire grosses d'une postérité destinée à instituer la philosophie à côté de la religion proprement dite.

*
* *

Mais si toutes ces relations ne sont pas chimériques, si l'enchaînement logique des faits, auprès des faits eux-mêmes, ne permet pas de les mettre en doute, si l'on n'a qu'à choisir entre des origines inexpliquées et des explications qui s'imposent à la raison et lui dictent impérieusement sa manière de voir, comment se fait-il qu'on en soit encore, dans ce qu'on peut appeler la science orthodoxe et officielle, à ne tenir aucun compte de ces nécessités logiques, et qu'on en fasse aussi complètement abstraction que s'il s'agissait de choses dont il serait légitime de nier les rapports ou tout au moins de les mettre en doute? Nous touchons ici au point très délicat du cadastre de la science ou, si l'on veut, du domaine propre que les sciences particulières se sont attribué mutuellement sur la mappemonde de la science générale.

L'Inde est l'Inde, la Grèce est la Grèce, et les frontières des deux contrées sont surveillées et défendues avec un soin jaloux par les troupes d'élite à qui cette tâche a été confiée. L'autonomie qui en résulte va jusqu'à l'interdiction du libre-échange intellectuel : du moins elle le paralyse dans une large mesure et fait que

là où tout progrès nécessiterait une entente volontaire et des efforts concertés, l'absence d'une action commune en vue de bénéfices communs a pour conséquence forcée un perpétuel *statu quo*. Le remède à ce fâcheux état de choses serait pourtant facile. Il faudrait que le *condominium* du grec et du latin s'étendît au sanscrit et que ce qu'on peut appeler la démographie de la philologie classique fût modifié en conséquence. Aussi bien, dans la situation présente, le quant à soi dont il s'agit ne répond à rien de logiquement déterminé et de définitivement établi. La philologie classique repose-t-elle avant tout sur une conception à qui les questions d'art et celles qui relèvent du sentiment personnel servent de critérium? En ce cas, la science proprement dite risque d'en être partiellement exclue. La considère-t-on, au contraire, comme l'étude d'ensemble d'une évolution ethnique dans ses différentes manifestations intellectuelles et morales? Alors pourquoi la décapiter en quelque sorte, en l'isolant de ses origines?

Ces inconséquences ne paraissent émouvoir personne; du moins les hellénistes ont bien l'air de ne pas vouloir d'action commune, et les indianistes de ne pas oser leur proposer de traité en règle. Il semble aux premiers que le titre exceptionnel du numéraire dont leur trésor est formé serait avili par un alliage avec un métal réputé inférieur, alors que les seconds, intimidés par cette attitude dédaigneuse, apportent une prudence

excessive à taire des désirs dont l'expression serait pourtant si bien justifiée. En tous cas, de part et d'autre on reste sur l'expectative, et l'on y restera aussi longtemps qu'Athènes ne voudra rien avoir affaire à Bénarès, et que Bénarès, fascinée par les splendeurs d'Athènes, restera timidement à l'écart. Et pourtant l'expérience démontre qu'un philologue classique peut facilement devenir philologue indo-européen, au sens où nous l'entendons; M. L. Havet, par exemple, l'a suffisamment fait voir, sinon par ses travaux mêmes, du moins par la culture en quelque sorte composite dont ils témoignent et sur laquelle ils s'appuient. Je pose en fait qu'une demi-douzaine de jeunes hellénistes qui suivraient ses traces, en s'appliquant pendant deux ou trois ans à l'étude du sanscrit et de la civilisation de l'Inde ancienne, suffiraient pour ouvrir à l'érudition française les voies neuves et fécondes qu'on entrevoit à l'horizon. Tendant la main aux indianistes qui, de leur côté, n'hésiteraient pas à se laisser entraîner sur le terrain grec, ils ne tarderaient pas à réaliser l'union indo-européenne sous les espèces de la philologie et de lui faire porter tous ses fruits scientifiques.

***

Une chose sûre, c'est que si la France ne se hâte pas d'en prendre l'initiative, l'Allemagne nous devancera dans une entreprise vers laquelle le cours naturel de ses travaux l'achemine fatalement. Tout l'y pousse: sa passion érudite, l'excellence de ses méthodes et

surtout l'épuisement de la mine classique considérée dans son isolement actuel. D'ailleurs, abstraction faite de la question de race, le vent en ce moment n'enfle-t-il pas les voiles de la littérature, c'est-à-dire de l'idéologie ethnique comparée? N'en est-on pas partout à étudier l'homme dans les moments éminents, les groupements généraux et le développement historique de sa pensée? Est-il une investigation plus intéressante et plus actuelle que celle de la voie par laquelle elle s'est engagée dans la mythologie pour aboutir à la science? Cette traversée au long cours et qui s'achève à peine, sollicite la curiosité archéologique et philologique non seulement par son attrait propre et les révélations qu'elle nous promet, mais aussi parce que, changeant le point de vue sous lequel l'antiquité classique a été envisagée jusqu'ici, elle en renouvellera et en revivifiera l'étude appliquée à toutes les formes que la civilisation d'origine mythique y a revêtues.

*
* *

Comme conclusion, j'indiquerai très sommairement, et sans m'astreindre à un ordre définitif, les principales questions dont l'examen doit figurer, ce me semble, à l'ordre du jour des travaux de la *philologie indo-hellénique*, laquelle n'est qu'une branche de l'*archéologie indo-européenne* considérée comme la préface de l'histoire de la civilisation de notre race :

I. — Le sacrifice indo-européen et les premières formes de la religion de la race.

II. — Les hymnes du sacrifice dans les Védas, les écrits avestiques et dans les restes qu'en ont conservés la littérature et les monuments figurés de la Grèce et de Rome.

III. Origine des mythes indo-européens dans leurs rapports avec la phraséologie des chants sacrés.

IV. — Mythes proethniques ou de l'époque d'unité. Mythes ethniques propres à l'Inde et à la Grèce.

V. — Développement de la mythologie ethnique sous forme de système ou de religion.

VI: — Développements moraux de la religion mythique.

VII. — Cosmogonie et théogonie mythiques. — Les Upanishads de l'Inde. — Hésiode.

VIII. — Les légendes divines dans les hymnes homériques.

IX. — Combinaisons légendaires : la littérature épique dans l'Inde et la Grèce.

X. — Infiltration dans les traditions populaires des mythes d'origine sacerdotale et liturgique. — L'*Atharva-Véda* et les superstitions qui s'y rattachent. Littérature des contes et du roman indo-européens.

XI. — La liturgie et ses transformations dont les *Brâhmanas* montrent les causes.

XII. — La philosophie initiale de l'Inde et de la Grèce dans ses rapports avec les formules des hymnes sacrés.

XIII. — Transition grecque des physiologues aux moralistes et aux philosophes observateurs.

XIV. — La doctrine brâhmanique Védânta. — La théorie de la métempsycose et de la délivrance dans l'Inde et la Grèce.

XV. — La synthèse des conceptions brâhmaniques d'après les *Lois de Manou*.

XVI. — Solidarité primitive de l'organisation sacerdotale et de l'organisation politique dans l'Inde et la Grèce. — Théories de Fustel de Coulanges.

XVII. — Le culte des ancêtres chez les Indo-Européens.

XVIII. — Les augures, la divination, la magie.

XIX. — L'ascétisme brâhmanique et pythagoricien.

XX. — Déviation littéraire de la littérature mythique : le lyrisme et le théâtre dans l'Inde et la Grèce.

XXI. — Les conditions de la science, — la méthode scientifique, — Aristote l'a pressentie, mais l'absence de formules nettes en a laissé périr le germe aux mains de ses successeurs. Stoïciens et épicuriens; rêveries d'origine mythique du néoplatonisme.

XXII. — Récapitulation : — Coup d'œil d'ensemble sur la mythologie indo-européenne dans ses développements religieux, philosophiques, littéraires, artistiques et sociaux.

XXIII. — Conclusion : — Antinomie de la civilisation

mythique dans notre race et de la civilisation scientifique. La substitution de celle-ci à celle-là est le but que poursuivent, surtout depuis Bacon et Descartes et grâce à l'application consciente et raisonnée de la méthode expérimentale, les promoteurs de la culture moderne sous toutes ses formes. — Difficultés résultant de la persistance dans la race du sentiment mythique héréditaire[1].

Cette esquisse rapide et incomplète des principaux traits du programme que nous rêvons pour la philologie de demain suffira pour en indiquer l'horizon.

Par là elle prendrait le rôle qui lui appartient essentiellement, celui d'inspiratrice et d'éducatrice, à l'aide des enseignements du passé, de la civilisation de l'avenir. En est-il de plus fécond et de plus glorieux ?

PAUL REGNAUD.

1. Pour les développements que comportent ces différents thèmes, je me permets de renvoyer à mon ouvrage intitulé : *Les premières formes de la religion et de la tradition dans l'Inde et la Grèce*. Paris, Leroux, éditeur. Voir aussi l'avant-propos de ma *Traduction du 9e mandala du Rig-Véda*, Paris, Maisonneuve, éditeur.

LE CULTE D'APHRODITE-ANAHITA

Chez les Arabes du Paganisme

(SUITE ET FIN)

Malgré sa bizarrerie et son incohérence apparentes, la tradition qui veut que les Arabes des temps légendaires aient conquis l'Égypte, est peut-être moins fantaisiste qu'elle ne le paraît à première vue, et l'on peut établir avec quelque certitude que cette invasion répond à un fait historique connu de toute antiquité. Il ne faut pas oublier qu'elle a été acceptée par l'un des meilleurs esprits et certainement le premier historien de l'Islam, à qui les historiens occidentaux n'auraient pas eu à enseigner la critique des sources, le célèbre Ibn-Khaldoun. Même quand cette tradition se trouverait sous la plume de chroniqueurs moins autorisés que Masoudi, Tabari, Ibn-Khaldoun, il serait aussi imprudent qu'anti-scientifique de la rejeter à priori, sans se donner la peine de l'examiner, sous prétexte qu'elle ne concorde pas avec ce que l'on sait, ou plutôt avec les notions communément *reçues* de l'histoire du monde antique: les Musulmans n'ont pas seulement écrit pour mystifier les chiens de Chrétiens, et ils ont souvent recueilli des traditions d'une importance capitale pour l'histoire de l'humanité. Après s'être beaucoup moqué de la naïveté d'Hérodote, on a fini par lui rendre une justice tardive; il se pourrait qu'un jour vienne où se produira un

revirement aussi complet en faveur des historiens musulmans.

Je ne crois pas inutile d'étudier d'un peu près cette légende et de montrer très brièvement les conclusions qu'on est en droit d'en tirer au point de vue de l'histoire religieuse des tribus arabes et du peuple d'Israël.

Pour tous les historiens du Paganisme, le monde arabe commence avec une tribu de géants redoutables, descendants d'un colosse nommé ʿAd عاد[1]; ces géants n'ont rien de commun avec les populations qui habitent aujourd'hui la grande péninsule asiatique[2], et les chroniqueurs ont parfaitement conscience que l'Arabie fut peuplée dans l'antiquité par une race disparue bien avant l'époque historique, les ʿAdites[3], Arabes *Ariba* عاربة, ou Arabes de souche pure. Les Arabes de la seconde et de la troisième race, les *Motéarriba* et les *Mostéariba*, leur sont bien postérieurs, et

1. En particulier, Masoudi, dans ses *Prairies d'or*, § 37, et *Djemharat el-ensab* d'Abou Mohammed el-Dahéri, ms. arabe 5829, fol. 31 r°.

2. On ne sait même pas s'ils appartenaient à la race sémitique ou à la race chamitique. Ibn-Khaldoun déclare dans son grand traité historique qu'il ignore si ʿAd est fils de Sem ou fils de Cham. La plupart des auteurs arabes, Masoudi, dans les *Prairies d'or* et dans le *Kitab el-tenbih*, Tabari dans sa *Chronique des peuples et des rois*, Ibn el-Athir dans le *Kamel-el-técarikh*, l'auteur des *Généalogies des Arabes* (ms. ar. 5019), et Ibn-Khaldoun lui-même, pour ne citer que les plus importants, disent qu'ʿAd est fils de ʿOus, fils d'Aram, fils de Sem, donc un Araméen; les autres en font le fils d'Amalek, fils de Cham, d'où un Chamite.

3. Quelques historiens persans disent que les Adites adoraient des idoles nommées ساقية *Sakia*, qui leur donnait la pluie, حافظة *Hafiza*, qui les préservait des mauvaises rencontres, رازقة *Razika*, qui leur donnait les choses nécessaires à la vie, et سالمة *Salima*, qui les gardait en bonne santé; tous ces noms sont des inventions de commentateurs arabes, et rien de plus.

les historiens musulmans considèrent, sans doute avec raison, qu'ils n'ont pas plus de parenté avec les Arabes primitifs qu'avec les Juifs ou les Berbers.

Ibn-Khaldoun rapporte dans sa Chronique[1] « que le premier qui régna sur les Arabes fut ʿAd, l'ancêtre des Adites; il vécut très longtemps et eut une quantité d'enfants. Certaines chroniques disent qu'il eut 4000 fils, qu'il avait épousé 1000 femmes et qu'il vécut 1200 ans[2]; el-Beïhaki affirme qu'il vécut 300 ans... » On ne possède guère plus de renseignements sur ce personnage légendaire au premier chef. Ibn-Khaldoun[3], Abou Abd-Allah Mohammed el-Shatibi, dans le *Kitab el-djoman fi-mokhtéser-akhbar ez-zéman*[4], et Masoudi, dans les *Prairies d'or*, donnent plus de détails, quoique d'une façon assez confuse sur les descendants de ce géant. Il eut pour successeurs, suivant Ibn-Khaldoun, ses trois fils dans l'ordre suivant : Shedid شديد, Sheddâd شدّاد[5] et Arem ارم; Masoudi[6] rapporte que ces trois princes eurent pour successeur un géant nommé ʿAd. Sheddâd est le roi qui chevauchaà travers les royaumes de la terre, qui conquit

1. وكان ابوهم عاد فيما يقال اول من ملك من العرب وطال عمره وكثر ولده وفى التواريخ انه ولد اربع الف ذكر من صلبه وتزوّج الف امراة و عاش الف سنه و مايتين سنة, ms. ar. 1525, fol. 10 v°.

2. En particulier, Masoudi, dans les *Prairies d'or*, t. III, p. 80.

3. Ms. arabe 1525, fol. 10 v°.

4. Ms. arabe 1545, fol. 11 v°.

5. Dans le *Modjem el-bouldan*, t. I, p. 215, Yakout dit que Sheddâd est fils d'Amalik, fils d'ʿOveidj, fils d'Amir, fils d'Aram, et bouleverse ainsi toute la descendance des Adites, sans dire à quel hisorien il emprunte ces données.

6. Dans les *Prairies d'or*, t. III, p. 81, ʿAd a pour successeur son fils ainé Shédid, qui règne 680 ans, et Shédid a pour successeur son frère Sheddâd, dont le règne est de 900 ans.

tout le monde connu et particulièrement l'Irak et l'Hindoustan[1]. Zamakhshari dit que Sheddâd est le prince qui construisit la ville mystérieuse d'Irem aux Colonnes. Au contraire, Ibn-Saïd rapporte, d'après Beïhaki, que le constructeur de la cité magique est Irem, fis de Sheddâd, fils d'ʿAd le Grand عاد الاكبر ; la vérité, suivant Ibn-Khaldoun, est qu'Irem n'a jamais existé que dans l'imagination des mythographes[2].

Masoudi est d'avis que le règne d'ʿAd, fils d'ʿAous عوص,

1. Caussin de Perceval (*Essai sur l'Histoire des Arabes avant l'Islamisme*, t. I, p. 12) y voit le souvenir d'une invasion de la Chaldée par les Arabes. On sait qu'Eusèbe, rapportant un fragment d'Alexandre Polyhistor, parle de rois adites qui ont régné en Babylonie et dont on trouve la liste dans l'*Histoire des Huns* de de Guignes, t. I, p. 37. J'ai montré dans un mémoire paru dans la *Revue de l'Histoire des Religions* que rien n'infirme l'assertion des historiens du Préislamisme, qui prétendent qu'un Tobba yéménite envahit l'Iran et y fonda Samarkand. Le manque de place me force à remettre à une époque postérieure l'examen de la légende de l'invasion par les Adites de la Perse et de l'Inde; il y a là un fait du syncrétisme irano-arabe dont on retrouve le souvenir dans la légende de Dionysos, conquérant de l'Inde.

2. Tabari rapporte dans sa *Chronique des peuples et des rois* (trad. Zotenberg, t. I, p. 50-54), que Sheddâd, roi universel, voulut devenir l'égal de Dieu, et qu'il bâtit Irem pour répondre au Paradis. « N'as-tu point vu, dit le Koran (sourate XXXIX, §§ 5-7), comment ton Seigneur a traité les Adites qui habitaient dans Irem, la ville aux colonnes, telles qu'on n'en vit jamais de pareille sur la terre? » Le géographe Yakout el-Hamavi raconte dans le *Modjem el-bouldan*, t. I, p. 215, que des gens découvrirent l'hypogée خفيرة de Sheddâd, dans le Hadramaût; c'était une sorte de maison creusée dans la montagne, elle mesurait cent coudées sur quarante. Au milieu se trouvaient deux grands trônes d'or, sur l'un desquels était étendu un homme de taille colossale; auprès de sa tête, il y avait une tablette sur laquelle était gravée une inscription en vers, dont Yakout donne le texte.

Les historiens arabes rapportent, sans qu'il soit naturellement possible de vérifier leur assertion, que les Adites croyaient à l'unité de Dieu, et que leurs idoles n'étaient pour eux que des « intermédiaires ».

fut de 300 ans et qu'il eut pour successeur l'un de ses fils nommé ʿAd; ensuite régna un nommé Djiroûn, fils de Saad, fils d'ʿAd; ce prince dressa le plan et jeta les fondations de la ville de Damas, et il y réunit une quantité de colonnes de marbre. C'est cette ville qu'il nomma Irem, et Masoudi nous apprend qu'à son époque l'une des portes de Damas se nommait encore Porte de Djiroûn [1]. Dans son *Khitât*[2], le célèbre Makrizi donne une légère variante de cette curieuse légende, en disant que le temple sabéen de Damas fut bâti par Djiroûn, petit-fils du géant ʿAd. Yakout[3] et Makrizi[4] connaissent également la tradition suivant laquelle la ville actuelle de Damas s'élèverait sur l'emplacement de la cité merveilleuse des Adites, mais ils en citent une autre qui veut qu'Irem ait occupé la place d'Alexandrie. L'un des plus anciens historiens de l'Égypte, Ibn-Abd el-Ahkam, se

Ibn el-Athir, dans le *Kamel* (t. I, p. 56), Masoudi, dans les *Prairies d'or* (t. III, p. 295), l'auteur des *Généalogies des Arabes* (ms. arabe 5019, fol. 32 et 33), le *Mokhtéser el-ʿadjaib* (ms. arabe 1471, fol. 45 v°) les nomment اهل اوثان et donnent les noms de leurs idoles sous les formes ضدّ *Dodd*, صدا *Sada*, ضرا *Dhora*, pour la première; صمودا *Samouda*, ضمور *Dhamour*, et ضمود *Dhoumoud*, pour la seconde; هبا *Héba* ou هنا *Héna*, pour la troisième. Dans un passage des *Prairies d'or* (t. III, p. 80), Masoudi dit que les Adites adoraient la Lune.

1. وذكر المسعودى . . . وامّا جيرون بن سعد بن عاد كان من ملوكهم وانه الذى اختط مدينة دمشق ومصرها . . . وسماها ارم ومن ابواب مدينه دمشق الى هذا العهد باب جيرون; ms. arabe 1525, fol. 11 r°. Au témoignage d'Ibn Khaldoun, Ibn Asakir parlait également de ce Djiroûn dans sa grande Chronique de Damas.

2. Ms. arabe 1731, fol. 183 verso.

3. *Modjem el-bouldan*, t. I, p. 212-213.

4. *Khitât*, trad. Bouriant, t. I, p. 87 et 337.

fait aussi l'écho de la légende suivant laquelle ce serait le souverain adite Sheddâd, fils d''Ad, qui aurait construit Alexandrie. La tradition la plus courante est que cette ville se trouvait entre le Hadramaut et Sanaa.

Les divergences que l'on remarque dans les différentes versions de la légende adite ne portent que sur la filiation des descendants d''Ad; c'est là un point d'une importance toute secondaire, puisque tous les historiens s'accordent pour faire de Sheddâd[1] le roi conquérant de la dynastie. Ibn-Saïd, cité par Ibn-Khaldoun, rapportait dans son Histoire d'Égypte اخبار القبط que ce fut Sheddâd, fils de Marad, fils de Hadad, qui combattit Lafz ibn-Kit لفظ بن قيط, et qui s'empara de la Basse-Égypte اسافيل مصر; il s'installa à Alexandrie, où se trouvait alors la ville qui est nommée Avar dans la Bible[2]; il périt quelque temps après dans une guerre contre les Égyptiens; ces derniers entraînèrent avec eux les Berbers et les Nègres, leurs frères de race, et chassèrent les Arabes du royaume d'Égypte. L'auteur du *Kitab el-djoumân*[3] attribue également la conquête de la Basse-Égypte à Sheddâd, et il ajoute que ce prince réduisit l'Orient et l'Occident de la terre à sa domination sans trouver personne qui put s'y opposer; il resta dans les pays du Maghreb durant 200 ans, puis il revint dans le Yémen, dans le pays des Adites et des Thémoudites. Dans

1. L'auteur du *Kitab el-djoumân* dit qu'à l'époque de Sheddâd, les Adites étaient divisés en 1000 tribus. Dans ses *Prairies d'or*, Masoudi ne parle que de 10 tribus; l'auteur de la *Généalogie des Arabes* (ms. arabe 5019, fol. 28 v°-33) en compte douze qui sont : ضد, رفد, زمر, عنود, خاود, محرم, سور, صمود, صمد, جاهد, منلف.

2. ونزل اسكدرية وبها حينيذ مدينة مذكورة فى التورة.

3. Ms. arabe 1545, fol. 11 v°.

un passage des *Prairies d'or*[1], l'imam des historiens arabes se borne à faire de Sheddâd le premier souverain universel, le conquérant de l'Inde et le fondateur d'Irem aux Colonnes ارم ذات العماد, mais un autre passage de la même Chronique[2] suppose la conquête de l'Égypte par Sheddâd, car il dit que lorsque Alexandre le Grand voulut construire Alexandrie, il trouva les restes d'un monument ancien portant une inscription himyarite qui avait été gravée par ordre de Sheddâd; le souverain adite disait qu'il avait eu l'intention de construire une grande ville dans cet endroit, mais que la mort l'avait empêché de réaliser ses projets. D'ailleurs, dans le *Kitab el-tenbih*[3], Masoudi prend soin de nous apprendre que les Arabes du Yémen croyaient que les deux grandes pyramides de Djizèh renferment les tombeaux de Sheddâd et de Shedîd, fils du géant ʿAd.

C'est reconnaître implicitement, mais formellement, la conquête de l'Égypte par les Adites. Quoique l'on ne trouve pas, dans Tabari, d'allusion spéciale à l'occupation de la terre de Misr par les tribus proto-arabes, il est évident qu'il la considérait comme un fait certain, puisqu'il fait de Sheddâd, fils d'ʿAd, fils d'Amalek, le roi universel, souverain de tout l'Occident et de tout l'Orient, le suzerain du roi de Perse Zohak et du Pharaon Walid, fils de Riyan[4].

Telle est la légende *arabe* de la conquête de l'Égypte par les tribus yéménites; cette légende ou plutôt cette tradition a pour elle l'autorité des noms de Masoudi, d'Ibn-Saïd, d'Ibn-Khaldoun, c'est-à-dire des meilleurs historiens musulmans.

1. T. III, p. 81.
2. T. II, p. 421.
3. Cf. l'histoire des pyramides contenue dans le ms. arabe 2274, fol. 13 r°.
4. Trad. Zotenberg, t. I, p. 50-52.

Les Égyptiens, ou Coptes, comme les appellent les annalistes de l'Islam, ne voulaient pas entendre parler de cette légende humiliante pour eux, et ils prétendaient que les Sémites l'avaient inventée de toutes pièces, en défigurant à plaisir des lambeaux de l'histoire réelle de l'Égypte, pour faire croire qu'ils ont été les souverains du monde entier. Le *Khitât* et l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb*[1] parlant des constructions d'un roi d'Égypte qu'ils nomment Sourid سوريد, fils de Sahloûk, s'expriment de la façon suivante : « C'est lui qui a bâti les deux grandes pyramides[2] dont on attribue la construction à Sheddâd, fils d'ʿAd. Les Égyptiens nient que les Adites et les Amalécites aient jamais envahi leur pays, et ils disent qu'ils pouvaient, grâce à leur magie, se défendre contre n'importe quel agresseur. Les Sabéens sont de cette même opinion[3], qui est rapportée par Abou Maashar dans son *Kitâb el-oulouf*. »

Dans un autre passage, l'auteur de cette petite chronique fabuleuse, qui emprunte beaucoup de ses renseignements à l'un des historiens le plus souvent cités dans le *Khitât* de Makrizi[4], Ibn-Wasif-Shâh, est tout aussi catégorique : « Sheddât شدّات est celui qui bâtit les monuments اعلام de Dahshour avec les pierres qui avaient été taillées sous le

1. Ms. arabe 1471, fol. 69 v°.

2. Makrizi dit également dans le *Khitât*, ms. arabe 1731, fol. 28 r°, d'après Ibn-Wasif-Shâh, que Sourid est le roi qui a construit les pyramides et les *berba* où il a caché de grands trésors.

3. Le ms. arabe 1471, fol. 70 v°, porte الحرابيون « el-Hérabion est de la même opinion ». Je crois qu'il y a là une faute de points diacritiques et qu'il faut lire الحرانيون « les Harraniens », nom ordinaire des Sabéens, d'autant plus qu'Hérabion n'est pas autrement connu.

4. En réalité, Ibn-Wasif-Shâh est l'une des principales sources du *Khitât* de Makrizi et du *Mokhtéser el-adjaïb*.

règne de son père. Ceux qui[1] nient[2] que les Adites soient entrés en Égypte disent que cette légende provient d'une confusion entre le nom de Sheddât et celui de Sheddâd, fils d''Ad, par suite du grand nombre de fois que le nom de Sheddâd revenait dans la conversation et du peu de fois qu'on y trouvait celui de Sheddât. Aucun des rois (anciens) n'a pu entrer en Égypte, sauf Bokht en-Nasr, qui sut annuler la vertu des talismans. »

Si l'une des deux traditions est interpolée, c'est bien certainement celle que Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi et l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb* attribuent aux Coptes, c'est-à-dire aux Égyptiens, non qu'il y faille voir une copie déformée de la légende arabe, mais simplement un remaniement de la tradition égyptienne primitive rapportée par Manéthon et qui coïncide d'une façon absolue avec les termes de la légende arabe. Il y a en effet dans la légende copte, telle qu'elle nous est parvenue, des complications et des hésitations qui prouvent bien qu'elle a subi des arrangements destinés à faire disparaître des détails qui choquaient le nationalisme égyptien ; quant au fond des deux légendes, il est identique, comme le prouve suffisamment l'identité des noms propres que l'on trouve dans la version copte et dans la version arabe. De plus, en avouant lui-même que le nom de Sheddâd, fils d''Ad, c'est-à-dire du grand roi adite, était infiniment plus connu chez les auteurs de la légende copte

1. وقال الذين تنكر ان العادية دخلت مصر انما غلط الناس فى اسم شدّات فقالوا شدّاد بن عاد للكثرة ما يجرى على السنتهم شداد وقلة ما يجرى شدّات, ms arabe 1471, fol. 69 v°; Makrizi, dans le *Khitât*, s'exprime à peu près dans les mêmes termes, ms. arabe 1731, fol. 101 v°.

2. Dans le *Khitât*, Makrizi dit également que les Coptes nient de la façon la plus formelle que les Adites aient jamais envahi l'Égypte.

que celui de Sheddât, Ibn-Wasif-Shâh et l'historien qui a écrit le *Mokhtéser el-adjaïb*, ne sauraient donner une meilleure preuve de la priorité de la tradition arabe.

Le cinquième roi d'Égypte qui régna après le Déluge est nommé, dans la légende copte du *Mokhtéser el-adjaïb*[1], Adim عديم, fils de Boudâshir, fils de Koftarim, fils de Koftim, fils de Misraïm. Il n'y a pas à douter que cet Adim, qui était un géant d'une force prodigieuse, ne soit le même que 'Ad عاد, l'ancêtre des Adites. Ce nom, avec sa terminaison *-im* est refait sur le modèle du duel sémitique Misraïm מצרים, qui dans la Bible, désigne la terre d'Égypte, ou pour plus d'exactitude l'empire dualiste des deux Égyptes du Nord et du Sud, les des textes hiéroglyphiques[2]. C'est cette même formation que l'on retrouve dans Koftim dérivé du mot Koft d'où vient notre mot de Coptes par l'intermédiaire de l'arabe *Kobt* قبط.

Adim a pour successeur son fils Sheddât شدّات, qui est évidemment le même personnage que le Sheddâd شدّاد de la légende arabe, et l'on vient de voir que l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb* avoue lui-même que beaucoup de gens confondaient les deux noms; de même Soûrîd سوريد, fils de Sahlouk, est évidemment une variante graphique de سريد Sourîd, qui se ramène sans aucune difficulté à شديد Shedîd, le *r* et *d*, et le *s* et *sh* se confondant constamment dans l'écriture arabe. La preuve de l'identité de ces deux personnages est que les Coptes attribuaient à Soûrîd la construction des deux pyramides, dans lesquelles les Arabes voyaient

1. On retrouve, à très peu de chose près, ces noms avec des légendes très analogues dans le *Khitât* de Makrizi.
2. Champollion, *Grammaire égyptienne*, p. 98.

l'œuvre de Sheddâd ou de Shedîd, fils d'ʿAd[1]. Les noms de ses successeurs, Menkaous, Ménaous, Marinos, dans la légende copte, ne répondent à aucun de ceux qui sont connus par la légende arabe, mais il n'y a là rien qui doive surprendre outre mesure. Ce qui montre bien d'ailleurs le peu d'importance de ces noms dans la légende copte, c'est qu'après Marinos, le trône passe à la branche cadette de la dynastie de Misraïm, dans la personne d'Oshmoun, fils de Koftim. Un fait, autrement important que cette divergence, est que la légende copte attribue formellement à Menkaous, fils de Sheddât-Sheddâd, la construction de la ville d'Héliopolis[2]. Or, on verra plus loin comment la ville d'Héliopolis a été confondue par les Gnostiques avec la capitale des ʿAdites, Avaris[3]; faire de Marinos le fondateur d'Héliopolis revient donc à lui attribuer la fondation d'Avaris qui, d'après Manéthon, fut bâtie par les Adites[4], c'est-à-dire, en définitive, à en faire un souverain adite.

La légende adite se trouve mêlée d'une singulière façon à l'histoire d'Oshmoun dans le *Khitât* de Makrizi et dans le *Mokhtéser el-adjaïb;* d'après cette tradition, Oshmoun, qui

1. Ms. arabe 1471, fol. 69 v°.

2. *Khitât* de Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi, trad. par Bouriant, t. 1, p. 396, et *Mokhtéser el-adjaïb.*

3. Il existait encore en Égypte, au moyen âge, deux villes nommées اورين, l'une اورين نشرت Ourin Nashrat, située dans la province occidentale, l'autre اورين tout court, dans la province de Bohaïra; peut-être y a-t-il dans ces deux localités, les deux Our, un souvenir de l'antique capitale des Pasteurs. Le duel se rencontre souvent dans les noms propres des villes égyptiennes: c'est ainsi que le nom de la ville d'Oshmounein est un duel; cela tient à ce que la légende prétend qu'Oshmoun fonda deux villes, l'une pour lui, l'autre pour les prêtres; il y avait de même, comme on le verra plus loin, deux Héliopolis.

4. Voir plus loin.

régna 800 ans, fut dépossédé dans la 600e année de son règne par les descendants d'ʿAd ; les envahisseurs restèrent en Égypte pendant 90 ans; au bout de ce temps, pris de la nostalgie de leurs sables, ils gagnèrent Rahiba sur le chemin de l'Arabie-Pétrée, en chargeant Oshmoun de gouverner l'Égypte en leur nom[1] ; après l'anéantissement des Adites par le vent Sarsar, Oshmoun remonta sur le trône. Ce qui montre bien combien la légende copte, loin d'être primitive, a été fortement retouchée et interpolée, c'est que l'on trouve dans le *Mokhtéser el-adjaïb*, qui se réfère à l'historien Ibrahim, fils de Wasif-Shâh, deux synchronismes pour la destruction du peuple adite : le premier est celui dont il vient d'être question, d'après lequel les descendants du géant ʿAd périrent, victimes de leur insolence, vers la fin du règne d'Oshmoun ; d'après le second, cet événement se serait passé sous le règne de Koftarim, qui régna en Égypte plusieurs siècles avant Oshmoun[2] ; ce dédoublement bizarre montre que la légende copte est loin d'être primitive. On trouve dans le *Khitât* de Makrizi une preuve analogue du remaniement qu'a subi la légende copte. Ne sachant trop comment intercaler les Arabes adites dans l'histoire de leur antiquité, les Égyptiens ont fini par admettre qu'Araklimoun, fils du magicien Boudashir, a légué le trône à Adim, fils de Kof-

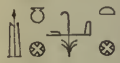
1. Le texte qui n'est point très clair et qui est mal rédigé dans ce passage dit (ms. arabe 1471, fol. 93 v°) : وان قوم عاد انتزعوا منه الملك بعد ستماية سنة من ملكه وأقاموا تسعين سنة ثمّ كرهوا البلد واستوزروه فرحلوا عنه الى الراهبة... « ensuite ils se dégoûtèrent du pays, prirent lui (Oshmoun) comme vizir, et quittèrent l'Égypte et s'en allèrent à Rahiba. » Le verbe وزر, à la dixième forme, a toujours le sens de « choisir quelqu'un comme vizir ».

2. Ms. arabe 1471, fol. 82 v°.

tim[1]. Cela montre comment cette interpolation a été faite à la légère, puisque tout le monde sait qu'Adim est de beaucoup antérieur à Boudashir.

L'un des traits caractéristique de la légende adite est la fondation par l'un des rois issus d'ʿAd, de la célèbre ville d'Irem; or, on le retrouve sous plusieurs formes dans la légende copte; une première fois dans l'histoire d'Oshmoun, qui fonda une ville nommée par les Coptes, au témoignage de Makrizi dans le *Khitât* et de l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb*, la Ville des Merveilles.

Les détails rapportés par les auteurs de ces ouvrages historiques, combinés avec ceux qui sont fournis par Yakout el-Hamavi dans le *Modjem el-bouldan*[2], ne permettent pas de douter qu'il s'agit de la ville merveilleuse d'Irem, notamment celui de la visite d'Abd Allah el-Kelaba à Irem, sous le règne du khalife Moaviyya. Makrizi raconte également que le roi adite Ménaous, fils de Menkaous, bâtit dans le désert d'Occident une ville près de la ville des Magiciens, et qu'elle fut retrouvée par hasard sous le règne du khalife omeyyade Abd el-Aziz ibn Mervan[3].

L'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb*, c'est-à-dire l'*oustad* Ibrahim ibn-Wasif-Shâh qu'il copie, rapporte que Sheddât, fils d'Adim, c'est-à-dire le souverain qui est la réplique copte de l'arabe Sheddâd, fils d'ʿAd, est le constructeur du temple d'Erment, où il dressa plusieurs idoles représentant les étoiles, suivant la coutume des Sabéens. Le nom de la ville d'Erment a été introduit dans le texte par suite d'une erreur dont il est facile de deviner l'origine; Erment est  autre nom de la ville qui est nommée On ou Héliopolis

1. Ms. arabe 1731, fol. 104 v°. et trad. Bouriant, p. 395.
2. T. I, p. 214-5.
3. *Khitât*, ms. arabe 1731, fol. 24 v°.

du Sud, par opposition à la ville bien connue de On du Nord, , l'Héliopolis qui se trouve près du Jardin du Baume de la Mattarée, le عين شمس des Arabes[1]. On voit

1. La ville d'Héliopolis porte en arabe le nom de عين شمس ʿAin-Shems, ce qui, en arabe, n'a aucun sens; il faudrait avec l'article عين الشمس; ce nom propre ne signifie nullement « ville du Soleil », car si les Arabes avaient voulu rendre Ἡλίου πόλις, ils auraient traduit littéralement مدينة الشمس, il ne signifie pas davantage « source du Soleil »; ce n'est pas une traduction du nom grec de cette localité qui se trouve dans عين شمس, mais la traduction d'une moitié de son nom égyptien avec la transcription de l'autre moitié de ce même nom. La division territoriale dans laquelle était comprise la ville d'Héliopolis portait en Égypte le nom de ʿ*Aina* (Brugsch, *Dictionnaire géographique de l'ancienne Égypte*, t. I, p. 117). C'est la contrée qui se trouve désignée en grec sous la forme Ἡρωὼν πόλις et que l'égyptien nomme également et ʿAn. Ce district était situé d'après le géographe grec Ptolémée ἐν μεθορίοις Ἀραβίας καὶ Ἀφροδιτοπόλεως et il contenait les villes de Βαβυλών, Ἡλίου πόλις et Ἡρωὼν πόλις; c'est cette contrée que Pline, dans son *Histoire naturelle* (VI, 29, 165), nomme Aean. « A sinu aelanitico alter sinus quem Arabes *Aean* vocant, in quo Heroon oppidum est. » C'est ce nom d'ʿAina qui est rendu par l'arabe عين *aïn*; quant à شمس, il est la traduction fort exacte du nom égyptien d'Héliopolis, Annou; Aïn-Shems, loin de signifier « source du Soleil » a donc le sens de « Annou (du district) d'Aïna ». C'est de même que le mot ʿ*aïn* عين, qui se trouve dans le nom des sources de Moïse, les عيون موسى, sur la côte occidentale de la péninsule Sinaïtique, rappelle l'expression égyptienne ʿ*Aina Mafek*. Un historien arabe, cité par Makrizi dans son *Khitât*, el-Kelbi, a parfaitement conscience que dans ʿ*Ain-Shems*, *Shems* est le nom d'une ville ancienne et ne signifie pas Soleil (Trad. de Bouriant, p. 680).

que la confusion entre les deux Héliopolis, l'On du Nord et l'On du Sud, n'a rien qui doive surprendre, surtout de la part de gens qui pouvaient ignorer des détails de la géographie ancienne de l'Égypte ; le texte du *Mokhtéser el-adjaïb* revient donc à attribuer à Sheddât, fils d'Adim, la construction de l'Héliopolis du Nord ; or, on verra un peu plus loin, à propos d'un passage de Juba le Mauritanien, comment l'Héliopolis du Nord a été confondue avec Αὔαρις, la citadelle des Pasteurs ; il faut donc comprendre le passage du *Mokhtéser el-adjaïb*, « Sheddât, fils d'Adim, est celui qui construisit Avaris », d'où il s'ensuit que le Sheddât de la légende copte est bien identique au Sheddâd de la légende arabe. Suivant une autre forme de la légende rapportée par Taki ed-Din Ahmed el-Makrizi[1], Ain-Shems a été fondée non par Sheddât, mais par le Pharaon amalécite el-Valid ibn Doumaa, ou encore par son fils Riyan ibn Valid. C'est là une déformation de la tradition populaire, mais il ne faut pas oublier que les Amalécites sont venus, d'après les historiens musulmans de l'ancienne Égypte, à la suite des Arabes. Ces deux traditions ne s'excluent donc pas, en ce sens qu'elles font d'Ain-Shems, c'est-à-dire d'Avaris, une ville fondée par les Sémites envahisseurs, ce qui concorde parfaitement avec ce que nous apprend la tradition hellénique. Il est certain d'ailleurs que plusieurs historiens musulmans ont assimilé les Adites et les Amalécites : Makrizi nous cite dans son *Khitât* un passage d'un auteur ancien, Abd Allah ibn Shobrama el-Djourhoumi, qui dit : « Quand les Amalécites s'installèrent dans la terre d'Égypte, après avoir été chassés de la Mecque, ils y bâtirent les Pyramides..., ils restèrent en Égypte jusqu'au moment où Malik ibn Zaarr el-Khozaai les en expulsa[2]. » Cette confusion

1. *Khitât*, ms. arabe 1731, fol. 184 r°.
2. Ms. arabe 1731, fol. 88 r°.

n'a rien d'étrange, quand l'on pense à l'étroite parenté qui unissait les tribus amalécites et les clans adites. D'après une autre tradition, le temple d'Ain-Shems aurait été bâti par le roi pishdadien de Perse Housheng; ce n'est pas ici le lieu d'étudier son origine.

Ce qui précède suffit à montrer l'identité originelle de la légende copte et de la légende arabe qui, en définitive, se ramènent toutes les deux à la même tradition. On peut démontrer avec une égale vraisemblance que cette tradition copto-arabe, suivant laquelle l'Égypte fut envahie dans l'antiquité par des tribus yéménites, concorde parfaitement avec celles qui nous ont été conservées par Manéthon, ou plutôt qu'elle est la légende même de Manéthon et qu'elle concorde parfaitement avec le peu que l'on sait de l'histoire des rois pasteurs.

Manéthon, dont le texte ne nous a été conservé que par miracle dans Flavius Josèphe[1], rapporte que du temps d'un

1. *Contra Appionem*, I, § 14, reproduit dans Didot, *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 566. Dans *Les Pasteurs en Égypte*, Amsterdam, C. G. van der Post, 1868, p. 9, Chabas a réuni presque tous les documents occidentaux qui se rapportent à cette période de l'histoire d'Égypte. Voici d'ailleurs le texte de Manéthon :

Ἐγένετο βασιλεὺς ἡμῖν Τίμαος ὄνομα· ἐπὶ τούτου... ἐκ τῶν πρὸς ἀνατολὴν μερῶν ἄνθρωποι τὸ γένος ἄσημοι, καταθαρσήσαντες ἐπὶ τὴν χώραν ἐστράτευσαν, καὶ ῥᾳδίως ἀμαχητὶ ταύτην κατὰ κράτος εἷλον. Καὶ τοὺς ἡγεμονεύσαντας ἐν αὐτῇ χειρωσάμενοι τὸ λοιπὸν τάς τε πόλεις ὠμῶς ἐνέπρησαν καὶ τὰ ἱερὰ τῶν θεῶν κατέσκαψαν..... Πέρας δὲ καὶ βασιλέα ἕνα ἐξ αὐτῶν ἐποίησαν, ᾧ ὄνομα ἦν Σάλατις... Εὑρὼν δὲ ἐν νομῷ τῷ Σαΐτῃ πόλιν ἐπικαιροτάτην, κειμένην μὲν πρὸς ἀνατολὴν τοῦ Βουβαστίτου ποταμοῦ, καλουμένην δ' ἀπὸ τῆς ἀρχαίας θεολογίας Λύαριν..... Ἐκαλεῖτο δὲ τὸ σύμπαν αὐτῶν ἔθνος ΥΚΣΩΣ, τοῦτο δ' ἐστι βασιλεῖς ποιμένες· τὸ γὰρ ΥΚ καθ' ἱερὰν γλῶσσαν βασιλέα σημαίνει, τὸ δὲ ΣΩΣ ποίμην ἐστι καὶ ποιμένες κατὰ τὴν κοινὴν διάλεκτον..... Τινὲς δὲ λέγουσιν αὐτοὺς Ἄραβας εἶναι..... Τὸν δὲ Μισφραγμουθωσέως υἱὸν Θούθμωσιν ἐπιχειρῆσαι μὲν αὐτοὺς διὰ πολιορκίας ἑλεῖν κατὰ κράτος, ὀκτὼ καὶ τεσσαράκοντα μυριάσι προσεδρεύσαντα τοῖς τείχεσιν (d'Avaris). Τοὺς δ' ἐπὶ ταῖς ὁμολογίαις πανοικεσίᾳ μετὰ τῶν κτήσεων οὐκ ἐλάττους μυριάδων ὄντας εἴκοσι καὶ τεσσάρων ἀπὸ τῆς Αἰγύπτου

pharaon qu'il nomme Τίμαος (avec les variantes Ἀμυντίμαιος, Ἀμενέμαος, Τίμαιος, Τίμιος), des hommes d'une race ignoble, venus des contrées de l'Occident et qui étaient des Arabes ou des Phéniciens d'après le Syncelle, mais en tout cas des Sémites[1], se jetèrent inopinément sur l'Égypte et s'en emparèrent presque sans combat. Après avoir soumis ou massacré tous les chefs, ils saccagèrent le pays, incendiant les villes, détruisant les temples et massacrant les populations. Au bout de quelque temps, ils donnèrent la souveraineté à un des leurs, nommé Σάλατις[2], qui fut le premier de leurs rois en Égypte et qui bâtit ou restaura la ville d'Avaris à l'orient de la branche de Bubaste. Salatis eut pour successeurs Βηών (var. Βνῶν), Ἀπαχνάς, Ἄπωφις (var. Ἄφωβις, Ἄφωφις), Ἰαννάς (var. Στάαν), puis Ἄσσης (var. Ἄσσις, Ἄρχλης). Cette dynastie de Barbares à laquelle Manéthon assigne une durée de 511 ans est celle qui est connue dans l'histoire du monde antique sous le nom de Pasteurs ou Hyksos. Reprenant l'offensive[3], un pharaon nommé Thoutmosis, fils de Misphragmuthosis, les battit, les enferma dans Avaris et les força à sortir d'Égypte[4]. Les envahisseurs prirent le seul chemin qu'il leur était possible de tenir, à moins d'aller se perdre dans les sables de Barka, et se dirigèrent vers le désert de

τὴν ἔρημον εἰς Συρίαν ὁδοιπορῆσαι. Φοβουμένους δὲ τὴν Ἀσσυρίων δυναστείαν, ἐν τῇ νῦν Ἰουδαίᾳ καλουμένῃ πόλιν οἰκοδομησαμένους τοσαύταις μυριάσιν ἀνθρώπων ἀρκέσουσαν, Ἱεροσόλυμα ταύτην ὀνομάσαι.

1. *Fragmenta historicorum græcorum*, t. II, p. 568 : Ἦσαν δὲ Φοίνικες ξένοι βασιλεῖς ϛ', οἳ καὶ Μέμφιν εἷλον, οἳ καὶ ἐν τῷ Σεθροΐτῃ νομῷ πόλιν ἔκτισαν.., Ὧν πρῶτος Σαΐτης ἐβασίλευσεν ἔτη ιθ', ἀφ' οὗ καὶ ὁ Σαΐτης νομός.

2. Africanus et le Syncelle le nomment Σαΐτης, Eusèbe Silites; on trouve également la variante Σάλτις.

3. Chabas place le règne d'Ahmès Ier. qui expulsa les Pasteurs, an XVIIe siècle avant l'ère chrétienne; c'est en l'an 4 de son règne que cet événement se produisit.

4. On trouve la variante Ἀλισφραγμουθωσέως υἱὸν Θούμμωσιν...

Syrie. Par suite de la crainte que leur inspirait la monarchie assyrienne, alors toute-puissante en Asie, les fugitifs s'arrêtèrent dans le pays qui depuis reçut le nom de Judée, et où ils fondèrent la ville de Jérusalem.

On voit que la tradition qui est rapportée par Manéthon et qui nous a été conservée par Flavius Josèphe concorde parfaitement avec la tradition copto-arabe; dans les deux légendes, ce sont des Sémites venant de l'Ouest et plus spécialement des Arabes qui envahissent et saccagent l'Égypte; leur chef, sur le nom duquel je vais revenir, fonde la ville d'Avaris, et après cinq ou six siècles de tyrannie et de violences, sa dynastie est détruite et ses défenseurs sont forcés de sortir de la vallée du Nil.

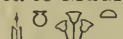
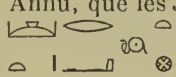
Il n'y a que le nom du fondateur d'Avaris qui diffère, mais cette divergence est plus apparente que réelle. La forme Σάλατις, ΣΑΛΑΤ(ΙΣ), qui se trouve dans le texte de Josèphe, se ramène sans aucune difficulté paléographique à ΣΑΔΑΤ(ΙΣ) ou si l'on veut, à ΣΑΔΔΑΤ(ΙΣ), et l'on voit que ce nom est absolument identique au nom arabe du grand conquérant de la légende adite, Shaddâd, fils d''Ad.

Diodore de Sicile a également conservé, mais d'une façon assez vague, le souvenir de la conquête de l'Égypte par les Arabes; il dit, en effet, dans son *Histoire* (liv. I, § 57), que le pharaon Sésostris dut élever, pour se garantir des incursions des Arabes et des Syriens, évidemment des Pasteurs, qui cherchaient à reconquérir l'Égypte, une ligne de fortifications, depuis Péluse jusqu'à Héliopolis, sur une longueur de 1500 stades à travers le désert[1].

Un auteur presque inconnu, dont il ne reste qu'un très court fragment conservé par Pline l'Ancien, Juba le Mauritanien, a gardé de l'invasion de l'Égypte par les Adites un souvenir

1. Ἐτείχισε δὲ καὶ τὴν πρὸς ἀνατολὰς νεύουσαν πλευρὰν τῆς Αἰγύπτου πρὸς τὰς ἀπὸ τῆς Συρίας καὶ τῆς Ἀραβίας ἐμβολὰς ἀπὸ Πηλουσίου μέχρι

plus précis encore que celui de Manéthon. On lit, en effet, dans l'*Histoire naturelle* de Pline (VI, 37, p. 386[1]) : « Quin et accolas Nili a Syene non Æthiopum populos, sed Arabum esse dicit usque Meroen. Solis quoque oppidum, quod non procul Memphi in Ægypti situ diximus, Arabas conditores habere. »

On a vu plus haut que la ville des Pasteurs, celle qui fut fondée par Σάλατις aux premiers jours de la dynastie, et dans laquelle se concentra leur résistance, est nommée par les Grecs Αὔαρις, le radical étant Αυαρ-, par les Arabes *Aur* اور ; elle est en hébreu אור et en égyptien Havar(it). Quoique le site de cette localité ne soit peut-être pas déterminé d'une façon absolue, il n'y a guère à douter qu'elle est différente de la ville bien connue d'Héliopolis (Solis oppidum), dont parle Juba le Mauritanien; cette dernière porte en égyptien le nom de  Annu, que les Juifs ont transcrit sous la forme און On, et de  Aa-ra et Pa-ra, « maison du Soleil[2] ».

Ἡλιουπόλεως διὰ τῆς ἐρήμου τὸ μῆκος ἐπὶ σταδίους χιλίους καὶ πεντακοσίους. On retrouve le souvenir de cette construction gigantesque qui rappelle la grande muraille de la Chine dans le *Khitât* de Takî ed-Din Ahmed el-Makrizi; cet auteur nous apprend en effet qu'après que le Pharaon de Moïse eut péri dans les flots de la mer Rouge, la reine Dalouka qui lui succéda fit élever dans les mêmes contrées que celles dont parle Diodore, un rempart défendu par un fossé. On en retrouvait à l'époque musulmane des ruines dans le Saïd, ce qui est bien la direction du mur de Diodore. Comme la reine Dalouka était fort âgée quand elle fit commencer ce travail, on lui donna le nom de « mur de la vieille ». *Khitât,* ms. arabe 1731, fol. 28 r°.

1. Didot, *Fragmenta historicorum*, t. III, p. 477.

2. Annou et Pa-ra ne sont pas d'après Brugsch, le nom de la même localité; Ramsès II dit en effet qu'il fit exécuter des travaux dans Pa-ra, qui est au nord d'Annou ; cette ville de Pa-ra se trouve sur l'emplacement de Tell el-Yahoudiyyèh (*Dictionnaire géographique*, p. 1238).

Cela n'infirme en rien l'exactitude et la valeur de l'assertion émise par Juba le Mauritanien, et il est facile de montrer comment s'est produite la confusion entre Avaris et Héliopolis. Le mot Annou, nom d'Héliopolis en égyptien, *On* en copte et en hébreu signifiait « soleil », et Aur, nom de la ville que les Grecs nomment Αὔαρις, et les Arabes اور, signifie en sémitique « lumière, éclat ». C'est le sens courant du mot hébreu אור, et اور se trouve encore en arabe avec cette même signification. Les deux noms égyptiens d'Héliopolis, On, et d'Avaris, Aur, avaient, comme on le voit, des sens assez voisins pour qu'un homme, même assez au courant de l'histoire d'Égypte, fût exposé à les confondre; au lieu de lire: « On (Solis oppidum)..... Arabas conditores habere, » il faut évidemment restituer dans le texte de Juba le Mauritanien : « Aur (Avaris)..... Arabas conditores habere, » ce qui confirme d'une façon inattendue le récit des historiens arabes, dont le plus ancien Ibn-Wasif-Shâh est la source du *Mokhtéser el-adjaïb* et du *Khitât* de Makrizi.

Je crois peu utile d'insister plus longuement sur les faits que l'on peut tirer des renseignements qui nous sont fournis par Manéthon, Diodore de Sicile, Juba le Mauritanien, et Ibn-Wasif-Shâh au point de vue de l'histoire biblique; la seule chose importante au point de vue arabe, c'est que ces quelques passages des historiens grecs, combinés avec ce que racontent les chroniqueurs musulmans, permettent de conclure qu'Israélites et *Arabes* vécurent côte à côte pendant des siècles en Égypte, avant d'en être définitivement expulsés par le Pharaon que Manéthon nomme Thoutmosis, fils de Misphragmouthosis.

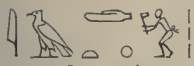
Si les Coptes qui, comme le racontent Makrizi dans le *Khitât* et Ibn-Wasif-Shâh, niaient l'invasion de l'Égypte par les Adites, avaient connu la tradition conservée par

Manéthon, ils n'auraient pas manqué évidemment d'alléguer qu'Arabes et Grecs s'étaient entendus pour avancer une absurdité, ou tout au moins que les auteurs musulmans ont copié la légende grecque, de telle sorte que ces deux sources ne seraient pas indépendantes et par suite perdraient l'une et l'autre toute leur valeur.

On sait d'une façon certaine que de très bonne heure les Musulmans se sont mis à l'école de la science grecque, et que les premiers khalifes de la dynastie abbasside encouragèrent beaucoup leurs sujets à traduire en arabe les livres grecs; mais les Musulmans n'ont prêté d'attention qu'à un certain nombre, très restreint d'ailleurs, d'ouvrages de philosophie et de sciences; ils n'ont jamais connu les grands historiens de l'Hellénisme, et encore bien moins les œuvres qui, aux yeux des Grecs, devaient avoir une importance toute secondaire, comme celles de Manéthon, dont il ne reste aujourd'hui que quelques fragments. C'est là un fait d'une évidence indiscutable.

Que le nom d'Hyksos soit d'origine égyptienne et qu'il ait été porté par les dynastes pasteurs quand ils se furent emparés du Delta, ou qu'il soit la transcription d'un mot sémitique, ce qui est moins probable, il est presque certain qu'il ne fut pas employé par les Égyptiens vaincus pour désigner les envahisseurs. Les textes égyptiens qui mentionnent les Pasteurs d'Avaris sont extrêmement rares, et le plus curieux est celui du papyrus Sallier I[1], qui a été cité par Chabas dans son mémoire sur les Hyksos. Dans ce document, qui est contemporain de l'époque à laquelle les Égyptiens étaient sur le point de secouer le joug qui avait si longtemps pesé sur eux, les Pasteurs sont nommés

1. *Verhandelingen der koninklijke Akademie van Wetenschappen*, Afdeeling Letterkunde, Vier de deel, Amsterdam, p. 25.

 Âât, que Chabas traduit « les fléaux ». Le nom de « fléaux » ou de « peste » ne pouvait mieux s'appliquer qu'à ces hordes qui avaient saccagé l'Égypte et à peu près anéanti la civilisation de l'Ancien-Empire. C'est dans le même sens que les textes égyptiens les désignent sous le nom de « Set[1] », maître d'Avaris, . Mais ce terme est si vague pour désigner un peuple bien déterminé qu'on est en droit de se demander si son sens n'est pas un élément secondaire, et s'il ne cache pas la transcription d'une appellation ethnique, d'autant plus que les Égyptiens avaient l'habitude toute naturelle de transcrire les noms des peuples avec lesquels ils se trouvaient en rapport.

Le nom d'Âât, donné dans le papyrus Sallier I aux Pasteurs d'Avaris, rappelle singulièrement le nom d'ʿAd, père ou ancêtre de Sheddâd[2], conquérant de l'Égypte. Ces événements se sont passés à des époques bien trop lointaines pour que l'on connaisse les habitudes onomastiques des tribus arabes ou proto-arabes qui parcouraient alors le Yémen, mais ce que l'on sait, c'est que les Sémites ont toujours aimé à donner à leurs tribus le nom d'un ancêtre éponyme, réel ou supposé : c'est un fait général dans l'onomastique des tribus arabes. Il y a donc bien des chances pour que Sheddâd et son peuple se soient nommés eux-mêmes les ʿAd ou les Benou-ʿAd, ce qui revient au même ; c'est pour obéir à cette coutume antique que les historiens arabes leur donnent justement ce

1. Le mot *Set*, qu'il y ait emprunt ou non, se rattache certainement à la racine sémitique *set*, *shit*, d'où dérivent l'assyrien *sidu* le sémitique et l'arabe شيطان *sheitan*, dont on a fait Satan.

2. On y remarque la même alternance de *t* final égyptien correspondant à un *d* arabe qui se trouve dans Sheddat, forme copte de l'arabe Sheddad.

nom de Benou-ʿAd بنو عاد, ou celui d'Adiyyèh عاديّة[1], qui peuvent fort bien être les noms réels des tribus qui renièrent le prophète Houd.

C'est une tendance assez générale en Orient de transcrire le nom d'un ennemi par une expression à forme injurieuse. Lorsque les Chinois eurent à rendre dans leur langue le nom de *Turk*, ils le transcrivirent avec les caractères *Thou-kioueï*, qui signifie « chiens insolents », alors qu'ils eussent pu le rendre par un groupe de signes phonétiquement équivalent qui n'aurait pas eu ce sens. Les Tongouses sont devenus les *Toung-hou* « barbares occidentaux », quand une transcription un peu différente au point de vue graphique aurait épargné à ces pauvres peuplades une appellation injurieuse. C'est par le même procédé que les Hunna ou Huns ont été ainsi nommés par les Chinois, *Hian-yun* « canailles », *Hioung-nou* « mauvais esclaves », *Hiun-yo* « esclaves à vendre ».

En cherchant dans leur langue un mot à signification injurieuse qui se rapprochât phonétiquement du nom de la tribu d'ʿAd, les Égyptiens n'auraient donc fait qu'obéir à une tendance générale de l'esprit humain ; ce n'était pas, d'ailleurs, que leur langue manquât de mots se prononçant *at* ou *ad* et ayant une signification moins blessante ou quelconque, il suffit de citer les suivants : *àt* « heure », *àt* « dos »; *àt* « tas, monceau », *aat* « arroser »; *ata* « lit », *ati* « pension », et surtout les mots *âati* « honorer » et *âati* « demeure d'Osiris » et

1. Forme féminine de l'adjectif عادى « relatif à Ad, Adite ». L'arabe emploie couramment le féminin pour indiquer un ensemble plural, un complexe d'objets ou d'individus.

àat « jeune taureau » qui, comme le mot *Aat* présente le groupe initial , qui sert à représenter le *aïn* sémitique du mot ʿAd عاد. Ce mot « fléau, peste », dont on trouve une variante *àati*, est évidemment très proche parent des formes égyptiennes *ati* « danger », *atu* « les ennemis, la peste », *adu* « brigand », *âati* « impur, lépreux », toutes dérivées d'une racine *at, ad* « blesser, avoir ou donner la peste, se conduire en ennemi ».

Or, tel est justement le sens, ou plutôt l'un des sens, de la racine sémitique عدو, d'où dérive le nom de la tribu d'ʿAd عاد ; il suffira de citer les mots عدو *ʿadouv* « ennemi », عدوى *ʿadvă* « peste », عدوى *ʿoudva*, عدوان *ʿoudvàn* « tyrannie, fléau » ; par une coïncidence des plus curieuses, le nom même qu'Ibn-Khaldoun et les historiens musulmans donnent aux ʿAdites العادية *ʿAdiyyèh*, signifie en arabe « les ennemis ». Peut-être, mais ce n'est là qu'une hypothèse, ʿAd signifiait-il le « terrible », le « fléau (de Dieu) » : pour l'affirmer, il faudrait être sûr que la langue des Adites fut l'ancêtre de l'arabe actuel, ce que nous avons beaucoup de chances de toujours ignorer.

Quant à la parenté sémantique du mot égyptien *ʿAat* et des formes arabes dérivées de la racine عدو, c'est une question qu'il ne m'appartient pas de traiter et qui touche à l'un des points les plus importants en même temps que les plus obscurs de la linguistique, le protosémitisme de la langue des Pharaons.

On a vu plus haut que Manéthon donne à la dynastie fondée en Égypte par Σάλατις-Sheddâd, le nom de Ὑκσως qu'il interprète par « rois Pasteurs » ou plutôt par « rois des Pasteurs », ὔκ signifiant βασιλεία dans la langue hiéroglyphique et σώς ayant, dans la langue vulgaire, le sens de ποιμήν. Le premier de ces mots correspond, en effet, à l'égyptien , dont le sens de « roi » est bien connu. Il paraît vraisemblable que dans le second, σώς, il faut reconnaître le nom par lequel les Égyptiens désignaient les tribus d'Arabes nomades, de Bédouins, des déserts de Syrie, d'Arabie et de Palestine : , ou Shasû[2]. Quoique la signification précise de ce mot soit douteuse[3], il est probable qu'il est en rapport avec les mots , *sha* « sable » et *shouou* « sol aride, désert »; par conséquent ὔκσως semble avoir la signification de « roi des gens des sables ». Cette dénomination pourrait faire penser aux tribus qui sont venues par la contrée que les géographes arabes nomment الرمل « le sable », et qui dans leurs ouvrages désignent, sans autre épithète, la vaste plaine de sable qui s'étend à l'Orient de l'Égypte vers l'Arabie et la Palestine[4].

La traduction arabe اصحاب الرمل de la signification du

1. Chabas, *Voyage d'un Égyptien*, p. 115.
2. Brugsch, *Dictionnaire géographique*.
3. En tout cas, ce mot ne semble pas être une transcription d'un mot sémitique.
4. Makrizi, *Histoire des Sultans mamlouks*, traduite par Quatremère, t. I, part. I, p. 20. Le mot *rif* ريف désigne l'Égypte inférieure, et surtout le Delta, les campagnes qui s'étendent sur les deux rives du Nil et qui constituent la partie habitable de l'Égypte; Makrizi, *ibid.*, t. II, part. II, p. 209.

mot Shasou aurait certainement été comprise en Égypte, au moyen âge, à l'époque des Ayyoubites et des Mamloûks, comme désignant les tribus d'Arabes qui parcourent cette contrée stérile ; mais il faut plutôt rapprocher cette idée de « souverain des sables », qui se trouve dans ὄκσως, d'un fait très particulier de la légende adite. Tous les historiens qui ont parlé de ces tribus du Yémen insistent sur ce point qu'elles habitaient dans une contrée nommée احقاف الرمل ou الاحقاف, الرمل « les collines de sable », qui se trouvent entre l'Oman, le Hadramaut et le Yémen[1]. Pour tous ces auteurs, les Adites sont les « gens des sables ». Peut-être y a-t-il dans ce fait autre chose qu'une coïncidence fortuite et sans portée historique, et il se pourrait que le mot *Shasou* de l'égyptien transcrit σώς par Manéthon rappelle l'origine yéménite des tribus qui anéantirent la civilisation de l'Ancien-Empire.

L'invasion des Adites en Égypte semble avoir coïncidé avec un mouvement général des peuples qui s'étendit au moins à l'Asie-Antérieure ; on sait, d'après Strabon, que l'habitat primitif des Phéniciens était sur le golfe Persique[2], et qu'ils en furent transplantés à une époque incertaine sur les rives de la Méditerranée ; il est même vraisemblable que la

1. الاحقاف بين بلاد عمان وحضرموت واليمن ; Masoudi, *Prairies d'or*, t. I, p. 77; t. III, p. 271; Ibn el-Athir, *Kâmil fi-'l-tévârikh*, t. I, p. 56-60; *Mokhtéser el-adjaïb*, ms. arabe 1471, fol. 45 r°; Yâkoût el-Hamavi, *Modjem el-bouldan*, t. I, p. 215; Ibn Khaldoun, *Chronique*, ms. arabe 1525, fol. 6 r°, 8 v°, 10 v°; les *Généalogies des Arabes*, ms. arabe 5019, fol. 27 r°.

2. Ὅμοιοι δ' εἰσὶ τούτοις καὶ οἱ Σιδονίους ἐν τῇ κατὰ Πέρσας θαλάττῃ διηγούμενοι ἢ ἄλλοθί που τοῦ ὠκεανοῦ, καὶ τὴν τοῦ Μενελάου πλάνην ἐξωκεανίξοντες. Strabon, *Géographie*, liv. I, cap. II, *Prolegomena*, éd. Didot, p. 35.

colonisation de la Béotie par le Phénicien Kadmos n'est qu'un épisode de cette commotion ethnique, et qu'elle fut provoquée par le même mouvement de peuples qui lança jusqu'en Europe les tribus les plus avancées, laissant sur la côte d'Asie celles qui les suivaient. On ne saura sans doute jamais ce qui poussa les nomades du Hadramaut à envahir l'Égypte : les populations qui vivent dans la péninsule Arabique ont toujours été, comme nous l'apprend Hérodote, rebelles à la domination étrangère. Il se pourrait que les Pharaons, qui depuis Snévrou s'étaient installés dans la péninsule Sinaïtique, voulurent mettre la main sur toute l'Arabie, et qu'ils provoquèrent ainsi, de la part de ces tribus indomptables, une terrible réaction contre leur politique mégalomane ; il ne serait pas non plus impossible que les Adites furent poussés par un Prophète à la conquête de Misraïm ; l'histoire du prophète Houd, qui fit périr les Adites sous le souffle du Sarsar, est-elle exactement rapportée par les historiens de l'époque antéislamique, et ne cache-t-elle pas un événement aujourd'hui complètement défiguré par la légende musulmane ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que l'invasion adite rappelle singulièrement ce qui se passa au commencement du VIIe siècle de notre ère : les Adites ne devaient pas être beaucoup plus nombreux que la poignée d'Arabes que Mahomet lança à la conquête de l'Égypte et du Maghreb, car jamais l'Arabie n'a été une *officina gentium;* ils poussèrent devant eux, comme les bandes musulmanes, tout ce qu'ils trouvèrent en Syrie et sur le chemin du pays des Pyramides ; sans doute les Adites furent moins heureux que les Musulmans, mais le procédé était le même, et s'il eût réussi, la face du monde antique était bouleversée.

Non seulement l'invasion adite ouvrit l'Égypte aux tribus sémitiques que les envahisseurs avaient trouvées sur leur

route et qu'ils avaient fait marcher avec eux, mais quand ils furent installés dans le Delta, les populations du nord de la Syrie en profitèrent pour venir chercher fortune auprès de peuplades de même race qu'elles. Ce fut à cette époque que les Israélites entrèrent en Égypte, d'où ils devaient être chassés avec les Pasteurs. C'est donc avec la plus grande vraisemblance que le Syncelle rapporte que Joseph entra en Égypte sous le règne d'Apophis[1], le troisième successeur de l'Arabe Σάλατις. Masoudi rapporte dans les *Prairies d'or* qu'Amalec, fils de Sem, fils de Noé, s'installa avec ses enfants aux environs de la Mecque, dans la région qui avoisine la mer, et qu'ensuite ses descendants envahirent l'Égypte[2]; Makrizi raconte le même fait dans le *Khitât*. Tous les historiens musulmans parlent des dynasties amalécites d'Égypte, et ce fait est trop connu pour que je croie utile d'y insister; je me bornerai à citer un fait qui est extrêmement important: l'auteur du *Mokhtéser el-adjaïb* rapporte une tradition suivant laquelle l'invasion de l'Égypte commença sous le règne de l'Égyptienne Houria, et que le commandant de l'armée chananéenne se nommait Djîroûn جيرون; or, c'est justement

1. Τοῦτον λέγουσί τινες πρῶτον κληθῆναι Φαραὼ, καὶ τῷ τετάρτῳ ἔτει τῆς βασιλειάς αὐτοῦ τὸν Ἰωσὴφ ἐλθεῖν εἰς Αἴγυπτον δοῦλον (Didot, *Fragmenta histor.*, t. II, p. 608).

2. Ibn Saïd dit qu'il a lu dans des chroniques conservées dans la bibliothèque du khalife abbasside de Bagdad que les Amalécites du Hedjaz envahirent l'Égypte :

وقال ابن سعيد فيما نقله عن كتب التواريخ التى اطلع عليها فى خزانة الكتب بدار الخلافة من بغداد قال كانت مواطن العمالق تهامة من ارض الحجاز نزلوا ايّام خروجهم من العراق امام الناردة من بنى حام ولم يزلوا هناك الى ارجا اسماعيل..... ; ms. arabe 1525, fol. 14 r°.

le nom qu'Ibn-Khaldoun et Makrizi donnent à l'un des petits-fils du géant ʿAd, auquel ils attribuent la fondation de la ville de Damas; on voit comment les Coptes, qui traitaient de légende l'invasion de l'Égypte par les Sémites, ont dédoublé, et avec quelle maladresse, toutes les traditions qui se rapportaient à cette époque.

Malgré son importance au point de vue de l'histoire générale, le fait que les Pasteurs étaient des Arabes yéménites est encore plus intéressant au point de vue spécial de l'histoire religieuse du monde antique. On a vu que les envahisseurs arabes avaient poussé devant eux toutes les races syriennes, et qu'ils avaient vécu de longs siècles en Égypte côte à côte avec elles. Il n'est donc pas étonnant que l'on retrouve à la fois dans le monde d'Ismaël et dans celui d'Israël, chez les Arabes et chez les Juifs, des aspects dédoublés d'une même tradition; on admet sans conteste que les légendes d'Abraham, d'Ismaël, de Moïse, de Lokman-Balaam sont des emprunts tardifs de l'Ismaïlisme au Judaïsme; il est certain qu'une partie de ces légendes ont pu être apprises directement de la bouche des Juifs et des Chrétiens qui habitaient l'Arabie, par les Arabes qui précédèrent Mahomet, et que le Prophète a pu également en recevoir quelques éléments du moine Bohaïra; mais le fonds de la légende n'est pas le résultat d'un emprunt: les prophètes ismaélites sont évidemment les mêmes que les patriarches bibliques, mais il est bien clair, pour qui sait lire entre les lignes, que la légende ismaélite et la légende israélite sont les aspects, également déformés, d'une tradition qui se forma à l'époque où Cananéens et Arabes vécurent en Égypte, d'abord en maîtres, puis comme esclaves, rapprochés et fondus les uns avec les autres par des calamités communes, jusqu'au jour où les fils de Cham les jetèrent à la porte de la vallée du Nil.

Je n'insisterai pas plus longtemps sur ce fait que je me borne à indiquer ici, n'ayant pas pour l'instant le loisir d'étudier les légendes bibliques, en les comparant avec les légendes qui leur correspondent dans l'Ismaïlisme.

E. Blochet.

LA LAGHUKÂUMUDÎ

ET LE RIG-VÊDA

La *Laghukâumudî* fut composée par Varadarâja « pour servir d'introduction, dit-il, à l'œuvre de Pâṇini » *pâṇiniya-pravêçâya*

Cet abrégé de grammaire sanscrite mentionne quatre fois le Vêda. Nous nous proposons de contrôler et d'éclaircir par des exemples empruntés au Rig-Vêda les remarques qui sont contenues dans les quatre passages en question.

I

Sur le *sandhi* du mot **gô**.

Le sûtra 57 est ainsi conçu :

lokê vêdê câiñantasya gôr ati và prakṛtibhâvaḥ padântê | gôagram |

« Dans le langage ordinaire et dans le Vêda, la forme originelle du mot **gô**, qui se termine par l'une des diphtongues **ê** et **ô**, peut être à volonté maintenue devant **a**, pourvu que la diphtongue **ô** soit finale dans ce mot. »

Ainsi la réunion des deux mots *gô* et *agram* donnera *gôagram*.

De cette première règle il convient de rapprocher les sûtras 56 et 60.

Au sûtra 56 il est dit en effet :

padântâd êñô'ti parê pûrvarûpam êkâdêçaḥ syât |

« Après les dipthongues **ê** ou **ô** (premier son) finales dans un mot, si **a** (deuxième son) vient à suivre, le premier des deux sons doit être leur unique substitut. »

En d'autres termes, **a** s'élidera après **ê** qui subsistera seul, et de même après **ô**.

Donc *gô* + *agram* deviendra *gô'gram*.

Enfin au sûtra 60 on lit :

padânta èñantasya gòr avaṅ vâ'ci | *ġô'gram* | *gavàgram* |

« Quand une voyelle ou une diphtongue vient à suivre, **ava** peut être à volonté substitué à la lettre **ô** du mot **gô**, si la diphtongue **ô** est finale dans ce mot. »

Ainsi *gô* + *agram* = *gava* + *agram* = *gavàgram*.

En résumé, d'après ces trois sûtras, il y a trois combinaisons possibles des mots *gô* et *agram*, à savoir :

1° *gòagram;*
2° *gô'gram;*
3° *gavàgram.*

Ces trois combinaisons pourraient se rencontrer dans le Rig-Vêda. Mais, en fait, on ne trouve que la première, *gòagram*, celle qui répond précisément à la règle 57, spécialement consacrée au Vêda :

góagrayâ I, 53, 5, et IX, 71, 8.
góagràm II, 1, 16.
góagràs I, 90, 5; I, 169, 8, et VI, 39, 1.
góagràn I, 92, 7.

De même, dans le seul passage du Rig-Vêda où l'on rencontre *gô* + *ajana*, VII, 33, 6, on lit *gòajana* (*góajanâsas*), e non *gô'jana* ou *gavàjana*.

Pareillement, *gô* + *arṇas* se présente toujours sous la forme *gòarṇas*, et jamais sous celles de *gô'rṇas* ou de *gavàrṇas* :

I, 112, 18 *góarṇasas ;*
II, 34, 12 *góarṇasâ ;*

X, 38, 2 *góarṇasam;*

X, 76, 3 *góarṇasi.*

De même encore, *gò + ṛjîka* pourrait devenir, d'après le sûtra 60, *gavarjîka;* mais on lit toujours *gòṛjîka :*

gòṛjîkâ III, 58, 4.

góṛjîkam VI, 23, 7, et VII, 21, 1.

Enfin *gò + òpaça* donne *gòòpaça*, et non *gavàupaça*, dans le seul passage où l'on rencontre cette combinaison :

VI, 53, 9 *góòpaçà.*

II

Sur le Vocatif singulier des thèmes en **u** suivi de la particule **iti.**

Sûtra 70 :

saṃbuddhinimittaka ôkârô và pragṛhyô 'vàidika itàu parè | viṣṇô iti |

« Le son **ô** du voc. sing. peut à volonté ne pas être modifié, mais non dans le Vêda, quand la particule **iti** vient à le suivre ; ex. *viṣṇô iti.* »

Ce sûtra est une exception à la règle générale 29, qui est formulée de la façon suivante :

ècaḥ kramàd ay av ây âv êtê syur aci |

« Quand une voyelle ou une diphtongue suit les diphtongues **ê**, **ô**, **âi** et **âu**, celles-ci se transforment respectivement en **ay**, **av**, **ây** et **âv**. »

D'après cette règle, *viṣṇô iti* doit donc devenir *viṣṇav iti.*

Enfin au sûtra 38 il est dit :

avarṇapùrvayôḥ padàntayôr yavayôr và lôpô'çi parè |

« Les lettres **y** et **v**, si elles sont précédées du son **a** et si elles se trouvent à la fin d'un mot, peuvent à volonté être

élidées, quand une voyelle, une diphtongue, etc., vient à suivre. »

Ainsi la forme *viṣṇav iti*, autorisée par la régle précédente deviendra, d'après ce dernier sûtra, *viṣṇa iti*.

En somme, le voc. sing. des thèmes en **u**, suivi de **iti**, peut se présenter sous les trois formes suivantes :

1° °*av iti*;
2° °*a iti;*
3° °*ô iti*.

Mais de ces trois formes, les deux premières seules sont possibles dans le Vêda; la troisième, d'après le sûtra 70, ne saurait s'y rencontrer.

A la vérité, le Rig-Vêda ne permet pas le contrôle de cette assertion; car, à notre connaissance au moins, il n'existe dans ce recueil aucun passage où le voc. sing. d'un thème en **u** soit suivi de la particule **iti**.

III

Sur le conjonctif.

Au sûtra 404 de son traité, Varadarâja commence par énumérer les différents temps et modes du verbe : *laṭ, liṭ, luṭ*, etc.

Il ajoute ensuite :

êṣu pañcamô lakâraç chandômâtragôcaraḥ |

« Le cinquième de ces [temps et modes] ne se trouve que dans le Vêda. »

Ce cinquième mode en question est le conjonctif, désigné par le sigle *lêṭ*.

Ce sûtra n'a pas à nous retenir. On sait, en effet, que le conjonctif est un mode spécial à la langue védique et qu'il à

disparu dans le sanscrit classique, sauf les premières personnes qui sont devenues celles de l'impératif.

IV

Sur les verbes intensifs.

Sûtra 766 :

yaṅlugantât parasya halâdêḥ pitaḥ sârvadhâtukasyêḍ vâ syât |

bhûsuvôr iti niṣêdhô yaṅluki bhâṣâyâṃ na |

bôbhûtu têtiktê iti chandasi nipâtanât | *bôbhavîti* | *bôbhôti* |

« Un **î** peut, à volonté, précéder un affixe sârvadhâtuka ayant **p** pour lettre indicative et commençant par une consonne, lorsque cet affixe s'ajoute à un verbe après élision du suffixe **ya**.

» Si le suffixe **ya** est élidé, l'interdiction qui s'applique aux racines *bhû* et *sû* ne doit pas s'étendre à la langue ordinaire. Car les formes *bôbhûtu* et *têtiktê* sont des irrégularités védiques. »

Pour bien saisir le sens de cette règle, demandons-nous d'abord ce que l'on entend par « affixe sârvadhâtuka ayant **p** pour lettre indicative et commençant par une consonne ». On désigne ainsi les terminaisons actives des trois personnes du sing. du présent et de la troisième du sing. de l'impératif, autrement dit les terminaisons personnelles qui s'ajoutent aux formes verbales fortes.

Quelle est maintenant la fonction du suffixe **ya** ?

Ce suffixe, comme il est dit au sûtra 758, exprime la répétition et l'intensité d'un acte :

pâunaḥpunyê bhṛçârthê ca dyôtyê dhâtôr êkâcô halâdêr yaṅ |

« S'agit-il d'indiquer la répétition d'un acte ou son inten-

sité, on ajoute le suffixe **ya** à une racine monosyllabique commençant par une consonne. »

Ce suffixe **ya** suppose d'ailleurs le redoublement à l'état fort de la racine, et il prend les terminaisons personnelles du moyen.

Ainsi, la forme intensive de la racine *pac* avec le suffixe **ya** sera :

pâ-pac-ya-tê

Mais un verbe intensif peut ne pas contenir le suffixe **ya**. Les terminaisons personnelles s'ajoutent alors directement à la racine redoublée.

Considérons, par exemple, la racine *bhû*. Quel sera le thème intensif de cette racine aux formes fortes, les seules dont nous ayons à nous occuper ici ?

Nous appliquerons en premier lieu le sûtra 420, ainsi conçu :

sârvadhâtukârdhadhâtukayôḥ | anayôḥ parayôr igantâṅgasya guṇaḥ |

« Devant un affixe *sârvadhâtuka* et un affixe *ârdhadhâtuka*, il doit y avoir *guṇa* de toute base susceptible d'inflexion se terminant par une des voyelles **i**, **u**, **ṛ** et **ḷ**. »

Il est vrai que le sûtra 474 formule une exception à cette règle, au moins en ce qui concerne les racines *bhû* et *sû* :

bhû sû êtayôḥ sârvadhâtukê tiṅi guṇô na |

« Si un affixe sârvadhâtuka, en tant que terminaison personnelle, suit les racines *bhû* et *sû*, il n'y a pas guṇa de ces racines. »

Mais cette interdiction ne doit pas s'étendre au cas qui nous occupe. Conformément au sûtra 420, nous aurons donc guṇa de la racine *bhû*, dont le thème intensif sera :

bô-bhô

Il nous reste maintenant à ajouter à ce thème les termi-

naisons personnelles des formes fortes. Or, nous pouvons le faire en intercalant ou non un î. Nous obtiendrons ainsi, par exemple, pour la troisième personne du sing. du présent, soit la forme :

bô-bhô-ti

soit la forme :

bô-bhav-î-ti

De même la troisième personne du sing. de l'impératif sera :

bô-bhô-tu ou *bô-bhav-î-tu*

En conséquence, la forme védique *bôbhûtu* est irrégulière. Mais elle ne se trouve pas dans le Rig-Vêda. Car il n'existe dans ce recueil qu'une seule forme intensive de la racine *bhû*, à savoir *bôbhavîti*, qui répond à toutes les exigences de la règle que nous étudions :

III, 53, 8 *rûpâṃ-rûpaṃ maghâvâ bôbhavîti.*

A côté de *bôbhûtu*, l'auteur de la *Laghukâumudî* signale encore comme irrégularité védique la forme *têtiktê*. Cette forme se rencontre en effet dans le Rig-Vêda :

IV, 23, 7 *têtiktê tigmâ tujâsê ânîkâ.*

Mais nous n'avons pas à nous en occuper, car elle reste en dehors du sûtra que nous avons essayé d'expliquer.

A. Guérinot.

LOI DE LA FIN DES DIFFÉRENTS ÊTRES

(NÂNÂDJÎVAVÂDAKAṬṬAḶEI)

PAR ÇÊCHÂDRIÇIVADÊÇIKA [1]

Au sein du témoin universel, qui est le pur absolu (*brahma* n.), réside, indistincte comme la chaleur dans le feu, une énergie (*çakti*). Le haut absolu, quand cette énergie est condensée en lui, s'appelle le pur absolu. Quand cette énergie épanouie s'infuse dans le pur absolu, il s'appelle, par suite de l'infusion de la grande [çakti] (*parâ*), l'absolu suprême (*parabrahma* n.).

De même que la volupté naît pour la femme dans le rapprochement avec l'homme; de même, dans le rapprochement avec l'absolu, se produisent, pour cette énergie dénuée de caractères, les qualités inaltérables de bonté (*satva*), passion (*rajas*) et obscurité (*tamas*). La bonté pure s'appelle énergie sous la forme du bonheur; la passion pure s'appelle énergie sous la forme de l'intelligence; l'obscurité pure s'appelle énergie sous la forme du réel. Quand l'absolu suprême, uni

1. Ce petit ouvrage tamoul, qui paraît avoir été composé à la fin du XVIIIe siècle, a été souvent imprimé. M. Ed. Ariel en avait commencé en 1850 la traduction (Bibl. Nat., Manuscrits, fonds tamoul, n°). Une traduction complète a été publiée en anglais : « *The elements of the vedantic philosophy*, translated from the tamil, by Thomas FOULKES, Church Missionary Society, Madras. *Madras*, Society for promoting Christian Knowledge, 1860, in-8°, 33 p. » J'en donne aujourd'hui une traduction nouvelle en français, avec quelques notes. J'ai cherché à suivre le texte d'aussi près que possible : les lecteurs voudront bien excuser l'obscurité forcée de certains passages. (J. V.).

à l'énergie-manifestation du bonheur qui est causative, atteint le sommeil, bonheur parfait, il s'appelle le très bienheureux (*paramânanda* masc.). Quand le très bienheureux, uni à l'énergie-manifestation de l'intelligence, atteint l'assoupissement, éclat parfait, il perd son nom de très bienheureux et s'appelle l'accompli (*paripûrṇa*). Quand l'accompli, uni à l'énergie-manifestation de l'être, atteint l'état de veille, infusion parfaite, il perd son nom d'accompli et s'appelle le très grand (*para*).

Dans cet absolu, indivisible et accompli, du réel, de l'intelligence et du bonheur, se produit, ainsi qu'apparaît la nacre dans la coquille, une énergie appelée la nature radicale (*mûlaprakṛti*).

Cette nature radicale est douée des trois qualités altérables de bonté, passion et obscurité.

La qualité de bonté de la nature radicale est appelée illusion (*mâyâ*), trouble de l'omniscient, et corps causatif du Seigneur (*Içvara*). Dans l'illusion se réfléchit, comme une image dans l'eau limpide, l'absolu possédant tous ses caractères : on donne à cette image de la spiritualité le nom de Seigneur omniscient. Dans cette illusion, qualité de bonté, il y a trois qualités qui sont : bonté dans la bonté, passion dans la bonté, obscurité dans la bonté. Quand prédomine la bonté dans la bonté, le Seigneur qui s'y réfléchit protège le monde et se nomme en conséquence *Viṣṇu*. Quand prédomine la passion dans la bonté, le Seigneur qui s'y réfléchit organise le monde et se nomme en conséquence *Brahma* (masc.). Quand prédomine l'obscurité dans la bonté, le Seigneur qui s'y réfléchit désorganise le monde et se nomme en conséquence *Rudra*. Tel est l'exposé de la qualité de bonté de la nature radicale.

La qualité de passion de la nature radicale constitue, sous un grand nombre de formes, des (catégories) qui possèdent

respectivement des qualités plus ou moins nombreuses. Elles portent le nom d'insciences (*avidyâ*), et de corps causatifs des créatures. Dans ces insciences est réfléchie, comme une image dans l'eau trouble, la spiritualité absolue. Ces images de la spiritualité sont appelées celles qui savent peu (*kiñcijjña*) et êtres pseudo-intelligents (*cidàbhàsajîva*). Dans ces insciences, il y a trois qualités qui sont bonté dans la passion, passion dans la passion, obscurité dans la passion. Quand prédomine la bonté dans la passion, les pseudo-intelligents qui s'y réfléchissent sont adonnés à la connaissance des entités. Quand prédomine la passion dans la passion, les pseudo-intelligents qui s'y réfléchissent sont pleins d'amour et d'emportement et adonnés aux œuvres. Quand prédomine l'obscurité dans la passion, les pseudo-intelligents qui s'y réfléchissent acquièrent l'indolence, le sommeil et l'erreur. Tel est l'exposé de la qualité de passion de la nature radicale.

Dans la qualité d'obscurité de la nature radicale, il y a deux énergies, celle d'enveloppement (*âvaraṇa*) et celle de dispersion (*vikṣêpa*). L'énergie d'enveloppement aveugle constamment les êtres et ne permet qu'aux contemplatifs et au Seigneur de connaître la différence qui existe respectivement entre les trois corps, le pseudo-intelligent et la spiritualité témoin (de tout). Celui qui est aveuglé par elle est convaincu que les vingt-neuf entités lui sont subjectives. Cette conviction s'appelle l'enlacement de la personnalité et l'attachement au monde. Par la grâce d'un bon directeur, voir se dissiper cet enveloppement et apprendre que les vingt-neuf entités sont objectives, c'est le salut. Tel est l'effet de l'énergie d'enveloppement.

Dans l'énergie de dispersion a apparu l'éther, qui est le rudiment du son; dans l'éther a apparu l'air, qui est le rudiment du tact; dans l'air a apparu le feu, qui est le rudiment de la forme; dans le feu a apparu l'eau, qui est le rudiment

du goût ; dans l'eau a apparu la terre, qui est le rudiment de l'odeur[1]. Dans l'énergie de dispersion, qui est la cause de ces cinq éléments subtils, sont renfermées les trois qualités de bonté dans l'obscurité, passion dans l'obscurité, obscurité dans l'obscurité ; c'est pourquoi ces cinq éléments qui en sont les effets ont apparu avec ces trois qualités. Ces cinq éléments s'appellent rudiments, éléments non combinés, éléments subtils.

En eux apparaissent les corps subtils et les corps grossiers. Voici comment. La faculté interne s'est produite par la réunion en une seule masse des particules rudimentaires de chacun des cinq éléments dont l'éther est le premier, dans leur partie de bonté. Le signe qu'il y a dans la faculté interne une portion d'éther, c'est que la faculté interne est stable et donne place à tous les sons, comme l'éther même : le nom de cette condition stable est substance (*uḷḷam*). Le signe qu'il y a dans la faculté interne une portion d'air, c'est que la faculté interne est flottante, comme l'air même ; le nom de cette condition flottante est pensée (*manas*). Le signe qu'il y a dans la faculté interne une portion de feu, c'est que la faculté interne illumine ceci et cela, comme le feu même ; le nom de cette condition illuminante est entendement (*buddhi*). Le signe qu'il y a dans la faculté interne une portion d'eau, c'est que la faculté interne va pour saisir les objets, comme l'eau même ; le nom de cette condition allante est jugement (*citta*). Le signe qu'il y a dans la faculté interne une portion de terre, c'est que la faculté interne se tient solidement, comme la terre même, et qu'elle a la conviction du moi ; le nom de cette condition est personnalité (*ahankâra*).

1. Les cinq éléments sont chacun d'une couleur particulière : la terre, d'or ; l'eau, blanche ; le fer, rouge ; l'air, noir, et l'éther, de fumée.

Dans la partie de bonté des cinq éléments, chacune des particules rudimentaires de chacun d'eux a formé, seule à seule, l'ouïe et les autres organes de la perception. L'ouïe, participant de l'éther, connaît seulement le son, qualité de l'éther. Le toucher, participant de l'air, connaît seulement le tact, qualité de l'air. La vue, participant du feu, connaît seulement la forme, qualité du feu. Le goût, participant de l'eau, connaît seulement la saveur, qualité de l'eau. L'odorat, participant de la terre, connaît seulement l'odeur, qualité de la terre. Les organes étant ainsi produits, seul à seul, sans alliance de l'un avec l'autre, l'un ne peut connaître les qualités que connaît l'autre. Comme la réunion en une seule masse des cinq particules rudimentaires des cinq éléments constitue la faculté interne, en s'unissant aux cinq organes, elle connaît les objets. Les cinq facultés internes et les cinq organes de perception, qui font ensemble dix, produits dans la qualité de bonté et participant de la bonté, sont les instruments de la connaissance.

Les cinq souffles dont *vyâna* est le premier se sont produits par la réunion en une seule masse, dans la partie de passion des cinq éléments, des particules rudimentaires de chacun d'eux. Parmi ces souffles, le souffle *vyâna*, participant de l'éther, est, comme l'éther, répandu dans tous les membres. Le souffle respiratoire (*prâṇa*), participant de l'air, flotte comme l'air du cœur au nez. Le souffle *apâna*, participant du feu, produit comme le feu la chaleur, et, étant le feu interne, va jusqu'à l'anus et fait digérer le manger et le boire. Le souffle *samâna*, participant de l'eau, part du nombril, milieu du corps, et comme l'eau entraîne dans les canaux[1]

1. *Nâḍi* « canal, conduit, tube ». Les Indiens en comptent dix : *iḍâ* et *pingalâ* qui forment ensemble comme une paire de ciseaux, le premier allant du gros orteil droit à la narine gauche et le second du gros orteil gauche à la narine droite ; — *suchumnâ* (tam. *çujimunei*), qui va de l'anus au *pudendum*, enveloppant plusieurs fois l'*ôm*, sym-

le manger et le boire. Le souffle *udâna*, participant de la terre, part de la gorge et se tient ferme comme la terre. Outre ces cinq souffles, quelques-uns disent qu'il y en a cinq autres, et ils appellent *nâga* celui qui, situé dans la bouche, fait vomir;

bole du triple pouvoir divin, et formant le *Mahâ-Mêru* du corps humain; — *gândhârî* qui part du nombril et aboutit à la gorge où il sert à former les sept sons de la gamme; — *asthi* qui aboutit aux yeux; — *jihvâ* qui aboutit à la langue; — *alambuṣâ* qui aboutit aux oreilles; — *puruṣa* qui va dans le bras; — *çankhinî* qui va au *pudendum*; — *kuhu* qui va au nombril et au *pudendum*. Ces canaux se résument en trois, *vâta*, *pitta*, *çlîṣman* qui sont affectés aux vents, à la bile et au flegme; aussi les médecins hindous tâtent-ils le pouls aux malades avec trois doigts, l'index, le médius et l'annulaire, un pour chacun de ces canaux : quand on est en bonne santé, chacun de ces canaux prédomine pendant quatre heures du jour et quatre heures de la nuit. La plupart des canaux partent de la *suchumnâ*. Les souffles passent par ces canaux de la manière suivante : *prâṇa* par *suchumnâ*, *iḍâ* et *pingalâ*; *apâṇa* par *kuhu*; *udâna* par *asthi*; *vgâna* par *gândhârî*; *samâna* par *çankhinî*; *nâga* par *alambuṣâ*; *kûrma* par *puruṣa*; *kṛkara* par *jihvâ*; *dêvadatta* par *çankhinî*; *dhananjaya* court sous la peau.

On ajoute que *iḍâ* et *pingalâ* se rencontrent cinq fois dans leurs branches supérieures : au *pudendum*, où l'arche qu'ils forment est le siège de Brahmâ; au nombril, où ils forment celui de Viṣṇu; à l'estomac, où ils forment le siège de Rudra; au cou, où ils forment le siège de Mahêçvara; et au front, entre les deux sourcils, où ils forment le siège de Sadâçiva; il y a en tout 72,000 conduits.

Les cinq divinités dont nous venons de parler président ainsi aux six régions (*âdhâra*) du corps : *mûla* le fondement, *svâdhiṣṭhâna* le pudendum, *nâbhi* ou *maṇipûraka* le nombril, *anâhata* l'estomac (ou *rdaya* le cœur), *visuddhi* la racine de la langue, et *âjñâ* le front. Ces six régions sont figurées par des dessins dont on peut donner l'idée sommaire. *Mûlâdhâra* est représenté par un petit cercle formé de quatre fleurs, au cœur duquel est écrit *ôm*, et entouré d'un triangle isocèle inscrit dans un cercle; — *svâdhiṣṭhâna*, par un carré au milieu duquel est une fleur ronde à six pétales, avec la lettre *na* à son centre; — *maṇipûraka*, par une fleur à dix pétales, avec un *ma* à son centre, entourée d'un cercle; — *anâhata*, par une fleur à douze pétales, avec un *çi* à son centre, dans un triangle équilatéral; — *visuddhi*, par une fleur à seize pétales, avec un *ca* à son centre, au milieu de deux triangles équilatéraux qui se croisent pour former une étoile; — *âjñâ*, le front, par une demi-ellipse avec un *ya* au foyer. Dans chacune des cinq premières figures, une lettre correspond à chaque pétale ou à chaque fleur. On remarquera que les lettres centrales forment l'invocation, *ôm! namaçivâya!*

kûrma celui qui, situé dans l'œil, fait voir; *kṛkara* celui qui, situé dans le nez, fait éternuer; *dêvadatta*, celui qui fait bâiller; *dhananjaya*, celui qui fait gonfler; mais sachez que ces cinq (souffles)-là ne sont pas autre chose que les souffles respiratoires dont ils constituent les fonctions[1].

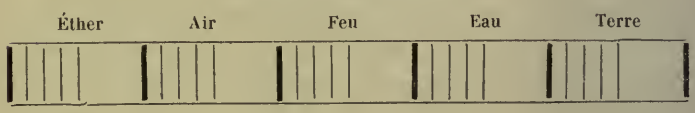
Dans la partie de passion des cinq éléments dont l'éther est le premier, chacune des particules rudimentaires de chacun d'eux, prise une à une, est devenue la bouche et les autres organes d'action. Parmi ces organes, la bouche qui est le lieu de l'éther parle, la main qui est le lieu du vent donne et prend, le pied qui est le lieu du feu marche, l'anus qui est le lieu de l'eau chasse au dehors les divers excréments, le *pudendum* qui est le lieu de la terre cause la volupté. Ces cinq (organes) étant ainsi produits seul à seul, l'un ne peut remplir la fonction de l'autre. Les cinq souffles dont *vyâna* est le premier étant produits par la réunion en une seule masse des particules rudimentaires des cinq éléments, communiquent avec les organes d'action et leur font remplir leurs cinq fonctions. Les cinq souffles et les cinq organes d'action, dix en tout, participant de la passion, sont les instruments des actes. L'ensemble des vingt entités ci-dessus est appelé *corps subtil*. Le Seigneur réfléchi dans l'illusion a formé et accordé à chacun des êtres innombrables réfléchis dans l'inscience ce corps subtil pour être leur corps propre. Ainsi sont employées la partie de bonté et la partie de passion des cinq éléments; reste la partie d'obscurité. Tel est l'ordre du corps subtil.

1. Suivant d'autres définitions, *prâṇa* part du cœur, *apâna* du sommet de la tête, *vyâna* parcourt le corps entier, *samâna* part du creux de la gorge et *udâna* du nombril; mais *nâga* fait étendre, se courber, parler; *kûrma* fait ouvrir et fermer les yeux et hérisser les poils; *kûkara* fait éternuer, tousser, exprimer les émotions par le visage; *dêvadatta* fait courir, cause la fatigue et la transpiration; *dhananjaya* fait enfler le corps, et, après la mort, s'échappe par la tête.

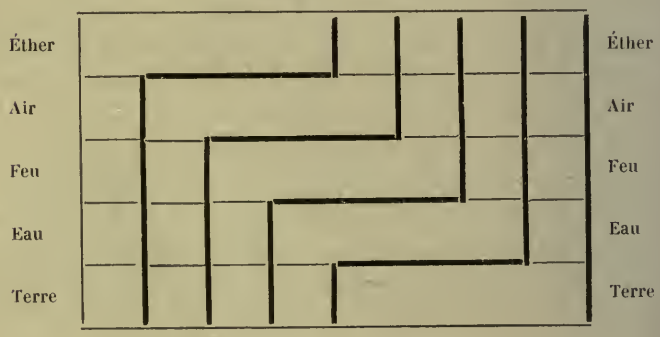
Au sein des cinq éléments subtils ainsi réduits à la partie d'obscurité apparaissent les éléments grossiers et les corps grossiers. Voici comment. Les cinq éléments réduits à la partie d'obscurité sont divisés chacun en deux, et leurs cinq premières moitiés chacune en quatre; mais de leurs cinq secondes moitiés, chacun perdant une moitié et s'unissant, à raison d'un huitième de chacun, avec les quatre autres éléments, le groupement quintuple se produit[1]. Parmi les éléments grossiers ainsi quintuplement combinés dans l'éther, les quatre qualités de tact, forme, saveur et odeur, se tiennent infuses, et par conséquent invisibles, et sa qualité propre, le son, se trouve seule visiblement manifestée. Dans l'air, les trois qualités de forme, saveur et odeur, se trouvent infuses et par conséquent invisibles, et sa qualité causative, le son,

1. M. Foulkes explique ce passage au moyen des figures ci-dessous, empruntées à des livres hindous :

Divisions des éléments



Groupement quintuple



ainsi que sa qualité propre, le tact, se trouvent visiblement manifestées. Dans le feu, les deux qualités de saveur et d'odeur se trouvent infuses et par conséquent invisibles, et ses qualités causatives, le son et le tact, ainsi que sa qualité propre, la forme, se trouvent visiblement manifestées. Dans l'eau, la qualité d'odeur se trouve infuse et par conséquent invisible, et ses qualités causatives, le son, le tact et la forme ainsi que sa qualité propre, la saveur, se trouvent visiblement manifestées. Dans la terre, ses qualités causatives, le son, le tact, la forme, la saveur, et sa qualité propre, l'odeur, se trouvent visiblement manifestées. De même que le corps subtil a apparu, issu de l'élément subtil, de même ont apparu, issus des éléments grossiers quintuplement combinés, les corps grossiers, les six entités, les quatre sortes d'êtres visibles et leurs trois classes différentes.

Les six entités sont la peau, le sang, la chair, les nerfs et les veines, les os, la moelle.

Les quatre sortes d'êtres visibles sont les vivipares, les ovipares, les sudoripares, les germinipares.

Les trois classes différentes sont : les hommes, qui ont les deux intelligences de ce monde-ci et du monde d'en haut; c'est la classe supérieure. Les quadrupèdes, les oiseaux et les autres animaux qui ont seulement l'intelligence de ce monde-ci, et n'ont pas celle du monde d'en haut; c'est la classe moyenne. Les arbres et les autres choses qui n'ont aucune de ces deux intelligences forment la classe inférieure. De même que dans le monde terrestre, qui est l'entité de la terre, existent ces trois classes, de même elles existent aussi dans le monde des mânes, dans le monde des dieux, dans le monde des harmonistes (*Gandharvas*) et dans le monde des sages (*Siddhas*), qui sont les entités de l'éther, de l'air, du feu et de l'eau. Là, la lune et les autres mânes, le soleil et les autres dieux, les harmonistes et les sages et autres for-

ment la classe supérieure; *Kâmadhênu*, *Aïrâvata*, *Garuḍa* et autres, la classe moyenne; l'arbre *kalpaka* et autres, la classe inférieure.

Parmi les cinq enveloppes (*kôça*) appelées alimentaire, respiratoire, mentale, intellectuelle et joyeuse, le corps grossier est l'enveloppe alimentaire (*annamaya*); le corps subtil est constitué par les trois enveloppes respiratoire (*prâṇamaya*), mentale (*manômaya*) et intellectuelle (*vijñânamaya*). Cela s'explique par le fait que l'enveloppe respiratoire est l'union du souffle respiratoire et des organes d'action; l'enveloppe mentale l'union de la pensée et des organes d'action; l'enveloppe intellectuelle l'union de l'entendement et des organes de perception. Le corps causatif est l'enveloppe bienheureuse (*ânandamaya*). Dans le corps grossier, composé des six entités, se trouve l'entité du corps subtil; en effet, dans la bouche il y a un organe d'action, la voix, et un organe de perception, la langue; dans la gorge, le souffle *udâna* et la pensée; dans le cœur, le souffle respiratoire et l'entendement; dans le nombril, le souffle *samâna* et le jugement; dans le fondement le souffle *apâna* et la substance. Le souffle *vyâna*, un des organes de perception qui est la peau et la personnalité sont infusés dans tous les membres. Au-dessus de la gorge se trouvent, seul à seul, les organes de sensation suivants : la substance, au sommet du crâne (*ucci*); l'organe de la vue, à l'extrémité de la pupille; l'organe de l'ouïe, en dedans de l'oreille; l'organe de l'odorat, au bout du nez. Au-dessous de la gorge, se trouvent, seul à seul, aux bras, aux jambes et au *pudendum*, les organes suivants: les mains, les pieds et les parties sexuelles. Ainsi, comme les six entités du corps grossier et les vingt entités du corps subtil qui pénètrent le corps grossier, ensemble vingt-six entités, sont les effets des cinq éléments, les corps grossiers et les corps subtils qui en sont composés sont appelés corps effectifs (*kâryaçarîra*).

Quand le pseudo-intelligent réfléchi dans l'inscience demeure, à l'état de veille, mêlé à ces vingt-six entités, il est appelé le total (*viçva* masc.) et l'être pratique (*vyavakârikajîva*). Quand, délaissant le corps grossier, il demeure uni, dans l'état d'assoupissement, avec sa faculté interne, il est appelé le brillant (*tâijâsa* masc.), l'être réflecteur (*prâtibhâsikajîva*) et celui qui est formé dans l'assoupissement (*svapnakalpata* masc.). Quand, dans l'état du sommeil parfait, délaissant toutes les vingt-six entités du corps effectif, il possède uniquement le corps causatif, il est appelé le savant (*prajña* masc.) et l'être positif (*jâranârthikajîva*). Quand la spiritualité absolue est témoin de la veille, on l'appelle l'âme vivante (*jîvâtmâ*) ; quand elle est témoin de l'assoupissement, l'âme intérieure (*antarâtmâ*) ; quand elle est témoin du sommeil, l'âme suprême (*paramâtmâ*) ; quand elle est témoin des trois états, l'âme connaissante (*jñânâtmâ*) et le suprême (*kûṭastha*). Les trois états de l'être et les trois corps ont donc été expliqués.

Les cinq éléments grossiers qui se manifestent comme forme du monde créé et l'ensemble des corps grossiers qui composent les trois classes manifestées dans ces éléments, sont appelés le corps grossier du Seigneur et le Mâle (*vîrâj*). Le Seigneur possédant l'état de veille et uni à eux s'appelle l'universel (*vâiçvanara* masc.) et la spiritualité qui y réside s'appelle *Brahma* (masc.). Les cinq éléments subtils et l'ensemble des corps subtils manifestés dans ces éléments s'appellent les corps subtils du Seigneur et l'embryon d'or (*hiraṇyagarbha*) ; le Seigneur possédant l'état d'assoupissement et uni à eux s'appelle l'âme subtile (*kchûdrâtmâ*) et la spiritualité qui y réside *Viṣṇu*. L'illusion unie à l'émanation des deux catégories grossière et subtile, est appelée le corps causatif du Seigneur et l'indistinct (*avyâkrtam*, neutre) ; le Seigneur possédant l'état de sommeil et uni à

l'illusion s'appelle le dompteur interne (*antaryàmi*) et la spiritualité qui y réside *Rudra*. Tels sont, pour le Seigneur, les trois corps et les trois états.

De même que l'être, dans ses trois états, demeure uni aux vingt-sept entités qui forment les trois corps et dont il dit: « C'est moi-même, » de même le Seigneur, dans ces trois états, demeure uni aux trente-deux entités qui forment ces trois corps ; cependant, l'être pseudo-intelligent demeure uni seulement à son propre corps, le Seigneur demeure uni à tous les mondes et à tous les corps qui sont son propre corps. La spiritualité absolue qui est témoin de tous deux, emplit tous les corps et tous les mondes et, continuant au delà, est sans bornes.

Les entités sont, pour l'être :

En ce qui concerne le *processus* du corps grossier : l'enveloppe alimentaire et les autres, six en tout, — les vingt entités du corps subtil, — l'être, le Seigneur, l'inscience, la science, l'absolu, cinq en tout; — total, trente et un ;

En ce qui concerne le *processus* du corps subtil : les vingt entités du corps subtil, — l'être, le Seigneur, l'inscience, la science, l'absolu, cinq en tout; — total, vingt-cinq;

En ce qui concerne le *processus* du corps causatif: l'être, le Seigneur, l'inscience, la science, l'absolu ; — total, cinq;

En ce qui concerne le *processus* de l'être : l'être, le Seigneur, l'absolu ; — total, trois;

En ce qui concerne le *processus* du témoin (de tout) : le suprême (Kûṭastha).

Les entités sont, pour le Seigneur :

En ce qui concerne le *processus* du corps grossier: l'enveloppe alimentaire et les autres, six en tout, — les vingt entités du corps subtil, — l'être, l'inscience, deux en tout, — le Seigneur, la science, l'absolu, trois en tout ; — les cinq éléments grossiers ; — total, trente-six ;

En ce qui concerne le *processus* du corps subtil : les vingt entités du corps subtil; — l'être, l'inscience, deux en tout; — les cinq éléments subtils; — le Seigneur, la science, l'absolu, trois en tout; — total, trente;

En ce qui concerne le *processus* du corps causatif: le Seigneur, la science, l'absolu; total, trois;

En ce qui concerne le *processus* du Seigneur: le Seigneur, l'absolu; — total, deux;

En ce qui concerne le *processus* de l'absolu : l'absolu seul;

En ce qui concerne le *processus* des organes de la sensation: la sensation, — les six enveloppes, — les cinq facultés internes,— les cinq souffles,— l'être, le Seigneur, l'inscience, la science, l'absolu, cinq en tout; — total, vingt-deux;

En ce qui concerne le *processus* du domaine de la pensée: les cinq facultés internes, — l'être, le Seigneur, l'inscience, la science, l'absolu, cinq en tout; — total, dix.

Telles sont les manifestations et les localisations des entités.

Comment disparaissent les entités? Le voici :

Tous les corps grossiers qui se trouvent dans tous les êtres se dissolvent dans les éléments grossiers qui sont leur principe et disparaissent ne laissant que ces éléments. Ces éléments grossiers abandonnent la quintuple combinaison et se perdent dans les éléments de la qualité d'obscurité qui sont les particules rudimentaires : c'est ce qui s'appelle l'état de l'embryon d'or. Les vingt entités du corps subtil se dissolvent et disparaissent dans les qualités de bonté et de passion de ces éléments, de la manière suivante: ce qui se trouve dans tous les êtres animés, la personnalité, l'organe de l'odorat, le souffle *udâna*, l'organe du *pudendum* disparaissent dans la terre; — le jugement, la langue, le souffle *sâmâna*, l'anus, disparaissent dans l'eau; — l'entendement, l'organe de la vue, le souffle *apâna* et le pied disparaissent dans le feu; — la pensée, la peau, le souffle res-

piratoire et l'organe manuel, disparaissent dans l'air ; — l'âme (*ullam*), l'ouïe, le souffle *vyâna*, la bouche, disparaissent dans l'éther. Alors, ces (entités) deviennent comme anciennement les éléments subtils doués des trois qualités ; de ces éléments subtils, la terre se dissout et disparaît dans l'eau, l'eau s'absorbe et disparaît dans le feu, le feu comme un flambeau s'éteint et disparaît dans l'air, l'air s'arrête et disparaît dans l'éther. L'éther disparaît dans l'énergie de dispersion. L'énergie d'enveloppement et l'énergie de dispersion, n'étant que la qualité d'obscurité de la nature radicale, disparaissent dans l'illusion et dans l'inscience comme une semence pour une autre organisation, de même que le figuier demeure caché dans sa graine. Cette illusion et cette inscience disparaissent dans l'entité de la semence (*vindu*) qui s'appelle la très subtile nature radicale. Et la semence disparaît dans la spiritualité absolue, afin que cette spiritualité, qui était pour elle-même la spiritualité localisée, apparaisse seule, de même que la corde se voit quand s'en va le serpent trompeur. De cette façon, celui qui a vu que toutes les choses qui ont apparu comme fausses ne sont que la seule substance vraie, qui a clairement compris que cette substance est sa propre forme, et qui a chassé le souci, est un être libéré (*jivamukta*). Telle est la manière dont se dissipent les entités.

Les entités qui ont ainsi apparu et se sont dissipées sont au nombre de trente-six ; ce sont : les cinq éléments ; les six entités du corps grossier ; les vingt entités du corps subtil ; la science et l'inscience qui sont les deux entités du corps causatif ; l'être et le Seigneur réfléchis en elles, deux en tout ; et la spiritualité suprême, qui est leur localisation à toutes : total, trente-six.

Parmi elles, les êtres possèdent en commun les huit que voici : les cinq éléments communs aux êtres, l'illusion, le

Seigneur réfléchi dans l'illusion, et la spiritualité absolue.

Ils possèdent aussi les vingt-huit autres, mais seules à seules. Voici comment : si la terre, se détruit, il n'y a plus de place fixe pour tous les êtres animés ; si l'eau vient à manquer, ils ne pourront ni se rafraîchir ni rien humecter ; si le feu vient à manquer, il n'y a plus de préparation d'aliments possible ; si l'air vient à manquer, il n'y a plus aucune possibilité de mouvement ; si l'éther se dissipe, il n'y a plus de résidence possible pour personne ; si l'illusion vient à manquer, ainsi que ce qui se réfléchit en elle, il n'y a plus de divinités possibles pour les différentes sectes ; si l'absolu manque, il n'y a de connaissance possible pour personne. En conséquence, ces huit entités sont communes à tous ; les autres sont possédées seules à seules de la façon suivante :

Si le corps grossier de l'un périt, les corps grossiers de tous les autres resteront indétruits ; s'il se produit une destruction partielle dans le corps subtil de l'un, aucune destruction ne se produira chez tous les autres ; si Sukha, Vâmadêva et les autres qui ont été libérés ont eu leur inscience et leur être détruits, l'être et l'inscience des autres restent indétruits ; c'est pourquoi, il n'y a aucun doute qui empêche de dire que les êtres possèdent seuls à seuls ces vingt-huit entités.

Parmi les trente-six entités, il y en a une qui brille toujours étant subjective ; sept qui apparaissent comme étant objectives, et vingt-huit qui appartiennent à cette subjectivité, ou sont objectives indifféremment. Voici comment : parce que la spiritualité absolue qui est témoin des trois états, brille dans tous les états et ne peut pas, comme les autres entités, être vue étant objective, cette spiritualité absolue brille unique étant subjective. Parce que les cinq opérations, les dix incarnations et les autres choses semblables qui sont les fonctions des cinq éléments, de l'illusion et du Seigneur,

qui est réfléchi dans l'illusion, ne peuvent jamais apparaître comme leurs fonctions propres, ces sept entités sont vues comme étant objectives.

Des vingt-huit autres, les six entités du corps grossier sont traitées soit comme étant subjectives, lorsqu'on dit : « Je suis brahmane », « je suis kṣatrya », « je suis vâiçya », « je suis sûdra », « je suis *brahmacâri* », « je suis *grhasta* », « je suis *vanaprastha* », « je suis *sannyâsi* », « je suis homme », « je suis femme », « je suis noir », « je suis rouge », « je suis grand », « je suis petit », « j'ai engraissé », « j'ai maigri » ; — soit comme étant objectives, lorsqu'on dit : « Mon bœuf », « mon veau », ou : « Mon corps a grossi », « mon corps a diminué », « ma chevelure a grisonné », « mon corps est en vie depuis tant de jours » ; — les vingt entités du corps subtil sont traitées comme étant subjectives, lorsqu'on dit : « J'ai vu », « j'ai entendu », « j'ai touché », « j'ai reçu », « j'ai donné », « j'ai pris », « j'ai marché », « j'ai joui », « j'ai réfléchi », « j'ai décidé », « j'ai survécu à cette famine » ; soit comme étant objectives, lorsqu'on dit : « Ma maison », « ma propriété », ou « mon œil », « mon oreille », « mon nez », « ma langue », « ma main », « mon pied », « mon esprit », « mon jugement », « ma conscience », « mon intelligence », « mon existence » ; — les entités du corps causatif, qui sont l'ignorance et le pseudo-intelligent, sont traitées comme étant subjectives, lorsqu'on dit : « Je ne sais pas », « je sais », ou comme objectives, lorsqu'on dit : « Mon ignorance », « ma vie » ; — par conséquent, ces vingt-huit entités sont considérées à la fois comme subjectives et objectives.

Le disciple, s'adressant au maître qui avait parlé ainsi, lui dit alors : « Si ces vingt-huit entités existent subjectivement, il leur faut se manifester en une seule nature comme

le témoin, et il ne leur est pas nécessaire d'exister objectivement comme le Seigneur, l'illusion et les cinq éléments ; ou bien, si ces vingt-huit entités existent objectivement, elles doivent toujours rester objectives, et il ne leur est pas nécessaire d'exister subjectivement. Donc, dire qu'elles peuvent exister à la fois subjectivement et objectivement, c'est une inconséquence, comme si l'on parlait du soleil de minuit. »

A cette objection, le maître répondit :

Il y a deux significations distinctes de la subjectivité, l'une quand on en parle dans le sens fondamental, l'autre quand on en parle par application. Dire que la spiritualité-témoin est subjective, c'est le sens fondamental, et il n'y a pas d'allégorie. Mais dire que les vingt-huit entités sont subjectives, ce n'est pas (dire) la vérité, et c'est commettre la même erreur que quand on prend un poteau pour un homme ou une corde pour un serpent.

C'est pourquoi, celui qui a vu la doctrine qui explique, avec toutes leurs qualités et tous leurs signes, les sept entités qu'il croyait être subjectives, alors qu'il était dans l'état d'ignorance, et les vingt-huit entités qu'il a reconnu ne pas être subjectives, quand il a atteint la connaissance, soit en tout trente-cinq entités, — et qui a acquis la certitude parfaite que, comme, en voyant cette doctrine, elle lui était objective, en comprenant ces entités, elles lui étaient aussi objectives ; que c'est là la trente-sixième entité qui est subjective et que c'est là le bonheur absolu (*çivam*), — celui-là est un être libéré.

Ainsi, l'ignorant qui ne saurait distinguer que l'absolu est subjectif et que les vingt-huit entités sont objectives, se trouve, — par la confusion qui lui fait prendre pour ses propres fonctions les fonctions de ces vingt-huit entités, comme si, par les liens de la personnalité, il prenait pour

ses propres souffrances les souffrances de sa femme, de ses enfants et des autres, — lié avec les mérites et les démérites qui résultent de ces vingt-huit entités et demeure troublé dans l'accumulation des naissances et des morts produites par cette activité.

Le sage qui s'est assuré que la spiritualité absolue est subjective et que ces trente-cinq entités sont objectives est exempt du lien de la personnalité et se rend exactement compte que les fonctions des vingt-huit entités ne sont pas ses propres fonctions, et, exempt de toute erreur, se trouve libre des liens de l'activité, parce qu'il a échappé aux mérites et aux démérites qui résultent de ces vingt-huit entités, et est libéré de l'accumulation des naissances et des morts : celui-là devient seulement l'absolu.

C'est cet homme que les six Çâstras appellent un être libéré, un sage intangible, un individu sans caste et sans caractéristiques, un brahmane.

Puissent tous ceux qui ont étudié ces entités arriver au but suprême !

(*Traduit du tamoul*).

Julien Vinson.

BIBLIOGRAPHIE

Méthode de transcription française des sons chinois adoptée par le Ministère des affaires étrangères, par A. Vissière. *Paris*, 19, rue Bonaparte, 1902, 22 p.

Le savant professeur, auquel on doit cette très intéressante brochure, était mieux qualifié que personne pour unifier les systèmes de transcription du chinois; aussi nous semble-t-il y avoir parfaitement réussi, sinon au point de vue scientifique, du moins au point de vue administratif. Je regrette beaucoup, pour ma part, qu'on ait conservé le groupe *ou*, alors que *u* est si simple et si commode, *ü* figurant parfaitement notre *u* français. Il est vrai que *u* et *ü* auraient entraîné *ö*, et les habitudes de nos bureaucrates en auraient reçu une trop rude atteinte !

On ne peut qu'approuver absolument l'indication par *h* de l'aspiration initiale, le *n* final simple non nasalisé, le *ng* final (la vraie transcription serait *ān*, *ēn*, etc.), le *y* consonne; il est fâcheux que, pour des raisons faciles à comprendre, on n'ait pu remplacer par *w* le *ou* consonnantique. Quant à la chuintante *h* ou *s* mouillé et à l'explosive qui y correspond, j'aurais volontiers proposé *ç* et *tç*. Je n'aime pas beaucoup

l'apostrophe remplaçant l'aspiration après une consonne : était-il donc si difficile d'apprendre à prononcer *p-h* et non *f*? A la p. 6, on remarquera une critique très juste du fameux *Quoc-ngu* annamite.

Julien Vinson.

Le Semeur d'amour, roman hindou, par Félicien Champsaur. *Paris*, Eug. Fasquelle, 1902, in-8°, (iv)-x-vj-402 p.

Je ne viens point rendre compte de cet ouvrage qui ne m'a pas été envoyé et qui d'ailleurs relève plutôt de la police correctionnelle que de la critique. C'est, sous prétexte d'orientalisme, un véritable manuel, théorique et pratique, de pornographie et d'érotisme. Le titre est bizarre, le style étrange et médiocre, le sujet sans intérêt appréciable. A la suite d'un véritable cours de prostitution, vient une sorte de pastiche ou plutôt une parodie de l'évangile chrétien et la fin se présente comme une réminiscence de *Salambô*, mais à la façon d'un lumignon fumeux qui voudrait égaler l'éclat du soleil. Les erreurs et les inexactitudes fourmillent : le même son (*u*) écrit *ou*, *u*, *û*, *oo*; l'orthographe *Laksmi*, *veicha* (vâiçya), *yodama* (yôdjana), *daysou* (dasyu), *assura*, *sakty* « mot tamoul » (*sic*), *sutty*, *thal*, etc., les explications « Sarasvati, épouse de Siva », *ganga* « fleuve », *yoghi* « pieux, dévôt, saint », *nautchi* « bayadère libre » et « fête avec danses de bayadères » ; « le mois de *naja* ou du ser-

pent », « le temple de Jaggermant », *mâ* « la lune », « les bananes juteuses », un lit en bois d'olivier, etc., etc.

Ce pseudo-roman est censé traduit de la version anglaise d'un texte tamoul avec citations sanscrites. L'auteur n'avait pas craint d'affirmer qu'il avait révisé sa traduction sur le texte même, avec l'aide « d'un maître éminent de l'École des Langues orientales ». J'ai fait aussitôt effacer cette impudente allégation.

Julien Vinson.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung auf der Gebiete der indo-germanischen Sprachen. *Gütersloh*, D. Bertelsmann, 1901, in-8°, p.429 à 604, formant la quatrième livraison du t. XXXVII (XVII de la nouvelle série).

Cette livraison, d'un intérêt véritablement exceptionnel, contient les articles suivants : 1° *The second Mandala of the Rig-Veda*, étude analytique et grammaticale, par Edward V. Arnold, p. 429-486; 2° *Beiträge zur Erklärung der altpersischen Achaemeniden-inschriften*, par W. Foy, p. 486-575; 3° *Slavische Etymologie*, par Félix Solmsen, p. 575-601; 3° *Ein Zusatz zu Ztschr.*, XXXII, 364 ff. par G. Surmin, p. 601-604.

Le volume se termine par une courte notice nécrologique sur Johannes Schmidt, qui vient de mourir le 4 juillet 1901. Nous associons nos regrets à ceux de

ses amis et de ses élèves; M. J. Schmidt a collaboré à la *Revue de Linguistique :* il nous a donné, en 1870, un article en français sur la *formation des futurs dans les langues indo-germaniques* (t. III, p. 355-365, 383-411).

Julien Vinson.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne, XVII. — Bergtscheremissische Sprachstudien, von G. I. Ramstedt. *Helsingfors*, 1902, in-8°, xiij-219 p.

Coll. : p. i-ij titre, iij-iv préface, v table, vij-xij remarques sur la prononciation, xiv faux-titre, 1-165 dictionnaire du tchérémisse montagnard, 167 titre, 169-214 contes tchérémisses, dictons, devinettes, 215-218 corrections et additions.

Revue hispanique. Extrait des comptes rendus de la septième année, pp. 521-528.

Dans cette petite brochure, M. R. Foulché-Delbosc raconte une mésaventure arrivée aux éditeurs du *Bulletin hispanique*, publié à Bordeaux. Aux p. 78-79 du tome II a paru un document soi-disant découvert à Anvers, en 1898, dans un recueil manuscrit du commencement du XVIIe siècle, dont le propriétaire est mort en 1899. C'est un *fuero* concédé à la villa de Piedrafita par Alphonse Ier d'Aragon le 20 septembre 1132. Or, abstraction faite des titres, sous-

cription, etc., ce *fuero* se compose de dix-neuf phrases latines dont les dernières lettres forment, en acrostiche, les mots « eminentissimus Cirot ». Or, M. Cirot est un des professeurs actuels de la Faculté des lettres de Bordeaux. Le pastiche est ingénieux; il n'est pas étonnant que des travailleurs sérieux s'y soient laissé prendre, car il n'était pas facile à découvrir.

J. V.

VARIA

I. Les m'tournis

C'est bien simple : vous prenez le verbe français *tourner* et et vous le conjuguez d'après les règles de la grammaire arabe ; vous obtenez au participe passé *m'tourni*, les retournés, c'est-à-dire les Européens qui s'islamisent. Nous avons bien pour cela un mot français, celui de « rénégat » ; mais il a quelque chose d'injurieux, et surtout il a vieilli ; il est du temps où les plus aventureux de nos pères « prenaient le turban » pour faire fortune ou pour éviter les galères. Le *m'tourni* est honorable et désintéressé (Chroniques algériennes. *Le Temps*, 8 février 1902).

II. Prononciation de l'anglais

Les professeurs d'anglais ont composé les deux phrases suivantes pour exercer les élèves à la prononciation de *h* et de *th* :

« How high his Highness holds his haughty head ?

» Theobald Throckmorton thrusts three thin thistles through the thick of his thigh. »

III. Les noms propres français

De la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) :

M. H. de Gallier publie une psychologie des noms propres français. Nous y lisons entre autres :

Chevreuse, Castellane, Gramont, Rohan, Broglie, sont des noms de terre, mais ces noms ont eux-mêmes une étymologie qui est chèvre sauvage, pour Chevreuse ; grand Mont, pour Gramont ; château du rocher, pour Castellane ; Village du rocher (Roc han), pour Rohan ; Bois, de *broglio* en italien, pour Broglie.

Parmi les noms roturiers, beaucoup sont tirés des noms d'arbres, de plantes ou de lieux : exemples : Duchesne, Dufresne, Dumont,

Duval, Dubois, Dupré, Dupuy, Puech (montagne en dialecte auvergnat ou en celte).

Dans cette même catégorie, on peut faire rentrer les noms des villes qui ont été choisis de préférence par les Israélites : Lyon, Crémieux, Ratisbonne, Lisbonne, Bédarrieux, etc.

A la deuxième catégorie appartiennent les noms tirés d'une profession. Je ne m'arrête pas aux innombrables Boucher, Boulanger, Serrurier, etc.

Périer veut dire maçon en vieux français ; Pelletan, marchand de peaux ; Chapuis, charpentier ; Fabre, Fabérot, Faure, Dufaure, viennent tous de *faber*, ouvrier ; Legouvé, vient de Govel, forgeron en breton ; Rey, de l'espagnol *rey*, roi ; Steward ou Stuard, maître d'hôtel : Walter, chef de cette famille, était en effet maître d'hôtel de Malcolm III en 1050. Laborie veut dire laboureur ; Schneider, tailleur. Enfin le nom de M. Trouillot signifie presseur d'huiles.

Troisième catégorie : les noms d'animaux. Laissons de côté tous les Renard, Poulet, Chapon, etc., qui s'expliquent d'eux-mêmes. Le nom de M. Luppé a la même origine que celui de M. Loubet, *lupus*, loup. Je n'apprendrai rien à l'aimable chansonnier Théodore Botrel, en lui disant que les crapaudières sont appelées bottereaux en Bretagne et en Normandie, et que Botrel vient de *bota*, crapaud. Les Mac-Mahon pourraient s'appeler de l'Ours, *mehon* voulant dire ours en irlandais, Et, malgré tout mon respect pour M. Hanotaux, j'ai le regret de lui révéler que son nom n'étant qu'un diminutif de Hans (Jean) a exactement la même origine que le mot *hanneton* (Weiden-Hans) ou Jean des Saules (*Le Matin,* samedi 14 septembre 1901).

IV. Abréviations

La *Jugend* de Münich en raconte une bien bonne :

Il y a quelque temps, la propriétaire d'un hôtel d'une station thermale bavaroise reçut d'Angleterre une lettre signée d'une certaine miss Brown qui lui annonçait l'intention de venir passer la saison chez elle. Mis Brown demandait, avant de se décider, quelques renseignements. Elle tenait à savoir notamment s'il y avait dans l'hôtel des W.-C. confortables.

Des W.-C ? se dit l'hôtelière, qu'est-ce que c'est que ça ? Après s'être longtemps creusé la tête, elle songea : les Anglais sont très dévots ; cette demoiselle est dévote et malade, elle veut savoir si nous avons une bonne église. Elle ouvrit un dictionnaire, y trouva les mots *Well* et *Church*, et fut tout à fait rassurée. Elle prit sa plume et écrivit :

« Nous avons une W.-C. confortable, à peu de distance de 'hôtel. Mais quand on y veut une bonne place, il faut la louer d'avance. Au reste, il n'y va guère de monde que le dimanche. »

Miss Brown n'est pas venue chez l'hôtelière bavaroise.

V. Shakespeare et Victor Hugo

Un lecteur du *Spectator* de Londres lui adresse la lettre suivante, qui a paru dans le n° du 1er mars 1902, p. 327 col. 2, et p. 328 col. 2 :

« Sir, — Victor Hugo had great imagination. But he was an avowed student of Shakespeare. Hence my comment. The following two lines of his play of *Hernani* are to be found in Act II, Scene 2, and are the words of Doña Sol in reply to the king, don Carlos :

Moi, je suis fille noble, et de ce sang jalouse,
Trop pour la concubine et trop peu pour l'épouse !

» Now, compare the above with these lines from Shakespeare's *King Henri VI*, Part III, Act III, Scene 2, which form part of Lady Grey's response to king Edouard IV, and read

I know I am too mean to be your queen,
And yet too good to be your concubine.

» Can the imagination be sufficiently stretched to acquit Victor Hugo of plagiarism in this instance ?

» I am, Sir, etc.

» Algernon Warren. »

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-sur-Saône, imprimerie Française et Orientale, E. Bertrand.

INAUGURATION

DU

BUSTE D'ABEL HOVELACQUE

A L'ÉCOLE DU LIVRE

Le dimanche 9 mars 1902 a été inauguré solennellement à l'École Estienne, en présence d'une foule nombreuse et sympathique, le buste d'Abel Hovelacque, élevé par souscription par ses amis et ses anciens électeurs du XIIIe arrondissement. Le buste, une des œuvres les plus remarquables de Dalou, est d'une ressemblance parfaite.

Des discours ont été prononcés par MM. Expert-Besançon, maire du XIIIe arrondissement; Bouquet, directeur de l'Enseignement technique au Ministère du Commerce; Duval-Arnould, vice-président du Conseil municipal; Autrand, secrétaire général de la préfecture de la Seine ; Weber, président du Conseil général; Desmons, sénateur, au nom du Conseil de l'ordre du Grand-Orient de France. M. d'Ault du Mesnil a donné lecture du discours de M. Verneau, président de la Société d'anthropologie, empêché.

M. Julien Vinson a pris ensuite la parole en ces termes :

« Mesdames, Messieurs,

» L'École d'anthropologie a bien voulu me déléguer pour la représenter à cette fête de l'intelligence et du travail, et pour apporter à son ancien directeur l'hommage de son souvenir et de sa reconnaissance. Je sens tout le prix de la tâche qui m'a été confiée ; je dois cet honneur à l'étroite amitié qui m'a uni, pendant près de trente ans, à Hovelacque, dont j'ai été longtemps le collaborateur assidu. Tous ceux qui, comme moi, l'ont approché, qui l'ont vu dans l'intimité du foyer, savent quelles qualités de cœur et de dévouement il cachait sous une froideur apparente : il était aussi fidèle dans ses affections que résolu et inflexible dans ses idées. Son accueil était toujours aimable et courtois ; ce ne fut jamais en vain qu'on fit appel à sa générosité : il aimait mieux être trompé, ce qui lui arriva quelquefois, que s'exposer à ne pas venir en aide à une infortune intéressante et imméritée. J'ai hâte d'ajouter que sa digne veuve, qui s'est admirablement attachée à continuer son œuvre inoubliable, a suivi son exemple, rendant ainsi à sa mémoire un pieux et touchant hommage.

» Abel Hovelacque, par sa naissance, par son éducation, par les tendances de son esprit, se rattachait à cette fière et vaillante bourgeoisie, issue de la Révolution, qui a été, on peut le dire, à la tête de la France pendant cette période incomparable qui s'est écoulée depuis la Restauration jusqu'à la République de 1848 ; période de progrès et de mouvement où un magnifique épanouissement littéraire s'accompagnait de merveilleuses découvertes scientifiques ; où les utopies les plus généreuses s'appuyaient sur des tentatives ardentes de

rénovation philosophique; où la politique libérale s'affirmait en se dégageant des rêveries sentimentales.

» Hovelacque fit d'excellentes études, malgré les mutilations que venait de faire subir à l'enseignement public une loi funeste ; il les compléta plus tard et fut ainsi tout à fait au courant de l'ensemble des connaissances humaines. C'est que, quoi qu'on en dise et malgré les prétextes fallacieux de surmenage, d'éducation physique, de nécessités pratiques, que sais-je encore ? l'instruction dans la société moderne ne saurait être vraiment utile et féconde que lorsqu'elle est complète, lorsque aux notions positives des sciences naturelles on peut joindre ce qu'on appelait si excellemment naguère les humanités, et lorsqu'on habitue l'esprit, par l'exercice des spéculations mathématiques. à se faire un idéal, à regarder toujours devant soi, à s'élever au-dessus des routines énervantes et des vulgarités prétentieuses. Le travail nécessaire pour arriver à ce but n'est qu'une affaire de méthode: il suffit d'un peu de volonté et d'effort sous la direction vigilante et jamais lassée d'un maître intelligent et dévoué.

» Au sortir du collège, Hovelacque, tourmenté de ce besoin de travail qui a rempli toute sa vie, voulut apprendre les langues étrangères un peu négligées alors ; il y mit cette ardeur et cette énergie qui ne l'abandonnèrent jamais ; il serait si heureux aujourd'hui de les retrouver dans son fils qui marche brillamment sur ses traces ! Il eut la bonne fortune de rencontrer l'éminent linguiste Honoré Chavée, qui lui apprit, non telle ou telle langue déterminée, mais la science générale des langues. Ils fondèrent ensemble, en 1867, la *Revue de Linguistique,* où ils affirmèrent hautement que la science du langage est une science naturelle, et que le langage humain, inconscient et spontané à son origine, est un organisme vivant qui se développe, qui évolue, qui meurt et qui est incessamment soumis aux grandes lois de la sélec-

tion naturelle et de la concurrence vitale. Hovelacque apportait à ces études la précision de son esprit, la netteté de sa parole, la sévérité de son style et l'ampleur de son jugement.

» Par Chavée aussi, Hovelacque entra, en 1867, dans la Société d'anthropologie où il occupa bientôt une place distinguée. Aussi quand, en 1876, Broca fonda l'école d'anthropologie, Hovelacque se trouva tout naturellement désigné pour la chaire de Linguistique. Il ouvrit son cours le 21 novembre 1876 et le continua avec un succès croissant pendant douze années. Auparavant, il avait publié un ouvrage magistral, *La Linguistique*, qui arriva rapidement à sa quatrième édition et qui est encore le seul guide et le seul manuel qu'on puisse recommander. Je ne saurais donner ici la liste de toutes ses œuvres, de toutes ses publications ; elles témoignent de l'incessante activité de son esprit; elles embrassent un cercle immense allant de la science du langage à l'anthropologie, de l'éducation à la politique, de l'observation à l'enseignement, de la théorie à la propagande. Car un homme de cette valeur ne pouvait, à une époque de luttes ardentes, rester en dehors du mouvement politique ; tout se tient, et il n'est pas possible de séparer la politique de la science : quand la liberté des citoyens est menacée, la science n'est-elle pas en péril? Il faut plaindre, tout au moins, ceux qui se dérobent aux luttes du *forum* pour se livrer aux douceurs égoïstes de l'étude, pour contempler du rivage la tempête et pour philosopher sur les naufrages... Hovelacque, lui, n'a jamais hésité, n'a jamais faibli, n'a jamais cherché des prétextes pour échapper à une situation difficile. Conseiller municipal et député de Paris, il fut parfois écœuré de certaines défaillances et de certaines compromissions, mais il demeura toujours debout, juste et tenace, au poste de combat qu'il avait accepté. La maladie seule put avoir raison de son intrépidité;

condamné par un mal inexorable à une vie moins militante, il revint presque tout entier à la science. Le Conseil d'administration de l'École d'anthropologie lui en confia la direction le 24 octobre 1890, et il la conserva jusqu'à sa mort; six ans lui suffirent pour amener l'École au degré de prospérité où nous la voyons aujourd'hui. Le 1er février 1891, il fit paraître le premier numéro de la *Revue de l'École d'anthropologie* qui va répandant par le monde entier le puissant enseignement de l'École.

» De tels hommes sont l'honneur et la gloire d'une génération. Les anciens disaient que ceux qui ont combattu pour la patrie ne meurent jamais, et leurs poètes ajoutaient : « Les morts vivent aussi longtemps qu'on les aime ». Hovelacque aura inspiré des affections profondes : tous ceux qui ont travaillé près de lui, ses amis, ses collaborateurs, ses élèves, conservent pieusement sa mémoire. Son nom fait autorité dans les pays les plus éloignés, partout où l'on se préoccupe des problèmes considérables que soulèvent l'étude et l'histoire de l'humanité.

» Mais devant cette image muette de notre ami, de notre maître, de notre modèle, nous ne devons plus songer qu'à l'avenir. Hovelacque travaillait pour les générations prochaines. Toute sa vie se résume en deux œuvres immortelles : un livre, *La Linguistique;* un monument, l'École Estienne. En écrivant ce livre, il a affirmé sa foi dans la science; en fondant cette école, il a donné une expression matérielle à l'énergique activité du XIXe siècle, si bien annoncée, en trois mots, par le grand poète à qui Paris, la France et l'Europe viennent de rendre un si éclatant hommage. Il y a de longues années déjà, Victor Hugo, opposant le livre à l'Église, comparant les sculptures immuables de Notre-Dame aux caractères mobiles de l'imprimerie, avait écrit: « Ceci tuera cela. » Oui, Messieurs, ceci tuera cela, en ce sens que la pensée

affranchie secouera le joug des préjugés et des superstitions traditionnelles, que la pratique des devoirs préparera seule à l'exercice des droits, que la science libre triomphera de l'empirisme autoritaire, et que le sentiment de la solidarité humaine rendra définitif l'avènement de la justice dans la société régénérée. »

M. Vinson a donné ensuite lecture de la lettre suivante de M. le docteur J.-V. Laborde :

« Paris, le 5 mars 1902.

» Mon cher Vinson,

» Si mon état de santé ne m'en eût empêché, je n'aurais pas failli au devoir qui était à la fois le devoir du Président de l'Association de l'Enseignement des sciences anthropologiques et de l'ami, d'assister à l'inauguration du buste d'Abel Hovelacque, de le saluer et de rendre hommage, au nom de *l'Association*, à la chère image de l'ancien et toujours regretté collègue et directeur de l'École qu'il a honorée et illustrée.

» Permettez-moi de vous demander, comme un service personnel, d'être publiquement mon interprète, en présentant en quelques mots les regrets du Président de l'Association de se trouver ainsi dans l'impossibilité de remplir ce devoir. »

(*Revue de l'École d'Anthropologie*, numéro d'avril 1902).

LE

LEVER DE LA LUNE DE LA CONNAISSANCE

(PRABŌDHACANDRŌDAYA)

Drame en 6 actes, traduit pour la première fois en français du sanskrit et du prâkrit

(SUITE)[1]

SIXIÈME ACTE

(Alors entre Quiétude).

QUIÉTUDE. — Voici la mission dont m'a chargée le grand roi Discernement : — Ma chère, m'a-t-il-dit, comme vous l'avez tout à fait reconnu vous-même :

« Manas, ses fils étant morts, regrette l'aveuglement, et pratiquant le renoncement, atteint le repos ; les cinq tourments sont partis de tous côtés dans le repos, et l'âme produit partout la reconnaissance de la vérité. »

Hâtez-vous donc grandement d'aller auprès de la déesse Révélation pour la conduire auprès de moi. — (Regardant). Oh ! voici ma mère qui délibère avec joie sur quelque sujet : elle vient précisément ici.

FOI. — Ah ! en voyant aujourd'hui après un si long espace de temps la famille du roi, mes yeux sont pleins en quelque sorte d'une liqueur divine.

1. Voy. t. XXXII, numéro de juillet (1899), p. 230-246 ; t. XXXIII, numéro de janvier (1900), p. 67-86, numéro de juillet, p. 223-239 ; t. XXXIV, numéro de juillet (1901), p. 240-254, et t. XXXV, numéro de janvier (1902).

« Là où existe le châtiment des méchants, et là où les bons, Pénitence et les autres, sont honorés, le maître du monde est honoré par ses fidèles obéissants. »

Quiétude (s'étant approchée). — Mère, quel est depuis ton départ l'objet de ta délibération ?

Foi. — (Elle répète : Ah ! en voyant aujourd'hui... etc.)

Quiétude. — Et envers Manas quelle a été la conduite de Purusha[1] ?

Foi. — Celle qui convient à celui qui devait être opprimé et tué.

Quiétude. — Comment donc Sa Seigneurie exercera-t-elle sa souveraineté ?

Foi. — Voici : comme il applique sa pensée sur lui-même, le roi est tout à fait roi par lui-même et souverain universel.

Quiétude. — Et quelle a été la faveur du roi pour Māyā ?

Foi. — Quand il faut parler châtiment, comment peut-on parler de faveur ? Le roi pense que Māyā, semence de tous les malheurs, doit être de toute façon châtiée.

Quiétude. — S'il en est ainsi, quel est donc maintenant l'état de la famille du roi ?

Foi. — Écoute :

« Distinction des choses éternelles et non éternelles est sa bien aimée ; Renoncement est son seul ami ; Pénitence et les autres sont considérés comme ses bons amis ; ceux qui sont semblables à Quiétude et Action de dompter ses sens sont considérés comme ses compagnons ; Amitié et les autres sont ses servantes ; Désir de la délivrance est toujours sa compagne ; et par la force doivent être anéantis ses ennemis, Aveugle-

1. Il serait difficile, par ce qui suit, de traduire ici ce mot par *âme*, comme nous l'avons fait plus haut.

ment, Égoïsme, Volition[1], Contact avec le monde et les autres. »

Quiétude. — Et quel est l'amour du maître pour Devoir?

Foi. — O fille! grâce au voisinage de Renoncement, le maître est dans une grande mesure dégoûté de la jouissance du fruit, ici et dans l'autre monde. Aussi,

« Il éprouve la crainte du fruit des péchés comme de l'enfer, et même du fruit périssable des bonnes actions ; ainsi il abandonne toute la succession des désirs et ne pense en aucune façon à l'action vertueuse. »

Mais, en voyant en soi-même le penchant du maître et pensant que le maître avait accompli son œuvre, Devoir lui-même a été exempt d'affaires.

Quiétude. — Et Grand Aveuglement s'est caché, après avoir pris les Obstacles au Yoga. Quelle a été leur action ?

Foi. — O fille! Ce maudit de Grand Aveuglement, quoique se trouvant dans une situation mauvaise, a envoyé pour la séduction du maître les Obstacles au Yoga avec Madhumati[2] et Science. Et voici quelle est son intention : si le maître Discernement s'attache à ceux-là, il ne pensera plus à Révélation.

Quiétude. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors ils vont trouver le maître et lui font connaître une certaine science de magicien. En effet,

« Il entend des bruits à une distance de cent yojanas ; et quoique non entendus, se manifestent à lui tels et tels récits, comme les Védas, les Purāṇas, les Bhāratas, les Tarkas et les autres, qui ne sont que du bavardage ; il compose de lui-même et suivant son désir des Çāstras et des Kāvyas en

1. Skr. : *Sankalpa*. Au lieu de conserver dans la traduction le mot skr., nous avons préféré ici lui donner le sens de *Volition*, qui va mieux avec les autres mots traduits qui précèdent.

2. C'est la puissance surnaturelle résultant du yoga.

beaux vers; il parcourt les mondes, et il voit des mines de perles éclatantes appartenant au mont Méru. »

Après avoir atteint cette terre (merveilleuse) grâce à Madhumati, il est trompé par les divinités du lieu : — Oh! asseyez-vous là, dans ce lieu qui doit vous ravir, où ne sont ni mort ni naissance. Auprès de vous se trouvent les Vidyādharis, troupe agréable et familière, faite de beauté et de volupté, et dont les mains sont uniquement occupées d'objets de bonheur. Allons ! viens :

« Ici jouis des rivières aux sables d'or, des femmes aux larges hanches et au visage de lotus, des rangées d'arbres aux belles feuilles d'émeraude, enfin de tous les plaisirs conquis par ta propre vertu. »

Quiétude. — Ensuite, ensuite.

Foi. — O fille! Māyā, ayant écouté ces paroles, dit : C'est louable; Manas excita la joie (de l'âme), Sankalpa donna l'impulsion (à l'âme), et le maître fut sur le point de donner son consentement.

Quiétude (avec douleur). — Le maître est de nouveau tombé dans le même piège du monde.

Foi. — Non certes, non certes.

Quiétude. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors le maître a été apostrophé par Tarka, qui était à son côté et qui les a tous regardés d'un œil assombri par la colère : ô maître, pourquoi ne pas te reconnaître comme vaincu par ces troupes de méchants, avides des morceaux de viande qui sont les objets des sens, et brûlés par le feu des objets des sens, cause de tous chagrins. Oh !

« Après avoir lâché maintenant cette barque du yoga, que naguère tu avais prise pour le passage de l'océan du monde, comment par ivresse te plonges-tu dans le fleuve de feu (des passions) ? »

Quiétude. — Ensuite, ensuite.

Foi. — Alors (par Purusha), ayant écouté ces paroles et ayant pensé : — Je renonce aux objets des sens, — Madhumati a été écartée.

Quiétude. — Bien, bien. Mais tu pars : où vas-tu?

Foi. — Voici l'ordre que m'a donné le maître : — Je désire interroger Discernement; donc hâte-toi. — Aussi je suis partie pour l'aller trouver.

Quiétude. — Le grand roi m'a de même chargée de lui amener Révélation. Allons donc accomplir l'ordre du maître.

(Toutes deux sortent).

Fin de l'intermède

(Alors entre Purusha).

Purusha (ayant réfléchi, avec joie). — O puissance de Dévotion à Vishṇu! Grâce à sa protection,

« J'ai pu éviter les tourbillons redoutables de Personnalité, j'ai pu échapper aux engloutissements des Makaras et des Grâhas[1], alliés et amis des femmes; j'ai pu chasser le feu sous-marin de sa colère, j'ai pu disperser les nœuds de la plante grimpante de la cupidité, j'ai pu à peu près atteindre maintenant la rive opposée de l'Océan des eaux du monde. »

(Alors entrent Révélation et Quiétude).

Révélation. — Amie! Comment contemplerai-je le visage du maître[2] ainsi sans pitié, de celui qui depuis longtemps m'a abandonnée solitaire comme la femme d'un autre homme?

Quiétude. — O déesse ! comment le roi, tombé dans un pareil malheur, est-il blâmé par toi?

Révélation. — Amie, ma situation, telle qu'elle était, n'a pas été vue par toi, pour que tu parles ainsi. Écoute :

1. Monstres marins.
2. C'est maintenant Discernement (Viveka) d'après le commentaire.

« Sur mes deux bras les rangées de mes bracelets, ayant leurs perles rompues, sont brisées; ma tresse de cheveux est gâtée par la prise offensante des perles de mon diadème. Combien de méchants, par la force du destin maudit, n'ont pas désiré de me faire esclave, lorsque Discernement se trouvait éloigné en un clin d'œil par les méchants! »

Quiétude. — Tout cela est dû à la méchanceté de Grand Aveuglement : il n'y a pas eu faute du roi; car c'est par celui-là, qui excitait Manas par le moyen de Kāma et des autres, que Discernement a été éloigné de toi. Voici ce que feraient naturellement des femmes de condition pour le maître plongé dans le malheur : elles feraient valoir le mérite d'avoir égard aux circonstances. Salue donc ici même le roi d'un air agréable par une parole amie. Maintenant tes ennemis ont été expulsés et tes vœux exaucés.

Révélation. — Amie! à mon arrivée mon amie Bhagavad-Gītā vient de me dire en secret : — Ton mari (Discernement) et le maître Purusha doivent être pour ainsi dire honorés par toi des questions et des réponses : alors naîtra Prabodha. — Comment aurai-je cette audace devant mes gurus?

Quiétude. — O déesse ! Il ne faut pas du tout délibérer sur ces paroles de la bienheureuse Bhagavad-Gītā. Il s'agit là d'une affaire toute personnelle du maître, énoncée par la bienheureuse Dévotion à Vishṇu. Alors va et salue par ta présence ton mari et le Purusha primordial.

Révélation. — Comme le dit ma chère amie. (Elle sort).

(Alors entrent le roi et Foi).

Le Roi. — Ma chère, Quiétude verra-t-elle sa chère Révélation?

Foi. — O roi ! Quiétude étant partie seulement après avoir reçu ses instructions, comment ne la verra-t-elle pas?

Le Roi. — Mais comment?

Foi. — O roi ! Voici ce que lui avait dit auparavant la déesse Dévotion à Vishṇu : par crainte de la science des Tarkas[1], elle est entrée dans le sanctuaire de Vishṇu, sur la montagne appelée Mandara, auprès de la déesse Bhagavad-Gītā

Le Roi. — Comment y a-t-il de nouveau crainte de la science des Tarkas ?

Foi. — O roi ! elle t'en dira elle-même la cause. Que le roi veuille donc venir. Voici précisément le maître qui attend ton arrivée, livré dans un lieu retiré à ses méditations.

Le Roi. — (S'étant approché). O maître ! Je te salue.

Purusha. — Mon cher, cette conduite est contraire à l'ordre des choses, puisque, par le don fait par vous à nous-même de l'instruction, vous êtes notre ancien en science et vous avez obtenu d'être appelé notre père. En effet,

« Les dieux, ayant jadis perdu le chemin de la science du devoir, interrogèrent leurs enfants sur ce sujet. Ceux-ci, embrassant par la pensée ce sujet dans toutes ses parties, leur dirent : Écoutez, mes petits enfants. »

Voici donc la vraie règle : Conduisez-vous en père à notre égard.

Quiétude. — Voici, ô reine ! le maître qui s'entretient avec le roi dans un lieu retiré... Que la reine s'approche.

Révélation. — (Elle s'approche).

Quiétude. — Maître, voici la reine Révélation qui est à vos pieds pour vous rendre hommage.

Purusha. — Non certes, non certes. Elle est notre mère par la naissance de la connaissance de la vérité ; c'est donc elle qui est pour nous vénérable. Ou bien,

« Il y a une grande différence dans la déférence que l'on doit à une reine ou à une mère. Une mère nous attache (au

1. C'est-à-dire du rationalisme.

monde) par des liens difficiles à rompre, et, ces liens, c'est la reine (Révélation) qui les brise. »

Révélation. — (Elle regarde Discernement, fait une salutation et s'assied à quelque distance).

Purusha. — O mère! Racontez-nous où vous avez passé ces jours (derniers)?

Révélation. — Maître, ces jours ont été passés avec des fous et des bavards dans les cloîtres, les carrefours et les appartements des temples vides.

Purusha. — Et ces gens savent-ils, en quoi que ce soit, la vérité que vous enseignez?

Révélation. Non certes, mais,

« Ces gens, en arrangeant d'une manière arbitraire mes paroles, en altèrent le sens, comme si c'étaient des paroles prononcées par des femmes de Dravidas. »

C'est ainsi que la discussion avec moi n'a pas d'autre utilité pour eux que de leur faire saisir un autre sens.

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Ensuite quelquefois,

« Science du Sacrifice m'est apparue, suivant le chemin indiqué par le chapitre des Œuvres, entourée de peaux de chevreaux noirs, de bois pour allumer le feu, de beurre clarifié, de cuillères et d'autres ustensiles des sacrifices, qui consistent en Ishti, en Paçu et en Soma[1]. »

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors je pensai : Plaise au ciel que celle-ci, qui porte le fardeau des livres, connaisse la vérité que j'enseigne! aussi dans ce but vais-je passer quelques jours auprès d'elle.

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors je suis allée auprès d'elle, et elle m'a

1. Trois types de sacrifices.

dit : O bienheureuse ! que désires-tu ? Je répondis : Noble femme! je suis sans protecteur; je désire vivre dans toi.

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Je dis alors :

« Je loue l'âme[1], de laquelle toute chose prend naissance, dans laquelle tout se réjouit, dans laquelle tout se dissout de nouveau, dont l'éclat illumine le monde, dont l'éclat est resplendissant d'une joie innée, l'âme éternelle, apaisée, sans action, et dans laquelle, comme dans le chef des êtres, vont, pour ne plus renaître, les sages qui ont rejeté les ténèbres de la dualité. »

Elle dit alors :

« L'âme[2], sans agir, comment serait-elle un chef ? C'est l'action qui fait le déracinement de ce qui existe, et non la réflexion sur la réalité[3]. Que l'homme, en faisant les actions qui détruisent le monde, vive seulement cent années, ayant le cœur apaisé. »

Il n'y a donc pas grande utilité pour moi à vous recevoir.

Cependant, si tu vantes l'âme agissant et jouissant, et si tu désires demeurer ici quelques temps, quel mal (y a-t-il à cela) ?

Le Roi (avec raillerie). — O inintelligence de Science du Sacrifice, qui a les yeux noircis par une obscure fumée, car tu es ainsi affolée par Sophistique !

« De même que le fer, qui ne se meut point par sa propre nature, mais qui se meut sans conscience et par force dans le voisinage d'un aimant, ainsi c'est Māyā qui, mise en mouvement par le désir de l'âme[4], produit les mondes : voilà en quoi consiste son empire. »

1. Skr. *Purusha*.
2. Skr. *pumān*. — Le commentaire dit que *pumān* est ici le *Purusha*.
3. *Vastudhis*, expression philosophique.
4. Skr. *viçvekshitus*, de celui qui voit tout.

Voici donc la manière de recouvrer la vue pour les aveugles d'obscurité! En vérité, Science du Sacrifice, qui prétend apaiser par les Œuvres le monde ayant pour origine l'ignorance, désire écarter par la nuit l'obscurité profonde!

« En connaissant seulement celui qui peut illuminer les sept mondes faits de ténèbres et périssables de leur nature, on va au delà de la mort, et il n'y a pas d'autre route pour la délivrance du monde. »

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors Science du Sacrifice réfléchit et me dit: Amie, ceux qui habitent près de moi, affolés qu'ils sont par tes idées fausses, seront inattentifs aux Œuvres. Faites-moi la faveur de partir pour la contrée qui bon vous semblera.

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors je l'ai précédée et je suis partie.

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors j'ai aperçu, accompagnée de Karmakāṇḍā, Mīmānsā.

« Partageant les œuvres, ayant en partage les faveurs obtenues en récompense de ces sacrifices[1], suivie des Preuves, telles que *Çruti* et les autres, unissant (les œuvres) avec les diverses parties. »

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors, de la même manière, je lui demandai un refuge, et elle aussi me demanda : O bienheureuse! quelle est ton œuvre? Je lui réponds : (Elle répète la stance : Je loue l'âme de laquelle toute chose prend naissance, etc.

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors, Mīmānsā, ayant regardé ceux qui

1. *Adhikara.* Expression philosophique, ayant deux significations : 1° les personnes qui ont qualité pour faire le sacrifice; 2° les faveurs obtenues en récompense de ces sacrifices.

étaient près d'elle, répondit : — Elle doit nous être d'une très grande utilité, car elle enseigne que l'âme est propre à la jouissance du fruit de l'autre monde ; que l'on rende donc celle-ci appropriée aux œuvres. — Parmi ceux qui là demeuraient auprès d'elles, l'un d'eux donna son entière approbation ; mais l'autre, célèbre par sa dignité, le déva primitif du cœur de Mīmānsā, Kumārilasvāmin, parla en ces termes : — O déesse! cette femme n'enseigne pas qu'une âme est appropriée aux œuvres, mais qu'un chef est non agissant et non jouissant, et ce chef n'est pas propre aux œuvres. — L'autre alors dit : Est-ce que vraiment il existe un chef autre que l'âme mondaine? — Le premier dit alors en souriant : — Il existe. En effet,

« L'un voit les mouvements des êtres, mais l'autre a la pensée aveuglée par l'erreur; l'un désire les fruits des œuvres, mais l'autre les donne à celui qui les demande; l'un est instruit dans les œuvres; l'autre, au contraire, est un déva chef de ceux qui traînent un corps. L'âme, sans contact avec les actions, comment peut-elle être honorée en tant qu'agissant? »

Le Roi (avec joie). — Bien, vénérable Kumārilasvāmin, ton intelligence est bonne.

« Ces deux oiseaux sont deux amis qui sont unis ; ils embrassent un même arbre; l'un mange la figue mûre, mais l'autre ne mange pas et contemple[1]. »

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors j'ai pris congé de la Mīmānsā, et je suis partie.

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors j'ai vu les Sciences du Tarka, honorées de nombreux disciples.

1. Ces deux oiseaux sont l'âme détachée et l'âme incorporée.

« L'une avait pour objet principal la détermination de toutes les espèces, l'autre composait sa science, son marmotage et même sa chicane avec des arguments faits d'objections qui ne portent pas et avec des jeux de mots. Une autre enseignait, en les divisant, la distinction de la nature et de l'âme, et elle était fort occupée à compter les principes qui, dans l'ordre de leur émission, sont Mahat, Sentiment de la Personnalité et les autres. »

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Je me suis ainsi approchée des Sciences du Tarka, auxquelles, sur leur demande, j'ai fait la même déclaration de l'œuvre (Elle répète la stance : Je loue l'âme de laquelle toute chose prend naissance... etc.). Alors elles s'écrient, en me raillant : Ah ! bavarde ! toute chose prend naissance par les atomes. Une autre avec colère s'écrie : Ah ! méchante ! comment, ayant fait le chef capable de changement, tu nous en présentes un ayant pour loi la mort ! La naissance de toute chose ne vient-elle pas de la nature ?

Le Roi. — Oh ! insensées Sciences du Tarka ! Elles ne savent même pas que toute la classe des choses qui peuvent être connues, comme un pot, etc., est un effet, et que pour cette raison, il faut en considérer la cause dans les atomes et dans la nature ! En effet,

« Comme la lune dans l'eau, une ville de l'atmosphère[1], un songe, une magie, etc., ce monde, sujet à la naissance, à la destruction, etc., doit être considéré comme un effet irréel. Comme la rûpie (qui semble être) dans un coquillage, comme le serpent (qui semble être) dans une couronne de fleurs[2], le monde naît sans connaître Vishṇu, qui a la conscience de sa

1. C'est-à-dire une ville qui n'existe pas, imaginaire.

2. Le coquillage qui semble être une rûpie, la couronne de fleurs qui semble être un serpent. La comparaison de la couronne de fleurs et du serpent est fréquente dans la littérature sanskrite.

propre âme, et il s'évanouit grâce au lever de la connaissance de la vérité. »

Mais la crainte du changement est comme le jeu des caprices d'une femme insensée. En effet,

« La splendeur apaisée, sans tache, dont l'éclat est sans commencement, sans fin, éternel, comment, lors de la naissance du monde, peut-elle souffrir un changement? ou quel changement y a-t-il dans le ciel, lors de l'apparition des rangées de nuages ayant l'éclat des feuilles du lotus bleu? »

Purusha. — Bien, bien. Cette délibération d'un être ayant la science réjouit mon cœur.

(A Révélation). — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors toutes se mirent à dire : Ah! que celle-ci, disant la délivrance par l'anéantissement de toutes choses et qui est partie sur la route de l'incrédulité soit punie. Alors toutes avec précipitation se sont élancées pour m'arrêter.

Purusha (avec tremblement). — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors moi, ayant fait quelques pas à grand'hâte, je suis entrée dans la forêt de Daṇḍāka ; puis, non très loin du temple du meurtrier de Madhu (Vishṇu), élevé sur le mont Mandara,

« Sur mes deux bras les rangées de mes bracelets, ayant leurs perles rompues, sont brisées, et ma tresse de cheveux est gâtée par la prise offensante des perles de mon diadème[1]. »

Telle a été au début ma situation.

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — Alors du temple du dieu sont sortis des

1. La 1re partie de cette stance se trouve déjà plus haut et mot pour mot; mais la 2e partie n'est pas la même. Cette 2e partie est dite par *Upanishad* quelques lignes plus bas : la rangée des perles est brisée..., etc.

hommes, qui avec des massues les ont très cruellement frappées : elles sont toutes parties au bout du monde.

Le Roi (avec joie). — Non certes, le Seigneur qui voit toute chose ne supporte pas ceux qui nous offensent.

Purusha. — Ensuite, ensuite.

Révélation. — « La rangée de perles est brisée, ma robe de lin est tombée, arrachée à mon corps ; et, sans nūpuras, je suis, remplie d'effroi, entrée dans l'ermitage de Bhagavad-Gītā. » Et ma chère Bagavad-Gitā, m'ayant vu arriver en ce lieu, me fait asseoir en m'embrassant, et en disant : O mère ! ô mère ! ô mère ! Et, quand elle eut appris l'histoire, elle dit : O mère ! ton cœur ne doit pas se tourmenter sur ce sujet. Certes, ceux qui, ne te prenant pas comme autorité, agiront selon leur fantaisie et leur nature d'asuras, ceux-là, c'est le Seigneur qui les punit. Et le bienheureux, en les prenant pour sujet de son discours, s'écria :

« Ces hommes, pleins de haine et de cruauté, ces derniers des hommes, je les précipite éternellement dans des corps d'Asuras. »

Purusha (avec curiosité). — O déesse ! par ta faveur je désire connaître quel est ce chef et quel est son nom.

Révélation (presque avec colère). — Qui à celui qui ne le connaît pas donnera une réponse aveugle ?

Purusha (avec joie). — Comment ! c'est moi qui suis l'âme, le purusha, le chef suprême !

Révélation. — C'est ainsi. En effet,

« Cette âme[1] éternelle n'est pas autre que toi, et toi tu n'es pas autre que le Dieu le plus grand des Purushas; tu es double toi-même, comme le disque du soleil dans l'eau est double par l'illusion éternelle. »

Purusha (à Discernement). — O bienheureux ! je ne comprends pas parfaitement le sens de la Bienheureuse.

1. Skr. *pumān.*

« Alors, en faveur de moi qui suis séparée, qui ai en partage la vieillesse et la mort, la déesse donna la qualité d'avoir pour essence la vérité, la santé, le bonheur. »

Discernement. — Le sens de la phrase n'est pas connu de toi qui ignores le sens des termes. La vénérable dit : C'est absolument vrai.

Purusha. — Que votre seigneurie m'ordonne d'employer un moyen pour la connaissance de tout cela.

Discernement. — « Quand la dissolution des objets est entièrement accomplie, l'âme qui est pensée[1] étant connue et le sens de *tvam* étant connu d'autre part, cette lumière, dont l'éclat vient d'elle-même, chasse l'obscurité du monde par la phrase *tattvamasi* (toi tu es cela) et brille, apaisée, éternelle, d'une joie intérieure. »

Purusha (Avec joie, il réfléchit sur ce qu'il a entendu).

(Alors entre Réflexion)[2].

Réflexion. — Voici la mission dont m'a chargée la Bienheureuse Dévotion à Vishṇu : — Il faut instruire Révélation avec Discernement de mon intention cachée, et tu dois habiter dans Purusha. — (Regardant). Cette déesse ne se trouve pas très loin de Discernement et de Purusha. Donc je m'approche.

(S'étant approchée, elle parle à Révélation à demi-voix) :

Voici ce qu'enseigne la déesse Dévotion à Vishṇu : ces dévas ont la matrice du désir, et, grâce à mes réflexions, je sais qu'une jeune fille, d'une nature cruelle, appelée Science, se trouve dans ton sein, et Prabōdhacandrōdaya, grâce à la science de Samkarshaṇa[3], fera rentrer Science dans Manas, et, quand on aura donné à Purusha Prabodhacandrodaya,

1. Skr : *cidātman*.
2. Skr : *nididhyāsamam*.
3. Science qui consiste à faire passer un enfant dans le sein d'une autre.

on devra venir en ma présence avec le seigneur Discernement.

Révélation. — Comme l'ordonne la déesse (Elle sort, ayant pris avec elle Discernement).

Réflexion. — (Elle entre dans Purusha)

Purusha. — (Elle indique par sa pose la méditation).

(Dans la coulisse). — Merveille! merveille !

« Illuminant, comme d'un éclair, avec des guirlandes de splendeurs extraordinaires, toutes les régions du ciel, cette jeune fille fend tout à coup, à la vue de tous, la poitrine de Manas, en en brisant les os immenses, et elle anéantit Aveuglement avec tous ses serviteurs en les dévorant; et le vénérable Prabodhodaya s'approche du Purusha unique.

(Alors entre Prabodhodaya).

Prabodhodaya. — « Je suis Prabodhodaya, au lever duquel les trois mondes, anéantis par un éclat inné, ne prennent plus le chemin de la délibération, en disant : Qu'est-ce qui est pris ? qu'est-ce qui est écarté ? qu'est-ce qui est pris ou qu'est-ce qui est chassé ? qu'est-ce qui est cousu ? qu'est-ce qui est dissous ? Ceci est-il quelque chose ou rien ? »

(Ayant fait quelques pas sur la scène). Voici Purusha. Donc je m'approche. (S'étant approché). Le bienheureux Prabódhacandródaya te salue.

Purusha (avec joie). — Viens, mon fils, embrasse-moi.

Prabodhodaya. — (Il fait ainsi).

Purusha (avec joie). — Oh ! le voile des ténèbres est déchiré; le matin a paru. En effet,

« Il est né une lune de la connaissance, qui a chassé l'obscurité de l'aveuglement, qui a dissipé le sommeil du doute. Je suis ce Vishṇu, par qui se manifeste tout l'univers, c'est-à-dire Foi, Discernement, Pensée, Quiétude, action de dompter ses sens..., etc. » J'ai complètement terminé mon affaire, grâce à la faveur de la bienheureuse Dévotion à Vishṇu. Je suis maintenant

« N'ayant de contact avec personne, ne questionnant sur rien, n'allant pas chercher un fruit dans toutes les directions, et, dans l'apaisement, ayant fait disparaître la crainte, le chagrin, la douleur, l'aveuglement : je vais devenir aussitôt un muni, qui n'a de maison que le soir ».

(Alors entre Dévotion à Vishṇu).

Dévotion a Vishṇu (avec joie s'approchant). — Depuis longtemps certes tous nos vœux sont réalisés ; puisque je te vois, le mal est apaisé.

Purusha. — Quelle chose peut être difficile, quand on a la faveur de la déesse Dévotion à Vishṇu[1]? (Il tombe à ses pieds).

Dévotion a Vishnu (Elle relève Purusha). — O ami, relève-toi. Que puis-je faire encore qui te soit agréable ?

Purusha. — Peut-il y avoir après cela rien qui soit agréable ? Car...

« Discernement, ayant le mal apaisé, a terminé ce qu'il devait accomplir, et moi, déesse aux yeux de lotus ! je suis entré dans cet état (qu'on nomme) être et bonheur[2] ; et cependant je demande encore ceci :

» Que le nuage forme une pluie abondante, si désirée dans ce monde ; que les rois gardent la terre en faisant tomber toutes les difficultés; que les grands, ayant pu par ta faveur chasser l'obscurité par l'apparition de la vérité, puissent traverser l'Océan du monde, dont la boue consiste dans les objets des sens et dans le Sentiment de la personnalité.

(Tous sortent).

Fin du sixième et dernier acte.

Gérard Devèze.

1. Skr : *sadānande pade.*

2. Il est très curieux de voir Purusha, qui à ce moment est devenu Vishṇu, se jeter aux pieds de Dévotion à Vishṇu.

Analyse des formes verbales de l'Évangile de S. Marc, traduit en basque par Jean de Liçarrague (1571).

(SUITE)

DVDAN. 4. I. q. *dut*, aux : act : avec *da* euph : devant *n* rel : locatif, ou accusatif, ou temporel.

10. 38... nic EDATEN *dudan* copá, (*n* = *que* accusatif)... la coupe que ie boy,

10. 39..., Nic EDATEN *dudan* copá (*n* rel : acc :)... la coupe que ie boy,

14. 14... neure discipuluequin Bazcoa IANEN *dudan* ostatua ? (*n* rel : = *où*, *in quo*, *darinnen*) ... où ie mangeray *l'agneau de* Pasque auec mes disciples ?

14. 25..., hura berriric Iaincoaren resumán EDANEN *dudan* egunerano. (*n* rel :=*que*=*quand*, *on which*, *da*) ..., iusqu'à ce iour-la que ie le beuray nouueau au royaume de Dieu.

DVDANA. 1. I. q. *dudan*, *n* rel : décl : accus : ou nom : passif.

14. 36... : badaric-ere ez nic NAHI DUDANA, ... : toutesfois non point ce que ie veux,

DVELA. 7. I. q. *du* avec *e* euphonique devant *la* participial et conjonctif.

2. 10 ... ecen guiçonaren Semeac BADUELA bothere bekatuén BARKATZECO lurrean ... que le Fils de

l'homme a puissance de pardonner les pechez en terre. (L. traduit *en la terre.*)

4. 30 ..., Cer IRUDI *duela* ... laincoaren resumác? ... 'A quoy ... estre semblable le royaume de Dieu?

8. 29. ... ? Eta IHARDESTEN *duela* Pierrisec ... ? Pierre respondant,

10. 29. Eta IHARDESTEN *duela* Iesusec ... Iesus respondant

11. 3... ecen Iaunac DUELA haren beharra : ... que le Seigneur en a à faire :

11. 33... Eta Iesusec IHARDESTEN *duela* ... Et Iesus respondant

12. 43. ..., ecen alhargun paubre hunec guehiago EMAN *duela* ... que ceste poure vefue a plus mis au tronc

DVEN. 2. I. q. *du,* aux : act : avec *e* euph : devant *n* rel : & conj.

5. 19..., eta *nola* hiçaz pietate UKAN *duen.* (*n* conjonctif) ··· , & *comment* il a eu pitié de toy.

9. Sommaire *43, 45, 47,* SCANDALIZATZEN *duen*[1], *escuaz, oinaz, eta beguiaz. 43, 45, 47 La main, Le pied, L'œil scandalizant.*

DVENA. 8. I. q. *du* avec *e* euph : & *n* rel : nom : & acc : décl : nom : passif et accusatif (*na* = *celui que, celui qui*).

1. On pourrait mettre sous *duen* relatif les mots se terminant en *dun* qui sont devenus des adjectifs, e. g. *ostodun, onhassundunac*, etc., qui se trouvent dans cet Évangile. Dans ces mots, *dun* est l'équivalent de *du(e)n* = *celui* ou *celle qui l'a.*

4. 25 ..., DUENA — ere (*a* nom : intr :) ... ce que il a

7. 10... : eta, Aita edo ama MARADICATUREN *duena*, (*a* nom : intr :) ... : & qui maudira pere ou mere,

7. 20 ... , guiçona SATSUTZEN *duena*. (*a* nom : intr :) ...,icelle souille l'homme.

10. 9. Bada Iaincoac IUNCTATU *duena* (*a* accus :) Donc ce que Dieu a conjoint

11. 23. ... ecen EBRAITEN *duena* (*a* nom : intr :) ... que ce qu'il dit

14. 8... AHAL *duena* ... (*a* accusatif) ... ce qu'elle a peu :

14. 9 ..., hunec EGUIN *duena* — ere (*a* acc :) ..., cela aussi qu'elle a fait

16. 16. SINHETSIREN *duena* (*a* nom : intr :) ... Qui croira

DVENAC. 2. 1. q. *duena*, *n* rel : nom : décl : nom : act : (*nac* = *celui qui*)

4. 9 ..., ENÇUTECO beharriric DUENAC, ..., Qui a aureilles pour ouir,

13. 14. ... (IRACURTZEN *duenac* ... (qui lit

DVENAREN. 1. I. q. *duena*, aux : act : *n* rel : nom : décl : génitif déterminé datival ou tronqué, c'est-à-dire dépourvu de la terminaison casuelle *tzat*. Voyez la note sur *duc* 9. 47 et *dinenoren* sous dugu, 6, 37 (*naren* = *pour celui qui*)

9. 23 ... SINHESTEN *duenaren* ....

DVENARI. 1. I. q. *duenaren* verbe poss : mais datif (*nari* = *à celui qui, dem wer* au croyant)

4. 25. Ecen DUENARI , ... Car a celuy qui a,

DVENEC 1. I. q. *duenac*, verbe possessif, nominatif de *nau* (*nec* = *celui qui*)

14. 20 ..., enequin platean TREMPATZEN *duenec* ... qui trempe auec moy au plat.

DVENIC. 2. I. q. *duen*, *n* rel : nom : décl : partitif indéfini participial, qualifiant le nominatif.

9. 39. ... ene icenean verthuteric EGUITEN *duenic*, ... qui face vertu par mon nom,

10. 29... UTZI *duenic* etchea, edo anayeac, edo arrebác, edo aita, edo ama, edo emaztea, edo haourrac, edo landác, ene eta Euangelioaren amorecatic[1].... qui ait laissé maison ou freres[2], ou sœurs, ou pere, ou mere, ou femme, ou enfans, ou champs, pour l'amour de moy & de l'Euangile,

DVGV. 7. Ind : prés : pl : 1e. r. s. aux : act :

4.30 ... ERRANEN *dugu*...? edo cer comparationez COMPARATUREN *dugu* hura ? ... dirons nous...? ou de quelle similitude le comparerons-nous ?

6. 37..., *Ala* IOANIC EROSSIREN *dugu* ber—ehun dineroren oguia, ..., Irons-nous acheter des pains pour deux cents deniers, (L. traduit *le pain*.)

9. 28..., Cergatic guc hura ECIN EGOTZI *dugu ?*

1. *Catic*, la forme ancienne de *gatic*, se trouve ailleurs chez Leiçarraga.

2. Comme *duenic* ne peut pas prendre le régime au pluriel, on le convertit mentalement en *dituenic* avec *anayeac*, *arrebac*, *haourrac*, *landac*.

..., pourquoy ne l'auons nous peu ietter hors ?

12.14... ? EMANEN *dugu*, ... ? le donnerons-nous,

14. 58. Guc ENÇUN *dugu* hori ERRAITEN, Nous luy auons ouy dire,

14. 63 ..., Cer guehiago testimonio BEHAR *dugu ?* ..., Qu'auons-nous encore à faire de tesmoins ?

DVN. 1. Ind : prés : s. 3e adr : fém : aux :

7. 29 ..., ILKI *dun* deabrua hire alabaganic. ..., le diable est sorti de ta fille.

DVQVEITENÉN. 1. Ind : fut : pl : 3e r. s. aux : act : *n* rel : nom : pl : décl : gén : pl : *datival* (*nén* = *de*, ou *pour celles qui.*)

13. 17. Baina dohaingaitz *emazte* içorren eta EREDOSQUITEN *duqueitenén* egun hetan. Mais malheur sur celles qui seront enceintes, & sur celles qui allaitteront en ces iours-la.

DVQVEITENEY. 1. I. q. préc : datif déterminé pl : (*ney* = *à ceux qui.*)

16.17. Eta signo hauc SINHETSI *duqueiteney* ... Et ces signes suyuront ceux qui auront creu :

DVT. 5. Ind : prés : 1e. r. s. verbe poss : & aux : act :

8. 2. Compassione DUT populuaz : ...l'ay compassion de la multitude :

10. 17. ..., Magistru oná, cer EGUINEN dut ... ? ..., Bon maistre, que feray-ie ... ?

14.27. ..., IOREN *dut* artzaina, ... Ie frapperay le berger,

14. 58 ..., Nic DESEGUINEN *dut* temple escuz EGUIN haur, ...EDIFICATUREN *dut*. ..., Ie desferay ce temple fait de main, ...i'en edifieray vn autre

DVTÉ. 20[1]. Ind : prés : pl : 3e. r. s. aux : act :

2. 18..., Cergatic Ioannesen eta Phariseuen discipuluéc barur EGUITEN *dute*, ..., Pourquoy iusnent les disciples de Iean & des Pharisiens,

2.20..., eta orduan, barur EGUINEN *duté* egun hetan.

..., & adonc ils iusneront en ces iours-la.

2.24 ..., cergatic EGUITEN *duté* Sabbathoan ... ?

..., pourquoy font-ils és Sabbaths (L: traduit *en le Sabbath*)

4.16. ..., bertan bozcariorequin RECEBITZEN *dute* hura.

..., soudain la reçoiuent auec ioye,

4.19 ..., eta berce gaucetaco guthiciéc BARNERARIC ITHOTZEN *dute* hitza, ..., & les conuoitises des autres choses estans entrees estouffent la parole,

4.38 ... : orduan IRATZARTZEN dute,

... : adonc ils l'esueillent,

5.15..., eta IKUSTEN *dute* ... , & voyent celuy

6.14. ..., eta halacotz verthutéc OBRATZEN *duté* hartan. ... : & pourtant vertus sont faites par luy. (L. traduit *Les vertus travaillent en luy*. Il suit le Grec. Le Latin de la Vulgate est : *virtutes operantur in illo.*)

7.5. Guero INTERROGATZEN *dute* Phariseuéc eta

1. L'accentuation dans le texte de Leiçarraga n'est pas uniforme. De ces vingt cas de *dute* seuls onze portent l'accent sur l'*é*.

Scribéc, ..., baina escuac IKUCI gabe IATEN *dute* oguia ?

En apres les Pharisiens & les Scribes l'interroguent,... : mais mangent le pain sans lauer les mains?

7.23 ..., eta SATSUTEN *dute* guiçona. ..., & souillent l'homme.

9.31. ..., eta HILEN *duté* : ..., & l'occiront,

10.33 ..., eta HILTZERA CONDEMNATUREN *duté*, eta Gentilén ESCUETARACO *duté:* ... : & le condamneront à mort, & le bailleront aux Gentils.

10. 34. Eta hec ESCARNIATUREN *dute* hura, eta AÇOTATUREN ,... eta HILEN *duté :*

... Et se mocqueront de luy, & le fouetteront, ... , puis le feront mourir :

12.40. ... : hauc RECEBITUREN *duté* condemnatione handiagoa. ... : ils en receuront plus grande condamnation.

12.44 ... EMAN *ukan duté*, ... y ont mis de

13. 6 ... : eta anhitz SEDUCITUREN *duté*. ... : & en seduiront plusieurs.

13.26. Eta orduan IKUSSIREN *duté* ... semea... Et lors on verra le Fils

DVTELA. 2. I. q. *duté* avec *la* conjonctif en complément d'*ecen*.

10.42 ..., hayén gainean SEIGNORIATZEN *dutela*, eta ... authoritatez USATZEN *dutela* hayen gainean. ... que ceux ..., les maistrisent : & les ... vsent d'authorité sur elles.

DVTEN. 5. I. q. *duté* avec *n* rel : nom : pl : & accus : sing :, & *n* conjonctif.

7. Sommaire *15 nehor* SATSUTZEN *duten gauçac cein.* (*n* rel : nom : pl :) *15 choses souillantes l'homme.*

9.42 ... ni baithan SINHESTEN *duten* chipi hautaric bat, (*n* rel : nom : pl :) ... l'vn de ces petits qui croyent en moy,

12.10 ... ? Edificaçaléc ARBUYATU *duten* harria, (*n* rel : acc : sing :) ... , La pierre que les edifians ont reiettee

12.43 ... ecen ez truncora EMAN *duten* guciéc. (*n* rel : nom : pl :)

... que tous ceux qui y ont mis.

15. 4... ? huná, cembat gauçaz hire contra TESTIFICATZEN *dutén.* (*n* conjonctif.) ... ? voila, combien de choses tesmoignent-ils contre toy ?

DVTENA. 1. I. q. *duten, n* rel : acc : décl : nom : (*na* = *ce que*)

14. 60... hauc hire contra TESTIFICATZEN *dutena ?* ... - ce que tesmoignent ceux-ci à l'encontre de toy ?

DVTENAC. 6. I. q. *duten*, *n* rel ; nom : décl : nom : intransitif, prédicat de *dirade* (*nac* = *ceux* ou *celles qui*)

4. 15. . bide bazterrera *hacia* RECEBITZEN *dutenac,* (Hautin a mis *recebitzen*)... qui *reçoiuent la semence* aupres du chemin,

4. 16... halaber leku harriçuetara hacia RECEBITZEN *dutenac* : ... Et voici semblablement ceux qui reçoivent la semence en lieux pierreux : ..

4. 18... elhorri artera hacia RECEBITZEN *dutenac,*

..., hacia (*sic*) ENÇUTEN *dutenac* : ... ceux qui reçoivent la semence entre les espines,..., ceux qui oyent la parole. (L. traduit *oyent la semence; hacia* au lieu de τὸν λόγον = *hitza*.)

4. 20... lur onera hacia RECEBITU *dutenac*,

... ceux qui ont receu la semence en bonne terre,

7. 15..., guiçona SATSUTZEN *dutenac*. ... celles qui souillent l'homme.

DVTENEAN. 3. I. q. *duté*, avec *n* rel : décl. : temporel. (*nean* = *quand*)

4. 15... : baina ENÇUN[1] *dutenean*, ... : mais apres qu'ils l'ont ouye,

4. 16... : eta ENÇUN *dutenean* hitza, ... : *c'est asçauoir*, *ceux* lesquels ayans ouy la parole,

6. 38... Eta IAQUIN *dutenean* ... Et après l'auoir sceu,

DVTENIC. 1. I. q. *duté* avec *n* rel : accus : décl : partitif indéfini en apposition avec le nom... (*nic* = *de ce que*)

7. 4... Anhitz berce gauçaric-ere... BEGUIRATZECO HARTU *dutenic*. ... d'autres choses qu'ils ont prinses à garder :

DVTENO. 1. I. q. *duten*, verbe poss : *n* rel : décl : duratif (*no* = *while*, *pendant le temps que*.)

2. 19... EZCONDUA berequin DUTENO ... pendant que le marié est auec eux ?

EÇAC. 4. Imp : s. 2e. r. s. adr : masc : aux : act :

1. Dérive-t-il d'*intonare*, dans le sens de *recevoir* des *tons*, des *sons?*

2. 9..., eta HAR *eçac* eure ohea, ..., & charge ton lict,
2. 11. ..., eta HAR *eçac* eure ohea, ..., & charge ton lict,
3. 5..., HEDA *eçac* eure esçua : ..., Esten ta main.
9. 43..., TRENCA *eçac* hura : ..., couppe-la :
9. 45..., TRENCA *eçac* hura' ..., couppe-le :
14. 36... : TRANSPORTA *eçac* eneganic copa haur : ..., transporte ceste coupe de moy :
14. 65..., PROPHETIZA *eçac*...., Prophetize-nous.
15. 13..., CRUCIFICA *eçac*. ..., Crucifie-le.
15. 14. ..., CRUCIFICA *eçac*. ..., Crucifie-le.
15. 30. EMPARA *eçac* eure buruä, Sauue-toy toy-mesme,

EÇAÇVE. 15. Imp : pl : 2e. r. s. aux : act :
1. 3..., APPAIN *eçaçue* Iaunaren bidea, ..., Accoustrez le chemin du Seigneur :
1. 15..., eta SINHETS *eçaçue* Euangelioa. ..., & croyez à l'Euangile.
4. 3. ENÇUN *eçaçue*, Huná, Escoutez, voici,
6. 11..., handic PARTITZEAN, IHARROS *eçaçue* çuen oinén azpico errhautsa, ..., en partant de là secouez la poudre de dessous vos pieds,
6. 38... et IKAR (*sic*)[1] *eçaçue* ... & regardez.
7. 14..., eta ADI *eçaçue*. ... & entendez.
11. 25..., BARKA *eçaçue* ..., pardonnez
13. 28. Bada ficotzetic IKAS *eçaçue* comparationea.
13. 33..., VEILLA *eçaçue*.... veillez. Or apprenez la similitude du figuier,

1. Variante d'*iker*, qui dérive peut-être de *i(n)quir(ere)*, sinon du français *(r)egard*, *e(s)gard*.

13. 35. VEILLA *eçaçue* beraz :... Veillez donc :

13. 37..., VEILLA *eçaçue*, ..., Veillez.

14. 22..., HAR *eçaçue*, IAN *eçaçue* : ..., Prenez, mangez :

14. 34..., eta VEILLA *eçaçue*. ..., & veillez.

14. 38. VEILLA *eçaçue*, Veillez,

EYEC. 1. Imp : s. 2e. r. s. r. i. pl : adr : masc: v. i. act : *eguin* = *eman*.

6. 36. EYEC congit, Donne-leur congé[1],

EIEÇVE & EYEÇVE. 2. Imp. pl. 2e. r. s. r. i. pl. aux. act : avec le verbe irr. actif *ei*, *ey* = *egin* en sens d'*eman*. Voyez Saint Luc, 9, 13 & 21, 34.

6. 37..., EYE*çue* çuec IATERA. ...*Mais* vous donnez-leur à manger.

13. 9. Baina beguira EIE*çue* çuec ceuron buruëy : ... Mais prenez garde à vous-mesmes :

GAITECEN. 2. Subj : prés : & Imp : pl : 1e. aux :

4. 35..., IRAGAN *gáitecen vraren* berce aldera. ..., Passons de là *l'eau*.

10. 37... IAR *gaitecen* hire glorián. ...que nous soyons assis en ta gloire.

1. M. R. M. Azkue, professeur de basque à Bilbao, a publié dans l'Euskalzale du 29 juin 1899, avec quelques incorrections, la lettre de B. de Echauz (de 1584), qu'a publiée pour la première fois M. J. Vinson. Mais il a traduit *Conchit de Gazcon* par « Conchita de Gascon », comme il s'agissait d'une femme nommée Concepcion! Le mot *congit* = *congé* est assez commun dans Liçarrague et *conchit* n'en est qu'une variante. — M. Azkue n'a pas pu traduire le *cci* de la même lettre qui n'est pourtant que *ctzi*. — « Congé de Gascon » équivaut évidemment à l'anglais « to take French leave », c'est-à-dire « to take a liberty without leave ».

GAITECENÇAT. 1. I. q. *gaitecen* décl : destinatif.
5. 12..., hetara SAR *gaitecençat*. ... afin que nous entrions dedans eux.

GAITVC. 1. Ind : près : s. 1e. adr : masc : verbe subst :
5. 9... : ecen anhitz GAITUC. ... : car nous sommes plusieurs.

GAITZAC. 1. Impr : s. 2e r. pl : 1e. pers. adr : masc : aux : act :
5. 12..., IGOR *gaitzac* vrdetara, ..., Enuoye-nous ès pourceaux,

GAITZAIZQVIC. 1. Ind : prés : pl : 1e. r. i. s. 2e pers : aux : adr : masc :
10. 28 ..., eta IARREIQUI *gaitzaizquic* hiri.
... & t'aurons suyui.

GARA 2. Ind : près : pl. : 1e, auxiliaire.
10. 33..., IGAITEN gara Ierusalemera : nous montons en Ierusalem :
11. 32..., Guiçonetaric : populuaren BELDUR *gara* ; (Hautin a omis le : après Guiçonetaric)
... : nous craignons le populaire,

GAREN. 1. I. q. *gaitecen* subjonctif : verbe substantif.
9. 5... gu hemen GARÉN. ... que soyons ici,

GOACEN. 3. Subj : prés : & Imp : pl : 1e, v. i. intr : *ioan*.
1. 38... GOACEN hurbilengo burguëtara :
..., Allons aux prochaines bourgades,
4. 38... ceren GALDUAC GOACEN ? ... que nous perissons ? (Le traduit *que vayamos perdidos*.)

14. 42..., GOACEN : ..., allons :

GVENDIQVEC. 1. Conditionnel prés : pl : 1e, r. s. adr : masc : aux : act :

(M. Inchauspe dit que c'est pour *ginukek*.)

10. 35..., NAHI *guendiquec* ..., nous voudrions

HABIL. 4. Imp : s. 2e. v. i. passif *ebil*.

2. 11..., eta HABIL eure etcherát. ..., & t'en va en ta maison.

5. 19 ..., HARIL eure etcherát euretara, ..., Va-t'en en ta maison vers les tiens,

5. 34..., HABIL baquerequin, ..., va t'en en paix,

10. 21..., HABIL, ... : va,

baHAV. 3. Ind : prés : s. 3e r. s. 2e pers : aux : act :

En Actes c. 5, v. 4. *bahau* est une faute pour *bahu*. Dans le même verset, et ch. 7, v. 28, on a mis *auen* au lieu de *huen*.

9. 43. Eta baldin eure escuac TREBUCA ERACITEN ba*hau*, Que si ta main te fait chopper,

9. 45. Eta baldin eure oinac TREBUCA ERACITEN ba*hau*, (Hautin a mis une virgule après eraciten) Et si ton pied te fait chopper,

9. 47. Eta baldin eure beguiac TREBUCA ERACITEN ba*hau*, Si aussi ton œil te fait chopper,

IECEC. 1. Imp: s. 2e. r. s. r. i. pl: adr : masc : aux : act :

5. 19..., eta CONTA *ieçec* ..., & leur raconte

IECEÇVE. 1. Imp : pl : 2e. r. s. r. i. pl : aux : act :

16. 7..., ERRAN *iececçue* haren discipuluey eta Pierrisi,

..., dites à ses disciples & à Pierre

IEÇAGVC. 1. Imp : s. 2e. r. pl : 1e. pers : adr : masc : aux : act :

10. 37..., EMAN *ieçaguc*, bata hire escuinean, eta bercea hire ezquerrean..., Donne-nous que... l'vn à ta dextre, & l'autre à ta senestre,

IEÇAGVÇVE. 1. Imp : pl : 2e. r. s. r. i. pl : 1e pers : aux : act :

14. 15... : han APPAIN *ieçaguçue*.... : apprestez *là* pour nous *l'agneau de Pasque.*

IEÇAGVN. 1. Subj : prés : s. 2e. r. s. r. i. pl : 1e. pers : adr : masc : aux : act :

Inchauspe confirme cette définition, en disant que *diezagián* serait plus correcte. Mais le français a le temps passé.

10. 35..., EGUIN *ieçagun*. ... que tu nous fisses

IEÇOÇVE. 1. Imp : pl : 2e. r. s. r. i. s. aux : act :

16. 15..., eta PREDICA *ieçoçue* Euangelioa creatura guciari. (Hautin a omis ce point)..., & preschez l'Euangile à toute creature.

IETZÉC. 1. Imp : s. 2e. r. pl : r. i. pl : adr : masc : aux : act :

10. 21..., eta EMAN *ietzéc* paubrey : ..., & le donne aux poures,

IETZOÇVE. 1. Imp : pl : 2e. r. pl : r. i. s. aux : act :

12. 17..., RENDA *ietzoçue* Cesarenac Cesari ; eta Iaincoarenac Iaincoari. ..., Rendez à Cesar ce qui est à Cesar : & à Dieu ce qui est à Dieu.

INCÉN. 1. Ind : imp : s. 2e. verbe substantif. (Voyez

Actes 9, 17 *aincen*; Apoc : 11, 17, bai*hincén ;* 16, 5. Incena Saint Jean 21, 18 *incenean*, *incén*, & *baihincén.*)

14, 67..., Eta hi Iesus Nazarenorequin INCÉN. (*sic*) ..., Et toy tu estois auec Iesus de Nazareth.

ITZAC. 4. Imp : s. 2e. r. pl : adr : masc : aux : act :

1. 44..., eta PRESENTA *itzac* eure GARBITZEAGATIC ... gauçác hæy testimoniagetan. ..., & presente pour ton nettoyement les choses... pour tesmoignage à iceux.

7. 10..., OHORA*itzac* eure aita eta eure ama : ... Honore ton pere & ta mere :

10. 19..., OHORA*itzac* eure aita eta ama : ..., Honnore (*sic*) ton pere & ta mere.

10. 21... SAL *itzac*, ..., & vend tout (L. traduit *tout* par *dituanac* = *ceux que tu as*).

CORRIGENDA

REVUE DE LINGUISTIQUE. Tome XXXI, p. 142, l. 3 CAYÒ, l. 12 *çayó.*

Tome XXXII, p. 70, l. 12 supprimez « r. pl. » & l. 13 au lieu de « poss » ; lisez « substantif ». On returning to Biarritz in Dec : 1901, & extracting my work on St Lukes Gospel in Leiçarragas New Testament, finished there, minus the French quotations, on June the first 1896, I found that I had defined *cituán* correctly thus « Ind. imp. pl. 3e adr. masc. aux. » It occurs c. 20, v. 31, « eta hil cituán »

translating ... « & moururent. » To the best of my memory the definition was identical in my manuscript on St Mark : & the mistake was only inserted while I hurriedly corrected the proof. Perhaps I was thinking of *citián* which translates *auoit* in St Luke c. 7, v. 41. *cituán* is not a common word in *Testamentu Berria*.

Tome XXXIV, p. 270, l. 10, ajoutez. On trouve les deux formes de ce mot chez les anciens auteurs e. g. E. Materre, p. 147, mundueo onhasun guztiac; p. 156, onhassun; p. 155, ontassun.

p. 341, l. 5, après accus : lisez (*na* = *ce que*). On voit que ces mots se trouvent mal placés.

p. 343, l. 12, après DU insérez (3)

p. 346, l. 4, lisez haur,

p. 347. l. 8, lisez UKANEN

p. 349, l. 19, (ez-deus-te—

dernière ligne « M. Edward Anwyl ».

p. 350, l. 8 (*n* rel :

p. 351, l. 4 *citian*, formes enregistrées l. 15 A

p. 352, l. 8, après Lardizábal ajoutez p. 423, l. 2 après 302 lisez 305.

l. 10, au lieu de 436 lisez 437.

l. 2 d'en bas *LO DATZALA*

p. 353, l. 2 deçacuençát.)

p. 354, l. 15, 1901

p. 355, l. 7, HILTZECAC, l. 9 après mots.) insérez « l. 18 rel :)

p. 97, l. 12, avant « propongo » insérez « Siguiendo Larramendi (Diccionario trilingue).

Dans mon ouvrage sur les Épîtres aux Philippiens et aux Colossiens, publié le 14 mars 1902, à Villanueva y Geltrú (Il y avait 212 exemplaires. L'édition m'a coûté 270 pesetas) lisez p. 5 Philological, p. 11 dernière ligne supprimez les... p. 17, l. 14 d'en bas lisez *Give ye it* &c. p. 30, l. 8 (*things*) *which I have*. p. 45 d'en bas l. 6 Iracas & Iracatsi, l. 7 supprimez Hil, l. 11 lisez 55. l. 13) en règle générale Leiçarraga écrit Ohortze = enterré, enseveli, mais Coloss : c. 2, sommaire on trouve *ohortzi*, la forme régulière). l. 12 supprimez Hil, Iracatsi l. 16 lisez 35 l. 17 après Gal, insérez Hil, Iracas & Iracatsi, l. 18 lisez 10, l. 19 lisez 100.

E. S. Dodgson.

PIÈCES HISTORIQUES

DE LA PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

EN FRANÇAIS ET EN BASQUE

Dans les numéros de cette Revue d'avril et de juillet 1897 (t. XXX, p. 147-177 et 196-215), j'ai reproduit, avec une traduction française, une plaquette basque qui avait paru vers l'époque du Concordat et dont je n'avais pu retrouver le texte français original exact. Plus tard, j'ai pu signaler une plaquette française analogue imprimée à Pau vers la même époque (t. XXXI, p. 296-300).

Je viens de rencontrer, sur les quais de Paris, une petite brochure qui est évidemment le prototype commun. Est-ce une édition originale ? Est-ce la reproduction d'une publication plus ancienne ? La seconde hypothèse est la plus probable. Quoi qu'il en soit, la brochure, qui doit remonter à la fin du XVIIe siècle, est d'un très petit format ; les pages mesurent, titres courants et signatures compris, 93 mm. sur 41 de justification ; l'exemplaire, rogné, a 105 mm. et demi sur 52. Il y a deux cahiers de seize et huit pages numérotées de 1 à 24, toutefois les pages 1 à 5 ne sont pas chiffrées.

La p. 1 contient le titre ainsi conçu : « L'ENFANT | SAGE | A TROIS ANS, | *Contenant les Demandes* | *que lui fit l'Emperevr* | *Adrien & les Réponſes* | *de l'Enfant.* | (fig. : la Vierge assise berçant l'Enfant-Jésus) | A TROYES | chez J. A. GARNIER, | imp. lib. & fabricant | de Papier. | — | *Avec Permiſſion* Puis vient p. 3-4 *l'avant-propos* en italiques, et p. 5-20 « les demandes que fit l'Empereur Adrien à l'enfant-sage », avec ce titre courant : « *l'Enfant-Sage* », le premier mot aux versos, le second aux rectos ; à la p. 24, les deux mots sont naturellement réunis. La p. 16 a une réclame, la p. 17 est signée B, la p. 3 était signée Aij.

L'avant-propos est ainsi conçu : « L'Enfant—Sage, qui n'avoit que trois ans, qu'on appelloit petit-fils de l'Empereur, fut recommandé à M. l'Archevêque, qui le recommanda à un patriarche de Jérusalem qui le présenta à un Duc très sage & le meilleur qui fut en toute la terre. Lorsque cet enfant fut venu en la cité de ce Duc, il fut parler à lui & les chevaliers de ce duc lui dirent : Voici l'enfant très-sage & le saluèrent & lui demandèrent : d'où es-tu venu, sage-enfant ? Il leur répondit : de mon pere et de ma mere, & suis créé de Jésus-Christ. Quelques autres chevaliers dudit Duc lui dirent : Tu es sage : il leur répondit que celui qui est sage se châtie soi-même. Toutes ces choses ayant été rapportées à l'Empereur Adrien, qui étoit alors à Rome, lequel le fit venir à lui pour l'interroger

sur plusieurs questions dignes d'être lues par un chacun.»

Cette brochure correspond aux douze premières pages de la plaquette basque que j'ai fait réimprimer. Toutefois elle contient quelques passages qui manquent à la traduction basque et plusieurs de celles-ci, notamment, la fin lui manquent.

P. 6. (1897, p. 153, entre les lignes 6 et 7) « D. Qu'est-ce qui sortit premièrement de la bouche de Notre Seigneur?— R. Ce que dit Saint-Jean l'Évangéliste: *In principio erat verbum et verbum erat apud Deum*, &c. »

Après la ligne 18 de la p. 153, les textes ne se correspondent plus. La petite brochure française (p. 7) pose la question : « D. Quelle espérance ont les marchands ? R. Périr, car ce qu'ils acquierrent leur vient souvent par fraude et tromperie. » Puis viennent d'autres questions plus ou moins singulières, et nous arrivons (p. 11) à deux questions relatives à Adam et à Ève, et à celle-ci : « D. Ceux qui ont leurs désirs et volontés en ce monde..» qui correspond aux l. 7 et ss. de la p. 157 du français. Après trois questions qu'on ne trouve pas dans le basque vient (p. 12) : « Qui est la chose la plus cruelle?..» (p. 157, l. 12) et le français répond simplement : « C'est la mort. » Suivent trois demandes singulières, y compris celle-ci : « Qu'est-ce que la femme? — C'est l'image de la mort » . On demande ensuite (p. 13) de quoi l'homme « ne se peut souler » et l'on répond seulement : « c'est de gagner » (Cf. p. 157, l. 18).

Après une question sans correspondante, nous trouvons (p. 14) : « Qui est la chose meilleure ou pire ? » (cf. p. 157, l. 21), puis une autre sans correspondante, puis celle relative au nombre des langues du monde (p. 155, l. 26) ; on demande ensuite : « combien de manières de serpens y a-t-il au monde? —R. Il y en a de quatorze, » puis (p. 15) : « Qui fut celui qui dona (*sic*) le nom à toutes les bêtes? » (cf. 155, l. dernière). La correspondance continue pour deux demandes encore, puis vient cette question : « Qu'est-ce que le ciel? » et on répond : « c'est la lumière de la clarté divine » (cf. p. 155, l. 14) ; la correspondance reprend avec cette particularité que le soutien de la terre est, non pas l'air, mais l'eau, et que le feu spirituel est soutenu par « un arbre qui fut planté en Paradis au commencement ». Après Gelboé, on parle de St-Paul « qui fit la première église » (p. 157, l. 24), de Jonas, de l'âge de Noé et de l'arche (p. 157-159) jusqu'à la plantation de la vigne : on ne nomme pas la montagne sur laquelle l'arche existe encore aujourd'hui. On demande alors : « Qui fit la première ville? — R. Ce fut Zurie, « et on reprend l'histoire de Joseph d'Arimathie, les *huit* raisons pour l'abstinence du vendredi (p. 161).

Le texte français parle après cela des manières dont on peut être damné, puis de ce qui plaît le plus à Dieu (p. 161, l. 8), de ce qui déplaît le plus à l'homme, des enfants d'Adam (trente fils et trente filles), du pre-

mier larron, du bon larron (p. 161) et des « plus nobles noces qui furent jamais — R. Celles d'Architiclin où Jésus-Christ changea l'eau en vin. » On demande ensuite : « Qui sont ceux qui ne mourront jamais jusqu'à la fin du monde ? « R. Énoch & Élie, qui sont à la porte du Paradis terrestre tenant chacun une épée ardente en leur bouche » (p. 21, cf. p. 173). Le reste ne correspond plus.

On a vu que les préambules diffèrent sensiblement et que les textes ne sont point identiques. Il y a évidemment là deux variantes — et il doit en exister d'autres — d'une rédaction qui remonte probablement à deux ou trois siècles. L'ignorance et la sottise le disputent à la naïveté dans ces brochures, dont les auteurs étaient vraisemblablement de pauvres clercs besogneux.

Habent sua fata libelli... En même temps que j'acquérais cette plaquette, je rencontrais aussi un exemplaire du fameux traité A. M. D. G. du Père Loriquet : « Supplément à l'histoire de France depuis la mort de Louis XVI jusqu'en 1815 » (Paris, Soc. Typogr., 1816, 171 p. in-18). L'exemplaire, un peu trop rogné, porte la signature de Jules Simon.

Julien Vinson.

LITTÉRATURE PHILOSOPHIQUE TAMOULE

YÊLAPPÂṬṬU

Chant de trait ou de halage

J'appelle *chants de trait* de petites compositions littéraires ou philosophiques qui commencent et finissent par des onomatopées *yêlèlò! tattèyyâ!* plusieurs fois répétées et interrompant souvent le morceau dont elles ponctuent le récit. Elles correspondent à nos *ho ho! hé hé! hue!* et autres cris analogues. Je possède plusieurs chants de ce genre que je dois à l'amabilité d'un ami de Pondichéry; je citerai notamment celles dont voici les titres et qui ont été composées récemment :

Irâmâyaṇa êlappâṭṭu. Négapatam, année khara (1891), 24 p. in-8°. Chant divisé en sept parties correspondant aux sept parties du Râmâyaṇa.

2. *Sarvè ôḍam engir'a Dimàrkèṣan òḍam.* Madras, 1891, 6 p. in-18, 2e édition (Bateau de démarcation dit bateau universel).

3. *Pala çarakku èlappaṭṭu.* Madras, 1901, 24 p. in-18 (Chant de trait de beaucoup de marchandises).

4. *Ingilîṣ ôḍam engir'a kâlêdji ôḍam.* Madras, 1891, 6 p. in-18 (bateau du Collège dit bateau anglais).

5. *Pugeivaṇḍi êlappâṭṭu.* Madras, année çukla (1869), 16 p. in-18 (Chant de trait du chemin de fer).

Mais le plus intéressant et le plus ancien, qui remonte sans doute à environ soixante ou quatre-vingts ans, est le suivant, dont l'auteur est inconnu et dont j'ai vu trois éditions :

Uḍatkùr'u êlappâṭṭu. Madras, 1885, 8 p. in-18, avec une figure (Vichnou) au verso du titre (Chant de trait sur les divisions du corps).

En voici la traduction :

yêlêlô ! yêlêlô ! tattéyâ ! yêlêlô ! yêlêlô !

1. Le fils du dieu de Çidambaram[1], qui est couronné de la lune, celui dont la poitrine porte un joyau inestimable[2],

ayant franchi la mer sombre (de la naissance), — *tattéyyâ !* — étant arrivé à la ville de Katchi[3];

ayant adoré la grâce à méditer qui prend forme, demeurant là tous les jours après avoir obtenu tous les jours la lumière du joyau qu'est la lettre *ôm*[4] ;

ayant franchi la mer aux neuf côtés[5], qui est sombre, ayant fait alors une planche du temps, du lieu et du son,

approchant de Vinâyaka qui offre sa blanche défense et une feuille de palmier aux malheureux qui ont interrompu le *vêdanta*[6] développé...

yêlêlô...

1. Station sacrée de Çiva, par environ 11° 30 lat. N. et 77° long. E., *Chellambron.*
2. Çiva.
3. Autre station sacrée çivaïste, par environ 13° lat., et 77° long. *Kântchipura.*
4. Formule mystique de la trinité : Brahmâ, *m*; Vichnou. *a*; Çiva, *u*.
5. Ou neuf coins; allusions aux neufs passages ou ouvertures du corps: deux oreilles, deux yeux, deux narines, la bouche, l'organe sexuel et l'anus.
6. Système philosophique vichnouviste.

2. J'ai adoré le dieu aux trois yeux[1]. Pour faire marcher le navire de la sagesse antique,

j'ai vite réuni les huit lettres[2]. — *tattéyâ !* — et j'ai fait un navire,

j'ai mis Vichnou près du gouvernail, j'ai fait du puissant Brahmâ le mât du milieu,

j'ai installé Rudra[3] et son œil comme lion[4],

j'ai disposé 72.000 beaux cordages[5],

j'ai attaché aux huit points cardinaux[6] trente-deux voiles[7], et j'ai embarqué quatre-vingt-seize énorme canons[8].....

yèlèlô...

3. J'ai fait de Râhu et Kêtu[9] les étais du mât du milieu, j'ai mis pour garde, — *tattéyà*, — produisant de la lumière, les neuf astres intelligents[10],

j'ai rendu propices les (douze) magnifiques signes du Zodiaque; j'ai considéré la haine, l'amitié, l'élévation, la chute, le pouvoir,

j'ai cherché l'horoscope dans la huitième case[11], dans le quinzième astérisme superbe[12],

j'ai reconnu le moyen de faire marcher rapidement le na-

1. Çiva, avec son troisième œil au milieu du front.
2. Svasti ! ôm ! Namaçivâya !
3. Çiva, le dieu rénovateur.
4. Comme figures à la poulaine.
5. Les 72.000 conduits du corps (cf. p. 168, note).
6. C'est-à-dire les huit gardiens des points cardinaux (Indra, Agni, Yama, Nirṛti, Varuṇa, Vâyu, Kuvêra, Içâṇya), leurs huit armes, leurs montures et leurs femmes.
7. Est, sud-est, sud, sud-ouest, ouest, nord-ouest, nord, nord-est.
8. Les 96 *tatvas*, éléments primordiaux des choses.
9. Nœuds ascendant et descendant de la lune qui sont les huitième et neuvième planètes des Indiens.
10. Les neuf planètes: Soleil, Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Vénus, Saturne, *râhu*, *kêtu*.
11. Allusion aux pratiques divinatoires, aux horoscopes, etc.
12. L'astérisme *svâti*, Acturus. Le zodiaque est divisé en vingt-sept astérismes.

vire, et je vais dire comment de terre on embarque les marchandises...

yêlêlô!

4. Les soixante-quatre arts qu'on étudie sont soixante-quatre (sortes de marchandises),

que j'attache afin qu'elles ne ballottent pas, — *tattéyâ*, — Sadâçiva[1] lui-même l'a recommandé.

dans la vaste cale je mets du sel gemme, d'incomparables richesses, du soufre divin, du sucre,

de l'alcali volatil, du savon, de la chaux, du zinc, du plomb, du mercure,

du camphre cuit, du poison violent, du vitriol bleu,

du sel ammoniac blanc comme la lune ; je les charge au poids...

yêlêlô!...

5. Les voiles ayant été développées, comme le navire courait, le dieu chef vint et demeura ;

la déesse des sciences à la couleur pure[2], — *tattéyâ*, — sur ce bastion brillant,

frappait sans cesse les canons immuables, et il se tenait là réclamant le paiement habituel ;

il arbora vingt-huit pavillons rouges[3] et prit à témoins cent huit mondes conventionnels[4],

et dit : « je suis, moi, le navire forteresse de la cité du corps »,

je suis venu, montrant le sceau puissant et original...!

yêlêlô...

6. Dans l'essor du navire sur la mer de lait, la jeune femme regardait :

1. Le toujours heureux Çiva, personnalité divine, issue la troisième par ordre de développement de l'absolu suprême.
2. Sarasvati, femme de Brahmâ, qui est blanche.
3. Les 28 *âgamas*, livres sacrés des Çivaïstes.
4. Les 96 tatvas et les 12 signes du Zodiaque ?

ayant fait tourner avec force — *tattéyâ!* — le gouvernail vers l'ouest,

ayant articulé les huit *mantras* puissants[1], *Dhanandjaya*[2], développa la voile en ciseaux.

Tùkka, *Kùrma*, *Nàga* et *Çamân*[3], détruisirent la conjuration irrésistible et donnèrent une forte poussée,

retenant les dix souffles[4], qui sont la parole, arborant le drapeau,

à la vue des habitants du ciel, le combat éclata bruyant, n'est-ce pas?

yèlêlô!...

7. Comme les armées aux quatre corps en y comprenant les chars, les éléphants et les chevaux[5],

palpitantes et effrayées allaient au séjour du soleil, — *tattéyà!* — la voile ardente de la *suṣumnà*[6] inébranlable brillait; les sept conseillers[7] tiraient les poulies;

ministre intelligent, le cocher pilote faisait tourner; le navire voguait sur l'eau jetant sans changer les soixante-quatre sciences;

le beau Rudra faisait accord et appelait, et *dhanandjaya* volait au secours du navire...

yèlêlô!

1. Formules magiques, prières.
2. Le souffle qui fait gonfler (cf. p. 159).
3. Les souffles qui font se fatiguer, voir, vomir et digérer (cf. p. 168 et 169). *Tùkka* est sans doute synonyme de *dévadatta*, souffle qui cause la fatigue.
4. Les dix souffles qui passent dans les canaux ou conduits du corps (cf. p. 167 à 169, et notes).
5. Le quatrième corps est formé naturellement par les soldats à pied, armés de flèches, de lances, de *chakras* (disques), etc.
6. Canal principal du corps humain, qui va de l'anus au *pudendum* (voy. p. 167, note).
7. Sans doute les sept parties actives du corps : humeurs, sang, liqueur séminale, moelle ou substance cérébrale, chair, os, peau.

8. Comme il courait du côté du croissant de la lune, Mahêçvara[1] lui-même répondait ;

il cherchait à le retenir, — *tattéyyà !* — en jetant les chaînes en face ;

pendant que le bateau qui ne sautait plus était une barque, sans hésiter, il est venu lui-même réclamer la taxe à la déesse;

montrant la libération comme un vent indocile, il a eu peur et a retiré la chaîne jetée,

en nous disant : « son procédé s'en est allé sans s'affirmer», nous ne savons rien de la venue de la déesse du radeau quand vient le mal...

yêlêlô !

9. Dans son arrivée à la ville, après avoir déployé le pavillon aux cinq couleurs,

Manônmaṇi[2] à la gloire abondante a mis une lampe pareille à la lumière éclatante;

le guru supérieur Nandi, après avoir articulé séparément les cinq lettres[3], a dit : « ne crains pas ! »

pensant qu'il y a un refuge, faisant la salutation, j'ai tiré mille huit (coups de) canon ;

Après avoir fait monter les matelots parfaitement instruits, et leur avoir joint le comptable qui veille avec soin à l'harmonie, le pilote qui ne s'égare pas sur la route prescrite, ceux de la quatre-vingt-dixième classe pour les réparations, et le maître des canons ;

choisissant une heure propice, levant l'ancre après avoir salué de cinq cents coups de canon et déployé à la fois les seize voiles, il a couru rapidement, le navire...

Yêlêlô ! yêlêlô ! tattéyyà ! yêlêlô ! yêlêlô !...

1. Le taureau Nandi, monture de Çiva, son premier disciple par l'intermédiaire duquel le dieu Çiva a révélé la bonne doctrine.
2. Skr. *Manôdmani*, Pârvatî, femme de Çiva.
3. *Na*, *ma*, *çi*, *và*, *ya* « hommage à Çiva ».

Sans crainte, j'ai descendu dans ce port les marchandises et j'ai dansé;

J'ai chanté par la sainte grâce, moi!...

Yêlêlô! yêlêlô!

Julien Vinson.

CORRIGENDA

T. XXX, 2e liv. (avril 1902).

p. 162, note l. 3 : nº 167.

p. 167-168, note, *passim :* suṣumnâ.

MIGRATIONS DES TRIBUS

DE L'AMÉRIQUE DU SUD

ABRÉVIATIONS

1. A. d. g. — Alcedo, *Diccionario geographico*.
2. C. b. e. — Cosme Bueno, *Efemeridas*.
3. C. n. a. — Caulin, *Historia de la Nueva Andalusia*.
4. G. h. o. — Gumilla, *Historia natural*, etc., *de las missiones del Orinoco*, etc. (Barcelona).
5. G. p. — *Geografia del Peru*, de Paz Soldan.
6. G. p. g. p. — *Geografia del Peru*, *geographia politica* de Paz Soldan.
7. H. i. o. — Herrera, *Historia de los Indias Occidentales*.
8. H. r. e. — Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales*.
9. I. g. — *Idea general*, etc., de Paz Soldan.
10. M. g. p. — Menendez, *Geografia y estadistica del Peru*.
11. O. m. r. b. — Ondarza, *Mapa de la republica de Bolivia*.
12. R. p. — Raimondi, *El. Peru*.
13. S. l. n. — Smith and Leuwe, *Narrative of a Journey from Loma to Para*.
14. V. g. — Villaviciosa, *Geographia de la republica de Ecuador*.

MIGRATIONS PURUHAS

Les migrations des Puruhas semblent s'être effectuées de l'Est à l'Ouest. La présence de cette race

en diverses régions de l'Amérique du Sud nous est attestée par les noms suivants :

A. Brésil

I. *Purus*, rivière qui prend sa source dans la grande chaîne des Andes Péruviennes dite *Sierra de Carabaya*. Dans sa partie supérieure, ce cours d'eau s'appelle le *San Juan del Oro*. Il se jette dans l'Amazone par quatre embouchures[1] situées entre celles du Coari et du Madeira[2] et comprises entre le 61° 4' et le 62° 18' de long du méridien de Greenwich, et les 4° 3' et 4° 21' de lat. S.

Peut-être convient-il d'identifier, ailleurs, le Rio Purus avec le cours d'eau connu sous le nom de *Bari*, lequel se jette dans le Madeira. Effectivement, dans la carte de Smith et Leuwe le nom de Purus se trouve appliqué à la Madeira (*Coyari* ou *Cayari* des Indiens), dont les embouchures sont indiquées par les auteurs, comme placées sous les mêmes latitude et longitude[3].

II. *Puru* ou *Gonipape*, rivière de la Guyane portugaise qui prend source chez les Indiens *Tueres* ou *Tuheres*[4], sous la ligne équinoxiale, court dans la

1. S. I. n. Chap. XIV; pp. 291 et 292 et carte. — A. d. c. § 328.
2. M. g. p. Sec. 1a, disc. gen. S. A., p. 84.
3. S. l. n., *loco citato*.
4. A. d. g. T. II, § 414 (art. *Iguarape*), et t. V, § 225, art. *Tchere*.

direction du S.-S.-E. et se jette dans l'Amazone, entre les rivières Igarape et Urubucuara[1].

B. Vénézuela

I. *Puruey*, localité habitée par les Indiens *Purugotos* et sur laquelle les religieux observantins ont fondé la *doctrina de San Juan Capistrano de Puruey* des missions de *Piretu* dans le bassin de la province de *Nueva Barcelona*[2].

II. *Puruey* est le nom d'un ruisseau torrentueux, descendant des montagnes de *Tucuyo* qui relève à l'ouest du bassin de l'*Unare* et se jette dans le lac du même nom. Ce dernier est situé sur la rive gauche du fleuve, à peu de distance de la côte[3].

III. On appelle *Puruay*, un affluent de l'Orénoque, se jetant dans ce fleuve en face des lagunes d'*Anache*. Alcedo place le confluent du Puruay à l'est de celui du Caura[4].

IV. Le nom de *Puruay* sert encore à désigner le territoire des Indiens *Guarives* et *Tocuyos*[5], tribus de

1. *Ibid.*, t. IV, § 327, art. *Puru*.
2. A. d. g. T. IV, p. 328.
3. C. n. a. Lib. III, cap. 26, p. 331, col. 2.
4. A. d. g. T. IV, p. 326. — H. r. e. T. IX, lib. IX, chap. 25; p. 67. — C. n. a. Lib. II, cap. 29; p. 352; C. n. a. lib. II; cap. 29; p. 355, col. 1.
5. C. n. a. Lib. III; cap. 16; p. 355, col. 1.

même famille[1] que les *Tomozas*[2]. Ajoutons que le Puruay et le Caura se jettent en face du port de la Peña, au nord du grand fleuve de l'Orénoque, au nord-ouest du pays des Purugotos, dans le delta que forme le Caroni et son affluent de gauche, le *Rio Paragua*[3].

V. Les *Purucotos* ou *Purugotos* étaient une tribu, probablement de race caraïbe, habitant les plaines bornées par le Rio Cavari et son grand affluent de gauche le rio Paragua[4] (vers le 6e et 7e de latitude N. et le 113° de longitude)[5]. Ces cours d'eau se jettent d'ailleurs dans l'*Apure* (province de Maracaïbo). Humboldt les place sur les rives du Rio Cara, affluent ou embranchement de l'Orénoque[6].

VI. *Puru* était le nom de la principale divinité des Salibas, dont le rôle rappelle un peu celui de l'Apollon de la mythologie hellénique[7].

Nouvelle-Grenade

I. *Puruguay Paramo* est un plateau compris entre les deux chaînes qui se détachent vers le Nord, du

1. C. n. a. Lib. III; cap. 16; p. 283, col. 1.
2. C. n. a. Lib. III; cap. 20; p. 296, col. 1 et 2.
3. C. n. a. Lib. II; cap. 29; p. 355, col. 1.
4. A. d. g. T. IV; p. 65; art. *Paragua*.
5. C. n. a. Voyez la carte.
6. H. r. c. T. XI, liv. IX, note C, p. 78.
7. G. h. o. T. Ier, p. 3 (Barcelone).

nœud des montagnes de los Pastos et entre les parallèles du 1° 13 et 1° 54' lat. N. à l'Ouest du 7e du méridien lat. O. de Paris.

Il couronne avec le plateau de *Paramos de Pitatumba*, le massif énorme du nœud du *Paramo de los Papas* ou plateau d'Almaguer, peu distinct, jusque vers le 10° 54' lat. N. de la chaîne occidentale de la Costa, mais se subdivisant bientôt lui-même en deux nouvelles chaînes qui se projettent vers le Nord pour compléter la tripartition des Andes, laquelle prend naissance, de fait, à partir du nœud d'Almaguer. La chaîne orientale prend le nom de *Cordillera de la Suma Paz*. Elle borne à l'est, le bassin du Rio Magdalena. La chaîne centrale de *Guanacas* ou de *Quindiu* sépare le bassin de ce dit cours d'eau de celui du Cauca, et borne à l'est le bassin de l'*Atrato*[1].

D. Équateur

I. *Puris*, litt. « marcheurs, voyageurs », constitue un surnom donné aux Indiens de la province de *Blangasi*, située à 15 milles à l'est de Quito (canton de Quito, province de Pichincha, département de Quito). Ces Indiens font le métier de colporteurs et vont vendre leurs pacotilles dans toute la Nouvelle-Grenade et le Pérou[2]. Ils sont réputés pour la rapidité de leur marche et leur résistance à la fatigue.

1. H. r. e., t. X; liv. IX; chap. 26, p. 58, 59, 60 et 70.
2. V. g., p. 292.

II. *Puruaes* (pluriel de *Purua)* ou *Puruayes*, forment une peuplade ou nation nombreuse, intelligente et policée, habitant la vallée où se trouve aujourd'hui la ville de Riobamba[1], entre le 1° et 2° de lat. S. et 81° long. O. du méridien de Paris. Bien qu'ils fissent usage, entre eux, d'un idiome particulier, tous savaient la langue générale du Pérou ou Qquichua, à l'époque de la conquête espagnole[2]. La ville de Zamora fut édifiée par les Conquistadores dans la vallée qu'habitaient ces Indiens[3]. Ces *Puruaes* ou *Puruayes* seraient-ils les mêmes que les *Puruhas*, fondateurs, suivant la tradition, de la première dynastie civilisatrice du Pérou?

E. Bolivie et Pérou

I. *Puruay* ou *Puruai*, village situé à 2 lieues 1/2 S. de celui de *Quiches*[4], chef-lieu du district de même nom, dans la province de Pomabamba[5] (département de *Ancaches* ou *Huaylas*, corrégidorerie de Conchucas). C'est une annexe ecclésiastique de la paroisse de Sihuas[6] (archevêché de Lima, vice-royauté du Pérou)[7].

1. H.i.o. T. Ier, cap 17. ; p. 36, col. 2 et t. III, déc. V, lib. V; cap. 1; p. 106, col. 2.
2. A. d. g. T. IV; p. 328.
3. A. d. g. Articles *Puruayes*, *Quito* et *Riobamba*.
4. G. 6.
5. D. pp. 240 et 241.
6. *Idea general*, etc., § 102 A.
7. Voyez C. b. e. et R. P; T. II, lib. I; p. 370.

II. *Puruai* est aussi le nom d'une rivière, traversant la province de Conchucos et la paroisse de *Sihuas*[1]. Elle se jette dans le Maragnon ou fleuve des Amazones[2].

III. *Puruchucu*, village de la province et corrégidorerie de Cauca, annexe de la province de Guamantango[3].

IV. *Colcapiruha*, village de la province et corrégidorerie de *Cochambamba* (vice-royauté du Pérou)[4].

MIGRATIONS CHANCHAS

A. Pérou

I. *Cacharani*, v. *Chancharani*.

II. *Cancharani*, v. *Chancharani*.

III. *Chanca*, cerro de[5]... Montagne célèbre par ses mines d'argent[6], dans le district et la province de Cajatambo; département d'Ancaches, république de Pérou.

1. O. g. p.
2. A. d. g., art. *Puruai* (t. IV, § 927) et art. *Conchucos* (t. Ier, § 640).
3. A. d. g. T. IV; p. 327; art. *Puruchucu*, et t. Ier, § 344; art. *Canta*.
4. A. d. g. T. Ier, § 601, art. *Cochabamba*.
5. I. G., p. 24 et 235, et G. p. s. g., pp. 235.
6. *Ibid.*, p. 88.

IV. *Chanca*, punte de... Pointe de terre sur la côte du Pacifique, au sud et à une lieue de Chancay[1].

V. *Chancai*, rivière qui prend sa source dans les montagnes du district de Hualgayoc (province de Chota, département de Cajamarca), traverse la province de Lambayèque et se jette dans le Pacifique[2].

VI. *Chancaillo*, petit port ou mouillage assez mauvais de la côte du Pacifique, au nord de Lima, dans la province et corrégidorerie de *Chancay*, par le 12° 4' de lat. S[3].

VII. *Chanchamayo*, rivière qui prend sa source dans les montagnes de l'Oroya (district de *Yauli*, province de Tarma[4], département de *Junin*), passe à Tarma, traverse la chaîne orientale des Andes où elle se réunit au Marancoche et à l'Ochsabamba, dans les gorges de Vitoc, et va se jeter dans l'Apurimac[5].

VIII. *Chanchamayo*, ville et forteresse, bâties sur le bord du *Rio Tapo* ou « rivière de *Tarma*[6] », dans la province et corrégidorerie du même nom[7] (vice-royauté de Pérou).

1. I. g , p., p. 88.
2. G., p. g, p. 203.
3. A. d. g. T. Ier, p. 463, art. *Chancaillo* et *Supplément* au 2e vol. de la traduction française des *Voyages autour du Monde* de Woodes Rogers, descript des côtes, rade), p. 48.
4. G. p., p. 254.
5. G. p., p. 235 et G. p. 272.
6. A. D. §, t. I, p. 465, at. *Chanchamayu*.
7. A. g. d. T. VI, p. 41, at. *Tapo*.

Peut-être y a-t-il ici quelque confusion entre les localités appelées *Tapo* et *Chancamayo*. Aujourd'hui, le Rio de Tarma ou Tapo est aussi appelé *Chancamayu* ou *Chancamayo*. On n'en connaît pas d'autres du même nom, malgré le dire d'Alcedo.

IX. *Chancaqui*, quebrada de... à 9 lieues de Huamabamba, sur la route de cette ville à *Piura*[1], par *Vicus*[2] (province d'Ayavera, département de *Piura*).

X. *Chancay* ou *Arnedo*, ville et chef-lieu des province et corrégidorerie du même nom (département de Lima, rép. du Pérou), dépend de l'archevêché de Lima[3]. La capitale de ladite province est *Hauara*. Chancay se trouve au nord de cette dernière sur la côte par le 11° 33' 47" de lat. S. et le 79° 40' 59" de long. O.[4] La province de Chancay s'étend sur la côte du Pacifique sur une longueur de 27 lieues, au nord de Lima. Elle limite le territoire *cercado* ou district de la capitale[5].

XI. *Chancay* est aussi le nom d'une vallée très fertile, arrosée par les Rios *Pasamayo* et de *Hauara*.

XII. *Chancayan*, village et annexe ecclésiastique de la paroisse de *Huancarama*, province d'*Andahuaylas*, dépend de l'évêché de *Huamango*, quoique situé lui-

1. I. 9, p. 99.
2. I. g., p. 183.
3. C. b. e., ap. R. c. p. T. II, lib. I; p. 367.
4. P. g., p. 58 et I. p., p. 275 et 321.
5. A. d. g., t. Ier, p. 464; v. at. *Chancay*.

même sur le territoire de la province d'*Aymarais*, laquelle dépend de l'évêché de Cuzco[1].

XIII. *Chanchange*, village de la paroisse d'*Ica* (archevêché de Lima), dans la vice-royauté du Pérou[2].

XIV. *Chanchan*, localité à une lieue ouest de Trujillo et où se voient les ruines du palais du roi *Chimu*, appelées *El gran Chimu*[3].

B. Bolivie

I. *Chanca*, chef-lieu de canton de la province de Sicasica, département de la Paz, rép. de Bolivie[4].

III. *Changas*, nom d'une peuplade ou tribu soumise, qui habite au sud des territoires occupés par les *Atacamas* dans la région maritime de la province littorale d'*Atacama* ou *Laman*. Leur territoire est borné au sud par le Chili[5].

L. Angrand,
Ancien consul de France à Guatémala.

1. C. b. e. ap. R. e. p., t. II, lib. Ier, p. 386.
2. C. b. e., ap. R. e p., t. II; lib. I, p. 364.
3. G. p., P., p. 214.
4. O. m. R. B.; M. d. c. p. 180 et *Section de estadistica* p. 268.
5. M. g. r. b. Eth. h. 129.

BIBLIOGRAPHIE

Les temps héroïques, étude préhistorique, d'après les origines indo-européennes, par André de Paniagua. *Paris*, E. Leroux, 1901, gr. in-8°, (iv)-iv- 866 p.

On est vraiment confondu de la somme de travail que représente ce volume ; c'est le résumé de lectures considérables, de recherches patientes et minutieuses, de compilations jamais lassées, labeur prodigieux à la poursuite d'une démonstration difficile. En fait, je dirais volontiers que la démonstration était impossible, car la thèse de l'auteur, la base de tout son ouvrage, est absolument fausse et inadmissible, et ses arguments portent d'autant moins qu'ils s'appuient le plus souvent sur des étymologies faites en dehors de toute méthode.

Beaucoup d'affirmations sont discutables. Est-il possible par exemple d'accepter celle-ci : « Les Celtes ne sont pas des Aryens? » Est-il possible de laisser attribuer une importance énorme aux Scythes qui étaient simplement une peuplade éranienne ? peut-on laisser dire que le sanscrit et le grec se rattachent au celto-scythique considéré comme le prototype indo-européen primitif? Ce qui est écrit (p. 114-115) sur le

djainisme, le bouddhisme et la métempsycose n'est qu'une série d'allégations aventureuses : le bouddhisme n'est point un hérésie djaina, et quant à la métempsycose, c'est le fond de toute la philosophie hindoue. Le passage relatif aux Basques (p. 329-336), n'est pas moins inadmissible ; un détail suffira : les *cagots*, dont l'auteur fait « les prêtres du feu », sont d'origine beaucoup plus récente, car ce sont tout simplement des descendants d'anciens lépreux.

M. de Paniagua, se fondant sans doute sur cette assertion que « l'Inde est le berceau du monde », a inventé une théorie ingénieuse, mais radicalement contraire aux données de la science. Pour lui, le sud de l'Inde serait le foyer civilisateur par excellence ; les prêtres dravidiens, noirs, se seraient répandus à l'est, à l'ouest et au nord, apportant les arts, les sciences, les industries, aux diverses tribus autochtones ignorantes, rudes et sauvages. Mais il aurait fallu démontrer tout d'abord que les Dravidiens noirs, si noirs il y a, formaient vraiment une race intellectuellement supérieure ; il aurait fallu distinguer les Dravidiens des Kohls (ou plutôt Mundas), qui, tout aussi indigènes, tout aussi noirs, sont manifestement inférieurs : c'est pourquoi certains ethnographes regardent les Mundas comme les véritables représentants des Indiens primitifs et font venir les Dravidiens du sud, de l'Australie peut-être, par une hypothèse renouvelée de l'incontestable odyssée malaise. Je suis précisément engagé

en ce moment dans une assez vive discussion avec plusieurs savants indiens du pays tamoul sur l'âge et l'antiquité de leur civilisation : ils se prétendraient volontiers les éducateurs des Aryas, et affirment l'existence chez leurs ancêtres d'une haute culture intellectuelle, à l'époque hypothétique où l'Inde s'étendait au sud bien au delà du cap Comorin.

Malheureusement d'ailleurs pour la thèse qu'il soutient, M. de Paniagua s'appuie surtout sur des étymologies tirées du vocabulaire dravidien. S'il les avait limitées aux mots indiens, on pourrait encore discuter ; mais que dire de *Cham* ou *Kam* rapproché du sanscrit ou du tamoul (p. 34), d'*Éthiopie* expliqué « terre du jour » par le sanskrit et le scythique (p. 36), d'*allemand* ramené à deux racines tamoules *alei* « aller, errer » (proprement « flotter ») et *min'* « briller » (p. 98), de *Nippon* apparenté au dravidien *nippu* ou *néruppu* « feu » (p. 136), de *voyou* assimilé à *Vâyu* « Dieu du vent » (p. 139, note), de *Karthage* considéré comme une abréviation du tamoul (?) *Karnâtagam* « pays des Noirs », etc. ? Mais pour nous en tenir au domaine, qui m'est familier, de la linguistique tamoule, où M. de Paniagua a-t-il vu qu'il existe une racine *ir* « aller » (p. 42) ? *ir* veut dire au contraire essentiellement « demeurer ». Je ne vois pas davantage *at* « errer » (p. 55) et *kura* « chien » (p. 44), pas plus que *nu* « filer » d'où viendrait *nûl* « fil » (p. 181) : le *l* euphonique terminal (p. 28, note) est

fortement discutable, de même que l'assimilation de *vél* « blanc » et *min* « briller (p. 36, 40, 139, 256, etc.), de *min'* vient incontestablement *mìn'* « poisson » et « étoile ». Quand à *kori* « coq » (p. 133), ce mot, qui se prononce *kôji* ou *kôli*, a le sens spécifique de « poule, poulet » plutôt que le sens générique de « coq » et l'étymologie *Koromandel* « pays des coqs sorciers médecins » n'est que de la haute fantaisie.

Dans ces conditions, que reste-t-il du livre de M. de Paniagua ? un recueil d'étymologies et d'hypothèses, accompagnées d'observations intéressantes, de remarques judicieuses, de réflexions généreuses, de théories séduisantes, mais qui ne sauraient aboutir à des conclusions positives. Il règne, dans tout le cours de ce volume, un esprit excellent de libéralisme et de critique, mais tout est gâté par le manque de méthode. Je suis forcé de répéter, une fois de plus, que la linguistique n'est pas une science à la portée de tout le monde, qu'il y faut une préparation spéciale, qu'on ne saurait séparer la grammaire et les mots, et qu'il est puéril, pour ne rien dire de plus, de raisonner à l'aventure sur les syllabes ou sur les lettres.

Pour l'avenir ou pour l'histoire de l'humanité, il importe peu au surplus que la civilisation vienne du Nord ou du Sud. Telle religion sera-t-elle meilleure parce qu'elle sera d'origine occidentale ? Telle coutume sera-t-elle condamnable parce qu'elle aura été empruntée aux peuples de l'Est ? telle expression sera-

t-elle plus commode parce qu'elle aura servi d'abord à des gens de pays plus froids ou plus chauds que le nôtre ? Il est certain que beaucoup de races humaines ont quitté leur habitat primitif, que des conflits, des contacts ou des mélanges se sont produits, que des influences réciproques se sont exercées. Mais il est invraisemblable qu'une de ces races ait eu pour ainsi dire le monopole de la civilisation et l'ait apportée à toutes les autres, et encore moins que cette race priviligiée ait été celle des Dravidiens dont la langue correspond à un développement mental relativement inférieur. Tout se tient. Julien Vinson.

Éléments de sanscrit classique, par Victor Henry (Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient). *Paris*, Impr. nat., 1802, in-8°, xvi-284 p.

Le nom de M. V. Henry est à la fois une garantie et une certitude ; ce livre ne saurait donc être qu'excellent, et il n'y a aucun doute à concevoir sur son utilité ou sur sa bonne exécution. Il contribuera évidemment beaucoup au développement des études indiennes en France.

Pour ma part tontefois, je crois qu'il est meilleur de ne pas trop diminuer le travail des étudiants : on apprend toujours mieux ce qui a demandé un effort particulier. Des textes gradués, un bon vocabulaire, un résumé grammatical précis, doivent suffire. Il faut y joindre des thèmes d'imitation que l'étudiant peut et

doit se faire à lui-même. Ce n'est pas le grand nombre de mots ou de règles qu'il est nécessaire d'apprendre; la manière d'apprendre est tout. J. V.

Recherches sur l'histoire et les effets de l'intensité initiale en latin, par J. Vendryès. *Paris*, C. Klincksieck, 1902, in-8°, xiv-348 p.

Je ne saurais rendre compte de cet ouvrage, sans entrer dans de longs développements. Je me borne donc pour aujourd'hui à en signaler l'importance. C'est une contribution remarquable à l'étude de la phonétique indo-européenne; elle jette une vive lumière sur l'histoire de la formation et de l'évolution du latin. J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran aikakauskirja. Journal de la Société Finno-Ougrienne. XX. *Helsingfors*, 1902, 8°, (iv)-72-32-7-55 p.

Ce nouveau numéro contient: 1° *Prononciation du lapon-norvégien.* I., par M. Konrad Nielsen; 2° *Chez les Ostiaks,* V., par K. F. Karjalainen; 3° *Sur le dialecte zamburique*, par Théodore Korsch; 4° Notes de MM. K. F. Karjalainen, G. J. Ramstedt et F. Aimæ (extraites des procès-verbaux des séances de la Société en 1901, sur l'ostiaque, le mongol et le lapon; 5° Discours du président O. Donner à la séance annuelle du 19 décembre 1901 (en finnois et en français); 6° Rapport annuel en français et en finnois. J. V.

Suomalais-ugrilaisen seuran toimituksia. Mémoires de la Société Finno-Ougrienne. XV, 2. *Helsingfors*, 1902, in-8°, vij-77 p.

Contient : *le mythe d'hiver du Kesarsage*, par A. H. Francke, texte tibétain, traduction allemande et notes. J. V.

Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung, etc., von E. Kuhn and W. Schulze. Band XXXVIII (N. F. XVIII), Erstes Heft, xiv-144 p. in-8° ; Zweites Heft, p. 145-296.

Le premier numéro contient une excellente notice biographique sur Johann Schmidt, par Paul Kretschmer, puis des articles sur : 1° l'histoire des diphtongues longues en grec, par Johann Schmidt, p. 1-52 ; 2° les noms en-ευς, par Hugo Ehrlich, p. 53-97; 3° les inscriptions d'Ornavallo et la langue ligure, par Paul Kretschmer, p. 97-128 ; 4° Étymologies (orbis, orbita ; Mavors, Mars, Mamers ; ὠρύομαι ; τράγος ; Makedon, σκοῖδος), par Paul Kretschmer, p. 128-137; 5° discussion entre MM. J. Schrijnen et Th. Siebs, p. 138-142; 6° addition, par F. Solmcen, p. 142-144.

Je signale particulièrement l'article sur la langue ligure qu'on a si souvent voulu apparenter au basque, et qui offre avec le vieil ibère une ressemblance de physionomie incontestable; M. Kretschmer conclut ainsi : « so haben wir im Ligurischen ein indogerma-

nisches Idiom und zwar ein selbstandiges Glied der idg. Sprachstammes zu erkennen » et « die früher herrschende Ansicht von dem nicht indogermanischen Charakter des Ligurischen durchaus unbewiesen ist ».

Le second numéro n'est pas moins intéressant, on y trouve les articles suivants: 1° Syntaktisches, par Chr. Sarauw, p. 145-193; 2° Zur armenischen Sprachgeschichte, par Holger Pedersen, p. 194-240; 3° Zur Erklärung der Achæmänidentexte, par G. Husing, p. 241-261; 4° Die Sprache der Kossaeer, par J. Scheftelowitz, p. 262-277; 5° Beiträge zur lateinischen Stammbildungslehre, par Michel Pokrowskij, p. 277-286; 7° Contraction in proklitischen Worte, par W. Schulze, p. 286-288; 8° βλάσφημος par W. Schulze, p. 289-290; 9° Vrddhi in altiranischen, par Paul Horn, p. 290-293; 10° The second Mandala of the Rigveda, par Edw. Arnold, p. 293-294; 11° Miscellen, par H. Jacobsohn, p. 294-296. J. V.

Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient, 2e année, 1902, t. II, n° 1, janvier-mars, 1902. *Hanoï*, 1902, 121 p. gr. in-8° carré.

Il y a surtout à signaler dans ce numéro un très intéressant travail de M. L. Finot sur la transcription du cambodgien qui a emprunté son écriture au sanskrit, mais dont la prononciation est telle que les mots indiens sont épouvantablement altérés, *dharma* se prononçant *thor* par exemple, et *puṇya bon*. Il en

résulte que certaines articulations, figurées dans l'écriture, ne se font pas sentir dans le langage ; on sait que c'est le cas ordinaire du tibétain dont l'alphabet est également d'origine indienne. La solution me paraît simple : transcrire étymologiquement pour ainsi dire et indiquer la prononciation entre parenthèses, du moins en ce qui concerne les mots sanskrits.

J. V.

Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau, IIe série, t. XXIX, livr. 3 et 4. *Pau*, L. Ribaut, 1901, gr. in-8°, p. 295-361.

Ce numéro contient principalement un très intéressant et très remarquable travail de M. J.-B. Bergez, instituteur : « Monographie de la commune de Lurbe », géographie, topographie, monuments, histoire, cultures, habitudes, folklore, etc. Toutefois, j'adresserais à l'auteur un reproche sévère sur la désinvolture avec laquelle il parle des Basques-Ibères et donne au mot *Lurbe* l'étymologie basque *Elhurte* « lieu plein de neige »; ce n'est pas sérieux.

Ce numéro contient en outre une lettre de 1782, communiquée par M. L. Batcave, demandant l'établissement de maîtrises de perruquiers en Béarn et Bigorre ; — les procès-verbaux de l'année, les tables, les listes des membres, etc.

J. V.

VARIA

I. — Facéties anglaises

On lisait récemment dans la *Fortnightly Review* l'entrefilet suivant :

Miss Hannah Lynch writes on 'Fécondité *versus* The Kreutzner (*sic*) Sonata.' and points out the widely different paths to happiness and progress that Zola and Tolstoï respectively indicate :

« M. Zola would have every woman married at seventeen, and the mother of no less than twelve or fourteen children. That is his panacea fort every ill upon earth. Incessant maternity forwoman ; unceasing labour for man. Behold a society remodelled, improved, made outworn, happy, and prosperous. »

Tolstoï's views are given in quotations from the story of his referred to in Miss Lynch's title, the real name of which is 'The Kreutzer Sonata', and in which Tolstoï says or seems to say the exact opposite to what Zola says. Miss Lynch condemns Zola for his intolerable vulgarity of form and view :

« It is already a prodigious feat for a Frenchman to have given us so many volumes whithout a single flash of wit, without half a page even of bright or intelligent dialogue, a single paragraph of graceful or poed prose, and single figure delicately drawn. »

D'autre part, un rédacteur du *Temps* écrivait ce qui suit le 21 février 1902 dernier :

« Je vais vous donner ma définition de l'anglais, bien franchement : c'est une langue qui se rapproche énormément du tahitien. Pas de consonnes, rien que des voyelles. On remet les consonnes dans les livres qu'on imprime à Londres et à New-York, mais c'est pour abuser les peuples. Dans la langue parlée, il n'y en a pas ou presque pas. Précisément, le médecin venait de faire un grand discours, tout en voyelles à l'institutrice blonde, et il avait

répété deux fois avec insistance des sons que je m'efforcerai de noter avec probité : « *Yer faeur lève fifine aouse ane aouns* ».

— Cette phrase, dis-je à mon amie, a incontestablement un sens important. Que raconte ce médecin ?

Elle rougit beaucoup.

— Je... je comprends très bien, répondit-elle, mais c'est très inconvenant. J'aime mieux ne pas vous dire.

— Ce n'est pas possible, répliquai-je. Il n'y a jamais rien d'inconvenant dans une pièce anglaise. Consultez le texte !

Ce fut un grand travail, mais nous finîmes par constater que ce texte fallacieux disait : « *Your father left fifteen thousands pounds* », ce qui signifie « Votre père a laissé quinze mille livres », et ce n'est pas inconvenant du tout.

— Ces acteurs prononcent très mal, déclara mon amie, d'un air froid. »

Je préfère à tout cela l'anglais de Voltaire qui écrivait à Walpole le 15 juillet 1768 : « *Those gracious kings are all a pack of rogues.* »

II. — Cartes de visite originales

Un de mes amis qui reçoit un grand nombre de cartes de visite, a eu l'idée de mettre de côté celles qui n'étaient pas banales. Il a réuni ainsi une très curieuse collection qu'il a l'obligeance de me communiquer. C'est, en une centaine de petits cartons carrés, un chapitre de Bouvard et Pécuchet, où se trouvent réunies la naïveté, la vanité, la puérilité, la sottise et aussi la folie humaines. Quelques-unes de ces cartes semblent dues à la fantaisie de notre Alphonse Allais.

Il y en a de touchantes qui furent gravées dans de petites villes de province :

M. et Mme E..., *conseiller d'arrondissement;* Aimé L..., *sous-préfet de l'Empire (le Mans)*; Alexandre D..., *membre du Touring-Club de France (Beauvais)*; M. et Mme B..., *et leur demoiselle (Suresnes)*; Alexandre B..., *fabricant de ressorts, officier d'académie, à Ballan (Indre-et-Loire)*.

Il y en a de marseillaises :

Docteur M..., *médecin assermenté de la paix publique* (à cause qu'il a été médecin des gardiens de la paix); Antonin B.. , *journaliste*, avec la nomenclature des douze journaux auxquels il collabore: la *Phocée, Marseille fin de siècle*, l'*Arlequin, Académie Lamartine*, le *Perroquet*, le *Causeur*, l'*Avenir*, le *Phare*, etc. De Marseille encore la carte de Mme B... L..., *professeur de diction et de déclamation, recommandée par M. Coquelin aîné, de la Comédie-Française*; de Marseille toujours : Mme veuve Marie Papi, *née Papi, des pharaons Papi, de la VIe dynastie!*

Il y en a de bien parisiennes ;

Adolphe H..., *grand-prix de vertu de son Altesse Sourindro Mohum Tagore;* J.-M. Cruzel, « *manager de l'Homme-momie* »; Joseph L..., *chevalier de la milice du Christ, président de la Société des pionniers africains;* Paul H..., *ancien adjoint au VIe arrondissement, président honoraire de la Société de protection des enfants du papier peint*; Maxime Lisbonne, *ex-forçat de la Commune*; Mme Vve B..., *dame de charité indépendante;* Eugène Georges, *cocher, chevalier de la Légion d'honneur ;* Mme Vve B.., *femme de France;* Mme Vve G.., *emballeur;* Charles M..., *officier supérieur et d'académie;* A. de R..., *humoriste*, et Gaston de B..., *ponte debout.*

Il y en a d'autres qui ne rentrent dans aucune catégorie, telles que celle d'Adrien B..., *poète national franco-russe, candidat à l'Académie française, honoré d'une lettre de remerciement de Mme la grande-duchesse Xénia Alexandrowna;* et celle de Mérovak, *l'homme des cathédrales, Notre-Dame-de-Paris* (*tour Nord*); et celle d'Alexandre, *seul élève d'Aristide Bruant;* mais la plus vertigineuse nous vient de Mantes-la-Jolie : c'est la carte de Clément Verpy, *philosophe humanitaire et découvreur de la non-existence de tout Dieu !*

Maurice Donnay.

(*Temps*, 1er décembre 1901.)

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-s-Saône. Imprimerie française et orientale E. Bertrand

227
38

LES

ANCIENS MISSIONNAIRES JÉSUITES

QUI SE SONT OCCUPÉS

DE LA LANGUE TAMOULE

LE P. DE PROENÇA

Antoine de Proença, né à Remella en 1625, fait est prêtre le 13 juillet 1643, partit pour l'Inde en 1647. Il mourut à Tôṭṭiyam dans le Maduré, le 14 décembre 1666. Dans les archives de la Compagnie de Jésus, il est surnommé *Regitaneus*. Il a composé l'ouvrage suivant:

« Vocabulario | Tamulico | Com a significaçam | portugueza | composto pello P. Antam de Proença | da Companhia de | Iesu | Missionario da Missam de Madurey. | I H S. | Com todas as licencias necessarias de Santa Inquiziçao | e dos Superiores. | Na impressa Tamulica da Prouincia do Malabar, pro Ignacio | Archamoni impressor della, Ambalacatta en 30, de Iulho | 1679 annos. »

Pet. in-4° — 247 fts. numérotés au recto. Le seul exemplaire connu, relié en basane et mesurant 22 cm. sur 17, est conservé à Rome, au Musée Borgia (Collège de la Propagande) « Scanzia G, fila V, vol. 4 ». Cet exemplaire avait été signalé par Paulin de Saint-Barthélemy, dans son *India Orientalis Christiana* et dans son *Examen historico-cri-*

ticum codicum indicorum bibliothecæ sacræ congregationis de propaganda fide, Romæ, typ. congr. prop., MDCCXCII, in-4° de 80 p. Cf. p. 56-57 de ce dernier ouvrage :

« XII. Liber editus anno 1679 30. Iulii in oppido Ambalacatta in Malabaria per Ignatium *Aichamoni* indigenam Malabarensem qui characteres Tamulicos in lignum incisos curantibus PP. Societatis tunc Ambalacatæ missionariis primum protulit atque hoc vocabularium Tamulicum impressit. Vocabularium hoc suo calculo approbavere P. Antonius Pereira, P. Valerianus Cataneus, P. Ioannes de Maya, aliique missionarii. Concinnatum fuit ex scriptis P. Ignatii Bruno, P. Roberti Nobili, P. Emanuelis Martins, ex opusculo flos sanctorum inscripto in ora Piscario impresso, ex vocabulario tamulico in urbe *Iafanapatam* in insula Ceylan confecto per F. Bruno, atque ex scriptis P. Roberti Nobili vocabulis sanscrdamicis refertis. Vide præfationem auctoris in qua multa tradit de imperfectione characterum & linguæ Tamulicæ. Ex. gr. vocabulum *cayam* legi potest *gayam* & uterque apud Tamulicos iidem litteris scribitur, prius tamen significat *corpus*, alterum *vulnus* &c. Ad calcem operis exstat grammatica Tamulica inscripta *Arte Tamulica composta pello P. Baltesar da Costa Missionario de Maduré*. Hæc descripta fuit Verapoli anno 1685. 25. Iunii a P. Petro Paulo a Francisco Carmelita discalceato olim missionario Malabariæ deinde Archiepiscopo Ancyrano & Vicario Apostolico regnorum magni Mogolis. Character est nitidus & correctus. Vocabularium R. P. Antonii de Proença de quo supra elegantia vocum, nitore & correctione linguae præstat, sed characteres utpote in lignum incisi luridi sunt & indistincti. »

Dans l'*India orientalis christiana* (Rome, 1796, in-4°, p. 182) le même écrivain disait : « Anno 1679 in oppido Ambalacàta in lignum incisi alii characteres Tamulici per

Ignatium *Aichamoni* indigenam malabarensem, iisque in lucem prodiit opus inscriptum : *Vocabulario*... » M. A.-C. Burnell, qui cite ce passage, ajoute (*South-Indian Palæography*, 2e éd., 1878, p. 44, note 1) : « Since prof. de Gubernatis has made a fruitless search in the library of the Propaganda, there is little hope that a copy will he discovered. If any exists, it must he in the 'Mission House' at Halle or at Goa ». Je n'ai pu m'informer à Halle ou à Goa et je n'ai rien découvert en Espagne ni en Portugal ; mais on voit que mes démarches ont été plus heureuses à Rome que celles de M. de Gubernatis. Je dois les renseignements ci-dessus à l'obligeant intermédiaire du regretté P. Sommervogel et à l'amabilité de M. P. Durantini, directeur du musée Borgia.

LE P. DA COSTA

Baltezar da Costa, né à Aldea-Nova (Portugal), entra au noviciat le 20 juin 1627. Parti pour l'Inde en 1635, il devint provincial du Malabar en 1667. Il mourut en mer, pendant un voyage de retour en Europe, le 21 avril 1673.

Il a composé une grammaire tamoule dont une copie manuscrite est jointe à l'exemplaire du vocabulaire de Proença conservé à la bibliothèque de la Propagande à Rome ; nous venons d'en parler.

LE P. ROBERT DE' NOBILI

Robert de' Nobili, en latin de Nobilibus, petit-neveu de Jules III, parent du cardinal Bellarmin, naquit à Montepulciano, en septembre 1577. Il entra au novi-

ciat de Naples le 15 juin 1596, partit pour l'Inde en 1604, et fut envoyé en 1606 au Maduré. Il se retira en 1651 à Jaffna, dans l'île de Ceylan, d'où il passa à Méliapour où il mourut le 16 janvier 1656. Il avait appris « à fond », dit-on, le tamoul, le télinga et le sanskrit ; le P. Calmette disait de lui le 2 juin 1735 : « Le P. de Nobili a écrit dans une centaine de vers samskroutams l'abrégé des premières vérités ». On sait que ce fut lui qui inventa ce qu'on a appelé les *rites malabares*. Il avait pris le nom tamoul de *Tattuva-pôdagar-çuvâmi* (Skr. Tatva-bôdhaka-çvâmin), sous lequel il est connu parmi les chrétiens de l'Inde.

Mouttoussâmipoullé, dans son petit volume cité sous le n° 3, a, parmi les œuvres de Berchi, donné une liste de dix-neuf ouvrages attribués au P. de' Nobili ; ce seraient :

1° *Gnanôbadêçakâṇḍam* « le Livre de la sainte instruction », grand catéchisme développé, en quatre parties. La Bibliothèque royale de Lisbonne possède un ms. in-4° qui est une traduction portugaise de cet ouvrage par le P. Balthezar de Costa. Dans son *India orientalis christiana*, le P. Paulin de Saint-Barthélemy dit qu'il en existe un exemplaire « lusitanum » à Vérapoli et un autre dans la bibliothèque du roi de France. Il dit aussi que le livre a été imprimé à Tranquebar ; c'est inexact, comme on le verra plus loin.

La Bibliothèque nationale possède en effet deux volumes manuscrits, en médiocre état, qui portent les n°s 459-460 du fonds tamoul (ancien fonds, n°), le second est daté du 7 âdi ( ) 1670. J'imagine que c'est une copie exécutée à Ambalacate.

Le premier volume porte le titre suivant : « ROBERTI NOBILI | ROMANI | Societate Jesu | Theologi | qui primus Missionis Madurensis pene insuperabiles la- | bores superari posse monstravit et Bragmanorum | vitam aggreditur, ipsius difficultates et contrarietates | vincendo Missiones scriptis, doctrina et exemplo | instituit, stabilivit et propagavit, | CATECHISMUM ROMA- | NUM | in quatuor partes distributus. Prima comprehendit sex | Dei signa ad primam Dei cognitionem pertinentia. Se | cunda de Creatione, et de peccato Angelorum agit ; nec | non de primi hominis creatione ceterisq. ad innocentiæ | statũ pertinentibus ; de peccato Adami ; illius remedio ; de Redemptione mundi ; de Dei Matris electione, concep | tione, et vitâ denique de Conceptione Baptistæ ». Il comprend (ij)-204 fts numérotés au recto seulement.

Le second volume est intitulé ; ROBEBTI NOBILI... CATECHISMUS... Tertia pars Inqua explicatur mysterium sanctissimæ | trinitatis, Divini verbi Incarnatio, ejusq vitæ, | passio, et mors : nec non resurrectio, Ascencio | ad cœlum, missio sancti Spiritus usque ad | diem judicij, et finales sententiæ tam pro | justis tum contra peccatores, demum | absolvit opus explicando gaudia beatorum, et | damnatorum infinitos cruciatus, &c. » — (i)-366 fts.

Le titre général tamoul est *Gnàna ubadêçam* « la sage instruction ».

A la seconde p. préliminaire du premier volume, une note en tamoul dit que les deux premières parties ont été imprimées « par le nommé Iginâçi Artchamôn », c'est-à dire Ignace Archamoni, au séminaire des Pères, c'est-à-dire à Ambalacate, en 1675. Je ne sais où pourraient se trouver des exemplaires de cette publication.

2° *Mandiramalei* « Guirlande de prières ».

3° *Mandiraviyâkkiyànam* « Explication des prières ». Cet ouvrage aurait été imprimé.

4° *Attumaniruṇayam* « Existence de l'âme » ; c'est l'ouvrage que les biographes européens appellent *scientia animæ*. Je donne de même ci-après les titres équivalents en latin et en français, indiqués par les écrivains d'Europe.

5° *Tùchaṇatikkâram* « Réfutation des calomnies » — *Apologia contra probra ethnicorum.*

6° *Çattiyavèdalaṭṣaṇam* « Explication de la vraie religion » ou « du vrai Véda » — *De signis veræ legis* — les signes ou motifs de crédibilité de la religion révélée de Dieu pour conduire les bons au salut.

7° *Çagunanivàraṇam* « Abolition des présages » ou « des pronostics » ou « des augures ».

8° *Paramaçûṭsanâbippirâyam* « Détermination de l'essence suprême ».

9° *Kaḍavuṇiruṇayam* « Existence de l'être suprême ».

10° *Punardjenma âṭṣêbam* « Réfutation de la renaissance » — *Dialogus contra transmigrationem animarum.*

11° *Tattuvakkaṇṇâḍi* « le miroir de la réalité ».

12° *Nittiyaçìvanaçallâbam* « Dialogue sur l'immortalité » — *Dialogus de vitâ æternà.*

13° *Çêçunàdarçarittiram* « Histoire du Seigneur Jésus ».

14° *Tavaçuçadam* « Nature de la pénitence ».

15° *Gnànatibigei* « la Lampe de la sagesse » — *Lucerna spiritualis* — flambeau spirituel pour discerner la vérité du mensonge.

16° *Niditchol* « Paroles de justice, proverbes, sentences ».

17° *Anittiyanittiyavittiyàçam* « Distinction des choses éternelles et temporelles ».

18° *Prabandjavirôdavittiyàçam* « Analyse des oppositions du monde ».

19° Dictionnaire tamoul-portugais.

20° Un autre biographe indique un ouvrage de plus, *Divvia màdirigei* « l'Exemple divin », qui a été imprimé à

Pondichéry, vers 1840 : in-18, de 326 p. Cette édition ne porte aucun nom d'auteur.

Dans les listes latines ou françaises, je relève les titres suivants que je n'ai pu assimiler avec les titres tamouls ci-dessus :

21° *Compendium catechismi.*

22° *Regulæ perfectionis* — règles de la perfection (pour les femmes).

23° *Conciones.*

24° *Vita Beatæ Mariæ Virginis versu tamulico.*

25° *Varia opuscula.*

26° *Cantiques spirituels.*

LE P. MARTINZ

Le P. Martinz, né à Alvito (Portugal) en 1597, entré dans le noviciat des Jésuites à Évora le 25 mars 1615, arriva à Cochin en 1625 et fut envoyé dans le Maduré ; il mourut à Trichenapally le 22 août 1656.

Suivant le P. Proenza, il avait composé en tamoul les ouvrages suivants :

1° Méditations propres à exciter et à conserver la dévotion.

2° Dialogue entre un chrétien et un gentil ;

3° Explication du mystère ineffable de la très-sainte Trinité ;

4° Bouquets de fleurs spirituelles ;

5° Collier d'unions spirituelles ;

6° Mépris du monde ;

7° Diverses Vies de saints ;

8° Doctrine chrétienne extraite des ouvrages du cardinal de Bellarmin et du Père Marc Georgi ;

9° Miroir d'exemples ;
10° Opuscules divers et prières.

LE P. MAUDUIT

Le P. Mauduit, né à Poitiers le 22 janvier 1664, devenu novice le 28 septembre 1679, mourut au Carnate en 1711. Sa mort fut entourée de circonstances mystérieuses. Cf. *Lettres édifiantes*, XIe recueil, 1715, (préface ou avis préliminaire *aux Jésuites de France*, signé J.-B. du Halde, ft a^v r° et v°) : « Cette perte a été suivie de celle de quelques autres Missionnaires, que des morts violentes ont enlevé (*sic*) dans un temps où ils pouvoient rendre encore de grands services à la Religion. Le Père Mauduit et le Père de Courbeville sont de ce nombre. On les a trouvé (*sic*) morts tous deux dans la même cabane, et l'on assure que les Brames les ont fait empoisonner. — Le premier a vieilli dans les fonctions de la vie apostolique ; c'est lui qui a jeté les fondemens de la Mission du Carnate et qui l'a établie sur le modèle de celle de Maduré, dans laquelle il avoit fait les premiers essais de son zèle. Il a eu souvent le bonheur d'être insulté, chargé de fers et meurtri de coups pour la cause de Jésus-Christ qu'il a annoncé à un grand nombre d'idolâtres. — Le second ne faisait que d'entrer dans cette même mission... »

LE P. LE GAC

Le Gac (Étienne), né à Brest le 23 juillet 1671,

novice le 27 décembre 1690, mourut à Krichnabouram en 1738, dans la nuit de jeudi au vendredi saint, c'est-à-dire le . Il avait résidé à Chinnaballabaram en 1709, à Krichnabouram de 1710 à 1718 à Pondichéry de 1727 à 1732.

LE P. GARGAM

Le P. Gargam arriva à Pondichéry en 1719. Il fut envoyé d'abord dans le pays tamoul ; nous avons vu, par une lettre du P. de Bourzes, qu'en 1721 il était à Éłacouritchi, où le P. Beschi lui apprenait le tamoul. Il passa ensuite dans le pays télinga ; il était à Ballabaram le 1er septembre 1724, à Vencatiguiri le 10 décembre 1730, à Pedda-Aricarla le 8 décembre 1735. En 1737, il était revenu à Pondichéry, où nous le retrouvons, devenu supérieur général, de 1737 à 1742.

LE P. CŒURDOUX

Cœurdoux (Gaston-Laurent), né à Bourges le 18 octobre 1691, entré au noviciat le 2 octobre 1715, arriva à Pondichéry à la fin de 1732 ou au commencement de 1733. Il mourut à Pondichéry le 15 juin 1779. Il a composé, paraît-il, un dictionnaire télinga-français-sanskrit. Il a habité de 1733 à 1736 le pays télinga (Crichnabouram, 2 novembre 1733 ; Madigoubba, 10 septembre 1734 ; Darmavaram, 13 septembre 1735). Mais il paraît que sa santé délicate ne lui permettait pas de vivre dans l'intérieur des terres

où le régime sévère et l'alimentation réduite le rendirent malade au bout de trois ans. Aussi, demeura-t-il à Pondichéry de 1737 à 1739. En 1739, il alla à Karikal, lors de la prise de possession de cette ville par les Français ; puis il revint à Pondichéry vers 1745, et il y resta jusqu'à sa mort. Il était supérieur général dès 1748, et nous trouvons son nom dans le *Journal* d'Anandarangappoullé, à l'occasion notamment de la démolition de la grande pagode, pendant le siège de Pondichéry.

LE P. DUCHAMP

Le P. Pierre-François-Xavier Duchamp écrivait au P. Souciet, de Ballabaram, vers 1728 ou 1729 : « Il n'y a dans ce pays aucun livre sur qui on puisse faire fonds. Les auteurs, les acteurs, les matières, la manière d'y raconter, tout est également fabuleux. On y trouve quelquefois certains noms, comme ceux d'Alexandre, de Bélus, etc., et on se croit au point d'apprendre lorsqu'on ne trouve qu'une fable pleine d'absurdités, des armées de singes qui déracinent des montagnes, etc. Leur livre du *Vedam*, qui est le principal, n'est entendu de personne. Le *Râmâyanam*, livre fameux dans ce pays, me paraît fait sur l'idée de l'Iliade, mais tout y est dans le merveilleux : c'est une femme enlevée par des géants qui habitent *Lanca* ou Ceylan. Son mari, *Rama*, vient la demander, assiège la place, devient victorieux par la trahison du frère du

roi des géants. S'il y a des morts dans les combats, un fameux singe va quérir vers l'Orient, au delà de Siam, un remède divin qui les ressuscite. Ce remède se nomme *sangivi* : je soupçonne que c'est le *gin-seng* des Chinois ». Dans une autre lettre de Crichnabouram, datée du 3 mars 1730, le même missionnaire dit : « Sur le Râmâyanam, je juge que toute l'idée en est venue de la Grèce et que les poètes indiens de jadis l'ont ornée, selon le goût oriental, de fables au-dessus de toute vraysemblance. »

LE P. DUCROS

Le P. Ducros (G.) s'occupait surtout de numismatique. Il écrit cependant de Madigoubba, le 25 décembre 1737 : « Un de leurs auteurs géographes samskroutans parle de Rome et dit que quand le soleil se lève à Lanka (Ceylan), il n'est que minuit à Rome. Il se trompe, comme vous voyez; il est vrai que c'est un poète. »

LE P. BOUCHET

Bouchet (Jean-Venant), né le 12 avril 1655, entra au noviciat de la province d'Aquitaine le 1er octobre 1670. Il partit pour l'Inde en 1688 et passa successivement au Maduré et au Carnatique. Nous le trouvons, dès 1689, à Counampatti; mais il résida longtemps à Avour, près de Maduré; il y fit bâtir une église, dédiée à l'Immaculée-Conception, où était une statue de la

Vierge apportée de Goa. En 1714 et 1719, il était supérieur à Pondichéry. En 1714, il parle d'un voyage qu'il a fait en France pour les affaires de la Mission. Il mourut le 13 mars 1732; le nécrologe imprimé porte la date du 14 juillet. Dans une de ses lettres, il dit qu'il a appris le tamoul à Avour et qu'il a eu pour maître le P. Lainez.

On lui attribue le traité qui porte le titre de *Gnânamuyartchi*, que nous avons cité parmi les ouvrages dont il n'est pas certain que le P. Beschi soit l'auteur. On a aussi attribué cet ouvrage au P. Charles Michel Bertoldi (né à Volperga, dans le Piémont, en 1659; envoyé au Maduré en 1702; il vivait encore en 1739). On a supposé également qu'il était d'un certain Père Louis d'Avour, que je ne puis identifier : on sait que les Pères Portugais avaient généralisé l'habitude d'appeler les missionnaires par leur prénom : ainsi pour eux le P. Hanxleden n'était que le P. Ernest, et le P. de Bourzes le P. Natal.

Le P. Bouchet avait certainement lu beaucoup d'ouvrages originaux tamouls. Dans ses lettres, il cite les légendes de Vikramârka, celles du juge Mariyâdeirâma, celles d'Aïppaçi, le Mahâbhârata, le Padma-purâna, et le Râmâyana. Il est aisé de voir qu'il ne connaît que les versions tamoules de ces derniers ouvrages, bien qu'il dise : « Tout ce que je viens de citer est écrit en vers grandoniques, c'est-à-dire en langue samouskradam ». M. Teza, dans sa brochure, rappelle que le

P. Bouchet a raconté l'épisode de Gâutama et Ahalyâ[1] et celui, inconnu à Valmîki, du fils de Çûrpanakhâ[2]. Le P. Bouchet a écrit aussi d'assez longues dissertations sur la philosophie indienne ; il parle du *patipaçu-pâsa* (qu'il écrit *paḍi-pachou-pajam*), et il cherche à démontrer que la renaissance des Indiens est identique à la métempsycose de Pythagore (*Lettres édifiantes*, éd. de 1781, t.). Le P. Bouchet n'a pas compris la doctrine indienne de la renaissance, qui a d'ailleurs échappé à la plupart des missionnaires. Dans les prosodies tamoules, on cite la strophe suivante, dont l'auteur est inconnu :

Maṇipureiyarumbivânmînvaḍivoḍumalarndaveṇmu... t
Taṇipureimaṇaṅkoṭèn'peyyajagalaran'd'uvâḍî ..... t
Tuṇipureikîjvîjndâyatûḷin'eikkaṇḍuñçanma..... p
Piṇipureipiṇittanâmôpêrkilâvâjdumen'bâ..... m

Le P. Dupuis traduit (*Grammaire française tamoule*, 1867, p. 458) : « Bien que nous voyions de jolies fleurs, après s'être formées en boutons comme des pierreries, après s'être épanouies avec la beauté des étoiles du firmament et avoir répandu, comme des perles, des gouttes de miel odoriférant, se faner en un jour, tomber à terre en morceaux et se réduire en poussière, dirons-nous que nous vivrons heureux à jamais, sans sortir de ce bas monde, nous qu'ont

1. La première brochure que j'ai publiée, — mon premier ouvrage, — est précisément la traduction, d'après le *Râmâyaṇa* tamoul de Kamban, de cet épisode (livre I, ch. , note).
2. Je n'ai pu retrouver cette légende.

garrottés les incommodités de maladies innées? » Je crois qu'il est plus exact de rendre ainsi ce quatrain : « Quand nous voyons les belles fleurs apparaître en boutons pareils à des perles, s'épanouir avec l'éclat des étoiles du ciel, donner un miel parfumé en gouttes superbes, puis se flétrir en un jour, se rompre et tomber en poussière, pouvons-nous dire que nous vivrons sans fin, nous qui souffrons du mal de la naissance ? »

LE P. CALMETTE

Calmette (Jean), né à Rodez le 5 mai 1693, entra au noviciat le 4 octobre 1709; il enseigna d'abord la grammaire et la rhétorique. Parti de Penmarch en janvier 1726, il arriva dans l'Inde au mois d'octobre suivant. Nous le trouvons en 1727 et en 1730 à Vencatiguiri, en 1729 à Attipâkam, en 1730 et 1735 à Ballaburam, en 1733 et en 1737 à Vencatiguiri. Il mourut probablement dans l'une de ces deux dernières localités, en février 1740.

Il est connu surtout parce qu'il avait appris le sanskrit assez à fond pour composer des vers dans cette langue. Il écrit lui-même, le 25 décembre 1737 : « Je n'ai pas laissé de faire quelques vers en cette langue en matière de controverse pour les opposer à ceux que débitent les Indiens » ; et le P. Cœurdoux disait, le 10 février 1771, trente ans après sa mort, qu'il y avait chez les Jésuites de Pondichéry, « quelques vers samskroutams du P. Calmette ».

Dans ses lettres au P. Souciet, le P. Bouchet parle de ses études et dit notamment, le 12 octobre 1727 : « J'avois commencé à apprendre le samscroutam, mais les voyages, deux églises que j'ai fait bâtir, le soin des chrétiens, la cherté des vivres, etc., m'ont fait presque oublier ce que je savais. Si j'avois les secours et le temps necessaire, ce ne serait pas une affaire de plus de six mois ou d'un an, mais ce qu'on n'apprend que par reprises s'oublie presque aussitôt ». Dans la même lettre, il transcrit un çlôka, qu'il écrit d'ailleurs en télinga et en dévanagari. Sa transcription est exacte et correcte :

sárvadrouchta sarvaçrôta sarvacrêtâtcha rakchakam
sarvagnaa sarvaroûpîtcha sarvamtcha sarvataa pitâ

Et il traduit : « Omnia videbit, omnia audiet, omnia faciet et redimet, — omnia providebit intuebiturque, omniaque omnibus dabit pater ». Il ajoute ces remarques intéressantes sur sa transcription : « J'ay écrit *çrôta* avec un *ç* cédillé plutôt qu'avec un *ch*, parce que le *ç* cédillé me paraît mieux exprimer la lettre nagaram ou télougou. Les deux : que je représente par deux *aa* quand il suit une consonne prennent le son de cette consonne ordinairement : *sarvataapitâ* dites *sarvatappitâ*, *sarvagnaasarva* dites *sarvagnassarva*. Au lieu de videbit, audiet, etc., ainsi qu'il est exprimé dans la traduction télougou, le samscroutam se sert d'un participe ou espèce de participe ». Dans sa fameuse lettre de 1771 à Anquetil, publiée en 1808 dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, et dont j'ai déjà cité un passage, le P. Cœurdoux invoque, à propos des Védas, l'opinion, très exacte, du P. Calmette : « Le P. Calmette, qui savoit le samscroutam, disoit

que le vrai *Vedam* est d'un samscroutam si ancien qu'il est presque inintelligible » (p. 685).

Mais le P. Calmette, ce qui ne saurait trop nous surprendre, vu l'époque où il écrivait, avait de fâcheuses tendances étymologiques et manquait absolument de méthode. Ainsi, c'est très sérieusement que, le 4 septembre 1727, il écrit au P. Souciet, de Vencatiguiry : « Je sais bien que la chapelle bâtie au cap Comorin par les Mages est un petit conte, mais dites-moy, d'où pensez-vous que lui vienne son nom de *Canniaca mari* qui en télougou veut dire la Vierge Marie ? Sargam, c'est-à-dire le cap Comorin, s'appelle en télougou *canniaca mari*, qui veut dire la Vierge Marie. Il est écrit dans un de nos livres que ce nom a été donné par les rois Mages qui bâtirent là une église en l'honneur de la Vierge Marie. Qu'en pensez-vous? »

J'ignore ce que pouvait penser le P. Souciet, mais le P. Calmette n'avait pas réfléchi que le nom du cap Comorin est historiquement antérieur à Jésus-Christ et à sa mère, car Ptolémée, par exemple, l'appelle κομάρια ἄκρον. D'ailleurs, la leçon *Kanyâkà Mari* est mauvaise; il fallait *Kanyâ kumârî* « la jeune fille vierge ». Un autre cas d'interprétation aventureuse vient d'être relevé par M. E. Teza dans une lettre du même Père, qu'on peut lire au recueil des *Lettres édifiantes* (, p.). Il y cite un passage d'un résumé du Mahâbhârata en prose télinga, où il voit annoncée et prédite d'une manière « précise » la venue du Rédempteur. Il explique notamment que le *yessoudou* de *Vichṇu-yessoudou* n'est autre chose que le nom de *Jésus*, et que le nom de son village natal, *Sçambalam*, est une altération de Bethléem. Il s'agit de *çambala* et de *Vichṇuyaças*, la dixième et future incarnation de Vichnou. M. Teza, dans sa brochure *Vishṇuyaças* (Venise, 1899), rappelle cette citation dont il a recherché le texte sanskrit, et n'a pas de peine à faire voir que « la gloria di

Vishṇu non ha certo che vedere col venerato nome nei fasti della Cristianità ». J'ai déjà cité plusieurs exemples de cette naïveté des anciens missionnaires qui voulaient retrouver partout des traces de la révélation divine et des altérations du christianisme.

Dans les *Annales de philosophie chrétienne* (t. 18, 2e série, 1848, 2e sem., p. 59-67), M. l'abbé Brach cherche à établir que le P. Calmette est très probablement l'auteur du fameux *Ezour-Vedam*, cet apocryphe indien qui fit quelque bruit dans le monde littéraire peu de temps avant la Révolution. Il s'agit de l'ouvrage : « l'*Ezour-Vedam* ou ancien commentaire du Vedam, contenant l'exposition des opinions religieuses et philosophiques des Indiens. Traduit du samscretam par un Brame... *Yverdon*, impr. de Félice, M.DCC.LXXVIII, 2 vol. in-8o, I. (ij)-332 p., II. 264 p. » L'éditeur explique, dans sa préface, qu'une copie de cet ouvrage, provenant originairement des papiers de M. Barthélemy, second du Conseil de Pondichéry, fut apportée en France par M. de Maudave, qui en fit présent à Voltaire ; Voltaire l'envoya en 1761 à la Bibliothèque du Roi. Mais cet exemplaire était incomplet ; il y manquait une partie du dernier livre que l'éditeur trouva dans une copie faite par Anquetil sur un exemplaire que possédait M. Teissier de la Tour, neveu de M. Barthélemy. Le livre, écrit originairement en sanscrit, avait été traduit en français, affirmait-on par le Grand-Prêtre ou Archi-Brame (*sic*) de la pagode de Cheringham (Sîranga).

Dans cette introduction, l'éditeur, M. de Sainte-Croix, cite et discute les deux passages où Voltaire parle de l'*Ezour-Vedam* (*Philosophie de l'histoire*, chap. xvij ; *Défense de mon oncle*, ch. xij) ; dans le dernier, Voltaire dit que le manuscrit de la Bibliothèque royale lui a été légué par l'abbé Bazin[1].

1. Voltaire parle aussi d'un rituel appelé *Cormo-vedam*, arrivé

Sainte-Croix discute plusieurs des affirmations de Voltaire ; il conclut que l'*Ezour-Vedam* « n'est pas fort ancien ». Quoi qu'il en soit, les affirmations que je rapportais tout à l'heure ne furent pas contestées, et l'on paraît avoir généralement regardé comme originale cette critique de la philosophie hindoue. Une pareille supercherie ne prendrait plus aujourd'hui. Il suffit de parcourir le volume pour comprendre l'artifice, de même qu'il suffit de remarquer l'orthographe des mots et des noms indiens pour se rendre compte que le traducteur prétendu connaissait plutôt le tamoul, le télinga ou le bengâli que le sanscrit. Il écrit *chib*, *biache*, *chumontou*, *goneche*, *zomboudipo*, *kochiopo*, etc., pour *çiva*, *vyâça*, *ganêça*, *djambudvîpa*, *kaçyapa ;* mais dans les notes, on trouve les formes tamoules *siven*, *viassen*, *sumanden*, *ramen* et le télinga *anumanta*. Dans le texte même, on donne ces noms des quatre Védas et de leurs auteurs : *poilo* du *rik*, *zoimeni* du *chama*, *chumontou* du *zozur* (qu'on distingue soigneusement de l'*ezour*), et *onguiro* de l'*adorbo*[1]. D'autre part, dans les notes finales, on donne, avec une traduction sommaire, une prière liturgique « en samscrit » ainsi conçue : *Naynam tolié chivâyanama*, *Nul arrou nedanghel ana chivâynama*, *Ayenum achoudenum ana chivâynama*, *Ajagana terrou erri narrounay chivâynama*, *Adiarguel péni gnio narrounay chivaynama*, *Ott atterri oulagam ellanc choujanareun*. Cette prière est empruntée, dit-on, à un manuscrit composé en 1741 par un missionnaire. Or, ce passage n'est point en sanscrit, mais en tamoul, et il faut corriger ainsi : « *Nâyir'u tôndiya çivâyanama*, *Nâl âr'u vêdangaḷ âna çiv.*,

à la Bibliothèque avec l'*Ézour ;* Sainte-Croix dit, en note, que cet ouvrage, qui est un des dix-huit pouranas, n'a pu y être retrouvé. Il s'agit sans doute du *Sâma-vêda*.

1. Faut-il voir dans ces noms, *poilo*, etc., Pulastya ou Puhala, Janapati, Angiras et Sumanta?

Ayan'um Atchudanum âna çiv., *Ajagâna têr èr'i nâr'inây çiv.*, *Adiyargal pêni... nâr'inây çiv.*, *eruttu èr'i ulagam ellâm çûja nâr'um çiv.*, et traduire : « Gloire à Çiva qui apparaît soleil! gloire à Çiva qui est les quatre (vêdas) et les six (çâstras)! gloire à Çiva qui est Brahmâ et Vîchnou! Tu es venu monté sur un beau char : gloire à Çiva! tu es venu... aimant tes serviteurs : gloire à Çiva! gloire à Çiva qui vient entourer tout le monde monté sur un taureau. »

C'est de l'Inde même qu'est venue l'explication du mystère dont s'entourait l'*Ezour-Vedam*. Dans les *Asiatic Researches* (t. XIV, Calcutta, 1822, in-4°, p. 1-59), un savant dravidiste, mort prématurément, a indiqué l'origine de ce livre supposé : « *an account of a Discovery of a modern imitation of the Véda with remarks on the genuine works*, by Francis Ellis, esq. » Nous avons parlé plusieurs fois de M. Ellis, à propos du P. Beschi. Il eut occasion de visiter la bibliothèque des Missionnaires de Pondichéry, et il y vit huit volumes manuscrits qui lui avaient été signalés par Sir Alex. Johnson, chef de la justice à Ceylan, et par le colonel Frazer, qui avait gouverné Pondichéry pendant les dernières années de l'occupation anglaise (1812-1816). Sir Alex. Johnson, allant de Madras à Ceylan, s'était informé de l'*Ezour-Vedam* à Madras, à Chellambron, à Tanjaour, à Trichenapally, à Kumbhakonam, à Sirangam, et ailleurs, auprès des plus savants brames; et partout, il constata que ce traité polémique était parfaitement inconnu ; mais à Pondichéry, il en découvrit une copie manuscrite provenant des anciens jésuites, chez les missionnaires (*Annali delle scienze religiose* dall' ab. Ant. de Lucca, Roma, 1836, t. II, p. 136-141, article sur « Robert de Nobili et l'Ezour-Vedam », traduit de l'anglais : *The British Catholic colonial quarterly Intelligencer*, n° 2, , 18.., p. 161-162). Ces manuscrits remontaient au milieu du dernier siècle: dans l'un d'eux se trou-

vaient les dates de 1732 et de 1751. Ils comprenaient deux copies, en français seulement, de l'*Ezour-Vedam*, avec un supplément, et des traités en sanscrit, avec traduction française en regard, intitulée « la chaka du rik et de l'ezour-vedam », « odorbo bedo chaka », « chamo vedam », « zozo chi kormo bedo »; l'ezour-vedam porte aussi le titre de « jozour-bed ». Le sanscrit est écrit en caractères latins et M. Ellis en donne un spécimen auquel j'emprunte les deux vers suivants :

Oum choosero chiricham debon duxto nigroho karokon
Stâpokon zontou adinam pronotochi zagaot gurum

qu'il faut corriger :

ôm sahasra-çirṣam dèvam duṣṭa nigraha kàrakam
sthâpakam jêntu âdinàm pranatôsmi jagat gurum

et traduire :

« ôm ! le dieu à mille têtes qui cause la destruction des méchants, — le fondateur de toutes les créatures, je le vénère, le directeur du monde ».

La traduction originale était ainsi conçue : « Adoration au dieu à mille têtes ! il est le vengeur du crime, le soutien de tout ce qui existe et le gourou du monde. »

M. Ellis fait remarquer que les textes sanscrits sont en prose ou en vers du mètre *çlôka vrttam;* on sait que ce dernier mètre ne se trouve pas dans les Védas, qui sont d'ailleurs uniquement en vers. De la manière dont sont transcrits les textes, M. Ellis conclut que les manuscrits en question sont originaires du Bengale ou de l'Orissa, et qu'ils ont dû être tout d'abord écrits en caractères bengalis. J'ajoute que cette transcription se retrouve dans le Catalogue de la Bibl. nat. (t. I, 1739, p. 434 et ss. : *mohabharot*, *bhagot-pouran*, *sraddo totto*, et les noms des divers livres du Mahâbhârata :

udjog-porbo, *corno-p.*, *dron-p.*, *aronnik-p.*, *cachi-comdo*, etc.); mais beaucoup d'autres manuscrits sont correctement désignés : *Ramayanam*, *mahabaratam*, *bagaratam* (pour *bagavatam*), etc.

Le P. Bignon, nommé conservateur à la Bibliothèque du roi en 1712, se préoccupa de créer un fonds oriental riche et abondant. Il désirait notamment obtenir le texte des livres sacrés de l'Inde. Il s'adressa dans ce but au P. Étienne Souciet, bibliothécaire du Collège Louis le-Grand, qui en parla au P. de Bourzes. Ce dernier lui répondit, le 23 mars 1719 : « Pour le Védam, V. R. sçait déjà que les Brames en font un grand mystère. C'est un axiome parmi eux que le communiquer à d'autres est un crime qui mérite plusieurs millions d'années d'enfer. Ils n'osent même l'écrire : ils se l'enseignent les uns aux autres par tradition orale. Quelques-uns se persuadent même que les Védams ne sont point écrits, mais un brame m'a assuré du contraire. Les brames trouvent dans leur caste et dans leur orgueil tant d'obstacles à la loi xenne qu'il est très rare qu'il s'en convertisse quelqu'un. Le peu qui s'en est converti dans cette mission n'étoient pas assez habiles pour nous instruire à fond de ces mystères. Le R. P. Robert de Nobilibus, fondateur de cette mission, est celui de tous les missionnaires qui a eu le plus de commerce avec les Brames et qui a esté le plus sçavant dans les langues et les religions des Indes ; il n'a cependant écrit que fort peu de chose sur les Védams. C'est de luy surtout que je tirerai le peu que j'ai à dire du Védam. *Védam*, dans l'opinion des Indiens, est une doctrine infaillible, un oracle de vérité, d'où vient qu'ils l'appellent aussi *tirou-vâi-moli* « sacri oris effatum ». Les synonymes de *Védam* sont *meï* veritas... *chouroudi*... *aranam*... *marrey*... *éloudâcalvi*, science non écrite... *teyva-noûl*, science divine... *ragasiam*, mystère, secret. On a écrit en Europe, si je ne me trompe, qu'il y avoit jadis cinq

Védams et que le cinquième fut perdu. L'opinion commune est qu'il y avoit jadis quatre Védams et que le quatrième fut supprimé. Je me suis informé avec quelque soin si l'on disoit qu'il y eût eu cinq Védams, et l'on m'a assuré constamment qu'on n'a entendu parler que de quatre. Il est vray qu'un poète ou son commentateur parle d'un cinquième Védam, mais ce n'est que dans le sens que nous disons d'un excellent poète qu'il est un second Virgile. V. R. n'aura pas de peine à voir que ces quatre Védams sont les mêmes que les quatre Beths dont parle M. Bernier dans sa Relation des Indes[1]. Les noms des quatre Védams, de la manière dont les écrit le P. de Nobilibus, sont: Irroucou-Védam, Esourrou-Védam, Chama-Védam, Adarrou ou, comme d'autres prétendent, Adarrana-Védam. Le *Nigandou*, ou dictionnaire poétique composé par les Gentils, au lieu d'Esourrou-Védam, dit *aïttiriam*, et au lieu de Chama-Védam, dit *Châmadàvam* et omet l'adarra, parce que c'est celuy qui est perdu. Le P. de Nobilibus rapporte qu'on donne par extension le nom de Védam à plusieurs autres livres : chouqquil esourrouvedam, tousourrouvedam, nîgama-vedam, agama-vedam, chouroudi-vedam, canda-vedam Selon l'opinion commune, *chouroudi* n'est pas un livre particulier, mais un synonyme de *vedam*. Le *candam* n'est pas proprement un *vedam*, mais une *purane* (j'expliqueray dans la suite ce que c'est que *purane*), et si plein de fables, que c'est comme un proverbe, qu'il n'y a point de fausseté qui ne se trouve dans le Candam, et cependant on ne laisse pas de luy donner par éloge le nom de Védam. Au reste, on

1. Cf. Bernier, *Mémoire sur l'Empire du Grand-Mogol*, Paris, Cl. Barbin, 1671, pet. in-8°, 178-137-69 p., 2e partie, lettre à Chapelain, p 9 : « Nous avons, dirent-ils, nos quatre Beths, c'est-à-dire nos quatre livres de Loy, livres sacrez et divins que Dieu nous a donnés par le moyen de Brahma ; ces livres nous enseignent qu'un certain Deütas... se saisit du soleil, etc. »

ne dit point qu'il y ait dix ou douze Védams; on dit constamment qu'il n'y en a que quatre. On a encore écrit en Europe que les Brames lisent le Védam au peuple et le leur expliquent. Je suis fâché d'être obligé de dire que cela est inouï : les Brames assurent que cela ne se peut et qu'il n'en faudroit pas davantage pour faire fendre la tête au peuple; c'est une expression pour signifier qu'il n'en est pas capable. Ils lui lisent cependant certains livres à qui ils prostituent le nom de Védam, surtout le Râmâyanam. C'est un poème ou plutôt un roman en vers, où le vraysemblable n'est guère gardé et qu'on débite au peuple comme autant d'oracles. Aussi les Brames l'appellent-ils le Védam des Choutres, c'est-à-dire du peuple; car, dans le langage des Brames, tout ce qui n'est pas Brame est peuple. Les quatre Védams ont été écrits en une langue sçavante que M. Bernier nomme *hanscrit* et qu'on appelle icy *samascradam* ou *grandam;* c'est comme la mère langue de la plupart des langues de l'Inde...

» La grande science des Brames est d'apprendre par cœur les Védams. S'ils les entendent bien ou non, c'est ce que je ne sçay pas. Si un Brame sçavoit par cœur les trois Védams qui existent, il seroit regardé comme un prodige de science; il y en a très peu qui en viennent là. Il n'y a pas longtemps qu'on présenta au roi de Tanjaour les plus habiles Brames de son Estat; on affirme qu'il ne s'en trouva aucun qui sceut les trois Védams. La plupart ne sçavaient qu'une moitié ou un quart du Védam...

» Quant à l'origine du Védam, on est icy fort partagé sur cette matière: les uns disent qu'ils ont été composés par quatre célèbres Rizis ou Pénitens. La Pénitence de l'Inde n'est qu'une vie austère sans aucun rapport au péché et qu'on pratique pour obtenir quelque privilège des Dieux, par exemple une longue vie, une flèche enchantée, une femme. Et que de ables ne content-ils pas de leurs Pénitens? Ces quatre Rizis

sont Agastien, Poulastien, Chanaguen, Sanatcoumâren. Quoique ces Rizis aient été des hommes, cela ne déroge rien de l'autorité de leurs livres. Car les Rizis ne sont guère moins estimés que les dieux, et selon les fables, il est arrivé souvent que les malédictions des Rizis aient eu leur effet sur les principales divinités. D'autres dirent que Bramma, un des troys plus grands dieux de l'Inde, est l'auteur des Védams. Ce Dieu avoit cinq têtes ; par une aventure grotesque qu'il seroit hors d'œuvre de rapporter, un autre Dieu nommé Chiven luy coupa une de ces têtes. Il en resta quatre : de chacune de ces quatres têtes est sorti, disent-ils, un védam...

» Que dirois-je de ce qui est contenu dans ces livres, en ayant si peu de connaissance ? Je m'en rapporte à ce que le R. P. Bouchet a écrit dans sa lettre au P. Balhy, supposant qu'il a eu des connaissances que je n'ay pas. Je diroi seulement que m'estant informé par tierce personne du contenu de ces livres, voicy ce qu'on m'a rapporté :

» Dans l'Irouccou, il est parlé du monde et de l'homme. Je ne sçay si c'est de la formation de l'un et de l'autre. On m'a donné à entendre que c'est plutôt des dimensions du monde. Les Indiens supposent que le monde est plat, qu'au milieu du monde il y a une grande montagne derrière laquelle le soleil se cache à son coucher, et autres absurdités qui ne méritent pas d'être raportées. Si c'est de l'Irouccou qu'ils ont tiré ce beau système de cosmographie, jugez de ce que c'est que l'Irouccou. Il y est encore parlé de l'*ekiam* ou sacrifice du chevreau...

» Dans l'Esourrou-Védam sont contenus, dit-on, la vie et la mort, les actions, les emplois des trois principales divinités des Indes : Brammâ, Viznou, Routtiren.

» Dans le Chama-Védam est contenue l'origine des castes, et il y est dit expressément que la différence des castes n'a

rien de réel et qu'au fonds tous les hommes sont de mesme caste...

» Dans l'Adourrou ou Adourrana estoient contenus les secrets de la magie, les sacrifices de victimes humaines et des vaches et c'est pour cela que les Brames l'ont supprimé et jeté, dit-on, à la mer. Un Brame me disoit il n'y a pas longtemps qu'il n'estoit pas tellement aboli qu'il n'en restât quelque exemplaire, surtout dans le Maleiâlam « païs de montagnes », ou Malabar... On dit encore que dans l'Adourrou-Védam estoit contenue la chronologie indienne...

» Voilà, mon R. P., les connaissances que je puis vous donner sur le fameux Védam...»

On voit que les Missionnaires du commencement de l'avant-dernier siècle avaient d'étranges idées sur les *Védas*. Dans le pays tamoul du reste. les textes étaient certainement plus rares qu'ailleurs. Car, le P. Souciet ayant probablement insisté pour qu'on cherchât à obtenir les livres sacrés de l'Inde, on y arriva sans trop de peine dans le pays télinga.

En 1726, le P. Gargam écrivait au P. Souciet qu'il avait déjà un extrait du Védam, avec l'explication littérale en télinga.

Le 10 décembre 1727, le P. Le Gac écrivait à son tour de Pondichéry : « Pour ce qui est des livres des lois des Indiens qu'ils appellent Védam, entre nous, je ne vois pas de quelle utilité cela vous pourra estre. Voulez-vous qu'on vous l'envoie dans l'écriture du pays ? je ne crois pas que vous la puissiez faire lire à Paris. Si vous demandez qu'on vous écrive ces livres en caractères européens, ce sera un grand travail qui ne servira encore de rien... J'avois eu autrefois envie de faire décrire les livres de leurs lois ou *Védam*. Il n'y a pas encore longtemps que le P. Gargam m'écrivoit qu'il avoit une occasion favorable pour le faire, et qu'il ne s'agissoit que de 150 à 200 livres, mais encore une fois cela

me paroît inutile... » En 1730, le P. Calmette disait : « Ceux qui depuis trente ans écrivent que le *Védam* est introuvable n'ont pas tout le tort : l'argent ne suffiroit pas pour le trouver. Bien des personnes, tant des missionnaires que des séculiers, ont fait de la dépense sans fruit, et n'ont rien tenu, lorsqu'ils ont cru tout tenir. Il n'y a pas six ans (en 1726), que deux missionnaires, l'un au Bengale et l'autre ici, y ont été trompés. M. Didier, ingénieur du roi, donna soixante roupies (150 fr.) pour un livre qu'on disoit être le *Védam*, en faveur du P. Pons, supérieur au Bengale. Les *Védams* trouvés ici (à Ballabaram) ont donné l'éclaircissement au sujet des autres livres. On les croyoit si bien introuvables que bien des personnes ne vouloient pas convenir, à Pondichéry, que ce fût le véritable *Védam*, qu'on m'a demandé si j'avois bien examiné. Mais les épreuves que j'ai faites ne laissent aucun doute, et j'en fais encore tous les jours, lorsque des sçavants ou de jeunes brames qui apprennent le *Védam* dans les écoles du pays, viennent me voir, leur faisant réciter et récitant quelquefois moi-même avec eux ce que j'en ai appris du commencement ou d'ailleurs. C'est le *Védam*, il n'y a plus de doute là-dessus.

» J'ai dit plus haut que l'argent ne suffisoit pas pour trouver le *Védam*. Il me paroît que nous ne l'aurions jamais eu si nous n'avions, parmi les brames, des chrétiens cachés, qui commercent avec eux sans être reconnus pour chrétiens. C'est à l'un d'eux que nous devons cette découverte, et il y en a deux, à présent, qui sont occupés à la recherche des livres ou à en faire tirer copie. Si on venoit à savoir que c'est pour nous, on leur feroit des affaires sérieuses, surtout au sujet du *Védam*. C'est un article qui ne se pardonneroit pas. »

Et en 1731 : « J'ai enfin recouvré les quatre *Védams*, dont le premier est appelé *Roug-Védam*, le 2e *Ejour-Védam*, le 3e *Sama-Védam*, le 4e *Adarvana-Védam*. Le quatrième est

celui qu'on dit avoir été jeté par les brames dans la mer, depuis qu'il y a des missionnaires dans l'Inde. Ainsi ce que les brames ont jusqu'ici tenu plus caché que les juifs ne faisoient des livres de Moïse, ce qu'ils n'ont communiqué à aucune nation qui soit ou monde, pas même aux Indiens s'ils ne sont de leur caste, tombe enfin entre nos mains et la mer même a rendu sa proie. »

Une lettre du P. Le Gac, datée de Pondichéry le 22 septembre 1732, dit encore : « Les quatre livres qui renferment les *Védams* ou les livres de la loy, c'est une dépense de 35 à 40 pagodes, ou 300 liv. J'en ay déjà envoyé deux pour la Bibliothèque de S. M. On travaille à transcrire les deux autres. Entre nous c'est une dépense inutile... »

Quelques mois après, le P. Cœurdoux écrivait à son tour (Pondichéry, le 22 janvier 1733) : « Le P. Calmette... envoya il y a plusieurs mois au R. P. Supérieur quelques livres Indiens pour V^re^ R^ce^ qu'on me chargea de vous faire tenir : c'est ce que j'ai fait... Voicy ce que c'est que ces livres : beaucoup de fadaises et de fables ridicules. Le nom est *ourouvedam*, c'est-à-dire une des *Védams* ou loy des Gentils qui porte ce nom. La langue dans laquelle cet ouvrage est composé s'appelle ici le *samoscredam*... Les caractères dans lesquels ces livres sont écrits sont les caractères de la langue *télougou*... »

C'était donc au P. Calmette qu'on devait le succès des recherches entreprises ; nous savons qu'il avait obtenu les précieux textes grâce à « des Brames chrétiens cachés » parmis les gentils (lettre à M. de Cartigny datée de Vencatiguiry, 24 janvier 1733 ; *Lettres édifiantes*, t. XXI, p. 454 ; 2e éd., Indes, 1781, t. XIII, p. 394). Dans une autre lettre du 16 septembre 1737, le même Père dit qu'il fut chargé « depuis cinq ou six ans » de chercher des livres indiens pour la Bibliothèque du roi, où l'abbé Bignon voulait créer un

fonds oriental. Les ms. envoyés par le P. Calmette sont encore à la Bibliothèque nationale; ce sont probablement ceux qui étaient portés sous les nos XXXI, XL, XLVI, LXXX et LXXXI des *Indici* au grand catalogue de 1739, avec ces titres : *rougouvedam*, *ejourvedam* (3 livres), *sroutam du roucvédam*, *adarvanavedam* (3e vol.) et *samavedam* (3 volumes dont 1 en caractères nagris). Dans le catalogue actuel des mss. sanskrits en caractères télingas, je ne retrouve que deux de ces volumes : n° 2, Rig-Véda, 207 ôles ; n° 13, Atharvavêda, 240 ôles. Il y a une portion du Yajurveda dans les mss. en caractères granthas.

On trouve, sur l'*Ézour-Védam*, une notice très intéressante dans le *Catalogue des livres composant la bibliothèque publique de Pondichéry*, rédigé par mon père (Pondichéry, 1855, s. t. l. ni d., in-4°, 176 p. ; le catalogue a été arrêté aux mathématiques, il n'a rien été imprimé de plus), p. 13-14. Nous y apprenons qu'il est question de ce livre dans un *Discours* du cardinal Wiseman (Paris, 1845, in-12, p. 421), dans le *Journal of the Bombay Asiatic Society*, vol. III, 1849, part I, p. 132 (article du rev. J. Murray Mitchell) ; et dans un *Discours* de l'évêque M. Parisis, du 25 août 1854 (Langres, 1854, in-8, p. 14).

On croyait alors que c'était l'œuvre du P. Robert de' Nobili et le cardinal Wiseman reconnaissait que c'était « entièrement dans le dessein de favoriser le christianisme » ; M. Parisis disait que « c'était un modeste catéchisme en langue sanskrite destiné à faciliter la conversion des gentils ». Le rev. Murray Mitchell le qualifie au contraire de « religious imposition without parallel; it differs as widely from the true Vedas, as the Odes of Catullus from the Laws of the XII tables ». Il paraît qu'il y en a eu une réimpression en 1792. On sait que l'éditeur de l'ouvrage était le baron de Sainte-Croix (Émile Guillaume Joseph Guilhem de Clermont-Lodève, né à Marmoiron le 5 janvier 1746 et mort à Paris le 11 mars 1809).

L'Ami des livres [Paris, 1862, p. 335-377, article de M. Pierre Clauer, pseudonyme du P. C. Sommervogel, à propos d'une note dans le *Dictionnaire des ouvrages anonymes* de M. de Manne (nouv. éd., *Paris*, 1862, in-8°, n° 996) prétendant que « l'*Ézour-Védam*, traduit dans l'Inde par un jésuite Nobili, fut envoyé par lui à Voltaire » qui le remit à Sainte-Croix] n'a pas de peine à démontrer que le P. de' Nobili n'a pu avoir aucun rapport avec Voltaire et que d'ailleurs il n'est pas probable que le P. de' Nobili soit l'auteur de cet ouvrage. Cette erreur de M. de Manne a été corrigée dans la 3e édition (1868) : l'article a disparu. Cf. *l'Ami de la Religion*, t. XC, 1836, p. 258 : A. Roger-Michaud (Nobili).

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que l'hypothèse de M. l'abbé Brach soit fondée et que le P. Calmette soit l'auteur de l'*Ézour-Védam* et des autres pseudo-védas que M. Ellis découvrit à Pondichéry. Il est d'ailleurs non moins évident qu'ils ne sauraient être du P. de' Nobili. Si l'on remarque que les huit volumes en question sont inséparables les uns des autres, que les noms et les textes hindous y sont écrits avec une orthographe bengalie, que leur existence n'a été connue que par la « révélation » de M. de Maudave au commencement du dernier quart du XVIIIe siècle, que le P. Calmette mourut en 1740, que son orthographe est relativement exacte et régulière, enfin que la fabrication de tous ces textes excède vraisemblablement les forces et les loisirs d'un Européen dans l'Inde et surtout d'un missionnaire, — on arrive à cette conviction que les pseudo-védas ont dû être composés, sous la direction d'un ou de plusieurs missionnaires, par des brames christianisés, à Chandernagor ou dans une autre ville du Bengale, dans un but de propagande religieuse. On pensait ainsi agir puissamment sur les Hindous lettrés et savants, auxquels les Védas étaient nécessairement inconnus, en leur montrant, dans ces textes vénérés, la

réfutation et la condamnation des doctrines du brahmanisme moderne. Ce qui montre bien la préméditation, c'est cette note dans l'Ézour-Védam imprimé, où il est dit que le *Zozur-Védam*, le vrai, est l'œuvre d'un Choumantou (Sumanta) autre que celui auquel l'apocryphe imprimé en 1772 est attribué.

Le P. Calmette ne fut pas le seul jésuite qui ait appris le sanscrit. Nous savons que le P. Pons avait composé une *Grammaire* dont il est question dans la correspondance échangée entre Anquetil et le P. Cœurdoux (*Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, t. XLIX, p. 1808, p. 647 et suiv.); dans la dernière lettre de celui-ci, je relève le passage suivant fort intéressant pour la question qui nous occupe: « Le P. Mozac[1] prétend avoir découvert le vrai Védam; il est fort postérieur à la gentilité indienne dont il est la réfutation détaillée... *Ce vaste ouvrage a été traduit par le P. Mozac* »; auparavant, le P. Cœurdoux, parlant des travaux des Missionnaires, avait dit: « Le P. Mozac, au Bengale, sait le samscroutam ».

Sonnerat devait avoir appris quelque chose de précis sur cette fabrication de livres faux, car il dit dans son *Voyage* (1782, t. I, p. 215): « Il faut bien se garder de mettre au nombre des livres canoniques indiens l'*Ézour-Védam*, dont nous avons la prétendue traduction à la Bibliothèque du Roi qui fut imprimée en 1778. Ce n'est bien certainement pas l'un des quatre Védams quoiqu'il en porte le nom; mais plutôt un livre de controverse écrit à Masulipatam par un Missionnaire. C'est une réfutation de quelques Pouranons à la louange de Vichenou qui sont de bien des siècles postérieurs aux Védams. »

1. Mozac (Antoine), né dans le diocèse de Clermont le 17 décembre 1704, entra au noviciat le 13 octobre 1720. Il enseigna la grammaire, les humanités, la rhétorique. Il arriva au Maduré en 1725. De 1742 à 1748, il fut supérieur de la Mission du Bengale; il y mourut vers 1784.

Dans les manuscrits d'Anquetil que possède la Bibliothèque nationale, se trouve (n° 20) une copie de l'*Ézour-Védam* (f. f. n. acq., n° 8876, 58 fts.), avec ce titre : « l'Ézour-Védam ou ancien commentaire du vedam, traduit de la langue du transcrit par un brame de Bénarès, correspondant de la Compagnie des Indes, apporté en France par M. de Modave en 1759, donné par lui à M. de Voltaire en 1760 et envoyé à la Bibliothèque du Roy de Ferney, près du lac de Genève, 14 aoust 1761, » et ces deux notes : « Publié par M. le B de Sainte-Croix, Yverdon, 2 vol. in-12, en 1778, avec des notes, corrections dans le style, etc. » Au r° du ft. 15 (blanc), d'Anquetil a écrit: « Peut-être est-ce le *Védam* traduit par le P. Mozac, dont me parle le P. Cœurdoux, dans sa lettre du 10 février 1771 ».

J'ai également relevé à la p. r° du ft. 2 du manuscrit la note suivante: « A la Bibliothèque du Roy *mss. id.* n° 40 *codex chartaceus qui continet opus inscriptum Ejour-vedam, libri tres, qui ad elucidendum vedam sive leges Indicas pertinent.* Le 27 aoust 1766, un Suisse (M. Court de Gébelin, Genevois) m'est venu voir et m'a parlé de l'*Ezour-Vedam* apporté de Pondichéry par M. Tessier, neveu de M. Barthélemy, second de cette ville; il avoit été trouvé parmi les papiers de ce conseiller, qui, au rapport dudit sieur Tessier, avoit encore fait traduire d'autres ouvrages indiens C'est vraisemblablement de là que M. de Maudave aura tiré le sien. Ce Suisse m'a depuis confirmé que c'étoit le même ouvrage et que l'exemplaire de M. Tessier contenoit à la fin un chapitre de plus; ou bien M. de Maudave l'aurait eu de M. Porcher, commandant à Carical, dont il avoit épousé la fille ». Et en marge, au r° : Zendav. T. I, 2e par., pag. 83, note 1.

Le texte va du ft. 3 r° au ft. 54 r° où on lit: « fin du ms. de la Bibliothèque du Roy ». Au ft. 55 r° commence la « Suite du chapitre 3e (liv. VIII) de l'*ezour-vedam* (*zozur*

bedo dans l'exemplaire de M. Teissier) tirée de l'exemplaire de M. Teissier de la Tour, neveu de M. Barthélemy, conseiller de Pondichéry »; puis viennent les chapitres 4 et 5 (*le mariage et ce qui doit s'y pratiquer*) qui finit au ft. 58.

Je crois intéressant de reproduire ici l'acte du mariage de M. de Maudave :

« Le vintième (*sic*) du mois de juin de l'an mil sept cent cinquante huit, après la publication de deux bans, l'exemption de la troisième accordée, ne s'étant trouvé aucun obstacle, je soussigné ay donné la bénédiction nuptiale à M. Henri Louis Laurent de Dolizi de Maudave, colonel de cavalerie, chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, aide de camp de M. le comte de Lally, général des armées de Sa Majesté dans les Indes, fils de M. Jean Charles Dolizi de Maudave, ancien colonel et chevalier de l'ordre militaire de Saint-Louis, et de dame Marie-Thérèze de Maniquet, son épouse, et à dame Marie Nicole Porcher des Oulches, fille de M. Abraham Pierre Porcher des Oulches, conseiller du Grand Conseil de Pondichéry et commandant de Karikal, et de dame Nicole Geneviève Bary, son épouse.

» En foy de quoy j'ai signé avec les témoins ci-dessous,

JHÑ+DE St-ESTEVAN+JHÑ
A. P. PORCHER DES OULCHES LALLY
H. S. LEROY CHARLE D'ESTAING
L. DE CRILLON N. C. PORCHER DES OULCHES DE LA [RIDIVILIAN
[CONIGLIANO
G. VERDIÈRE J. G. DE FUMEL M. J. LOUISA LEBLANC
F. DARTILLIÈRE DE FAUVANAL ».

(*A suivre*).

P.-S. J'aurais des renseignements nouveaux à donner sur le P. Beschi ; ce sera pour un autre article.

Julien VINSON.

Analyse des formes verbales de l'Évangile de S. Marc, dans le Nouveau Testament basque de Liçarrague (La Rochelle, 1571).

(SUITE)

ITZAÇUE. 2. Imp : pl: 2e. r. pl: aux : act:

1. 3. ..., PLANA *itzaçue* haren bidescác. ... aplanissez ses sentiers.

10. 14. ..., UTZ*itzaçue* haourtchoac enegana ETHORTERA,

..., Laissez les petits enfans venir à moy,

baLACVSSANEZ. 1. Suppositif s. 3e. r. s. *n*. conj. décl: médiatif indéterminé v. i. act. *ikussi* (*nez* signifiant *au sujet de* complète le sens de *ba* = *si*. En Anglais *ba*...*nez* serait *about*...*if*; en Castillan *por si*, *acerca de si*.)

8. 23. ..., deus baLACUSSANEZ[1]. ... s'il voyoit quelque chose.

ezLAITE. 1. Cond. fut. s. 3. aux. (Inchauspe l'appelle une variante de *leiteke*. Voyez p. 101 de son verbe.)

13. 20. ..., nehor ez*laite* SALUA: ..., personne ne seroit sauué :

1. In the adulterated edition of *Testamentu Berria* printed at Bayonne in 1828 these words were turned into *nahi çuenez cerbait* = *about did he want anything !*

ezLAQVIALA. 1. Subj. passé s. 3e. r. s.. (i. q. *lakian* avec chute du *n* devant *la* participial) v. i. act. *iaquin*. (Inchauspe dit « il faut *eztaquiala*, présent ». Mais *licén* et *liçaten*, les verbes principaux de la phrase, sont au passé, comme aussi la forme suivante (Inchauspe est mort le 23 sept. 1902).

4. 27. ..., harc EZLAQUIALA nola. (H. mit nola,) ... luy ne sçachant comment.

ezLAQVIAN. 1. Subj. passé s. 3e. r. s. v. i. act. *iaquin*.

5. 43. ..., nehorc haur EZLAQUIAN : ... que personne ne le sceust,

LARIOLA. 1. Ind. imp. s. 3e avec *la* participial. v. i. intr. *iario*. (Cf. *darioc* etc :)

9. 20.... haguna LARIOLA. ... en escumant.

LEÇAN. 7. Subj. passé s. 3e. r. s. aux. act.

7. 24. ... nehorc IAQUIN *leçan :* ... que personne le sceust :

7. 26... campora EGOTZ *leçan* deabrua haren alabaganic. ... qu'il iettast le diable hors de sa fille.

8. 22..., hura HUNQUI *leçan*. ... qu'il le touchast.

8. 31... guiçonaren Semeac anhitz SUFFRI *leçan*, ... que le fils de l'homme souffrist beaucoup de choses,

9. 30... nehorc IAQUIN *leçan*. ... qu'aucun le sceust.

11. 16... nehorc vnciric ERABIL *leçan* templetic[1].

1. Notez le partitif en *tic* employé comme *traversatif*, = *through*, *across*, *over*. Il est usité toujours ainsi.

... que personne portast *aucun* vaisseau par le temple.

13. 34 ..., borthal-çainari VEILLA *leçan* au portier qu'il veillast.

LEÇANÇA'T. 4. I. q. *leçan* décl : destinatif.

5. 32 ... IKUS *leçançat*. ... pour voir

9. 22..., DESEGUIN *leçançat*: ..., pour le faire mourir:

12. 2..., laborarietaric RECEBI *leçançát* mahastico fructutic. ..., afin de receuoir d'eux du fruit de la vigne.

15. 21...) haren crutzea ERAMAN *leçançat*. ...) de porter la croix d'iceluy.

baiLEÇAQVE. 1. Pot : conditionnel : s. 3e. r. s. aux : act :

9. 3..., halaca non bolaçalec lurraren gainean ECIN hain churi EGUIN bai*leçaque*. ..., tels que foulon sur la terre ne les pourroit faire si blancs.

LEÇAQVEEN. 2. Pot: imp: s. 3e. r. s. aux: act:

14. 11. ... nolatan hura dembora moldezcoz TRADI *leçaqueen*. ... comment il le pourroit liurer en temps propre.

15. 24..., çorthe EGOTZIRIC hayén gainean, norc CCR IOAN[1] *leçaqueen*. ..., en iettant sort sur iceux *pour sçauoir* qu'en emporteroit chacun.

1. Dom Basile Joannateguy, de Belloc sur l'Arran, B.-P., a bien voulu me donner la note que voici sur *ioan*, employé ici au sens d'*eroan*, *har* ou *eraman*. « Le mot *juaitea* est très usité dans la Basse-Navarre et même le Labourd pour *eremaitea* (enlever,

LEÇAQVETEN. 2. Pot: imp: pl: 3e. r. s. aux: act:
11. 18... nolatan hura HIL *leçaqueten :*
... comment ils le mettroyent à mort:
14. 1... notatan hura fineciaz HATZAMANAC HIL *leçaqueten*. ... comment ils le pourroyent empoigner par cautelle & le mettre à mort.

LEÇATEN. 4. Subj: passé : pl: 3e. r. s. aux: act:
6. 8... EZLEÇATEN deus HAR bidecotzat, makila hutsa baicen : ... de ne rien prendre pour *porter sur* le chemin, sinon vn baston seulement:
6. 56... haren arropa ezpaina berere HUNQUI *leçaten :* ... que pour le moins ils peussent toucher le bord de son vestement:
8. 1... cer IAN *leçaten*, ... que manger
9. 18... EGOTZ *leçaten* campora, ... qu'ils le iettassent hors :

LEÇATENÇA'T. 10. I. q. *leçaten,* décl : destinatif.
3. 2... ACCUSA *leçatençat...*, afin qu'ils l'accusassent.
3. 6..., hura HIL *leçatençat*. .., pour le mettre à mort.
3. 9..., GENDETZEAREN causaz, HERS ez*leçatençát*.

emporter) surtout dans le langage familier; sic *Debriec juan balu!* à un enfant on lui dira pour lui faire peur: ou *gizon horrec juanen hau*. Les Souletains ne lui donnent guère cette signification ; les Guipuzcoans moins encore. »

D'ailleurs on trouve dans *Eskualdun Gazetaren Almanaka 1898 garren urtheko* (Baionan), « auzoko chakhur batek ene haragitegitik puska bat edo bertze joaiten badaut », c'est-à-dire: « si un chien du voisinage m'enlève un morceau ou autre de ma boucherie ». Il paraît donc que *ioan* = *aller* peut aussi signifier *emporter*. On sait que *sartu* signifie, comme *enter* en anglais, et *entrer* et *faire entrer*.

..., à cause des troupes, afin qu'elles ne l'empressassent.

3. 10... HUNQUI *leçatençat.* ..., afin qu'ils le touchassent.

3. 12..., MANIFESTA EZ *leçatençat.* ..., afin qu'ils ne le déclarassent point.

3. 21... HATZAMAN *leçatençat:* ... pour le saisir:

12. 13..., hura HATZAMAN *leçatençát* hitzean. ..., afin qu'ils le surprinssent en parole.

14. 55..., hura HIL ERACI *leçatençát:* ... pour le mettre à mort:

15. 20... CRUCIFICA *leçatençat.* ... pour le crucifier.

16. 1...., ETHORRIRIC hura EMBAUMA *leçatençat.* ..., pour le venir embaumer.

LEDIN. 12. Subj: passé s. 3e. aux:

5. 17... PARTI *ledin* hayén comarquetaric. ... qu'il se partist de leurs quartiers.

6. 12... *batbedera* EMENDA *ledin.* ... qu'on s'amendast:

6. 27... EKAR *ledin* haren buruä: ... qu'il apportast la teste d'iceluy,

8. 6... IAR *ledin* lurrean: ... qu'il s'assist à terre:

8. 31..., eta REPROBA *ledin* Ancianoéz eta Sacrificadore principaléz, eta Scribéz, eta HIL *ledin*, eta hereneco egunean RESUSCITA *ledin.* [Hautin n'a point séparé Sacrificadore du mot qui suit) ..., & qu'il fust reietté des Anciens & princi paux Sacrificateurs, & des Scribes, & qu'il fust mis à mort & ressuscitast trois iours apres.

9. 42... errota harribat haren leppoaren inguruän EÇAR *ledin*, eta itsassora EGOTZ *ledin.* ... qu'on

luy mist vne pierre de meule entour son col, & qu'on le iettat en la mer.

10. 48... ICHIL *ledin :* ... afin qu'il se teust :

10. 49..., DEI *ledin*. ... qu'on l'appelast:

14. 35. ... IRAGAN *ledin* harenganic oren hura: ... que..., l'heure se passast arriere de luy:

LEDINÇAT. 1. I. q. *ledin*, décl: destinatif.

15. 15... CRUCIFICA *ledinçat*. ..., afin qu'il fust crucifié.

LEMON. 1. Subj: passé s. 3e. r. s. r. i. s. v. i. act: *eman*.

6. 45..., berac populuari congit LEMON bizquitartean. (Hautin a mis ongit; mais bien congit, comme réclame au pied de la page précédente). ..., cependant qu'il donneroit congé au peuple.

LEQVIO'N. 3. Subj: passé s. 3e. r. i. s. aux:

3. 9... vncichobat bethi prest EDUQUI *lequión*, (traduction libre de) qu'vne petite nasselle ne bougeast de là pour luy seruir,

5. 37... nehor IARREIQUI *lequión* Pierris, eta Iacques, eta Ioannes Iacquesen anayea baicen. ... qu'aucun le suyuist, sinon Pierre, & Iaques, & Ian frere de Iaques.

5. 43... IATERA nescatchari EMAN *lequión*. (peut-être *iatekorik* serait plus Heuskarien.) ... qu'on luy donnast à manger.

LEQVIONÇAT. 1. I. q. *lequion*, verbe subst : décl : dest:

10. 17... bideari LEQUIONÇAT, (H. mit *lequionçat* cf. 1 Tim. IV, 13. aquio iracurtzeari.) ... *pour se mettre* en chemin,

baLERAVCA. 1. Suppositif s. 3e. r. s. r. i. s. aux: act:

13. 34... nola... guiçon batec, ... borthal-çainari... MANATU ba*lerauca*. (voyez *licén*)... comme si vn homme..., auoit commandé au portier

ezLERROTEN. 2. Subj: passé pl. 3e. r. s. r. i. s. v. i. a. *erran*.

7. 36... nehori EZLERROTEN: ... de ne le dire à personne:

8. 30... nehori *hura* EZLERROTEN harçaz. ... qu'ils ne dissent *cela* de luy à personne.

LIÇATEN. 1. Cond: prés: s. 3e. *n* rel: nom: aux:

4. 26..., guiçón hacia lurrera EGOTZIRIC gau eta egun LO ETZATEN eta IAIQUITEN *liçaten* baten ançora. (Il faut remarquer la séparation entre *guiçón* et les mots *liçaten baten* qui commencent la phrase qui le qualifie, et comparer *licén guiçon batec*) ... comme si vn homme ayant ietté la semence en la terre, 27 Dormoit, & se leuoit de nuict & de iour: (L. ne dit pas *gauez eta egunez*.)

LICÉN. 3. Subj: passé s. 3e verbe subst: & aux: (syn: de *ledin*).

4. 27. Eta hacia ILKITEN eta IHATZEN *licén*,...: & que la semence germast & creust,

5. 18... harequin LICÉN.... d'estre auec luy.

13. 34... nola camporat IOAN *licén* guicon batec, bere etchea UTZIRIC, eta EMANIC bere cerbitzariey authoritate, eta ceini bere lana, (H. mit: après authoritate)... comme si vn homme estant de-

hors, ayant laissé sa maison, & donné authorité à ses seruiteurs, & à vn chacun sa besongne,

LICENEAN. 1. I. q. *licen*, aux : *n* rel : décl : temporel. (*nean* = *quand.*)

9. 9..., guiçonaren Semea hiletaric RESUSCITATU *licenean* baicen...., sinon apres que le Fils de l'homme seroit ressuscité des morts.

LIECÉN. 2. Subj : passé s. 3e r. s. r. i. pl : aux : act :

15. 8.... EGUIN *liecén* (H. mit *eguin liecén*) ... *qu'il fist.*

15. 11.... lehen Barabbas LARGA *liecén*...., afin que plustost il leur relaschast Barabbas.

LIECENÇAT. 1. I. q. *liecen* décl : destinatif.

14. 10..., hura LIURA *liecençat*..., afin qu'il le leur liurast.

LIEÇO'N. 1. Subj : passé s. 3e r. s. r. i. s. aux : act :

7. 32... escua gainean EÇAR *lieçón*..., qu'il mette la main sur luy.

LIETZENÇAT. 1. Subj : passé pl : 3e r. pl. r. i. pl : décl : dest : aux : act :

6. 41..., hæy aitzinera EÇAR *lietzençat* :

..., afin qu'ils les presentassent :

ezLIETZOTEN. 1. Subj : passé pl : 3e r. pl. r. i. s. aux : act :

9. 9..., nehori EZLIETZOTEN ERRAN... gauçac, ..., qu'ils ne racontassent à personne ce (voyez *cituzten.*)

ezLITECEN. 1. Subj : passé : pl : 3e aux :

6. 9....eta birá arropaz ez*litecen* VEZTI...., &

qu'ils ne se vestissent point de deux robbes. (L. traduit « de robbes (jusqu') à deux. » Voyez *birá* sous *cedin* 6. 7 *deux à deux.*)

baiLITEZ. 1. Hypothétique pl : 3e aux :
15. 6..., ceinen-ere ESCA bai*litez*..., qui que ce fust qu'ils demandassent.

ezpaLITV. 1. Suppositif s. 3e r. pl : aux : act :
13. 20. Eta baldin Iaunac LABURTU ezpa*litu* egun hec, Et si le Seigneur n'eust abbregé ces iours,

LITVZTEN. 1. Subj : passé, pl: 3e r. pl : verbe poss : Inchauspe l'appelle « synonyme de *lituzketen*. Subj : passé »
6. 9. Baina sandaleac IAUNCIAC *lituzten*...(cf. *escua eyhartua* sous *çuen* c. v. pour l'adjectif prédicatif qui laisse l'article sur le substantif tout en le portant lui-même.) Mais qu'ils fussent chaussez de sandales,

ezLITZAN. 1 . Subj : passé : s. 3e r. pl : aux : act :
5. 10... ez*litzan* IGOR comarca hartaric campora... qu'ils ne les enuoyast point hors de la contree.

LITZANÇAT. 1. I. q. *litzan*, décl : destinatif.
10. 13...., hec HUNQUI *litzançat* :... afin qu'il les touchast :

LITZAQVE. 1. Pot : Cond : s. 3e r. pl : aux : act :
8. 4..., Nondic hauc hemen nehorc RESSASIA AHAL *litzaque* oguiz desertuan ?..., D'où les pourra-on ici rassasier de pains au desert ?

LITZATEN. 2. Subj : passé pl : 3e r. pl : aux : act :

6. 39..., IAR ERACI *litzaten* guciac mahaintaraz belhar pherde gainean..., qu'ils les fissent tous assoir par tablees sur l'herbe verde[1].

8. 7.... hec-ere PRESENTA *litzaten*.... qu'ils les presentassent aussi.

LITZATENÇAT. 1. I. q. *litzaten*, décl: dest:

8. 6..., PRESENTA *litzatençat* :..., pour les presenter :

baLIZ. 4. Suppositif sing : 3e verbe subst : & aux :

13. 22..., baldin possible BALIZ,..., si possible estoit.

14. 21..., baldin IAYO ezpa*liz*... s'il n'eust point esté nay.

14. 35..., baldin possible BALIZ..., s'il se pouuoit faire,

15. 44... baldin ia HIL ba*liz* :... s'il estoit desia mort :

LVQVE. 1. Cond : prés : s. 3e r. s. verbe poss :

9. 42..., hobe LUQUE..., il luy vaudroit mieux

LVTÉN. 2. Subj : passé pl : 3e r. s. verbe poss : & aux : act :

1. 34... nola hura EÇAGUTU *ukan lutén*.... qu'ils le cognussent.

3. 15... Eta LUTÉN bothere eritassunén SENDATZECO, eta deabruén campora EGOIZTECO. Et auoir puissance de guarir les maladies, & de ietter hors les diables.

NADINEAN. 1. Subj : prés : s. 1e aux : *n* rel : décl : temp : (*nean* = *quand*.)

1. Comment arrive-t-il que la langue basque a dû emprunter un mot pour *vert?*

14. 28. Baina RESUSCITA *nadinean*... mais apres que ie seray ressuscité,

NAICELA. 2. I. q. *naiz*, verbe subst: avec *e* euph. & *la* conj: = *que*.

8. 27..., Nor NAICELA ni... que ie suis?

8. 29..., Eta çuec ni nor *naicela*..., Et vous... que ie suis ? (Voyez dioçue.)

NAICEN. 2. I. q. *naiz*, aux : avec *e* euph : devant *n* rel = *de quoy*, *dont*.

10. 39..., eta ni BATHEYATZEN *naicen* baptismoaz ... du baptesme dont ie suis baptizé ?

10. 38 ..., eta ni BATHEYATZEN *naicen* baptismoaz ..., & du baptesme dequoy ie suis baptizé,

NAIZ. 11, Ind : prés : s. 1e verbe subst : & aux :

1. 7..., ceinen çapatetaco hedearen BEHEITITURIC ezpaINAIZ LACHATZECO digne...., duquel ie ne suis digne en me baissant de deslier la courroye de ses souliers.

1. 38... : ecen hartacotzat ILKI *içan naiz*..., car pour cela suis-ie venu.

2. 17...: *ecen* ez *naiz* ETHORRI iustoén DEITZERA : baina bekatoren, emendamendutara... : car ie ne suis point venu pour appeler les iustes, mais les pecheurs à repentance.

5. 28..., SENDATUREN *naiz*. (Hautin a omis ce point.)..., ie seray guarie.

6. 24..., Cer ESCATUREN *naiz* ?..., Que demanray-ie ?

6. 50..., ni NAIZ,..., c'est moy :

9. 19..., noizdrano finean çuequin IÇANEN *naiz* ?

. ., iusqu'à quand finalement seray-ie auec vous?

12. 26..., Ni NAIZ Abrahamen Iaincoa, (Hautin a mis *naiz*)..., Ie suis le Dieu d'Abraham,

13. 6..., Ni NAIZ *Christ* :..., Ie suis *Christ*:

14. 19..., Ni NAIZ ? eta berceac, Ni NAIZ ?

..., Est-ce moy ? & l'autre, Est-ce moy ?

NATZAIÇVE. 1. Ind : prés : s. 1e r. i. pl : 2e pers : aux :

14. 28... AITZINDUREN *natzaiçue* Galileara.

..., i'iray deuant vous en Galilee.

NAV. 7. Ind : prés : s. 3e r. s. 1e pers : aux : act:

5. 31..., Norc HUNQUI *nau* ?..., Qui m'a touché?

7. 6..., Populu hunec ezpainez OHORATZEN *nau*,.. Ce peuple-ci m'honore des leures,

9. 37..., ni RECEBITZEN *nau* : eta norc-ere ni RECEBITZEN bai*nau*, ez*nau* ni RECEBITZEN, ..., il me reçoit, & quiconque me reçoit, il ne me reçoit pas,

14. 18..., çuetaric batec TRADITUREN *nau*, ... qu'vn de vous..., me trahira.

14. 20..., Hamabietaric batec, ... TRADITUREN *nau*. (Hautin a mis *traditurен nau*.) ..., *C'est* vn des douze, (L. ne traduit pas ce qui est en italique).

NAVA'LA. 1. I. q. *nauc*, aux: act: avec *á* euph: pour *c* devant *la* conj:

14. 30... ecen egun, ..., hiruretan UKATUREN *nauála*. ... qu'auiourd'huy..., tu me renieras trois fois.

NAVC. 3. Ind : prés : s. 2e r. s. 1e pers : aux : act : adr ; masc:

10. 18..., Cergatic DEITZEN *nauc* on? ..., Pourquoy m'appelles-tu Bon? (*on* de *bonum?*)

14. 72..., hiruretan UKATUREN *nauc*. ..., tu me renieras trois fois.

15. 34..., ceren ABANDONNATU *nauc*? ..., pourquoy m'as-tu abandonne? (*sic*).

NAVC. 1. Ind: prés: s. 1e adr: masc: verbe substantif.

14. 62. ..., Ni NAUC, ..., Ie le suis:

NAVÇVE. 3. Ind: prés: pl: 2e r. s. 1e pers: aux: act:

12. 15..., Cergatic TENTATZEN *nauçue*? ..., Pourquoy me tentez vous?

14. 7...: baina ni ez*nauçue* bethi UKANEN...: mais vous ne m'aurez pas tousiours.

14. 49..., eta ez *nauçue* HARTU. ...., & ne m'auez point empoigné:

NAVENA. 2. I. q. *nau*, avec *e* euph: *n* rel: nom: décl: nom: pass: & accus: (*na* = *celuy qui.*)

9. 37..., baina ni IGORRI *nauena*.

(le *a* final = *celuy*, accus: de *du* sous-entendu, par extension de *nau*.)..., mais il *reçoit* celuy qui m'a enuoyé.

14. 42...: huná, ni TRADITZEN *nauena* (le *a* final = *celuy*, nom: de *da*): voici, celuy qui me liure,

NAVTE. 1. Ind: prés: pl: 3e r. s. 1e pers: aux: act:

7. 7. Baina alferretan CERBITZATZEN *naute*, Mais ils me seruent en vain,

ezNEÇAN. 1. Subj: prés: s. 2e r. s. 1e pers: adr: masc: aux: act:

5. 7... ez*neçan* TORMENTA. ... que tu ne me tormente point.

NEÇAQVEC. 1. Pot: prés: s. 2e. r. s. 1e pers: adr: masc: aux: act:

1. 40... CHAHU AHAL *neçaquec*. ..., tu me peux nettoyer.

NERAVZTENEAN. 2. Ind: imp: s. 1e r. pl: r. i. pl: aux: act: *n* rel: décl: temp (*nean* = *quand*.)

8. 19. Borz oguiac HAUTSI *nerauztenean* borz milla *guiçoney*... Quand ie rompi les cinq pains à cinq mille *hommes*,

8. 20. Eta çazpiac laur milla *guiçoney* HAUTSI *nerauztenean*... (L'original porte *hautsi nerauztenean*): Et quand *i'ay rompu* les sept aux quatre mille *hommes*, (L'italique de Hautin démontre le calvinisme de Liçarrague.)

NINCELA. 1. I. q. *nincen*, aux: avec élision du *n* devant *la* participial.

14. 49... templean IRACASTEN ARI *nincela*, ..., enseignant au temple,

NINCÉN. 1. Ind: imp: s. 1e verbe substantif.

14. 49. Egun oroz çaen artean NINCÉN... I'estoye tous les iours entre vous,

NITZIAYEC. 1. Ind: prés: s. 1e r. i. pl: adr: masc: aux:. J. P. Dartayet donne *nitzayec*.

8. 24..., ecen OHARTZEN *nitziayec*...: car ie les apperçoy

baNV. 1. Suppositif s. 1e r. s. aux: act:

14. 31..., Baldin hirequin HIL BEHAR ba*nu*-ere, ..., Quand mesme il me faudroit mourir auec toy,

errOÇVE. 1. Imp : pl: 2e r. s. r. i. s. aux : act :

14. 14..., ERRO*çue* aita-familiari : ..., dites au pere de famille,

OHA'. 3. Imp: s. 2e v. i. intr : *ioan.*

1. 44... : baina OHA', ...: mais va-t'en,

7. 29..., Hitz horrengatic OHA', ..., Pour ceste parole va-t'en,

10. 52..., OHA, (sic) ..., Va t'en,

ikusQVIC. 1. Imp : s. 2e r. s. adr : masc: aux: act :

13. 1..., Magistruá, IKUS*quic*[1]..., Maistre, regarde

(*A suivre*). E.-S. DODGSON.

1. Ikuss*ac* serait préférable ici. Il n'y a pas de régime au pluriel, mais une phrase régie par *regarde.* Voyez *diraden* au même verset. La terminaison *zquic* appartient à l'accusatif pluriel; et l'on pourrait prendre *ikusquic* en sens de *regarde-les*. J. P. Dartayet à la p. 139 de son précieux Guide ou Manuel (Bayonne, 1876) donne *kic* en sens de *aie-le,* mais *zkic*, pour *aie-les*. On voit qu'il arrive quelque confusion entre les deux terminaisons, suffixées à un radical qui se termine comme *ikus* en *s* ou *z*. Gal. 4, 30, du radical *egotz* on a formé egot*zquic*. Là, le régime pourrait être singulier distributif ou bien pluriel divisé. 1 Tim. 4, 7, & 2 Tim. 2, 23, du radical *iraiz* on a formé irai*zquic* pour gouverner un régime pluriel. Mais ne pourrait-il également le prendre au singulier sans changer de terminaison? Saint Luc 21, 29, ikus*quiçue* traduit *voyez-le*, de même que ikus*açue* en 8, 18 & 12, 15. Mais devient pluriel avec *eta arbore guciac.* En 1 Thess. 5, 18 emain*zquiçue* régit l'accusatif pluriel. On voit ikuss*ac* Héb. 8, 5; Rom. 11, 22; Apoc. 6, 1; 6, 3; 6, 5; 6, 7. Des questions de cette espèce démontrent clairement combien il nous faut une concordance ou synopsis complète de toutes les formes du verbe de Liçarrague, afin de pouvoir les critiquer comparativement et dans leurs vraies proportions. *Ez ikussi ez ikassi!*

CONFÉRENCES DE LINGUISTIQUE

LA SCIENCE DU LANGAGE

Par Julien Vinson

C'est à de fâcheuses circonstances que je dois l'honneur de venir faire ici quelques conférences de linguistique; la maladie a forcé trois des professeurs les plus éminents et les plus aimés de l'École à interrompre momentanément leurs cours. Nous avons le droit d'espérer qu'ils seront prochainement rétablis et qu'ils pourront avant peu remonter dans cette chaire qu'ils occupent si brillamment et où il serait si difficile de les remplacer. Mais, en attendant, l'occasion a paru bonne de reprendre, provisoirement et pour quelques jours, un enseignement qui date du commencement même de l'École et de rappeler un peu les savantes leçons de linguistique pure qu'a faites pendant plusieurs années, dans cette même enceinte, mon collaborateur dévoué, mon ami toujours regretté, Abel Hovelacque.

Cette combinaison, qui ne change rien à l'organi-

sation de l'École, mettra au contraire en relief son vrai caractère et son rôle dans l'enseignement supérieur. L'École d'anthropologie, qui n'a pas un but utilitaire et pratique, est avant tout un établissement de haute science, toujours ouvert aux choses nouvelles, toujours prêt à suivre, j'allais dire à devancer, le progrès et les découvertes. Son enseignement n'est pas enfermé dans les limites étroites d'un cadre absolu ; il est et doit être essentiellement variable, suivant les temps, les circonstances et les hommes.

Qu'est-ce donc que la linguistique? L'étude du langage sonore, du langage articulé. Je dis du langage articulé, car il y a plusieurs sortes de langages. Le langage est l'expression de la pensée, et il ne saurait y avoir de langage sans pensée pas plus qu'il n'y a de pensée sans langage; la pensée et le langage sont l'un à l'autre ce que la substance est à la forme, ce que le phénomène est à sa cause. Aussi, toute pensée, même la plus rudimentaire, doit-elle se traduire par un langage. Il y a le cri inconscient et spontané, le geste, le signe; il y a aussi la combinaison du cri et du geste, comme on peut l'observer chez les enfants qui commencent à parler et qui nuancent leurs balbutiements de mouvements expressifs, ou chez certains aphasiques qui voient l'inutilité de leurs efforts vocaux. D'autres langages sont moins évidents, quoique très réels, ceux par exemple qui consistent en marques faites sur des arbres ou des rochers, comme les bri-

sées dans les forêts, les flèches qui indiquent des directions, ou en objets déposés dans certains endroits, comme ces marrons ou ces boules de terre ou de métal que des gardes forestiers ou des agents de surveillance doivent déposer dans des troncs placés le long de leurs itinéraires journaliers. D'autres fois, les idées exprimées sont plus complexes; ainsi vous connaissez tous la manière dont certaines peuplades sauvages communiquent avec leurs voisins civilisés. On trouve, dans l'intérieur de l'île de Ceylan, une population primitive assez peu connue, entièrement différente des tribus aryennes qui occupent le sud de l'île et des Dravidiens qui en ont envahi le nord; les uns et les autres sont venus là pour le même motif, pour fuir la persécution religieuse. Les peuplades dont je parle, les Veddahs, mènent une vie misérable; ils ont cependant des besoins à satisfaire et, pour se procurer les instruments, les outils, les ustensiles dont ils ne sauraient se passer, ils ont recours à un procédé extrêmement ingénieux. Craintifs et timides à l'excès, ils évitent tout rapport direct avec les étrangers; mais ils viennent la nuit déposer à la porte des forgerons ou des menuisiers du village le plus proche, des fruits, des troncs d'arbres ou des pièces de gibier; et, la nuit suivante, ils reviennent prendre les objets qu'on a dû mettre à la place. Quelle est l'origine de cet usage? Comment a-t-il commencé? Quand et comment a eu lieu la convention en vertu de laquelle il s'est établi?

Les timbres-poste peuvent être considérés aussi comme un langage, surtout quand on se rappelle de quelle manière ils ont été inventés. C'est en Angleterre qu'on a commencé, il y a soixante ans, à se servir, pour l'affranchissement des lettres, de ces petites figurines aujourd'hui si répandues et si recherchées des collectionneurs spéciaux, qui sont au nombre de plus d'un million par le monde, à ce qu'on assure. On prétend que leur invention est due à l'ingéniosité d'un soldat anglais qui avait trouvé moyen de correspondre avec sa fiancée sans bourse délier. Les lettres à cette époque coûtaient fort cher, et le port était payé par le destinataire. Le jeune soldat avait imaginé de plier une feuille de papier blanc en forme de lettre, d'y mettre ou d'y faire mettre l'adresse au-dessus de laquelle il traçait deux ou trois signes convenus exprimant les quelques phrases très simples qu'il avait à dire, La destinataire prenait la lettre des mains du facteur, jetait les yeux sur l'adresse et la rendait aussitôt après avoir déchiffré les signes conventionnels. C'est pour éviter de pareils abus qui pouvaient occasionner une perte sérieuse au Trésor qu'on rendit obligatoire l'affranchissement préalable et qu'on inventa le timbre-poste.

C'est à des communications de ce genre, à des langages de cette espèce, que se rattachent sans doute ces signes alphabétiformes, dont notre savant collègue M. le Dr Letourneau a signalé la présence sur cer-

tains rochers en Sibérie et dans le sud-ouest de la France, ceux aussi qu'on peut voir au milieu de ces remarquables dessins d'animaux que M. le Dr Capitan vient de relever sur les parois des grottes préhistoriques de la Dordogne et qui sont d'un si puissant intérêt. Sont-ce-là des recommandations, des ordres, des indications analogues aux mains et aux flèches modernes, des marques de tribus, des affirmations de propriété ? Ce sont, en tout cas, les éléments incontestables d'un langage.

Et les dessins dont je viens de parler ne sont-ils pas eux-mêmes un langage ? L'écriture qui est la figuration, la représentation pour ainsi dire du langage articulé, a son origine dans le dessin. Je ferai même à ce propos, en passant, une remarque sur laquelle nous reviendrons et qui a trait au sens de l'écriture. On sait que les écritures primitives se tracent toutes de droite à gauche; or, on remarque que, dans l'immense majorité des cas, les animaux qui forment les dessins préhistoriques ont la tête regardant à gauche et marchent par conséquent de droite à gauche comme les écritures anciennes.

Mais le véritable langage, celui dont la linguistique étudie la formation et le développement, c'est le langage sonore, le langage articulé, qui est la caractéristique de l'homme, qui le distingue nettement des animaux supérieurs. Cela est si vrai que, dans beaucoup de pays, le nom même de la langue nationale a le sens

originel de « langage, parole claire » et que les étrangers y sont qualifiés de « barbares », c'est-à-dire d'êtres aux langages incomplets. Les Basques appellent *erdara* toute autre langue que la leur et ce mot paraît signifier « demi-langage, langue à moitié formée ». En revanche, le mot *slave* a le sens de « langage »; le mot *paria* semble être un nom de peuple et dériver d'une racine signifiant « parler »; je rappellerai enfin l'expression homérique ἄνδρες μέροπες.

Ainsi, partout l'homme se serait appelé lui-même « l'être qui parle ». Le langage articulé est si bien le propre de l'homme, que le sourd-muet est beaucoup plus isolé dans la société que l'aveugle, qui paraît cependant plus séparé de l'humanité.

On me permettra, à propos de cette affirmation que c'est le langage qui fait l'homme, de rappeler l'un des récits les plus intéressants de Théophile Gautier, l'aventure de la chatte et du perroquet. Théophile Gautier avait depuis longtemps une chatte familière qu'on appelait madame Théophile. On apporta un jour au poète un perroquet. La chatte, couchée à son ordinaire sur la table, parut d'abord surprise et intriguée à la vue de ce nouvel hôte; elle le regarde, l'examine avec soin et l'on pouvait suivre dans ses yeux le mouvement de sa pensée : qu'est-ce que cet être bizarre dont la couleur est si étrange? c'est un oiseau, il a des ailes, des pattes, un gros bec, il ne vole pas, il perche, c'est une sorte de poulet, c'est un poulet vert; un

poulet vert, ça doit être très bon. Et prise de convoitise, la chatte saute à terre et s'approche du perchoir, les yeux de plus en plus brillants, les narines frémissantes. Le perroquet, conscient du danger qui le menace, s'agite, va, vient, frotte son bec contre sa mangeoire, et, finalement, au moment où la chatte, ramassée sur elle-même, va prendre son élan et bondir sur lui, lance un cri d'appel et de détresse : « As-tu déjeuné, Jacquot ? » Stupéfaite, la chatte s'arrête; l'oiseau continue : « Qu'as-tu mangé ? du rôti de roi » ; la chatte, absolument interdite, reste un moment immobile, puis s'en va tout doucement, en se disant sans doute : « Ce n'est pas un oiseau ; il parle : c'est un homme ». Je viens de relire cette histoire traduite dans sa revue anglaise ; la traduction donne même au mot final une saveur particulière : *'tis not a bird, 'tis a gentleman.* On a raconté la même histoire d'un paysan de la Gironde qui, voyant un perroquet à la devanture d'un magasin, sur les quais de Bordeaux, s'était arrêté pour le regarder. L'oiseau lui ayant adressé l'interpellation accoutumée, le paysan ôta son chapeau et salua en disant : « Pardon, monsieur, je vous prenais pour un oiseau ».

Ainsi, c'est le langage qui fait l'homme et la linguistique est la science du langage ; c'est, par cette définition même, une des branches les plus importantes de l'anthropologie. Nous devons voir quel est son objet, quelle est sa méthode, quels sujets principaux elle peut avoir à examiner,

L'objet de la linguistique, ce sont les diverses langues parlées sur toute la surface du globe; elle doit les étudier toutes, avec tous leurs dialectes, leurs patois, les *argots* qui s'y rattachent, les rapprocher, les comparer, chercher leurs conditions d'existence et leurs manières d'être; les classer suivant leurs caractères spécifiques et déterminer leurs parentés s'il y a lieu. Le nombre en est considérable, leurs variétés sont innombrables, leur histoire est éminemment instructive, les influences qui agissent sur elles se lient étroitement à l'histoire de l'humanité : topographie, climat, état social, mœurs, religions, tout concourt à donner à chaque idiome un caractère particulier. Et que de faits instructifs ne révèle pas cette étude! Par exemple, l'isolement absolu de la si remarquable langue basque, confinée sur un territoire très restreint à l'extrémité occidentale des Pyrénées ; l'extension considérable au contraire de la langue malaise qui est parlée depuis les confins de l'Asie orientale jusqu'à l'île de Madagascar, à travers toute la Polynésie. Car c'est un fait certain et reconnu que le malgache, qui est la langue des Hovas, est une langue malaise ; mais c'est un malais ancien, dont le vocabulaire n'avait encore reçu ni les mots indiens, tamouls principalement, ni les mots et l'écriture arabes, que les Bouddhistes d'abord et les Musulmans ensuite ont portés successivement à Sumatra, à Java et dans les autres îles de la Sonde.

Nous venons de parler des variations et des modifications du langage. Les langues en effet se transforment incessamment ; comme les êtres organisés, elles se forment, elles naissent, elles grandissent, elles vivent, elles s'altèrent, elles meurent. La seule méthode qu'il convienne d'appliquer à leur étude est donc celle des sciences naturelles, celle qui est fondée sur l'observation et l'expérience. Or, on dit que la linguistique, qu'on a nommée aussi la philologie, était une science historique. Mais nous devons faire ici une distinction nécessaire : nous disons que la linguistique et la philologie sont deux choses différentes :

> Nous savons distinguer, nous autres gens d'étude,
> Une comparaison d'une similitude,

a dit le poète ; nous, sans prêter à rire, nous distinguons la philologie de la linguistique. Quand on étudie une langue au point de vue des services qu'elle a rendus, des hommes qui l'ont parlée, des ouvrages littéraires qui l'ont illustrée, en un mot au point de vue de son emploi et de son action, c'est de la philologie. Quand on l'étudie en elle-même, au point de vue de ses éléments primordiaux, de sa nature propre, de son fonctionnement, de sa vie matérielle pour ainsi dire, c'est de la linguistique. Un des plus grands linguistes de l'Allemagne morderne, A. Schleicher, comparait très justement les philologues aux jardiniers, aux horticulteurs, aux pépiniéristes, et les linguistes aux botanistes, aux naturalistes pour qui la plante la

plus ingrate et la plus inutile offre au moins autant d'attrait que la plus belle et la plus cultivée.

Mais, même pour ceux qui admettent cette distinction, deux méthodes ou plutôt deux procédés d'étude sont possibles : l'une que nous appellerons théologique, parce qu'elle s'appuie sur des considérations tirées des doctrines religieuses, l'autre scientifique, à laquelle nous réserverons le nom de méthode. En d'autres termes, les linguistes se rattachent à deux écoles différentes. L'école théologique ou autoritaire se préoccupe des causes premières et des origines et procède par inductions, en se basant sur des postulatums métaphysiques ; l'école scientifique procède par déductions, elle cherche la cause des phénomènes dans les phénomènes eux-mêmes et n'admet d'autre postulatum que l'existence du fait observable. La première affirme que le langage est extérieur à l'humanité et que dans son développement interviennent des puissances supérieures ; ses adeptes regardent la faculté de la parole comme révélée, comme une faveur accordée par le Créateur à la créature. Elle admet des légendes comme celles qui font occasionnellement parler certains animaux, l'ânesse de Balaam, le cheval Xanthus dans Homère, le cerf de saint Hubert ; elle ne met pas en doute l'aventure de la tour de Babel où la langue primitive unique se divisa du jour au lendemain en un grand nombre de langues irréconciliables, ce qui amena la dispersion des races humaines ;

est-il besoin de démontrer l'absurdité de cette hypothèse ? Des hommes réunis dans un but commun, n'ayant entre eux forcément que des relations restreintes et des conversations limitées, arriveraient vite à s'entendre suffisamment pour continuer leur œuvre et ne songeraient point à l'abandonner. J'aurais pu citer d'autres légendes ; l'Inde notamment m'en offrirait un grand nombre. Pour les Indiens, la parole est l'œuvre d'une déesse, Sarasvatî, qui réside sur la langue de tous les hommes, et je rappellerai l'histoire de ce sage çivaïste qui, discutant avec des bouddhistes, après avoir épuisé l'arsenal des raisonnements, interpella vivement la déesse du langage et lui enjoignit de quitter la langue des impies ; elle obéit, et les bouddhistes devenus instantanément muets s'humilièrent et se convertirent.

L'école scientifique ne part d'aucun *a priori*, elle ne répugne point au polygénisme ; elle ne se préoccupe pas de soutenir une thèse plus ou moins probable ; elle prend les faits, elle les observe, elle les discute, elle cherche à en déduire les conclusions logiques et naturelles. C'est à cette école que se rattachent nos maîtres vénérés, parmi lesquels je citerai seulement Aug. Schleicher, l'éminent professeur de Jéna ; Honoré Chavée, le savant linguiste belge que ses études avaient amené à déchirer sa robe de prêtre ; Abel Hovelacque, dont le livre magistral est dans toutes les mains et dont je suis fier d'avoir été

pendant près de trente ans le collaborateur et l'ami.

Mais, outre les langues elles-mêmes, la linguistique embrasse un grand nombre de sujets d'étude, secondaires si l'on veut. Elle ne craint pas, notamment, de rechercher l'origine ou plutôt le commencement du langage, car, puisque c'est le langage qui différencie l'homme de l'animal, il y a évidemment eu un moment où l'organe de la parole a commencé de fonctionner d'une façon caractéristique ; l'évolution a peu à peu modifié, transformé et perfectionné cet organe ; l'homme est né, mais il a eu un précurseur dont le bégaiement incertain tenait le milieu entre le cri de l'animal et le langage articulé.

Il convient d'étudier aussi les conditions dans lesquelles un langage se produit et la nature exacte des phénomènes qui le composent. Les hommes ne sont point organisés partout de la même façon ; on ne saurait donc affirmer que le langage a commencé partout de la même manière. On raconte pourtant que certains princes, dans une pensée louable, ont voulu faire des expériences pour retrouver la langue primitive de l'humanité. Hérodote rapporte que le roi d'Égypte Psammétique fit enfermer deux enfants qu'une chèvre nourrissait ; un homme qui les surveillait et les visitait chaque jour, sans jamais leur adresser la parole, fut au bout d'un certain temps, salué par eux du mot *békos;* on découvrit que ce mot signifiait « pain » en phrygien, et l'on en conclut que le phrygien

était le langage naturel et primitif de l'homme. Cette histoire est invraisemblable et absurde : dans les conditions où se trouvaient les deux enfants, ils auraient certainement commencé par imiter le cri de la chèvre et n'auraient pas du premier coup articulé un mot aussi complexe que *békos*. Plus instructive est l'expérience que, si l'on ne croit un jésuite, le grand empereur de l'Inde, Akbar, aurait fait faire au XVIIe siècle : il aurait étroitement confiné, dans une partie close de son palais, trente jeunes enfants qui ne devaient entendre aucune parole et qu'on devait empêcher de communiquer entre eux ; il en résulta trente êtres incultes sauvages, muets, et n'exprimant leur pensée rudimentaire que par quelques gestes inconscients. De ces résultats négatifs, on peut rapprocher des faits opposés qui les confirment : il est arrivé, en Amérique, que des jumeaux, dédaigneux du langage de leurs parents, se sont fait de toutes pièces un langage qui n'avait rien de commun avec ceux de la région. N'a-t-on pas remarqué d'ailleurs, dans nos pays mêmes, que certains enfants, tout en apprenant le langage de leurs parents, se servent entre eux de mots tout à fait particuliers qu'ils ont inventés on ne sait comment ? D'autres fois, les enfants appellent certains objets de mots à eux auxquels on a beaucoup de peine à les faire renoncer. De pareilles observations nous conduiraient à admettre la pluralité primitive des langues ; il est probable que chaque famille, chaque groupe humain, chaque tribu

a eu son langage propre et indépendant ; que le rapprochement et le mélange des groupes a condensé et réduit ces divers idiomes rudimentaires ; qu'enfin la sélection naturelle et la concurrence vitale ont exercé leur action puissante sur ces idiomes et donné un surcroît de vie à quelques-uns pendant que les autres disparaissaient à jamais.

Je viens de parler du langage des enfants ; il n'est pas douteux que le développement et la formation du langage chez les enfants ne doive fournir de très précieuses indications sur le commencement et les progrès de la parole humaine.

Malheureusement, on a fait encore trop peu d'observations de ce genre : je vous en résumerai prochainement quelques-unes, deux au moins, faites l'une par un ancien député de Paris, l'autre par moi-même. Je voudrais qu'à notre exemple, tous les pères de famille eussent le courage et la patience de suivre attentivement, à ce point de vue, les progrès du langage et de la pensée chez tous leurs enfants, depuis le jour de leur naissance jusqu'à leur troisième année, et d'en prendre note minutieusement jour par jour, presque heure par heure. Qu'ils notent la nature, l'ordre, le timbre des sons émis ; l'inconscience de leur émission ou la conscience de leur emploi ; l'affectation, à un moment donné, de tel ou tel son à l'expression de telle sensation ou de tel besoin. Nous pourrons ainsi réunir des documents d'un intérêt capital pour l'histoire de l'humanité.

La linguistique doit également étudier l'organe du langage et son fonctionnement. Elle discutera et examinera les théories sur les localisations cérébrales, en ce qui concerne la faculté du langage et les facultés qui s'y rattachent; elle vérifiera les faits et en rapportera de nouveaux au besoin. Depuis que Broca, en 1861, a découvert que le langage articulé est sous la dépendance de la troisième circonvolution frontale gauche, d'autres observations ont confirmé cette proposition. Tous les aphasiques ont offert à l'autopsie des lésions à cette troisième circonvolution frontale gauche ; on a pu même faire une expérience effrayante par sa simplicité, mais tout à fait démonstrative : un homme s'était tiré un coup de pistolet ; la balle avait enlevé l'os frontal sans toucher en rien au cerveau qui se trouvait mis à nu ; on appliqua sur les lobes antérieurs le plat d'une large spatule et on comprima légèrement, en faisant parler le malade ; à chaque compression, la parole était tout à coup suspendue et le mot commencé demeurait interrompu ; la parole reprenait dès qu'on cessait la compression. Des observations analogues ont montré que l'*agraphie*, l'incapacité d'écrire, résulte d'une lésion de la deuxième circonvolution frontale ; que la mémoire auditive verbale a son siège dans la première temporale, et la mémoire visuelle verbale dans la seconde pariétale. Il y a des malades qui ne comprennent plus ce qu'on leur dit, mais qui peuvent parler et écrire ; d'autres qui entendent et

parlent, qui savent comment il faut écrire, mais qui ne le peuvent plus ; d'autres qui parlent, écrivent, entendent, mais ne peuvent plus lire même leur propre écriture, d'autres qui ne peuvent ni parler ni écrire spontanément, mais qui répètent ce qu'on leur dit, copient ou écrivent sous la dictée. Nous reviendrons sur ces importantes questions ; rappelons seulement ici, en passant, que, dans le cerveau de Gambetta, la circonvolution du langage offre un développement remarquable.

Un autre objet d'études est l'expression visible du langage, l'écriture. Il est nécessaire d'en rechercher l'origine, les modifications successives, les adaptations à divers organismes, la direction, les formes variées, l'histoire ; il est utile de voir quelle influence elle a pu exercer sur le langage et comment elle progresse ou recule avec lui ; il est bon de se rendre compte aussi des procédés graphiques propres aux diverses races, des écritures secrètes ou *cryptographies*, des instruments et des matériaux employés.

L'étude de l'écriture conduit à la connaissance de la littérature, car la littérature n'existe pas à proprement parler, ou du moins reste élémentaire, si j'ose m'exprimer ainsi, sans l'écriture ; non que le linguiste étudie dans la littérature le mouvement de la pensée, mais il se préoccupe de la forme, des combinaisons de phrases, des modifications grammaticales, du changement de sens des mots et de l'action certaine exercée

par le langage courant sur le développement littéraire d'un peuple.

Il est indispensable enfin de connaître l'histoire de la linguistique même et les travaux des principaux linguistes; sans quoi, on courrait le risque de perdre un temps précieux et de recommencer sans cesse les mêmes tâtonnements. Il est essentiel de savoir ce qu'ont fait les savants qui nous ont précédés, pour continuer leur œuvre, la corriger au besoin et profiter de leurs découvertes.

La linguistique, au surplus, n'est pas seulement une science théorique; elle a de très nombreuses applications pratiques. On peut considérer d'abord qu'elle permet, par la comparaison des dialectes et des idiomes, de reconstituer la forme primitive des langues, d'en établir le vocabulaire, de chercher l'étymologie des mots, de faire connaître par là l'état de civilisation des races qui les parlaient et de montrer leurs véritables affinités. Mais c'est là une étude extrêmement difficile et délicate; elle ne doit être abordée qu'en dernier lieu. On voit donc quelle est l'erreur des fantaisistes qui font de l'étymologie à l'aventure, sans méthode, sans principes, sans base sérieuse, sans la connnaissance du système morphologique de la langue dont ils s'occupent.

Ce serait à la linguistique qu'il appartiendrait de faire la langue universelle que certaines personnes ont rêvée dans une pensée généreuse et humanitaire; mais

cette entreprise nous semble inutile et chimérique. Comment organiser un idiome qui puisse s'adapter aux esprits différents des divers peuples, qui réponde à tous leurs besoins, qui ne contrarie pas les habitudes particulières de chacun d'eux? Si c'est pour engager et soutenir une conversation verbale, comment pourra-t-on réaliser l'unité d'accent et d'intonation qui permettrait seule des entretiens prolongés et des échanges d'idées ? Si c'est pour correspondre par écrit, n'est-il pas préférable d'employer le procédé usité depuis longtemps dans la marine ? Un livre, où de nombreuses phrases sont représentées par des chiffres, a été traduit dans les langues les plus répandues; un Français peut se mettre en relations avec un Anglais ou un Espagnol et lui écrire les lettres les plus importantes de commerce ou d'affaires à l'aide de quelques groupes de chiffres. En fait, d'ailleurs, et quelque désagréable que cela puisse être pour notre amour-propre national, l'anglais, qui est une des langues les plus simples et les plus faciles du monde, devient tout doucement, par la seule force des choses, sinon l'idiome universel demandé, du moins le plus répandu. Nous verrons au surplus que tous les systèmes proposés — le *volapük*, la *langue bleue*, l'*espéranto*, la langue musicale, et je ne sais combien d'autres — sont fort mauvais et que leurs auteurs avaient plus de bonne volonté que de compétence. A cette question se lie étroitement celle des langues artificielles et celle des langues mixtes; nous

aurons à nous en occuper, et nous verrons le défaut radical des premières et l'impossibilité absolue des secondes : une langue peut être mixte quant à son vocabulaire ; sa grammaire ne le sera jamais.

Et précisément, puisque je parle de grammaire, je me propose de vous montrer comment devraient être enseignées les langues, comment devraient être faits les ouvrages d'enseignement. Là, comme partout, la méthode vraiment pratique et féconde est celle qui va du connu à l'inconnu, qui repose sur l'observation et l'expérience, qui ne révèle pas, mais qui fait voir. Il ne faut plus de ces gros livres indigestes, plein de raisonnements compliqués, de formules incompréhensibles et de règles empiriques ; il suffit de quelques textes et de quelques tableaux.

L'élève compare le texte donné avec une traduction analytique de ce texte ; il en déduit lui-même les mots, les formes, les usages syntactiques, les variations de sens ; le maître est seulement un guide, un auxiliaire, un appui. En peu de temps, l'élève doit être en état de travailler seul. C'est en somme la méthode connue sous le nom de *méthode Robertson ;* elle se rattache à un système général d'enseignement qu'on préconisait il y a environ quatre-vingts ans, la méthode Jacotot, où il y avait beaucoup de bon, et qui avait pris cette devise : « Tout est dans tout». Il est évident que l'on ne saurait jamais ainsi apprendre exactement la prononciation, car elle ne saurait être apprise que par la fréquen-

tation, l'*intercourse*, comme disent les Anglais, des gens qui parlent de naissance la langue étudiée. Qu'on se rappelle la boutade du journaliste : « On dit que l'anglais est difficile ; mais à Londres, les tout petits enfants le parlent et le prononcent sans peine ». On peut, cependant, dans des livres bien faits, trouver à ce point de vue des indications utiles ; j'ai pu prononcer assez bien pour être compris des mots de langues que je n'avais jamais entendu parler, et plusieurs de mes amis auxquels j'avais donné quelques conseils n'ont pas été trop embarrassés à l'étranger.

On a fait grand bruit, à ce propos, du caractère trop peu pratique de l'enseignement officiel des langues en France, et certains industriels prétendent apprendre surtout à parler, sans s'occuper de la grammaire, par des procédés renouvelés de ceux qu'on emploie pour dresser certains animaux de cirque. Il y avait, à l'Exposition de 1900, un petit pavillon où l'on démontrait publiquement l'un de ces procédés « pratiques » : un monsieur dessinait un objet sur un tableau noir, en nommait successivement les diverses parties, formait avec les mots ainsi prononcés quelques petites phrases que tous les auditeurs devaient répéter en chœur. C'est ingénieux et cela ne manque pas d'une certaine gaieté ; mais en une demi-heure on ne peut guère apprendre qu'une quinzaine de mots, et combien de temps ne faudra-t-il pas pour être en état de commencer à parler couramment, puisque c'est là le but principal qu'on veut atteindre ?

Pour l'enseignement des langues, ainsi que pour tout autre enseignement, la vraie méthode doit être basée non sur la mémoire machinale, mais sur le raisonnement conscient, sur l'effort individuel, sur l'observation et l'expérience, sur la connaissance des lois de l'évolution. La linguistique est essentiellement une science évolutive.

L'évolution est partout; l'évolution seule explique et justifie les phénomènes de tout ordre qui s'accomplissent journellement sous nos yeux.

Pendant longtemps, l'homme s'est considéré comme le roi, comme le centre du monde ; pendant longtemps, il a cru que la terre était immobile ; puis l'observation lui a appris que, parmi ces points lumineux dont la voûte céleste est parsemée, plusieurs ont une marche régulière et constante; que ceux-ci n'ont pas une lumière propre, mais qu'ils réfléchissent celle du soleil autour duquel ils se meuvent et dont ils sont sortis comme leurs satellites sont sortis d'eux-mêmes; que ces planètes, dont la terre est une des moindres, sont très différentes les unes des autres : les unes, comme Jupiter, sont presque incandescentes encore; d'autres, comme Mars, sont considérablement refroidies. Je lisais ce matin, dans un journal, qu'un savant russe vient de calculer approximativement la température des planètes : si la température de la Terre est de 15 degrés, celle de Jupiter serait de 2.700, celle de Saturne de 875, celle de Neptune de 300, celle de

Vénus de 40; Mars n'aurait que 75 degrés au-dessous de zéro; la chaleur du soleil se mesurerait par le nombre 314.000. Ce ne sont certes là que des hypothèses; ces chiffres cependant donnent une idée de l'état des choses.

La science moderne, grâce à des moyens nouveaux d'investigation, est allée plus loin encore; elle sait que chacune de ces étoiles, dont le nombre est incalculable, marche avec une vitesse prodigieuse et qu'elle paraît immobile seulement à cause de la distance effrayante qui nous en sépare. Pour quelques-unes d'entre elles, on a pu calculer cette distance : les plus rapprochées nous envoient leur lumière en plus de trois ans, d'autres en six ou sept, d'autres en vingt, d'autres, — l'étoile polaire, par exemple, — en trente-quatre ans. Il vient de se produire, dans la constellation de Persée, un phénomène sans précédent dans l'histoire de l'astronomie : subitement un astre éclatant est apparu, puis s'est divisé en une étoile assez peu brillante et une nébuleuse qui s'en éloigne avec une rapidité vertigineuse ; on a quelques raisons de supposer que ce phénomène a eu lieu en réalité il y a plus de trois cents ans, c'est-à-dire qu'il s'est accompli une distance dix fois plus grande que celle de l'étoile polaire.

Nous savons aussi, d'une façon certaine, que les astres se forment de la condensation des nébuleuses, que les mêmes corps simples s'y retrouvent, et qu'ils

vivent ou du moins qu'ils se transforment graduellement, qu'ils se refroidissent, qu'ils s'éteignent peu à peu. Nous savons que, parmi ces soleils, il y en a de jeunes comme ces étoiles blanches ou bleuâtres, comme Sirius, la plus belle de toutes ; que d'autres sont arrivés pour ainsi dire à la maturité, comme les étoiles jaunes, comme Arcturus ou Aldébaran, comme notre soleil même ; que d'autres sont en pleine décadence, comme ceux dont la couleur est rouge orangé ou rouge sombre. Les débris des astres morts errent d'ailleurs partout dans l'espace.

Mais, si tous ces astres sont autant de soleils. chacun d'eux ne doit-il pas être entouré de planètes sur quelques-unes desquelles vivent sans doute des êtres organisés ? Ces êtres sont parvenus à des états de civilisation, à des situations sociales, plus ou moins développés que les nôtres. C'est dans ce sens que l'on peut dire qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. L'humanité est déjà vieille ; elle a pourtant encore bien longtemps à vivre, puisque notre monde est relativement jeune. Elle accomplira nécessairement son évolution ; rien n'arrêtera sa marche ascendante, et l'homme atteindra tôt ou tard, fatalement si j'ose le dire, le but de ses efforts et de ses espérances, plus tard si certains adversaires aveugles réussissent à ralentir momentanément le mouvement commencé, plus tôt si ces tentatives échouent misérablement. Quoi qu'il en soit, nous pouvons envisager l'avenir avec

confiance, nous pouvons avoir foi dans les destinées de notre race, et nous pouvons redire avec les Saint-Simoniens ce qu'ils écrivaient au frontispice de leur journal le *Producteur* : « L'âge d'or, qu'une aveugle tradition plaçait jusqu'ici dans le passé, l'âge d'or est devant nous ! »

(*Revue de l'École d'Anthropologie*, mai 1902, p. 155-167).

BIBLIOGRAPHIE

The light of truth or Siddhanta-deepika, a monthly journal, devoted to religion, philosophy, literature, science, etc. *Madras*, J.-M. Nâgaratnam-pillai, Managing Editor and Publisher, 161, Broadway. — 6e année, n° 1 (juin 1902), 24 p. in-4° à 2 col.

Le dernier courrier de l'Inde m'a apporté cette très intéressante livraison d'un très intéressant journal, et je vois avec peine, par une note qui l'accompagne, qu'il n'a pas tout le succès qu'il mérite. C'est pourquoi je prends la liberté de le recommander de toutes mes forces aux savants européens qui s'occupent des choses de l'Inde et en particulier de celles des régions méridionales.

Rédigé en anglais par de savants Indiens, pour la plupart jeunes et actifs, il forme un véritable organe de propagande et d'étude, où respire un souffle remarquable d'intelligence moderne. Le directeur est l'habile Munchîf du district de Nandiyâl, J.-M. Nallasâmi-poullé, frère de Nâgaratnam. A côté de lui se groupent une vingtaine d'érudits, parmi lesquels je

tiens à mentionner spécialement D. Savarirayan, professeur de tamoul au collège des Jésuites de Trichenapally.

Dans les cinq volumes qui ont déjà paru, j'ai surtout remarqué, outre d'excellentes traductions d'ouvrages philosophiques par Nallasâmi, des travaux remarquables sur l'histoire littéraire tamoule et sur la grammaire de cette langue. Malheureusement, ces articles pèchent tous plus ou moins par un défaut de méthode, commun à tous les Indiens, et par une tendance excessive à l'hypothèse. Ainsi, le présent numéro contient la suite d'une étude de S. A. Tirumaleikkojundupoullé sur la littérature tamoule, où certaines légendes qui n'ont aucun fondement historique sont admises comme authentiques et où des auteurs appartenant à des époques évidemment différentes sont regardés comme contemporains. Malheureusement aussi trop de transcriptions tamoules sont faites avec la toujours déplorable orthographe anglaise.

Julien Vinson.

Gnânasâgaram « l'océan de la sagesse », journal entièrement tamoul, rédigé par Nâ. Vêdaçalampoullé, professeur de tamoul au Christian College de Madras. Sept livraisons in-8° (appelées « pétales » : le volume lui-même porte le nom de « lotus »).

Je ne puis donner ici le résumé de tout ce que contient cette excellente publication, que je me borne

pour aujourd'hui à signaler et à recommander à nos lecteurs. J. V.

Government of Madras, 1902. Public. — G. O. &c. N°s 763, 764, 6th August 1902. Epigraphy. In-folio allongé de 25 p.

Contient le rapport du savant M. le Dr E. Hultzsch, épigraphiste du Gouvernement, sur les documents qu'il a recueillis en 1901-1902. En 1901, il a été copié 386 inscriptions et 411 en 1902. M. Hultzsch se plaint que trop souvent, en faisant réparer ou reconstruire d'anciens monuments, on a détruit d'anciennes et précieuses inscriptions, et qu'ainsi de pieux Hindous aient fait plus de mal à ces restes antiques que les Musulmans et les Barbares.

La plupart des inscriptions relevées sont en tamoul et appartiennent aux grands rois Sôja des neuvième et dixième siècles. Le gouvernement de l'Inde française a autorisé les recherches sur son territoire, et M. Hultzsch a fait copier beaucoup d'inscriptions à Bahour, à Villenour, à Karikal et à Cassacoudy. Je dois rappeler ici que les inscriptions de Bahour (et de Trévicaré) ont été copiées, il y a plus de cinquante ans, par M. Ariel, et que ces copies (avec traduction française) sont à la Bibliothèque Nationale, à Paris. Il y avait à Bahour, au VIIIe ou au IXe siècle, un Collège de savants.

Julien Vinson.

The age of Manikka-vâçagar, by L.-C. Innes (reprinted from the *Asiatic Quarterly Review*, april 1902). — In-8°, 15 p.

Cette brochure est un compte rendu, modèle, si j'ose m'exprimer ainsi, d'un travail sous le même titre publié à Madras il y a deux ans par un savant indien, Tirumalei-Kojundu-poullé, qui avait pour but d'élucider un point fort important de la littérature tamoule. Mânikka-vâçagar (skr. Mânikya-vâtchaka) est un des grands saints du Çivaïsme; c'est en même temps un des écrivains tamouls les plus estimés: on lui attribue divers ouvrages dont un recueil de chants sacrés, *Tiruvâçagam* (tout récemment traduit par M. G. U. Pope) et un poème d'amour en quatre cents strophes, *Tiruc' c'it't'ambalakkôvei*. Je n'oserai affirmer, malgré la tradition, que ces deux ouvrages sont du même auteur. J'ai déjà dit plusieurs fois que les Indiens, les Tamouls au moins, n'ont généralement pas le sens critique et qu'ils manquent également du sentiment historique. Il est à peu près impossible d'assimiler exactement les rois, les guerriers et les autres personnages dont parlent leurs anciens poèmes, et d'autre part, les noms de ces personnages et même des auteurs de ces poèmes ou de leurs commentateurs sont trop souvent des surnoms comme *Iḷankôvaḍigaḷ* « le seigneur jeune roi » (skr. Yuvarâjaçvâmin), *Aḍiyârkkunallâr* « celui qui est bon aux serviteurs », *Nac'c'in'ârkkin'iyâr* « celui qui est doux aux dédaigneux », etc.

J'estime, quant à moi, que des dates approximatives, sinon certaines, ne pourront être données, pour la littérature tamoule, que lorsqu'on aura pu, par une étude rigoureuse de la langue et de la poétique des vieux aueurs, établir entre eux un classement méthodique. L'étude des inscriptions donnera d'utiles références quant à l'état de la langue, et comme ces inscriptions fournissent des indications chronologiques précises, on pourra y trouver les bases d'un classement sérieux[1].

Je ne puis entrer ici dans les détails complets, mais je dois dire qu'à mon avis la littérature tamoule est relativement beaucoup plus moderne que ne le croient généralement les savants contemporains du sud de l'Inde. Il est évident pour moi que les Dravidiens. quel que fut l'état de leur civilisation, ne connaissaient pas l'écriture avant l'arrivée des Aryens, et que leur religion, très rudimentaire, est représentée par ces noms locaux qu'on a incorporés dans le Brahmanisme : *Aiyan'âr*, *Piḷḷeiyâr*, *Piḍâri*, etc. En ce qui concerne l'écriture, l'alphabet tamoul, malgré son originalité, dérive incontestablement de ceux du Nord; le

1. On me permettra de faire connaître ici que mes études m'ont amené à conclure que le verbe tamoul n'avait primitivement que deux temps : un passé caractérisé par le signe *d* (ou *t*) et un aoriste caractérisé par *g* (ou *kk*) : *kaṇḍām* « nous avons vu » et *kaṇgam* « nous voyons, nous verrons, nous pourrons voir ». Plus tard, on a précisé l'idée du présent en ajoutant à *g* ou *kk* le mot *in'd'u* « à présent » : *kaṇ-g-in'd'-am* « nous sommes en train de voir »; alors, le *g* (ou *kk*) ayant un rôle moins important s'est affaibli en *b*, *t* et *v* et a donné naissance au futur moderne.

plus vieux système graphique connu (*vaṭṭéjuttu*), où Burnell voyait un emprunt direct aux Sémites, se rattache indubitablement aux alphabets sanscrits anciens : l'absence de caractères pour *e* et *o* brefs; la parenté formelle de *k*, *ç*, *t*, *r;* la parenté de *p*, *b* et de *m;* les signes vocaliques joints aux consonnes (p. ex. *âi* double de *ê*), etc., le démontrent catégoriquement. On m'a objecté que les Tamouls ont des mots originaux pour « lettre », *ejuttu*, et pour « livre » *çuvaḍi ;* mais le premier signifie essentiellement « marque, signe » et le second « paquet de feuilles de palmier (écrites) » ; ces deux mots ne sauraient donc suffire à prouver que les Dravidiens sont arrivés spontanément à l'écriture. On sait d'ailleurs que l'arbre qui fournit les *ôles*, les feuilles à écrire, est d'importation relativement récente; il est venu de Ceylan; en tamoul, le cocotier s'appelle « arbre du Sud ». Si l'écriture, de gauche à droite, a commencé à être en usage dans le sud de l'Inde au IIIe siècle avant notre ère, il est vraisemblable qu'on a écrit dans le sud seulement quatre ou cinq siècles après. Les introducteurs de l'écriture, et aussi de la religion, ont évidemment été des brames ou des religieux, probablement hérétiques, jâinas ou bouddhistes. Au point de vue du langage, les inscriptions des grands rois Sôja et celles des Pallavas sont conformes aux plus vieux poèmes; beaucoup de mots sanskrits y sont employés sous une forme qui montre

nettement leur caractère étranger; plus tard, l'adaptation s'est faite régulièrement. Je citerai seulement le mot *sabhaiyôm* « nous qui formons l'assemblée », où *sabhâi* est la transition entre le sanskrit *sabhâ* et le tamoul moderne *çabei*. Les inscriptions des Pallavas sont en prose et la partie poétique y est en sanskrit; celles des Sôjas ont une partie poétique tamoule en vers du mètre *agaval*, qui est une sorte de prose rythmée.

L'*agaval* est certainement la forme la plus ancienne et en même temps la plus simple de la poésie tamoule. Elle se compose de vers de quatre pieds, divisés en deux hémistiches égaux; les vers où les hémistiches consonnent entre eux. De l'*agaval* procèdent, par une sorte de régularisation, le *veṇbâ* et le *kalippa*; le premier, divisé en strophes de deux, trois, quatre, cinq ou six vers, et réduites ensuite à deux ou à quatre : j'imagine que cette division en strophes a été inspirée par le désir d'imiter le *çlôka* sanskrit.

Quoi qu'il en soit, nous devons admettre qu'il s'est produit dans l'Inde ce qui est arrivé ailleurs : une population relativement supérieure a apporté à un peuple moins organisé sa religion, ses habitudes, son écriture. L'écriture n'a servi d'abord qu'à l'administration, à l'usage public, au commerce peut-être; puis la littérature a pris naissance en s'incorporant les vieux contes, les chants, les formules populaires anciennes. Il est donc matériellement impossible qu'il y ait eu une litté-

rature tamoule avant le VIe ou le VIIe siècle de notre ère. Que Sambandha, Sundara, Mânikyavâtchaka et autres aient vécu antérieurement, cela est fort possible, car on a pu leur attribuer plus tard des ouvrages composés par de moins illustres personnages : rien n'est certain, en effet, dans les affirmations des Indiens relativement à leur vieille littérature. Ainsi, des trois grands poèmes épiques *Sindâmaṇi*, *Silappadigâram*, *Maṇimêgalei*, le premier est probablement plus moderne que le second, qui est beaucoup plus ancien que le troisième : celui-ci, à mon avis, a été composé dans un couvent bouddhiste plusieurs siècles après. Le *Silappadigâram* est difficile à comprendre ; il est entremêlé de chants et de morceaux archaïques ; il a été l'objet de plusieurs commentaires ; il a évidemment pour base un conte populaire fort ancien. Le *Maṇimêgalei* est un ouvrage de propagande, d'une lecture facile, d'un caractère absolument littéraire et artificiel. Comme preuve de l'antiquité de ces deux ouvrages, on fait remarquer que tous les deux citent les *Kur'aḷ*, qui leur seraient encore antérieurs ; mais, outre que le passage cité est le même, la citation est dans le texte même du *Maṇimêgalei*, tandis que, dans le *Silappadigâram*, elle se trouve dans une strophe additionnelle, évidemment postérieure. Suivant les Tamouls, ces deux ouvrages seraient contemporains et auraient été composés par deux amis, un prince royal et un riche marchand. De même, les Tamouls prétendent que les *Kôvei*

attribués à Mânikkavâtchaka sont antérieurs au *Kallâḍam*, qui est un ouvrage de même nature; c'est au contraire ce dernier qui est certainement le plus ancien.

Et que serait-ce si nous examinions de près les récits relatifs aux trois académies, dont la dernière avait quarante-neuf membres, parmi lesquels on trouve des noms de poètes ayant certainement vécu à des époques fort différentes? A propos d'époques, on peut établir que la littérature tamoule comprend un certain nombre de périodes successives bien tranchées : djâina d'abord, assez longue période de formation ; brahmano-çivaïste ensuite, période de réaction religieuse ; puis, retour offensif du djâinisme et invasion du bouddhisme ceylanais; enfin, renaissance et triomphe du çivaïsme. Vient alors l'époque du vichnouvisme, et une longue période d'inertie, d'assoupissement, de répétition pour ainsi dire. L'arrivée des Européens donna naissance en dernier lieu à la période de la littérature en prose.

Ces indications sommaires devraient être développées et précisées : je compte bien pouvoir le faire un jour, mais elles suffiront à faire voir aujourd'hui comment, à mon avis, la question se pose devant la science moderne. J'accorde d'ailleurs que la littérature tamoule est incontestablement plus ancienne qu'on ne le pensait il y a cinquante ans, à l'époque où Caldwell publia sa Grammaire comparée. Veut-on un autre exemple du sans-façon des éditeurs indigènes? Une des strophes préliminaires du *Râmâyaṇa* de Kamban attribue à ce

poème la date de 885 (çaka 808), or, il est certain qu'il est de deux ou trois siècles plus jeune; d'ailleurs, le vichnouvisme paraît n'avoir été introduit ou du moins n'avoir joué un rôle important dans le sud de l'Inde qu'après la réforme de Râmânuja, vers le XIIe siècle.

Mais, pour en revenir au sujet de la remarquable brochure que nous avons sous les yeux, M. Innes, après avoir examiné et discuté comme il convient les opinions de ses prédécesseurs, propose pour Mânikya-vâtchaka la période de 850 à 940 de notre ère. Je l'admets très volontiers, pour ma part.

Julien Vinson.

Conclusion nouvelle sur la langue basque et ce qui s'y rattache; mémoire par M. Percie. — *Lyon*, impr. nouvelle, 1900, gr. in-8°, 50 p.

Le Congrès de la ligue d'enseignement a tenu sa vingt-deuxième session à Lyon, du 25 au 28 septembre 1902; j'ai eu le plaisir de prendre part à ses travaux et de joindre ma voix à l'acclamation unanime qui a demandé aux pouvoirs publics l'abrogation immédiate de l'exécrable loi du 15 mars 1850, connue sous le nom de loi Falloux. A cette occasion, j'ai pu visiter la grande Bibliothèque de la ville de Lyon qui, par parenthèse, n'est pas installée, dans les dépendances de Lycée, comme elle devrait l'être. C'est là que j'ai découvert la brochure dont j'ai donné le titre ci-dessus.

Que dirai-je de ce « mémoire » ? Je ne connais pas M. Percie, je ne sais quelles sont ses occupations ordinaires, mais je dois constater qu'il n'a pas la moindre idée de la linguistique et de sa méthode, et qu'il n'est pas au courant des études basques. Il ne nous dit pas quels auteurs il a consultés, et je ne trouve dans ses cinquante pages que deux noms cités, ceux d'Élisée Reclus et de M. Alfred Fouillée qui, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre 1899, aurait rattaché le basque au carthaginois. L'orthographe des mots cités par M. Percie n'est pas toujours rigoureusement exacte.

Pour l'auteur, le basque serait un mélange de celte et de grec. Cette conclusion est appuyée, bien entendu, par des étymologies et des affirmations hasardeuses. Ainsi, d'une part, la grammaire basque et la grammaire celtique seraient identiques, et, de l'autre, les mots *ora* « chien », *hourrana* (*sic*) « lointain », *has gorapena* « oraison funèbre » (*sic*), *zozua* « merle », *uztea* « abandonner », *agurcen* (*sic*) « saluer présentement » (*sic*), par exemple, viendraient du grec οὔρος, gardien, ουρά, queue, ἀάζω, pleurer, κύσυφος, merle, ὑστερίζειν, se priver de, κηρῦσσειν, acclamer (et allemand *grüssen* « saluer »). Ces exemples suffisent à faire juger ce que vaut le travail de M. Percie.

Julien Vinson.

VARIA

I. Étrangetés de la prononciation anglaise

Le *Spectator* du 9 août 1902 reproduit, sous le titre de « Our strange language », les vers suivants publiés dans le *Bangalore Magazine :*

When the English tongue we speak,
Why is *break* not rhymed with *freak?*
Will you tell me why it's true
We say *sew* but likewise *few*,
And the maker of a verse
Cannot cap his *horse* with *worse ?*
Beard sounds not the same as *heard :*
Cord is different from *word*,
Cow is cow, but *low* is low ;
Shoe is never rhymed with *foe*.
Think of *hose* and *dose* and *lose*,
And of *goose*, and yet of *choose*.
Think of *comb* and *tomb* and *bomb*,
Doll and *role*, and *home* and *some ;*
And since *pay* is rhymed with *say*
Why not *paid* with *said*, I pray ?
We have *blood* and *food* and *good ;*
Mould is not pronounced as *could*.
Wherefore *done*, but *gone* and *lone ?*
Is there any reason known ?
And, in short, it seems to me
Sound and letters disagree.

Ces vers sont signés Edwin L. Sabin.

Dans le numéro du 16 août du même *Spectator* (p. 224,

col. 2), M. E.-S. Woodgate rappelle que dans son enfance on faisait apprendre aux écoliers les deux vers suivants « as a guide to the right pronuntiation of *ough* :

Though the tough cough
and hiccough plough me through,
O'er life's dark *lough*
my course I still pursue.

Dans le numéro du 23 août, un autre correspondant — qui signe Â-Kâr — fait remarquer que la prononciation anglaise n'a aucune relation avec l'écriture, que cette prononciation se modifie sans cesse, que par exemple aujourd'hui on tend à aspirer *herb*, *hospital* et *hotel* et à faire sentir le *t* dans *often*. Il fait voir que, dans des mots indiens par exemple, *â* est transcrit en anglais par *aw*, *au*, *a* et même *o* : dawk = dâk, maund = mând, ghaut = ghât, annâ = ânâ, chunam = çunnâm, conna = khânâ, coss = khâs, nabob = nawâb, etc. Il cite enfin les vers suivants de Pope où *aw* rime avec *a* français, ce qui ne permet d'ailleurs de rien préjuger sur la prononciation de ces mots. Il s'agit d'une souris de la ville qui instruit son amie de la campagne :

Walks from dish to dish,
Tastes for his friend of fowl and fish,
Tells all their names, lays down the law,
Que ça est bon ! Ah ! goûtez ça ! »

J. V.

II. Extraits divers relatifs aux Basques

1° *Morèri*, Dictionnaire. Supplément. *Paris*, M. DCC. XIV, in-folio, p. 171 : « Elles (les baleines) vivent aussi d'un petit insecte que les Basques nomment *gueld*, qui est le *Psillus marinus* ou *la puce de la mer*, qui se trouve dans le Nord ».

2° *Sèbillot*, Les Littératures populaires, tome X, p. 249 : « *Anèmone* (Actinia, Brown), cu de jument, ou bonnet basque ».

3° *J. J. Rousseau*, l'Émile, livre II, « sur la coiffure des enfans » : « Que si, pour la propreté et pour tenir leurs cheveux en ordre, vous leur voulez donner une coiffure pendant la nuit, que

ce soit un bonnet mince à claire-voie, et semblable au réseau dans lequel les Basques enveloppent leurs cheveux ».

4° *Isidore de Séville*, IX, 8 : « Omnes Orientis gentes in gutture linguam et verba collidunt, sicut Hebræi et Syri. Omnes Mediterraneæ gentes in palato sermones feriunt, sicut Græci et Asiani. Omnes Occidentales gentes verba in dentibus frangunt, sicut Itali et Hispani ».

III. Écrit à Genève le 24 août 1902

De Rousseau, de Voltaire, on cherche les images
Dans ce pays superbe où tous deux ont vécu :
L'un vint presque y mourir, à l'abri des orages;
L'autre y naquit, du sort perpétuel vaincu.

Aux pieds des monts neigeux, géants de la nature,
Où l'homme est, sans défense, au néant emporté,
L'un osa se dresser, terreur de l'imposture,
Et prépara l'essor de notre liberté.

L'autre, aux bords de ces lacs vaporeux et tranquilles
Où le rêve se perd dans un long souvenir,
Enseignait les humains, bouleversait les villes
Et réformait les mœurs des peuples à venir.

C'est qu'ici l'esprit veille, observe, doute, nie,
Dans l'air pur des sommets, dans la splendeur des eaux,
Sous des cieux inconstants, dans la paix infinie
Des horizons prochains si divers et si beaux.

J. V.

TABLE DU TOME XXXV

Pages

Le Culte d'Aphrodite-Anahita chez les Arabes du paganisme, par E. Blochet..... 1, 126
Le lever de la lune de la connaissance (prabodhacandrodaya), par G. Devèze..... 27, 195
Les antécédents du Volapük : l'australien de Jacques Sadeur, par J. Vinson..... 41
Les tamoulistes protestants : I. Ch. Graul, par Th. Linschmann..... 47
Vocabulaire phonétique du patois de Baume-les-Dames, par A. Guérinot..... 60
Encore le Congrès basque de Hendaye, par J. Vinson..... 82
L'avenir de la philologie indo-européenne, par P. Regnaud. 113
La Laghu-kâumudi et le Rig-Véda, par A. Guérinot..... 156
Philosophie vêdanta (traduit du tamonl) par J. Vinson.... 163
Inauguration du buste d'Abel Hovelacque à l'Écoledu livre, discours de M. J. Vinson..... 189
Analyse des formes verbales du S. Marc basque de Liçarrague, par E.-S. Dodgson..... 212, 297
Littérature philosophique tamoule, Ela-pâttu, traduit par J. Vinson..... 234
Migrations des tribus de l'Amérique du Sud, par L. Angrand..... 241
Les anciens missionnaires jésuites qui se sont occupés de la langue tamoule, par J. Vinson..... 265
Conférence inaugurale à l'École d'anthropologie. La science du langage, par J. Vinson..... 312
Varia. La langue basque au théâtre..... 107
— Rimes en *omphe*..... 111
— Jacques le Fataliste..... 112

Pages

Varia. Les M'tournis..... 186
— Prononciation de l'anglais..... 186, 347
— Les noms propres français..... 186
— Abréviations..... 187
— Shakespeare et Victor Hugo..... 188
— Facéties anglaises..... 260
— Cartes de visite originales..... 261
— Extraits divers relatifs aux Basques..... 348
— Écrit à Genève le 24 août 1902..... 349

BIBLIOGRAPHIE

A M. J. Vinson. Lettre de M. H. Schuchardt..... 86
The 97th report of the British Bible Society..... 100
Snomalais-ugrilaisen seuran toimituksia.... 101, 184, 256, 257
E. Blochet. Les sources orientales de la Divine Comédie.... 101
Les loisirs d'un étranger au pays basque..... 102
Paul Regnaud. Le Rig-Véda, 9e mandala..... 103
Marseillac. Les vraies origines de la langue française..... 105
A. Vissière. Méthode de transcription du chinois..... 181
F. Champsaur. Le semeur d'amour..... 282
Kuhn's Zeitschrift..... 183, 257
Revue hispanique..... 184
A. de Paniagua. Les temps héroïques..... 251
J. V. Henry. Élément de sanscrit classique..... 526
Vendryès. L'intensité initiale en latin..... 255
Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient..... 258
Bulletin de la Société des Sciences de Pau..... 259
The light of Truth or Siddhanta-Deepika..... 336
Gnânasâgaram..... 337
Government of Madras : 1902. Public..... 338
L.-C. Innes. The age of Mânikkavâçagar..... 339
M. Percie. Conclusion nouvelle sur la langue basque..... 345

LANGUES ÉTUDIÉES

Anglais, 186, 188, 260, 347.
Arabe, 1, 126.

Basque, 82, 86, 102, 107, 212, 229, 267, 345.
Chinois, 181.
Extrême-Orient, 258.
Français, 105, 111, 112, 186, 187, 188.
Latin, 256.
Patois, 60.
Sanskrit, 27, 103, 156, 195, 255.
Suomi, 184, 256, 257.
Tamoul, 47, 163, 182, 234, 251, 265, 336, 337, 338, 339.
Volapük, 11.
Langues américaines, 241.
Linguistique générale. 100, 101, 113, 183, 189, 297.

AUTEURS

L. Angrand, 241.
E. Blochet, 1, 126.
G. Devèze, 27, 195.
E.-S. Dodgson, 212, 297.
A. Guérinot, 60, 156.
Th. Linschmann, 47.
P. Regnaud, 113.
H. Schuchardt, 86.
J. Vinson, 82, 101, 102, 103, 105, 107, 163, 181, 182, 186, 189, 229, 251, 255, 256, 260, 265, 312, 336, 337, 338, 339, 345.

Le Propriétaire-Gérant,
J. Maisonneuve.

Chalon-s-Saône. Imprimerie française et orientale E. Bertrand